Pierre Béhel

Les ombres de Morbourg

Roman

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

http://www.pierrebehel.fr

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

http://www.pierrebehel.fr

Le présent recueil réunit quatre histoires se déroulant dans le même univers, notamment la même ville, avec des personnages souvent communs, dont Carole Nède et Mélissa Madeleine. Les histoires sont présentées dans l'ordre chronologique du récit et non pas dans leur ordre d'écriture. Les titres initiaux des romans étaient : *Notre Fierté*, *L'Ombre des Etoiles*, *L'Ombre du Jeu* et *La Tour Bleue*. Le roman fantastique *Les Liens du Sang* n'a pas été inclus dans le présent recueil, n'ayant que peu d'éléments communs.

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite. Et, ce, même s'il est évident que certains événements historiques ont inspiré une partie du contexte de la première histoire présentée ici. Ces événements sont rappelés par des extraits d'une chanson qui y est relative.

Les ombres de la fierté

Prologue

« J'étais un bateau gigantesque
Capable de croiser mille ans.
J'étais un géant, j'étais presque
Presqu'aussi fort que l'océan. »

« Le France » (1975)
Paroles : Michel Sardou - Pierre Delanoë
Musique : Jacques Revaux

1

Tous les bateaux, dans le port de Morbourg, firent résonner en même temps leurs cornes de brume. Ils saluaient ainsi l'arrivée d'un des leurs. C'était même plus que cela. Ils saluaient l'arrivée du meilleur bateau construit au fil des siècles dans ce port. C'était le plus beau, le plus luxueux, le plus puissant de tous les paquebots. Même si chacun savait qu'un record de ce genre est toujours fait pour être battu. L'important était que le record tienne un certain temps et, si possible, qu'il soit battu par un autre navire issu des mêmes chantiers, de la même ville, croisant sous le même pavillon pour le même armateur.

On avait allumé les chaudières, bien sûr, pour qu'il y ait un peu de fumée qui sorte des cheminées. Mais, dans le port, le déplacement du navire se faisait essentiellement à l'aide des remorqueurs. Le Morbourg avait quitté le quai du chantier naval Augustin et s'approchait du quai principal du Bassin Jean-François de La Pérouse.

La police était imposante par son nombre et les tenues anti-émeutes. Des barrières avaient été placées tout le long du quai, à environ cinquante mètres du bord. Même agitée, même transportée dans une transe de joie, dans une communion mystique, la foule respectait les barrières. On respecte un dieu. On ne l'approche pas.

Le Morbourg répondit aux bateaux qui l'avaient salué. Il y eut un temps de silence que même la foule respecta. Puis Le Morbourg et ses pairs firent sonner à l'unisson leurs cornes de brume. Ils étaient unis. Ils étaient ensemble. Le grand peuple de la mer, le grand peuple des bateaux. Et les cris de la foule se mêlèrent aux sirènes des navires.

La manœuvre dura une heure peut-être. Sans doute moins. Pour tous les spectateurs, elle était interminable mais il ne fallait pas qu'elle s'arrête car Le Morbourg était particulièrement beau dans l'effort. Enfin, on jeta les amarres que des employés des Chantiers Augustin enroulèrent aux bittes le long du quai. Il fallait immobiliser le géant.

Ailleurs, on décrochait les câbles de remorquage. Et les minuscules remorqueurs quittaient l'endroit discrètement. Personne ne les regarde jamais. Moins encore aujourd'hui, ce jour du triomphe du merveilleux navire, du chef d'oeuvre des Chantiers Augustin.

Alors on amena la passerelle. François Augustin apparut en haut, sur le pont des Premières Classes. Avec une joie et une fierté immenses qui se lisaient sur son visage, il descendit vers la terre en saluant la foule qui applaudissait.

2

Installé sur le quai du chantier Augustin, Jean Madeleine regardait son œuvre s'éloigner. Enfin, pour être un peu exact, l'œuvre des milliers d'ouvriers au milieu desquels il se trouvait. Lui n'était qu'un contremaître. Mais, autant que le moindre tâcheron, il savait que Le Morbourg était son œuvre.

Il était au premier rang, pas très loin du bord de l'eau. Il faisait attention à ne pas trop s'approcher. Il savait qu'un petit mouvement dans la foule derrière lui pourrait le précipiter dans le bassin. Lui, il s'en sortirait. Sa femme Marie, qu'il tenait dans son bras droit, aussi, sans doute. Mais il pensait à la petite Melissa qui tentait de rester debout et qu'il avait donc bien fallu poser par terre. Elle s'accrochait à la jambe de son père comme à un poteau en regardant s'éloigner Le Morbourg. Et puis Marie était enceinte, à nouveau. C'était arrivé un peu vite, sans doute, mais qu'importe. Et ses gamins, au moins, Jean Madeleine pouvait en être fier : il ne devait pas partager sa paternité avec des milliers d'ouvriers. Il devait juste partager sa fierté avec sa femme Marie.

Heureuse et encore enceinte, celle-ci se lovait dans le creux du bras de son mari, en faisant attention de ne pas marcher sur Mélissa. La petite était bien vive. Elle irait loin. Sa mère pourrait être fière d'elle. Comme elle était fière de son mari. Et, au travers de lui, comme elle était fière du Morbourg. Chacun, dans la ville,

ressentait cette fierté immense d'être ou un ouvrier ou un parent d'ouvrier ayant travaillé à la construction de ce splendide navire. C'était leur fierté à tous.

« Alors, Abdel, heureux d'avoir quitté tes montagnes ? »

Abdel Soustara se retourna en riant vers son chef.

« Bien sûr, chef. Ce n'est pas en restant dans un trou paumé au milieu de nulle part que j'aurais pu bâtir un navire comme celui-là. Ou n'importe quoi d'équivalent. Et je suis heureux ici. J'ai même toutes les raisons d'être heureux. Fatima est enceinte. »

« Félicitations ! C'est ton premier, je crois ? Je te souhaite d'avoir un fils fort. »

Fatima Soustara, que son mari tenait affectueusement par la main, rougit. Elle sembla murmurer à son mari quelque chose comme « tais toi, c'est trop tôt pour en parler. »

Le Morbourg était en train d'être arrimé au quai principal du bassin Jean-François de La Pérouse. Voilà. Les ouvriers étaient dépossédés de leur œuvre. Le patron allait présenter Le Morbourg à tous les notables. Et il serait officiellement baptisé.

Dès demain, d'autres navires exigeraient leur savoir-faire. Mais ils ne seraient pas aussi beaux.

3

Triomphant, François Augustin descendait la passerelle. Personne, derrière lui, ne lui murmurait « tu n'es qu'un homme ». Alors, il l'avait sans doute oublié. Avec un soupir, il posa un premier pied sur la terre ferme. Puis, après un temps d'hésitation, le second. Ca y était, il avait quitté son chef d'oeuvre et était revenu parmi les hommes.

Il se retourna et admira Le Morbourg, le regardant de droite à gauche et de haut en bas. Il mit du temps à entendre les hurlements et les applaudissements de la foule. Alors, une nouvelle fois, il se retourna en souriant paternellement et salua la foule d'un grand geste du bras.

Puis il se dirigea vers l'estrade où il était attendu. Il grimpa les quelques marches nécessaires en se tenant à la rambarde. Oui, le poids des ans se faisait sentir de plus en plus. Il était temps qu'il se retire, une fois son chef d'oeuvre achevé. Quel dommage que Franck et Etienne, ses enfants, ne veuillent pas reprendre l'affaire. Ils préféraient vivre dans la capitale, se lancer dans la logistique et le commerce international sans quitter un bureau. Ils ne connaîtraient jamais la jouissance de saisir à pleines mains le métal froid d'un navire sortant de chantiers portant son nom, un navire nommé d'après sa ville d'origine, un paquebot qui serait la fierté éternelle de cette ville.

Aujourd'hui, ils étaient là, à côté de leur mère, Louise. Leurs épouses étaient présentes, juste derrière. Maquillées, sophistiquées, bourgeoises de la capitale jusqu'au bout de leurs ongles rouges, elles contrastaient avec la ville de Morbourg. Elles y étaient étrangères. Et François Augustin ne pouvait que constater que ses enfants lui étaient aussi de plus en plus étrangers. Il allait vendre les chantiers. Quand ? Le plus tard possible. Mais il lui faudrait vendre. Il le savait. Pas tout de suite : leur situation financière n'était pas bonne. Achever la construction du Morbourg avait ruiné l'entreprise alors que le commanditaire initial avait dû céder une part de la propriété du bateau à son constructeur faute de pouvoir le payer jusqu'au bout. Mais si le commanditaire avait fait faillite, Le Morbourg serait resté inachevé et inutilisable. Inacceptable pour un homme de l'art.

François Augustin fut accueilli en haut des marches par son vieil ami Marcel Ledaim, le patron de Transocéan. L'armateur était le premier client des chantiers Augustin qui avaient réalisé tant et tant de cargos de tous types pour lui. Sa femme Jeanne était juste derrière lui. Les deux hommes s'étreignirent en riant.

« Alors, François, finalement, tu l'as fait... »

« Oui, Marcel, je l'ai fait. Je suis comme toi : je déteste l'échec. »

Marcel Ledaim ne répondit que par un sourire avant d'ajouter : « viens saluer tes autres invités. »

Spontanément, François Augustin se dirigea d'abord vers Hugues Rampur. Le grand dramaturge avait accepté d'être le parrain du navire au côté d'une starlette blonde dont le petit rire abruti permanent semblait beaucoup amuser le grand homme qui, il est vrai, admirait la plastique de la demoiselle plutôt que sa verve philosophique. Comment s'appelait-elle déjà ? François Augustin ne parvenait pas à s'en rappeler. Autant Hugues Rampur laisserait sans doute une marque dans l'histoire, autant cette demoiselle serait oubliée dans quelques mois. Mais, pour les photos...

Et puis le patron des Chantiers Augustin alla saluer tour à tour chacun de ses invités. D'abord, il lui fallut saluer le député-maire, ancien ministre, André Kastelbach. Son fils Antoine, juste à côté, apprenait. Il se préparait, dans un mandat ou deux peut-être, à succéder à son père. Haut fonctionnaire, il avait déjà un poste dans la direction du port de Morbourg. Il entrerait dans le prochain conseil municipal, aux élections qui allaient se tenir dans deux ou trois ans. Tout était écrit.

Parmi les notables, il y avait l'encore jeune entrepreneur Jean-Charles Guirachon. Il était venu avec sa femme, la toujours charmante et souriante Martine, et leur fille Justine. Elle devait avoir une dizaine d'années. François Augustin caressa paternellement le dessus de crâne de Justine en saluant ses parents.

« Alors, mon cher Jean-Charles, votre grande épicerie va bien ? »

« Le Marché Plus est très prospère, en effet, je vous remercie, Monsieur. Je commence à en ouvrir d'autres un peu partout dans la région. »

« Monsieur ? Vous êtes des nôtres, mon cher Jean-Charles, un digne chef d'entreprise, un notable de cette ville. Faites moi le plaisir de m'appeler François. »

« Je vais essayer… François. Si les Parques ont décidé que mon destin serait d'être notable et prospère, il en sera ainsi. »

« Le destin n'est rien sans la volonté. Ne l'oubliez pas. Les Parques obéissent à qui sait les commander. Le tout est de toujours faire ce que l'on croit juste. »

Un instant, il sembla à François Augustin que le sourire s'effaçait sur le visage de Jean-Charles Guirachon avant de revenir de façon un peu forcée.

« Oui, il faut toujours faire ce que l'on croit juste. Vous avez raison. Même si cette vie doit n'être que plaisir, certains plaisirs sont parfois bien amers. »

« Il ne faut pas se laisser empoisonner par des mauvaises langues et des nocifs. Vous savez, Jean-Charles, il faut garder le plaisir de la fierté et la fierté de l'oeuvre. Regardez Le Morbourg. Oui, j'ai pris beaucoup de risques. Mes enfants ne m'ont pas soutenu dans ma décision de poursuivre la construction. Mais c'est mon œuvre, ma fierté, autant que celle de toute cette ville. De la même façon, soyez fiers de ce que vous faites. Je vous souhaite d'ouvrir de nombreux magasins Marché Plus partout dans le monde. Et je vous souhaite

qu'ils soient tous prospères de longues années. Surtout, je vous souhaite de transmettre votre œuvre à votre fille Justine, en espérant que celle-ci saura être digne de son père, fier de son œuvre. »

« Oui, Mons… euh… François, j'espère qu'elle sera toujours fière de ce que je ferai. Comme mon épouse. »

Paternellement, François Augustin étreignit une dernière fois le patron prometteur, lui qui était un notable établi. Il saluait l'arrivée d'un des leurs, la naissance d'un grand dirigeant d'entreprise. C'est pour cela que François Augustin avait invité Jean-Charles Guirachon. C'était une reconnaissance.

Dans un coin de l'estrade, un type portant un brassard « police » semblait nerveux. François Augustin se dirigea vers lui.

« Eh bien, qui êtes-vous et qu'avez vous à vous exciter comme ça ? »

« Capitaine Jules Fiacre, Monsieur. La cérémonie a déjà pris du retard et je me méfie de la nervosité croissante de la foule. Plus on attend, plus le risque d'incident est élevé. Un brusque mouvement de foule a vite fait de créer une panique que mes hommes ne pourraient pas contrôler. Pouvez-vous accélérer un peu les choses, Monsieur ? »

« Oui, oui, bien sûr Capitaine. Je comprends. »

François Augustin revint vers Hugues Rampur et la starlette qui aurait pu être sa fille. Il invita le dramaturge à se saisir de la bouteille de Champagne

posée sur la rambarde de l'estrade, retenue par un grand ruban rouge accroché à un haut poteau. La starlette attrapa la bouteille également, sa main frôlant celle du grand écrivain qui frémit. Puis, d'un auguste geste commun, la jeune femme blonde et le célèbre dramaturge précipitèrent la bouteille en prononçant ensemble « je te baptise Le Morbourg ».

Après un court instant, dans un large balancement, la bouteille vint exploser contre la coque du navire sous le crépitement des flashs. Tout était accompli. Les dés étaient jetés. François Augustin savait que, désormais, il ne commandait plus aux Parques. Elles avaient entre leurs doigts le fil de son destin. Peut-être, dans quelques mois, serait-il ruiné. Il avait fait ses choix. Il devait les assumer. Au diable les Parques !

Le Morbourg fit résonner sa corne de brume, bientôt rejoint par tous les navires présents dans le port.

La chute

« Quand je pense à la vieille anglaise
Qu'on appelait le "Queen Mary",
Je ne voudrais pas finir comme elle
Sur un quai de Californie. »

« Le France » (1975)
Paroles : Michel Sardou - Pierre Delanoë
Musique : Jacques Revaux

1

Les mains dans les poches, Jean Madeleine regardait Le Morbourg. La passerelle était condamnée. Et la porte du navire fermée à clé. Le paquebot était arrimé là, sur le quai du bassin Jean-François de La Pérouse depuis plus de cinq ans. Sans bouger. Lui qui était construit pour vaincre l'océan, il restait là, attaché à la terre par des câbles d'acier. Il était un titan enchaîné dans le Tatare.

Le poids des ans n'était pas la seule explication à la lassitude qui s'emparait du contremaître. Quinze ans plus tôt, il était de l'autre côté du bassin. Il était fier de son œuvre. Il voyait, pour la première fois, Le Morbourg être arrimé là où il est aujourd'hui. Et puis, il y avait eu les croisières. Au fil des années, elles avaient été de moins en moins nombreuses. Le Morbourg n'avait jamais été rentable. L'avion est tellement plus rapide… Et des navires plus petits sont plus appropriés pour circuler parmi les îles tropicales. A quoi bon un tel géant capable de franchir les océans en quelques jours ? Le Morbourg était trop puissant, trop coûteux.

L'armateur qui l'avait commandé avait déjà dû en céder une part aux chantiers Augustin avant que la construction ne soit même achevée. Et puis le vieux François Augustin avait racheté la totalité quand l'armateur avait fait faillite. Ses enfants n'avaient pas apprécié. Ils avaient une société à eux, dans la capitale.

Les chantiers portant leur nom pouvaient bien faire faillite. Cela n'avait pas d'importance.

La honte de la faillite avait été évitée au vieux François Augustin. Marcel Ledaim lui avait racheté les chantiers. Il y avait eu des licenciements. Beaucoup de licenciements. Désormais, il ne fallait que construire quelques cargos, de temps à autres, en réparer d'autres. Jean Madeleine n'avait pas à se plaindre : il était resté en poste. La joie de construire le plus beau paquebot du monde l'avait juste quitté.

François Augustin avait fui la ville. Il était mort dans la capitale, peu après avoir vendu son entreprise. Sa femme l'avait suivi dans la tombe. Il n'y avait plus un seul Augustin dans la ville de Morbourg.

Mais il restait Le Morbourg. Le navire était là, arrimé à la ville, tel un boulet. Il en était la fierté et la honte. Le souvenir de la fierté est la plus grande honte.

Jean Madeleine regardait son œuvre enchaînée. Il regardait sa fierté devenue une honte, fixée là pour qu'il ne l'oublie pas. Comme s'il pouvait l'oublier.

C'était dimanche. Et, comme tant d'autres, Jean Madeleine venait se promener autour du bassin Jean-François de La Pérouse. Si on excepte Le Morbourg, il n'y avait plus de navires dans ce bassin.

2

En soupirant, Jean Madeleine se retourna. Il baissa la tête en reniflant. Mais il ne pleura pas. Il quitta Le Morbourg comme on quitte une femme que l'on a aimée. C'était fini. Voilà. Parce que l'amour n'a qu'un temps mais qu'il dure toute la vie.

Il commença à marcher vers l'église Saint Mathurin du Port. Mais, bien que tête baissée, il reconnut l'homme qui venait à sa rencontre.

« Bonjour, chef » lui dit-il.

« Bonjour, Abdel. »

« Alors, vous continuez de venir ici, regarder Le Morbourg ? »

« Oui, pendant que ma femme est à la messe avec les enfants. Et toi aussi, tu viens le visiter pendant que ta femme est la messe avec ton fils et ta fille ? »

« Non, chef » sourit-il. « Chez moi, on ne vas pas à la messe. Les petits sont en effet avec ma femme mais ils sont chez nous, dans l'appartement à la Mare-au-Notaire. Ils préparent le couscous. »

« Alors tu les laisses pour venir ici ? »

« Oui. C'est un peu comme venir voir un fils en prison, non ? »

« Peut-être. »

« J'étais tellement fier d'avoir quitté mes montagnes, mon trou paumé, pour construire ce navire ! Comment a-t-on pu en arriver là ? »

« Le monde change. C'est ce que dit Monsieur Ledaim. »

« Oui, le monde change. Mais je ne trouve pas que ce soit pour du mieux. Il n'y a plus de vrai navire qui navigue dans ce bassin. Et la ville s'enfonce dans la misère. Tous les deux nous avons de la chance, chef. »

« Oui, nous avons de la chance, Abdel. De la chance de ne pas être crevé avant de voir cette décadence. Morbourg va mal. La ville est à l'image du bateau. »

« Vous avez raison, chef. Ca va mal. Et ce satané Marien Lecerf en profite pour exciter les habitants de la ville contre nous, nous qui sommes venus aider à sa prospérité. »

« Rien n'est facile pour personne, Abdel. Les choses changent. Et pas en mieux, tu as raison. »

A peine plus fort que s'il se parlait à lui-même, Jean Madeleine récita la première strophe du poème d'Hugues Rampur consacré au bateau Le Morbourg.

« *J'étais reçu partout tel un géant des mers*
Mais, faute de talon, ma coque était bien d'argile
Ma puissance illusoire, mon esprit trop fragile
Je suis un géant mort, mon coeur en est amer. »

3

Pendant qu'Abdel Soustara et Jean Madeleine discutaient entre hommes, regardant Le Morbourg, Marie Madeleine se tenait à côté d'eux mais elle ne les écoutait pas vraiment. Elle préférait regarder ses deux filles. Sandra, la cadette, faisait presque plus grande que Mélissa, plus mature en tous cas. Les seins leur poussaient à toutes les deux. Elles avaient eu leurs premières règles à peu près en même temps. Elles avaient deux ans d'écart mais semblaient souvent être des jumelles. Les garçons commençaient à les regarder toutes les deux.

Les deux jeunes filles, elles, regardaient les oiseaux de mer, mouettes, goélands et cormorans, jouer dans les vents venus du large au dessus du bassin Jean-François de La Pérouse. Mais seule Mélissa continuait le petit jeu qu'elle affectionnait depuis l'enfance. Elle pliait les doigts de sa main droite pour n'en laisser que deux tendus, elle visait ainsi un oiseau, prononçait un « bang » ou un « pan » puis recommençait avec un autre oiseau. Sandra s'adressa rudement à sa grande sœur.

« Putain, Mélissa, t'as quel âge ? On dirait que c'est toi la cadette et vachement plus jeune que moi. »

« Ben quoi, quand t'as passé les quinze ans, t'as plus le droit de t'amuser à tirer virtuellement sur les oiseaux ? Les mecs, ils font ça sur leurs consoles ou sur

les jeux d'arcades des cafés. Moi, je préfère les vrais oiseaux, dans le vrai vent. »

« T'es vraiment qu'une gamine. Tu me fais honte, parfois. Moi qui ne pense qu'à grandir, je dois me coltiner une grande sœur qui ne pense qu'à rester en enfance. »

« Pourquoi tu veux grandir ? Pour quitter l'école et être au chômage comme la plupart des grands dans cette putain de ville minable ? »

« Non, pour gagner du fric et me tirer. »

« Te tirer où, andouille ? »

« J'sais pas. Ailleurs. Au soleil. Dans un coin sympa. »

« C'est moi qui rêve comme une gamine, tu crois ? Tu ferais mieux de tirer sur des mouettes comme moi. »

Sandra préféra se retourner vers sa mère.

« Maman, j'ai faim. On rentre ? »

Celle-ci interpella son mari.

« Jean, les filles ont faim. »

« Moi aussi. Tu as raison : rentrons. »

« Je vais vous accompagner jusqu'à la gare. J'y prendrai le bus pour remonter chez moi » dit Abdel.

4

Jean Madeleine et Abdel Soustara ouvraient la marche. Les deux filles, Mélissa et Sandra, se chamaillaient en suivant. Leur mère, Marie, fermait la marche en voiture-balai, pour s'assurer que personne ne se perdrait. Elle avait souvent du mal à se rendre compte que ses filles grandissaient. Et puis, parfois, elle avait un éclair de lucidité, surtout en surprenant un début de regard lubrique chez des boutonneux de leurs classes, et alors elle avait peur.

« Tiens, ça n'a pas changé depuis bientôt six mois... » s'étonna Jean Madeleine en passant devant une palissade dissimulant ce qui avait été une bijouterie.

« Non. Et Marien Lecerf excite le bon peuple avec cette histoire. »

« Le seul survivant est un jeune qui vient de ton pays, non ? »

« Ouais. Les gamins des familles qui ont toujours vécu ici ont buté des otages, buté des flics mais on ne parle que du gamin dont les parents sont nés ailleurs et qui a eu la mauvaise idée de refuser de tirer dans le tas. Il s'est planqué dans la cave et les flics l'ont trouvé en fouillant les lieux. Il s'est rendu en chialant. »

« Du coup, il est le seul qu'on montre à la télévision et le seul qui va être jugé... »

« Marien Lecerf n'est pas un idiot. Il sait ce qui s'est passé. Mais s'il veut battre Antoine Kastelbach aux

prochaines élections, il faut qu'il martèle ses conneries racistes. »

« Il a besoin de prendre la ville pour avoir une dimension nationale. Son parti n'a jamais rien géré. »

« Dieu nous en garde ! »

« Et tu ne penses pas à repartir chez toi ? »

« C'est ici, chez moi. J'y travaille. J'ai travaillé sur Le Morbourg, comme toi, chef. Mes enfants sont nés ici. Je paye mes impôts ici. Je suis ici chez moi. »

« Ne t'énerve pas. Je voulais dire que, avec les conneries de Marien Lecerf, tu n'as pas envie de retourner où tu es né ? De fuir le pays, en fait ? »

« Et j'y ferais quoi là bas ? Je n'y plus aucune attache. Il n'y a pas de boulot, encore moins qu'ici. Et mes gosses, ma femme, j'en ferais quoi ? Des gardiens de chèvres ? Non, ma vie est ici. »

Mélissa et Sandra passèrent devant l'ancienne bijouterie et cessèrent un instant leur chamailleries. Elles commencèrent à compter les impacts de balles qu'on pouvait voir sur la façade malgré la palissade. La bataille avait été rude. Plusieurs policiers étaient morts. Les otages y étaient tous passés aussi, notamment le propriétaire de la boutique. Et les braqueurs n'avaient pas survécu, à une exception près. Sale affaire.

5

Les policiers étaient, chacun leur tour, étonnés. Ils avaient presque oublié l'existence de leur collègue absente depuis six mois. Pourtant, elle était difficile à oublier dans ce monde essentiellement masculin. Mesurant près d'un mètre quatre-vingt, sportive et très musclée, Carole Nède était blonde, coiffée à la garçonne, et elle impressionnait souvent les hommes.

Elle n'était plus la lieutenant enjouée que tout le monde appréciait six mois plus tôt. Elle était triste. Infiniment triste.

Elle saluait par automatisme tous ses collègues au fur et à mesure qu'elle les croisait dans les couloirs du commissariat. Enfin, elle arriva à son bureau. Dans l'étroit local, trois lieutenants se faisaient face, séparés par leurs écrans d'ordinateurs. L'ancien poste de Carole Nède était occupé par un jeune lieutenant qu'elle ne connaissait pas.

Après avoir salué ses collègues, qui lui demandèrent aussitôt comment elle allait, Carole Nède ne prit pas la peine de répondre à cette question. Elle en posa une autre.

« Comment se fait-il qu'un autre lieutenant occupe mon poste ? J'étais en congés maladie. Je n'étais pas partie définitivement. Pas moi, en tous cas. »

« Vous êtes Carole Nède, n'est-ce pas ? » demanda alors le petit nouveau.

« Oui. A qui ai-je l'honneur ? »

« Je m'appelle Mathieu Villette. Je suis le nouveau lieutenant de la brigade. Je suis arrivé il y a quelques mois, à ma sortie de l'école de police. Le commissaire nous a demandé de le prévenir de votre arrivée. Il vous attend dans son bureau. »

« J'y vais, je connais le chemin. Inutile de m'accompagner. »

Mathieu Villette décrocha son téléphone tandis que Carole Nède ressortait, se dirigeant d'un pas nerveux vers le bureau du « patron », le commissaire Jules Fiacre. Six mois d'arrêt maladie et, voilà, elle était éjectée de son bureau. Belle reconnaissance de la police à l'égard de son dévouement.

A peine avait-elle frappé à la porte du bureau du commissaire qu'elle entendit un « entrez » sonore. Jules Fiacre lui sourit en se levant derrière son bureau. Il serra la main de la lieutenant puis se rassit en invitant Carole Nède à s'asseoir également tandis que celle-ci saluait un vieux collègue, déjà assis à côté d'elle devant le bureau du commissaire, le capitaine Jean-Marc Confiti.

« Je suis heureux de vous revoir. Prête à reprendre votre travail ? »

« J'aimerais, en effet, Monsieur le Commissaire, reprendre mon travail normalement. Mais, en arrivant à ma place, j'y ai trouvé... »

« Mathieu Villette est un bon élément. Je pense que vous serez contente de travailler avec lui. De fait, il

y a eu quelques changements ici qui vous concernent, vous ainsi que Jean-Marc Confiti. »

« C'est à dire ? »

« La tragique disparition du capitaine Nicolas Androsky a laissé un poste vacant. Il y a eu les lourdeurs administratives, bien sûr. Et le ministère a sans doute attendu la fin de votre congé maladie. Je ne vous cache pas que vous n'étiez pas mon premier choix mais j'ai trouvé leur décision juste. »

« Quelle décision ? »

« J'avais besoin d'un adjoint supplémentaire. Le capitaine Jean-Marc Confiti vient donc d'être nommé commandant. Il a subi des blessures moindres que les vôtres mais il a dû s'absenter presque deux mois. Quant à vous, vous avez été nommée capitaine. J'ai cependant préféré redistribuer les bureaux. Vous prendrez l'ancien bureau de Jean-Marc Confiti, lui-même récupérant celui du capitaine Nicolas Androsky qui était un peu plus grand et avec vue sur la place. Je pense que vous serez d'accord avec moi pour ne pas travailler dans l'ancien bureau de Nicolas Androsky ? »

« En effet, ce serait remuer de mauvais souvenirs, Monsieur le Commissaire. »

« Parfait. Jean-Marc Confiti a déménagé son bureau vendredi dernier. Mathieu Villette, qui a repris votre poste et vos dossiers avec l'aide de ses collègues plus expérimentés, a déménagé vos affaires personnelles dans votre nouveau bureau. Je vais vous laisser vous installer tranquillement. Vous participerez à la première

réunion de briefing demain matin. D'ici là, je vous laisse reprendre connaissance des affaires en cours et, éventuellement, du devenir de celles que vous traitiez, si vous le souhaitez. »

« Merci, Monsieur le Commissaire. »

Carole Nède salua ses deux supérieurs et sortit, laissant Jules Fiacre reprendre sa conversation avec Jean-Marc Confiti. Voilà quel était le dédommagement de la police pour ses souffrances : une promotion.

Mais de quoi se plaignait-elle ? En s'engageant dans la police, elle savait ce qui pouvait arriver. Elle savait qu'elle pourrait être tuée. Elle savait qu'elle pourrait, ce qui était peut-être pire, *presque* tuée. Elle aurait pu être paraplégique. Voire une légume allongée dans un lit jusqu'à ce que son corps accepte de mourir. En se choisissant un compagnon policier, elle savait également que lui-même pourrait être tué. Ou, pire, presque tué.

Et voilà. Un braquage. Et la probabilité était devenue une réalité. Avant, ce n'était qu'une probabilité, quelque chose qui ne pouvait pas lui arriver, bonne pour les autres. Quelque chose qui ne pourrait jamais leur arriver à eux deux tellement leur amour était fort et les protégerait. Foutaises.

Ils devaient attendre l'arrivée des troupes de choc du capitaine Marc Modos. Elles n'étaient pas dans la ville et étaient en transit par hélicoptère. Elles allaient arriver trop tard. Cernés, les braqueurs avaient tué le

bijoutier. Il restait son épouse, leurs enfants, des clients… Il fallait intervenir sans attendre.

Le capitaine Nicolas Androsky avait consulté les lieutenants présents, dont Carole Nède, bien sûr. Il avait appelé le commissaire Jules Fiacre. Les conversations étant enregistrées, celui-ci n'avait pas pris de risque : il avait donné tous pouvoirs à Nicolas Androsky pour décider « en évitant tout risque inutile tant pour les policiers que pour les otages ». Formule vague qui éviterait qu'on lui reproche les morts.

Pendant que les policiers avaient hésité sans communiquer avec les braqueurs coincés dans la boutique, un des enfants des bijoutiers fut tué. Des renforts allaient arriver, menés par Jean-Marc Confiti. Les policiers présents s'étaient mis en arc-de-cercle, le mieux abrité qu'ils pouvaient derrière les voitures garées ou les poteaux. Rien de vivant ne pourrait sortir du magasin sans l'accord des policiers.

Quelques rafales d'armes semi-automatiques avaient arrosé le comptoir par la porte ouverte. Les vitrines étaient pare-balles, bien sûr, rendant l'intervention plus compliquée. On avait vu un des braqueurs debout s'écrouler, la tête explosée. Les autres braqueurs s'étaient dissimulés derrière le comptoir.

Profitant de la confusion, Nicolas Androsky et Carole Nède s'étaient introduits dans la boutique, cachés derrière des présentoirs. Carole Nède irait toujours où allait Nicolas Androsky. Elle se l'était juré. Même en Enfer ? Même en Enfer, en effet.

Dans quel ordre les otages furent tués ? On ne savait pas trop. Les rafales avaient fusé. Les braqueurs qui tentaient de sortir de derrière le comptoir étaient tués par les policiers dehors ou bien ceux qui étaient introduits dans la boutique. Et puis un braqueur avait tiré à l'aveugle. Deux policiers à terre. Nicolas Androsky n'avait pas survécu. Carole Nède, si. Elle n'avait pas suivi son amour en Enfer. Elle était parjure. Jean-Marc Confiti fut blessé dans l'assaut final mais réussit à éliminer le dernier braqueur actif.

Pour Carole Nède, ce fut l'hôpital, le coma. Une balle dans les poumons. Plusieurs dans le ventre. Un utérus ressemblant à un steak haché. Quelques centimètres d'intestin en moins et hystérectomie d'hémostase. Ablation de l'utérus pour supprimer une hémorragie. Elle n'était plus une femme. Ou, du moins, une femme entière, capable de procréer.

Elle avait perdu son amour, son futur mari. Elle avait surtout perdu sa capacité à être mère. Quand elle avait regardé, quelques mois plus tard, le compte-rendu opératoire, elle avait voulu vérifier les termes techniques qui cachaient la cruelle vérité.

Et puis, il y avait eu ce petit détail qui l'avait intriguée. Des mots compliqués. Il avait fallu du temps pour que Carole Nède comprenne. Les médecins préféraient tourner autour du pot. Ils refusaient de dire franchement les choses.

Sauf un jeune interne arrogant, répondant à toutes les questions pour mieux asséner son savoir et

marquer sa supériorité sur ces pauvres malades diminués. Carole Nède avait souri et remercié. Elle avait attendu que l'interne sorte pour pleurer. Son utérus n'était pas vide. Au milieu de la viande hachée, il y avait un embryon. Carole Nède avait été enceinte. Elle ne le pourrait plus jamais.

Avant de quitter l'hôpital, Carole Nède avait fait un don d'ovules. Elle s'en était fait mettre quelques uns de côté, dans l'azote liquide. Peut-être, un jour, elle pourrait avoir un enfant dans l'utérus d'une autre femme avec le sperme d'un autre homme, pas celui de son amour.

Nicolas Androsky n'avait pas pris la moindre précaution pour s'assurer une descendance. Désormais, il était mort. Pas sa compagne. Celle-ci ne l'avait pas suivi dans le même Enfer. Mais devoir renoncer à être mère, c'était peut-être aussi l'Enfer.

Carole Nède détestait pleurer. C'était une marque de faiblesse. Mais, durant ces mois d'hôpital puis de convalescence, elle pleura beaucoup. Tout le monde le savait, même si elle évitait de le faire en présence de quelqu'un d'autre. Mais il y a des marques qui ne peuvent pas s'effacer facilement, comme des yeux rougis.

Elle était retournée dans son appartement. Là où elle avait vécu avec son Nicolas. Elle avait rangé ses affaires, avec sa belle-mère enfin sympathique. Les deux femmes s'étaient retrouvées par le deuil, un deuil de

femmes. Deuil d'un fils et d'un petit-enfant, deuil d'un enfant de sexe indéfini et de l'amour de sa vie.

Et puis elle avait trouvé la force de se rendre sur la tombe de son amour. L'enterrement avait eu lieu alors qu'elle était en plein coma, que nul ne savait si elle ne serait pas, elle aussi, bientôt enterrée. Carole Nède avait eu la force de regarder les photographies prises lors des funérailles. Les collègues, les drapeaux en berne, les officiels… Des adieux que nul ne veut subir.

6

Le jardin public Mathilde de Saint-Alban se situait le long du Boulevard de la Gare, dans sa montée serpentante vers la place de l'Amiral de Jobourg d'où il s'éclatait en de multiples axes. L'avenue du Maréchal d'Ancre faisait partie de ces axes. Elle suivait la falaise, desservant toutes les villas situées sur le bord de la falaise, la limite naturelle de la ville haute. C'était la voie la plus chic pour habiter, un dernier souvenir des années fastes de la ville avec ses belles villas à la vue incomparable sur la ville basse, le port et l'océan.

A l'inverse, toujours à partir de la place de l'Amiral de Jobourg, le Boulevard Robert Le Fort menait au quartier de La Mare-au-Notaire. Ce quartier déshérité tenait son nom -disait-on- d'un notaire qui s'y serait noyé il y a bien longtemps, au Moyen-Age. L'hypermarché Marché Plus, le premier jamais ouvert sous cette enseigne, servait de centre névralgique à ce quartier composé de grands immeubles à loyers modérés pour des familles modestes, comme la famille Soustara.

Le quartier au dessus de la gare constituait une sorte de zone tampon entre la ville basse et la ville haute. On y trouvait des maisons certes bourgeoises mais pas de gens riches. On disait que les parents du héros policier -ou du policier-héros selon qui parlait- Marc Modos y demeuraient. La famille Madeleine aussi.

Pour les lycéens du quartier, ce jardin public était une sorte de rendez-vous rituel. C'est là que beaucoup s'y embrassaient, parfois pour la première fois, sans parents gênants. Les toilettes publiques servaient aussi souvent à des amours clandestines dans des cabines que l'on fermait mais qui n'étaient pas insonorisées. Personne ne se formalisait trop des gémissements s'en échappant, parfois de plusieurs cabines simultanément. Peut-être y avait-il un effet d'entraînement. Dans certains cas, on pouvait croire qu'il y avait une sorte de concours à qui jouirait le plus bruyamment.

Assise sur un banc, Muriel Tumart regardait la ville. A cause de sa situation, le jardin permettait d'admirer la ville basse, industrieuse et décrépie, en la dominant, avec l'océan en fond de décor, et de regarder d'en bas les belles villas situées en haut de la falaise, inaccessibles à cause d'un aplomb rocheux de plusieurs dizaines de mètres.

Presqu'orpheline, avec une mère alcoolique et un père disparu, peut-être mort, Muriel Tumart vivait dans un foyer public pour jeunes filles. Ce jardin était un lieu pour se ressourcer. Elle utilisait les cabines des toilettes publiques de temps en temps avec des garçons variables. Personne ne s'en plaignait.

Mais, aujourd'hui, elle était juste assise sur un banc. Et elle regardait la ville. Elle avait une expression difficile à définir, comme si elle ne regardait rien, en fait, ou bien l'infini. Elle était souvent ainsi quand elle revenait de voir sa mère à l'hôpital psychiatrique. La

vicomtesse Mathilde de Saint-Alban avait créé le premier hospice de la ville, plusieurs siècles plus tôt, et ses bâtiments rénovés n'abritaient plus que cet hôpital psychiatrique. Quelque part, Muriel Tumart trouvait amusant de venir se détendre dans ce jardin, nommé d'après la fondatrice dévote et charitable ayant créé l'endroit où l'on avait enfermé sa mère. Et d'y baiser avec des adolescents boutonneux dans des chiottes publiques. Elle en avait dépucelés un certain nombre ici même.

Perdue dans des pensées que nul ne connaissait, Muriel Tumart ne vit pas arriver Sandra et Mélissa Madeleine. Les deux jeunes filles, que beaucoup croyaient jumelles alors qu'elles avaient environ deux ans d'écart, s'assirent sur le banc, de part et d'autre de leur amie et camarade de lycée, en ayant en parfaite coordination le même geste de dégager leurs longs cheveux sombres de leurs manteaux. Muriel Tumart fut-elle sortie de sa rêverie par le tremblement du banc ? Peut-être.

« Tiens, voilà la paire de fausses jumelles. »

« Salut Muriel ! » répondit Sandra.

« Salut Muriel ! » répéta Mélissa.

L'aînée relança la conversation après une pause silencieuse.

« Alors, Muriel, quoi de neuf ? »

« Rien. Je reviens de voir ma mère. Elle est foutue. Si elle crevait, ça serait sans doute mieux pour tout le monde. »

« Tu dis ça de ta mère ? » se scandalisa Sandra.

« Ouais. Je dis ça. Qu'est-ce qu'elle m'a donnée à part une vie que je n'ai pas demandée ? Une merde de vie, plutôt. Je vis dans un foyer. Je ne sais pas qui est mon père et ma mère est alcoolique et folle. Quant au bled paumé dans lequel cette superbe vie prend corps, c'est cette ville pourrie, décrépie et misérable. »

« Toi aussi tu veux te tirer d'ici ? »

« Et comment ! J'y travaille, d'ailleurs. »

Mélissa haussa les épaules et répondit autant à sa sœur qu'à Muriel.

« Se tirer d'ici ? Vous rêvez, les filles. Vous avez une vie qui vous déplaît ? Ben, c'est la vôtre, désolée. Il y a mieux, c'est sûr, par exemple en haut de cette falaise, sans vouloir aller plus loin. Mais pas très loin derrière, il y a pire. Et, ailleurs, c'est souvent pire. »

« Mais ça peut être mieux » asséna Muriel.

Sandra préférait rester pratique.

« Tu dis que tu y travailles, c'est à dire ? »

« Tu veux partager mon secret, Sandra ? »

Muriel semblait se moquer, un sourire méprisant marquant ses lèvres. Les deux sœurs s'entre-regardèrent en silence. Mélissa haussa les épaules, considérant sans doute que Muriel délirait, héritant d'une folie maternelle causée par l'alcool. Muriel regarda à droite et à gauche, vérifiant qu'il n'y avait personne d'autre que les deux sœurs.

« Vous avez déjà baisé toutes les deux ? »

« Ben ouais, quelques fois. C'est dur de trouver des mecs mignons et disponibles. Plutôt des majeurs, ils ont moins de boutons d'acné et ont du fric pour boire un coup dans un bar, parfois une bagnole pour baiser mieux que dans les chiottes d'ici » répondit d'un trait Sandra.

« Quelques mecs, ouais. J'aime bien. Ca détend. C'est agréable. Je m'en fous de leurs boutons. C'est leur bitte qui m'intéresse. L'autre été, j'ai embrassé une autre fille. Et elle m'a caressée ma culotte en mettant sa main dans mon pantalon. C'était bizarre mais ça m'a bien plus, en fait. »

Interloquée, Sandra regarda sa sœur.

« T'as baisé avec une fille ? Toi ? »

« Non, je n'ai pas baisé avec une fille. Nous nous sommes juste caressées un peu, la culotte, les seins. Pas plus. »

Changeant à peine de sourire, Muriel reprit la parole. Elle regardait la ville pour ne pas avoir à tourner la tête sans arrêt à sa droite et à sa gauche.

« Eh ben, les fausses jumelles, vous êtes moins coincées que je ne le croyais. Je vais peut-être vous raconter un truc alors. Peut-être que ça pourrait vous intéresser. »

« Pour se barrer d'ici ? » demanda Sandra.

« A terme, ouais. Pas tant que t'es mineure. Tu n'irais pas loin avant que la police ne te récupère. Mais une grande évasion, cela se prépare. Et, pour commencer, on peut visiter les villas là-haut. »

Muriel dressa le pouce en montrant, dans son dos, le haut de la falaise sans se retourner. Sandra était inquiète.

« Tu les cambrioles ? »

« Pas du tout. C'est trop dangereux. Il y a des alarmes partout. Et si tu te fais chopper, t'es cuite. Pour des filles comme nous, surtout comme moi, c'est la taule. Et ça ne me fait pas envie du tout. Il faut savoir être gentil, c'est tout. Avec ceux qui habitent là-haut, parfois avec des flics pour qu'ils te foutent la paix. Et ça n'est pas désagréable, au fond. Et ça gagne bien. »

« T'es une pute pour les richards et les flics ? »

« Je te trouve agressive, Sandra. Mais, en gros, c'est ça, oui. Si tu veux te sortir de ta merde, il faut savoir attraper un truc pour te hisser. Et ce truc, ça peut être une bitte. Ou plusieurs. Ou même parfois une chatte. Parfois tout mélangé. Le tout avec de l'alcool ou mieux. Et du pognon comme s'il en pleuvait pour te remercier de leur donner tes jeunes nichons et ta chatte encore presque neuve à caresser, à lécher ou à pénétrer. »

Mélissa se gratta le dessus du crâne.

« L'alcool, ça peut être sympa, une bière entre potes, tout ça. Surtout pour passer le goût quand tu suces. Mais si t'abuses, t'as vu où ça a mené ta mère. »

Le sourire condescendant de Muriel disparut. Evoquer la décrépitude de sa mère, c'était comme briser un tabou. Mais elle ne hurla pas contre la coupable.

C'était normal d'aborder ce point. Finir comme sa mère, Muriel ne le voulait certainement pas. Plutôt crever.

« L'alcool, c'est comme tout, il ne faut pas en abuser. Et les trucs qu'on donne dans les petites soirées, c'est pareil. C'est la première chose que les hommes nous disent quand des filles comme nous vont les voir. Et, la première fois, on ne fait que baiser avec un seul. C'est un test. Les trucs intéressants arrivent au fur et à mesure, selon ce que tu es prête à accepter, selon ce que tu veux. Et puis, il y a le pognon. »

« Et si tu nous présentes... » lança Sandra en gardant sa phrase en suspension.

« J'ai une commission si vous faites l'affaire. »

Muriel était franche et directe. Les deux sœurs s'entre-regardèrent, se jaugeant l'une l'autre. Etaient-elles prêtes à devenir des putes pour richards ?

Pour la première fois, Mélissa se sentit investie d'une mission de grande sœur, peut-être empêcher Sandra de faire une bêtise, voire une très grosse connerie qu'elle regretterait toute sa vie. Ou bien l'amener à saisir une belle opportunité.

Pour la première fois, l'horizon ne se limitait plus à Morbourg, à sa misère, à sa médiocrité, à son absence d'espoir. Le seul rêve, c'était l'océan. C'était tirer sur des mouettes avec un fusil virtuel fait de doigts. Peut-être par jalousie de ces saloperies d'oiseaux de mer qui osaient avoir la capacité d'aller au-delà de cette foutue ville, de vivre dans l'océan, de vivre dans l'infini. Oui, Mélissa leur tirait dessus comme on tire sur un mari qui

a cocufié sa femme. Et puis, il y avait les rêves artificiels. Pour que tant de gens les aiment, y aller devait être sympathique. Le tout, c'est de ne pas abuser. C'est comme tout. Même le chocolat rend malade quand on abuse. Voilà. Ne pas abuser.

Pour la première fois, Muriel regarda les deux sœurs l'une après l'autre, faisant tourner sa tête à droite et à gauche. Elle aussi jaugeait. Elle calculait son bénéfice si les deux sœurs venaient ensemble à une partie fine. Des quasi-jumelles. Une belle paire. Puis elle sortit un petit sachet de plastique transparent de son sac à dos. Il était caché dans une pochette avec les stylos utiles pour aller en cours.

« Et si on partageait ma dernière dose, pour voir ? »

7

La camionnette pick-up s'arrêta sur le quai du bassin Jean-François de La Pérouse de telle sorte que Le Morbourg soit juste à côté. Ce serait parfait pour les photographies. Marien Lecerf descendit du véhicule et grimpa sur le plateau arrière grâce à un escabeau emmené avec lui. Devant lui, une centaine de ses partisans l'applaudit pendant qu'il saluait avec de grands gestes d'orateur romain.

Sur le côté, quelques journalistes assistaient à la scène. Des photographes immortalisaient le moment pour illustrer les articles qui sortiraient dans les journaux locaux. Derrière le pick-up, dans le dos du chef populiste, l'ombre du Morbourg était pesante. Esthétiquement, la mise en scène était parfaite.

Enfin, alors que les applaudissements commençaient à faiblir par épuisement des militants, Marien Lecerf fit un geste pour les faire s'arrêter. Tous les militants obéirent comme un seul homme.

« Mes amis, mes chers compatriotes, je vous ai demandé de venir ici pour que vous puissiez voir avec vos propres yeux. Il ne s'agit pas de me croire sur parole, même si ma parole est digne de votre confiance. Non, je veux que chacun puisse voir sans avoir à croire. Nous sommes devant Le Morbourg. Ce navire était -légitimement- notre fierté à tous. Il est encore aujourd'hui le plus beau paquebot du monde. »

Applaudissements.

« Mais ce superbe navire est à quai depuis des années. Il rouille. On détruit notre fierté. Et nos chantiers navals ne fabriquent plus de tels navires. On préfère faire le jeu de l'étranger. »

Certains sifflèrent, d'autres huèrent.

« On ? Oui, On. Il est difficile de donner des noms sans risquer un procès. Mais, étrangement, la famille Ledaim est de plus en plus riche. Elle a capté les biens de la digne famille Augustin. Comment ? En jouant le jeu de l'étranger. Dans ce qui reste du chantier naval Augustin, beaucoup de Morbourgeois, sans doute trop chers ou pas assez dociles, ont été remplacés par des immigrés. L'emploi est rare et on le donne à l'étranger ! C'est de la trahison par goût du lucre. Nos ennemis préfèrent l'or à la Patrie. »

Certains huèrent de nouveau, d'autres applaudirent l'envolée lyrique. Le discours se poursuivit durant près d'une heure. Puis vint la conclusion que tout le monde attendait.

« L'heure n'est pas encore aux élections nationales mais, déjà, j'ai décidé d'être candidat aux prochaines élections locales. Pour défendre notre Patrie et notre ville. Pour défendre notre fierté. »

8

Dans le beffroi de l'hôtel de ville de Morbourg, presqu'au dernier étage, se situait le bureau du maire. Antoine Kastelbach était debout, juste derrière une grande baie vitrée. Il regardait la ville à ses pieds. Cette ville prospère que lui avait léguée son père, qu'en restait-il ? Antoine Kastelbach se sentait indigne de son héritage politique, indigne de son sang et de sa famille, indigne d'occuper sa place.

Pourtant, que pouvait-on lui reprocher ? Il avait beau retourner dans sa tête toutes ses actions, et même ses omissions, il ne voyait pas comment il aurait pu éviter le marasme. Ce n'était pas sa faute. Pourtant, il était coupable. Il était, pour tous, le coupable. Un coupable innocent. Une erreur judiciaire, Monsieur le juge de l'Histoire.

Les électeurs se détournaient de lui. Et Antoine Kastelbach risquait bien d'être le marche-pied de Marien Lecerf pour le pouvoir. Ce n'était plus seulement sa ville qui était en danger mais bien le pays, voire le monde. Le maire sentit ses épaules se voûter, son corps s'affaisser. Trop, c'était trop. Il voulait protester de son innocence. Mais cela ne servirait à rien. Il serait le coupable. Il serait le paillasson de l'Histoire, celui sur qui des générations d'écoliers essuieraient leurs galoches en étudiant la décrépitude du pays, tel un général ayant perdu une bataille essentielle. S'il avait de

la chance, il serait oublié. Il valait mieux être oublié que conspué et méprisé par des générations.

Pourrait-il encore sauver la situation ? La crise était nationale, mondiale. Cet imbécile de Marien Lecerf se moquait de l'absence de consistance de son discours. Seul le pouvoir lui importait. Et, en bon populiste, il racontait ce qu'il pouvait faire gober aux imbéciles. L'effet de masse aidant, voilà que, petit à petit, une majorité d'électeurs était tentée par cette vision stupide du monde.

Toujours accuser les autres. Accuser l'étranger. Accuser les traîtres. C'était facile. C'était efficace. Aucune remise en cause. Aucun projet d'avenir. Ne changeons rien. Ce sont les autres les coupables. Débarrassons nous en et nous pourrons retrouver notre petit monde si sympathique. Un petit monde si sympathique qui n'a jamais réellement existé. Simplement, la roue avait tourné. Les forts d'hier ont été détrônés.

En clamant son innocence, Antoine Kastelbach ne faisait-il finalement pas la même chose que Marien Lecerf ? Le maire eut soudain un frisson. Cette idée horrible avait jailli dans son cerveau. Car s'il était innocent, qui était le coupable ? Un autre, voilà. Le fautif était un autre. Ou alors c'était simplement un manque de chance. La chance, l'autre nom de l'intelligence. Le manque de chance...

Antoine Kastelbach baissa la tête en fermant les yeux. Que pouvait-il faire ? Il n'avait pas la solution.

Devrait-il se retirer aux prochaines élections, abandonner son héritage sans pouvoir le transmettre à ses enfants, encore trop jeunes ? Peut-être l'un de ses adjoints pourrait-il sauver la ville face à Marien Lecerf. Non. Il était peut-être coupable mais certainement pas un lâche. Il irait au combat. Et il ferait tout pour gagner. Tout ? Même copier Marien Lecerf et accuser n'importe qui de ses absences de pertinence politique ? Non, il ne céderait pas aux sirènes du racisme. Jamais. C'était là une ligne jaune interdite. Mais qui continuerait de la respecter ? Un jeune loup de son propre parti tentait de promouvoir une sorte de synthèse entre les idées traditionnelles et les positions de Marien Lecerf, en éliminant juste les formes outrancières. Il espérait s'imposer ainsi en évitant d'effrayer les électeurs habituels. Le crétin ! Il validerait alors simplement les thèses de Marien Lecerf. Choisir l'original plutôt que la copie serait alors une évidence pour beaucoup d'électeurs. Et les portes du pouvoir seraient alors ouvertes au chef populiste. Le jeune loup ne verrait pas forcément cela d'un mauvais œil, pouvant ainsi devenir une caution issue de la classe politique traditionnelle, donc un allié indispensable pouvant de ce fait exiger de bons postes. Il n'était pas seulement un crétin mais aussi un salaud. Jamais Antoine Kastelbach ne suivrait cette voie. Et, lui vivant, jamais son parti ne la suivrait non plus. Mais poser la main sur le coeur, faire de grands serments sur des valeurs et ainsi de suite, cela ne servait pas à grand'chose. Il fallait absolument relancer

l'économie de Morbourg. La clé état là. Morbourg devait absolument sortir du marasme. Le reste suivrait spontanément.

Est-ce que la famille Ledaim pourrait l'aider ? Après tout, accusée en permanence par Marien Lecerf, elle avait tout intérêt à lui barrer le passage. Elle faisait des dons pour financer les campagnes électorales, bien sûr. Mais cela ne suffisait plus. Antoine Kastelbach devait obtenir des gestes forts de la famille Ledaim.

Marcel Ledaim avait sollicité un rendez-vous. Et Antoine Kastelbach l'attendait en ignorant exactement ce que le grand patron voulait lui dire. Celui-ci n'avait pas voulu donner un objet précis pour justifier l'entretien mais aucun élu ne pouvait refuser un tel rendez-vous. Marcel Ledaim était une grande fortune de la région, sans doute l'une des plus grandes avec la famille Dubois, qui possédait Bioxem, l'ancien Océan Bleu. Dire que cette société ne fabriquait que du sel de table à l'origine… Océan Bleu, le sel qui se cache à l'eau… Tout le monde connaissait cette marque.

9

Il était tard. Un mercredi après-midi, alors qu'il n'y avait pas d'école, une arrivée tardive à la maison serait suspecte. Mélissa et Sandra Madeleine accélérèrent leurs pas. Il ne fallait pas, au moins pendant quelques jours, que leurs parents suspectent quoique ce soit. Et il ne faudrait pas non plus que leur mère les surprenne sous la douche, par exemple pour déposer dans la salle de bain une nouvelle serviette. Quelques jours, c'est ce qu'on leur avait dit.

« Ca va ? » s'enquit Mélissa.

« Ouais, ça va. J'ai le cul en feu mais ça va. Et toi, ton dos ? »

« Ca va. Ca pique encore un peu mais la lotion apaisante fait bien son effet. »

Combien de temps cela avait-il duré ? Deux heures environ. C'était leur première séance longue collective. Combien d'hommes ? Quatre. Tous avaient des cagoules pour ne pas être reconnus. Mélissa avait eu le dos fouetté, Sandra les fesses cravachées. Et les quatre hommes avaient, chacun leur tour, pénétré leurs jeunes chattes et malaxé avec des mains brutales des seins encore marqués par les derniers soubresauts de l'enfance.

Quand, enfin, épuisés et repus, les hommes avaient été satisfaits, deux avaient été préposés à détacher les deux sœurs et à leur masser doucement les

parties endolories avec une lotion apaisante apportant un peu de fraîcheur sur un corps en feu. Mélissa et Sandra s'étaient autorisées à gémir sous les caresses. Oui, ils étaient tous satisfaits.

Quand les deux jeunes filles furent rhabillées, on leur donna à chacune une enveloppe en leur demandant d'en examiner aussitôt le contenu pour éviter toute discussion. Le montant convenu était bien présent, de même que le nombre de doses promis. Elles remercièrent et saluèrent.

Mais tandis qu'elles s'apprêtaient à quitter la vaste demeure, un des hommes les rappela. Il leur demanda d'attendre un instant. Il fit le tour du regard de ses compagnons. Tous hochèrent la tête d'approbation. L'homme ouvrit un tiroir et en retira deux billets supplémentaires, une pour chaque soeur.

« Un petit pourboire, une prime de première fois, pour vous indiquer notre satisfaction et vous remercier. »

Sur le chemin de leur maison, les sœurs se turent. Elles serraient contre leurs seins les enveloppes. Plus il y en aurait, meilleures seraient leurs chances dans leur vie future. Dans leur vie, tout court.

10

Ils s'étaient serrés amicalement la main et s'étaient assis chacun du côté approprié du bureau du maire. Antoine Kastelbach faisait ainsi face à Marcel Ledaim. Grand, sec, presque chauve, ce dernier avait en effet comme une apparence de vautour. Marien Lecerf n'avait pas beaucoup d'imagination et l'accusation allait de soi. Les caricaturistes travaillant pour lui n'avait pas à faire beaucoup d'efforts pour croquer le grand patron.

« Alors, mon cher Marcel, que puis-je faire pour vous ? » demanda en souriant Antoine Kastelbach pour amorcer l'entretien. Le maire était tendu mais tentait de le cacher. Habitué à diriger des hommes, Marcel Ledaim n'était probablement pas dupe. Il connaissait bien la situation, tant celle de la ville que celle de ce petit politicien local sans guère de talent et qu'il soutenait par habitude. Ou pour éviter pire.

« Pas grand'chose, je le crains, mon cher Antoine. Ma présence ici est plutôt une politesse. Je ne pouvais décemment pas prendre des décisions qui auront un impact populaire sans vous en avertir au préalable. »

Un court instant, Antoine Kastelbach perdit son sourire, laissant transparaître son stress. Il se reprit rapidement mais c'était trop tard, il le savait. Le masque était tombé. Marcel Ledaim sourit à son tour, sans doute d'une manière qui se voulait amicale mais on y décelait une pointe de mépris. Le patron s'était tu.

« Pouvez-vous m'en dire un peu plus ? »

Relancer le premier, une erreur de débutant. Antoine Kastelbach se mordit les lèvres. Il venait d'avouer sa dépendance envers son interlocuteur. Il s'était mis de lui-même en position d'infériorité. Si négociation il devrait y avoir, le maire était désormais en position de faiblesse.

« Plusieurs choses. Tout d'abord, je vais officiellement me retirer des affaires au profit de ma fille unique Corinne. Comme vous le savez, celle-ci a épousé François Dubois, l'héritier de Bioxem. Un rapprochement de nos deux familles était depuis le départ l'initiation d'un rapprochement de nos deux groupes. La direction générale est solide. Les directeurs généraux s'entendent bien avec ma fille et la transition se fera sans difficulté. »

« Il me reste donc à vous souhaiter une excellente retraite, mon cher André... » fut soudain soulagé Antoine Kastelbach.

« Mais je souhaite, avant de me retirer, trancher tous les dossiers délicats ou empoissonnés. Le plus délicat est probablement celui d'un certain navire qui est à quai depuis plusieurs années, me coûtant une fortune en frais de port. »

« Le Morbourg ? »

« Tout à fait. Quand j'ai racheté l'entreprise de mon vieil ami François Augustin, Le Morbourg faisait partie des actifs. Mais, dès le départ, j'avais dit à François que ce projet auquel il tenait tant était une

erreur stratégique. Il voulait finir sa vie sur un chef d'oeuvre, sur quelque chose dont il pourrait être fier. Techniquement, Le Morbourg est une réussite, sans aucun doute. Il est luxueux, puissant… et ruineux. J'ai tout tenté depuis des années pour lui trouver une rentabilité. Le doter de moteurs moins gourmands en carburant et le faire tourner à petite vitesse pour des croisières sous les tropiques ou dans les îles grecques s'est révélé impossible avec un coût acceptable. L'arrimer quelque part pour en faire un hôtel ? Sans intérêt. Les cabines restent des cabines, forcément moins belles et moins confortables que de vraies chambres d'hôtels. Même pour assurer un appoint en lien avec de grands événements, comme des festivals, le transfert du navire aurait été ruineux. Non, il faut en finir. »

« En finir ? Qu'entendez-vous par là ? »

Antoine Kastelbach ne parvenait plus à dissimuler ses craintes. Il ne cherchait plus à le faire.

« Le Morbourg va être démantelé. Il va faire un dernier voyage, peut-être une croisière d'ailleurs, jusqu'en Inde. Les passagers de cette dernière traversée transocéanique pourraient même revenir en avion après s'être laissés aller à la nostalgie de la lenteur d'une telle croisière. Sur place, on démontera d'abord l'équipement des cabines et des parties communes pour meubler un hôtel. Ensuite, eh bien, ce qui restera sera découpé et refondu. »

« Mais pourquoi en Inde ? »

« La casse y est nettement moins chère. Et je ne me vois pas demander à mes ouvriers de détruire de leurs propres mains le navire dont beaucoup affichent encore la fierté de l'avoir bâti. »

Détruire Le Morbourg. Ce monstre voulait détruire Le Morbourg. Antoine Kastelbach accusa le coup en tremblant.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! Ce navire est la fierté de la ville ! Vous allez donner au moral de la population un coup fatal. Jamais la ville ne s'en remettra ! »

« Il le faudra bien. Le Morbourg est un symbole du passé. Mon erreur est d'avoir tant attendu. Il est resté à quai durant des années, cultivant ainsi de vains espoirs. Le passé, c'est le passé. C'est terminé. Il faut que la ville passe à autre chose. »

« Mais que nous restera-t-il ? »

« Transocéan est une entreprise prospère. Bioxem aussi. Et n'oubliez pas les autres réussites locales comme les magasins Marché Plus, même si ce brave Jean-Charles Guirachon est devenu une sorte d'ours solitaire depuis la mort de son épouse Martine. Morbourg, la ville, a un avenir qu'il suffit de regarder en face, de prendre à bras le corps. Le Morbourg est un navire qui n'aurait jamais dû être construit, qui n'a aucun avenir et qui va donc être détruit. »

« Pour emmener les gens, il ne faut pas piétiner leur fierté. Vous allez fabriquer la victoire de Marien Lecerf. »

« Ce sont peut-être vos petits calculs électoraux qui vous tracassent, davantage que le sort de notre ville, mon cher Antoine. Et ce sont de mauvais calculs. Plus vous encouragerez la nostalgie de vos électeurs, plus vous les verrez fuir se réfugier dans les bras des populistes dont la nostalgie d'un passé fantasmé est le fonds de commerce. Vous valez mieux que ça, mon cher Antoine. Morbourg mérite mieux. Tournez-vous vers l'avenir, incitez vos électeurs à en faire de même. »

Antoine Kastelbach baissa la tête en fermant brièvement les yeux. Il était vaincu. Il le savait. Se tourner vers l'avenir. Encore fallait-il en être capable. L'avenir ne s'annonçait pas brillant pour beaucoup des habitants de Morbourg. Les industries nouvelles n'avaient pas suffi à remplacer les anciennes. Il faudrait attirer des entreprises. Antoine Kastelbach ne pouvait que s'avouer incapable d'y parvenir.

Il lui restait à connaître la date de sa mort politique. Le maire redressa la tête pour regarder le patron. Antoine Kastelbach ne cherchait pas à dissimuler son désarroi.

« Quand ? Quand allez-vous annoncer votre décision ? Et quand allez-vous l'exécuter ? »

« Rapidement. Je fais actuellement procéder au nettoyage des cabines et des parties communes. Et j'ai une équipe technique en train de contrôler le bon fonctionnement de la machinerie. Nous allons faire des essais moteur à quai. Il ne faudrait pas que la dernière croisière se conclut sur l'explosion d'une chaudière. Et

une mécanique qui reste à rouiller pendant des années peut brutalement céder. Pour éviter les incidents, je pense annoncer le départ du navire pour l'Inde en vue de sa cession sur place, sans précision. »

« Ca sera mieux ainsi, en effet. Déjà, devoir renoncer à ce navire sera une épreuve pour beaucoup. Apprendre qu'il va être détruit... »

Marcel Ledaim haussa les épaules.

« Le problème de cette ville -et aussi votre problème mon cher Antoine- est de vivre dans le passé. Vous avez hérité de votre poste et vous restez paralysé par l'ombre de la statue du commandeur. Votre père est mort, mon cher Antoine. Ne l'oubliez pas. Ce qui compte, c'est la vie, c'est l'avenir. Si vous voulez survivre -y compris politiquement-, il faut s'emparer de l'avenir. La nostalgie n'amène jamais rien de bon. »

11

Le chantier avançait bien. Jean Madeleine tressaillait de joie à chaque fois qu'il remontait sur Le Morbourg avec son équipe. Les hommes du ménage continuaient à nettoyer la poussière accumulée et à contrôler l'électricité de confort comme la petite plomberie au passage. Les vrais techniciens restaient le plus souvent dans les cales ou les coursives réservées à l'équipage.

Le Morbourg allait repartir. C'était le message qui s'était diffusé partout. Pour l'instant, personne ne savait quand, pour où ni dans quel objectif. On parlait d'un voyage vers l'Inde. Un voyage au long cours : voilà la raison d'être du Morbourg grâce à ses moteurs puissants.

« Les réservoirs sont remplis aux deux tiers, chef, et toujours aucune fuite détectée » déclara Abdel Soustara en se présentant à Jean Madeleine.

« Merci, Abdel. Le seul point gênant, jusqu'à présent, ce sont les faiblesses sur trois chaudières. Pour l'une, il suffit de changer quelques joints. On le fera demain. Par contre, pour les deux autres, ça va nécessiter des réparations plus lourdes et un passage en cale sèche. »

« Avec deux chaudières sur quatre, Le Morbourg va se traîner... »

« Il ne sera pas plus ou moins puissant que ces nombreux paquebots qui croisent dans les îles. Espérons que l'on pourra réparer à temps. »

« Mais les cales sont toutes prises par des cargos en construction pendant encore plusieurs mois ! »

« Je sais. Mais personne ne sait quand Le Morbourg va repartir et donc de combien de temps on disposerait. Peut-être que Monsieur Ledaim ne le sait pas plus d'ailleurs. »

Abdel Soustara fit une moue inquiète. Chez les Ledaim, rien n'était jamais laissé au hasard. Marcel Ledaim savait donc exactement quelle était sa marge de manœuvre. Et il ne pouvait pas ignorer que ses propres chantiers ne pourraient pas effectuer de réparations lourdes sur Le Morbourg avant de nombreux mois. Qu'il ne dise rien n'était certainement pas une bonne nouvelle.

Mais le vaillant ouvrier ne voulait pas gâcher la joie de son chef. Celui-ci retrouvait un appétit de vivre qui l'avait quitté depuis plusieurs années. Et il n'était pas seul dans ce cas. Le Morbourg allait renaître. Il ne serait plus enchaîné, tel un titan déchu, à un quai dans un bassin qui n'était plus utilisé pour un vrai trafic maritime.

12

Assise sur son banc habituel, dans le square Mathilde de Saint-Alban, Muriel Tumart regardait au loin, le Bassin Jean-François de La Pérouse. Le Morbourg semblait avoir ressuscité. De la fumée jaillissait de deux des quatre cheminées.

« Tu vois que Morbourg va finir par renaître et qu'on n'aura pas à partir ailleurs » déclara Mélissa Madeleine en s'asseyant à côté de son amie. Sandra resta debout, sans boucher la vue des deux autres jeunes filles.

« Tu ne t'assois pas, Sandra ? » lui demanda Muriel.

« J'ai un peu mal aux fesses. Je ne sais pas ce qu'ils ont avec mon cul mais ils l'aiment avec passion. »

« Tant mieux. Il faut souffrir pour être riche. »

« Muriel, tu consommes tout ce qu'ils te donnent ? » s'enquit Mélissa.

« Bah, le pognon, j'achète des bons anonymes comme ils m'ont expliqué. Pas de soucis. Je garde très peu de pognon pour le quotidien : il faut éviter d'avoir un train de vie qui ne collerait pas avec le peu d'argent qu'on est censé avoir. »

« Je ne parlais pas du fric. »

« La poudre, si tu en as trop, tu peux la revendre mais pas directement. Tu ferais de l'ombre à ceux qui tiennent le marché. Et, en général, ils n'apprécient pas.

Nos amis ne pourraient pas faire grand'chose pour te protéger : ce n'est pas le même monde. »

« Je pensais la revendre à Tonio. C'est lui qui fournit les consommateurs du lycée. »

« Et c'est probablement lui qui fournit aussi nos amis. Il va te la racheter moins cher, bien sûr. »

« Evidemment. Mais avoir du stock dans nos chambres… Enfin, ce n'est pas prudent. Nos parents pourraient tomber dessus. »

« Cela va de soi. »

Les jeunes filles se turent. Elles regardèrent de nouveau Le Morbourg dont les cheminées fumantes marquaient la renaissance. Une demi-renaissance. Deux cheminées sur quatre.

Jean Madeleine était à bord. Il ne comptait plus ses heures. Ses deux filles et sa femme ne le voyaient plus beaucoup. Mais, quand ils se croisaient, Mélissa et Sandra avaient l'impression que leur père était redevenu un enfant. Un enfant gâté qui n'en pouvait plus des jouets qu'on lui donnait.

Dans toute la ville, il y avait cette sorte d'excitation fébrile. Tout le monde parlait de nouveau du Morbourg, mais plus pour se désoler.

13

Après avoir frappé à la porte, Carole Nède fut invitée à rentrer dans le bureau par un commandement sec et sonore. Le commissaire Jules Fiacre n'était pas de bonne humeur. Il invita la capitaine à s'asseoir devant son bureau, lui-même ne se levant pas et ne lui serrant pas la main.

« Capitaine, est-ce que vous savez pourquoi je vous ai convoquée ? »

« Non, Monsieur le Commissaire. »

« Comme je vous l'ai dit, vous n'étiez pas ma candidate préférée pour le poste et j'aurais préféré que vous restiez lieutenant. Mais, quoiqu'il en soit, on en a décidé autrement en haut lieu. Je m'incline. »

« Ne seriez vous pas satisfait de mon travail, Monsieur le Commissaire ? Mes statistiques de résolutions d'affaires sont pourtant parmi les meilleures de la ville. »

« Je sais. Mais vous êtes capitaine, pas assistante sociale. Je vous le disais déjà à l'époque où vous étiez lieutenant. Mais le problème a empiré avec votre promotion. »

« Une certaine empathie associée à de la fermeté permettent d'obtenir bien des aveux, Monsieur le Commissaire. »

« Ne m'apprenez pas mon métier, capitaine. Moi, je ne me suis jamais fait descendre par des petits

malfrats inexpérimentés qui ont accumulé toutes les bourdes possibles. »

Carole Nède accusa le coup. Réalisant qu'il avait sans doute été trop loin, le commissaire adoucit son ton.

« Excusez-moi. Je n'aurais pas dû dire ça. Je sais combien vous avez perdu dans cette sale histoire. »

Non, il ne savait pas tout, songea la capitaine. Du moins, il n'était pas censé tout savoir. Le secret médical restait sacré normalement. Mais la perte de son compagnon, des mois d'hôpital...

« Laissez les détails, l'empathie, tout ça, à votre jeune adjoint. Vous, vous êtes capitaine. »

« J'ai bien compris le message, Monsieur le Commissaire. Mais permettez moi de vous faire remarquer que Mathieu est à peine plus vieux que les gars et et les filles qu'on intercepte. Moi, je pourrais presque être leur mère. Ce n'est pas pareil. »

« En tous cas, faites votre boulot de capitaine, pas celui de jeune stagiaire de la faculté de psychologie ou de l'école de police. »

« Bien, Monsieur le Commissaire. Ce sera tout, Monsieur le Commissaire ? »

« Oui. Vous pouvez disposer. »

14

Pour Tonio, la règle était simple : ne jamais poser trop de questions. La came que certaines filles lui revendaient provenaient de son propre stock. Il en aurait mis sa main à couper. La came devait servir de monnaie pour quelque chose. Mais il n'avait pas à savoir quoi.

Au début, il avait été méfiant. Il rouvrait les sachets, contrôlait la qualité. Mais ces filles ne savaient même pas qu'on pouvait couper la came sans que cela se voit de trop. Le circuit n'était pas sans fuite. Une partie de la came était bien consommée. Et comme il prenait des commissions à chaque revente, cette affaire était juteuse.

Mais son fournisseur, qui semblait contrôler le port, s'était inquiété de la baisse de ses commandes. Il fallait bien qu'il écoule le stock. Il avait dû le rassurer et ré-augmenter ses commandes. Son fournisseur avait e effet menacé de lui retirer son monopole. Du coup, son stock devenait vraiment important. Il avait dû se relancer dans la conquête d'une nouvelle clientèle. Distribuer quelques doses gratuitement marchait toujours pour attirer de jeunes imbéciles. Objectivement, le business de Tonio n'avait jamais été aussi florissant.

Il gardait une partie du stock chez lui mais, pour le plus gros, il préférait utiliser une cache indiquée par son fournisseur. Il fallait entrer dans la cave du presbytère de l'église Saint Mathurin du Port en prenant

la vieille trappe à charbon. Il y avait une partie de la cave que le curé n'utilisait jamais. Il suffisait de cacher les doses dans des cartons qui avaient contenu des hosties en provenance de la boulangerie d'un monastère.

Du coup, il repassait à chaque fois devant Le Morbourg, arrimé sur le quai du Bassin Jean-François de La Pérouse. Bien sûr, il essayait de faire ses petits voyages à la nuit tombée. Mais, désormais, Le Morbourg était souvent illuminé de partout.

Dans toute la ville, on disait qu'il allait repartir pour une croisière. C'était bien gentil, ça, mais toute cette lumière n'arrangeait pas Tonio. Il préférait depuis quelques temps faire un détour par le boulevard. Il était un homme de l'ombre et il détestait la lumière.

Malgré tout, Tonio ne pouvait pas s'empêcher d'être pris par la frénésie étrange qui s'était emparée de toute la ville. Si, il y a quelques mois, on lui avait dit que Le Morbourg allait repartir pour des croisières… il aurait envoyé paître le petit plaisantin. C'était tout de même incroyable, cette histoire.

Et Tonio se mit à rêver de fournir les passagers du paquebot. On devait s'emmerder, sur un bateau, comme ça, des jours et des jours en mer. Une petite dose de came ne pouvait pas faire de mal.

15

Sa villa était presque à la sortie de la ville, pas très loin de l'endroit où l'Avenue du Maréchal d'Ancre devenait la Route de Saint-Alban. Après dîner, Hugues Rampur aimait sortir dans son jardin d'où l'on avait une large vue autant sur la mer que sur la ville. Et, là-bas, il y avait Le Morbourg. Alors que la nuit était presque totale, Le Morbourg brillait encore une fois de mille feux.

Le grand auteur, qu'on avait empêché d'entrer à l'Académie près de quinze ans plus tôt, et qui, depuis peu, s'était exilé à temps plein dans cette ville paumée, posa ses poings sur ses hanches. Et il regarda Le Morbourg, par delà les lumières de la ville.

Il se mit à réciter la première strophe de son poème sur le navire. Pas une de ses grandes réussites mais ce petit texte avait eu un grand écho dans la ville. Hugues Rampur, comme toujours, avait réussi à saisir les émotions habitant la population. C'était le secret de son succès.

« *J'étais reçu partout tel un géant des mers*
Mais, faute de talon, ma coque était bien d'argile
Ma puissance illusoire, mon esprit trop fragile
Je suis un géant mort, mon coeur en est amer »

Il faudrait sans doute qu'il compose un autre texte sur la renaissance du géant. Mais quelque chose lui

disait que cette renaissance était illusoire. Il ne connaissait pas personnellement les patrons de Transocéan, les ayant juste croisés à quelques reprises, notamment au moment du baptême du Morbourg, mais ils n'avaient pas la réputation de faire des choses qui ne rapportaient pas énormément plus que leur investissement. Or, depuis des années, tout le monde savait qu'une croisière d'un paquebot comme Le Morbourg était structurellement déficitaire.

« Vous m'avez appelée, Monsieur ? »

La jeune Muriel sortit à son tour de la maison et vint saisir la main du vieil homme. Comme s'il était son père. Et qu'elle n'était qu'une petite fille bien sage.

« Non, Muriel, je déclamais juste quelques vieux vers. Et je me disais qu'il me faudrait sans doute en faire d'autres. Pourtant, personne n'achète plus de poésie. On préfère les romans avec du sexe et du sang. Des choses bien excitantes au niveau du bas-ventre. »

« Justement, Monsieur... »

« Ah, la petite salope... » songea silencieusement l'écrivain quand Muriel lui lâcha la main pour, se plaçant dans son dos, lui entourer son bassin avec ses bras, caressant au passage la protubérance qui commençait à se former dans le pantalon du grand homme. Un grand homme restait un homme. Muriel le savait depuis longtemps. Et elle était fatiguée. Entendre le vieux déclamer la fatiguerait plus encore. Elle se dit qu'il fallait accélérer les choses. Il faudrait une prime

pour subir les grandes envolées lyriques d'un autre temps.

« Vous n'avez pas froid, Monsieur ? »

Hugues Rampur fut surpris de la question. Il avait pris a précaution de mettre une veste avant de sortir. Mais il comprit en constatant que la jeune fille ne portait qu'un T-shirt, une jupe courte et des bas résilles. Il savait qu'elle n'avait pas de culotte.

« Rentre. Va dans ma chambre. Je vais bien refermer la porte-fenêtre avant de monter. Et ne t'impatiente pas : je vais sans doute regarder un peu le paysage avant de te rejoindre. »

Muriel ne se fit pas prier. Elle disparut plus promptement encore qu'elle était apparue. Jolie fille. Et bien délurée comme il fallait. Le vieil homme aimait la chair fraîche. Comme ses amis. Et, si les cérémonies collectives amenaient leur lot d'excitations bien perverses, les petites soirées comme celle-ci gardaient toute la saveur de l'intimité presque romantique.

Elle avait quel âge celle-ci ? Hugues Rampur ne s'en souvenait plus. Elle était encore mineure. C'était excitant, ça. Si la police débarquait à cet instant précis, il faudrait qu'il explique pourquoi une jeune fille mineure se trouvait chez lui, probablement déjà nue dans le lit de sa chambre. Il l'imagina se tordant de jouissance sous ses caresses. L'écrivain espérait qu'elle avait gardé ses bas. Il aimait ça. Mais si la police… Ca faisait partie de l'excitation, ça. L'interdit, le risque.

Et puis, il y avait le pistolet, dans le tiroir de la table de nuit. Au delà des jeux érotiques, il pourrait servir en cas de besoin. Il savait qu'il faudrait sans doute finir comme ça.

Jusqu'à quel âge pourrait-il s'amuser comme il le faisait ? Pourrait-il continuer à vivre s'il n'était plus capable d'honorer dignement ces jeunes filles et d'en tirer un vrai plaisir charnel ? Il serait toujours temps de se poser ces questions, quand le temps du malheur viendrait.

Mais, jusqu'ici, il ressemblait au Morbourg. Malgré l'exil, il restait un titan de la littérature et il se sentait renaître sous les caresses de Muriel et de ses amies. Les petites dernières, Mélissa et Sandra, semblaient ne pas abuser de la drogue. Elles résisteraient sans doute plus longtemps que Muriel. Déjà, son jeune corps était marqué par les stigmates du poison. D'un autre côté, plus une fille se droguait, plus elle était dépendante de leurs petites réunions. Il fallait garder un certain équilibre : ne pas abîmer les filles trop vite mais les rendre dépendantes. Il faudrait penser à en recruter quelques autres, d'ailleurs.

16

Au dessus du Bassin Jean-François de La Pérouse, les oiseaux de mer volaient en tous sens. L'endroit était plus abrité que le plein océan et ils repéraient plus aisément quelques poissons venus s'égarer là. De temps en temps, un oiseau piquait vers l'eau avant d'y disparaître. Quand il refaisait surface, en général, un poisson barrait son bec.

Et aucun oiseau ne semblait ne serait-ce qu'incommodé par les balles virtuelles qui leur étaient destinées. « Pan » disait Mélissa Madeleine en imitant le recul d'un pistolet. Et elle recommençait à viser un autre oiseau avec son majeur et son index dressés pour former comme le canon d'une arme, les autres doigts étant tous bien repliés et le bras tendu.

A quelques pas de là, Le Morbourg continuait d'attendre un départ qui lui était promis. Jean Madeleine était à bord. Sa fille était venue l'attendre à la sortie de son travail. En attendant, elle tuait virtuellement des oiseaux de mer. Sandra était occupée ailleurs. Avec un garçon un peu plus âgé qu'elle. Elle lui fournissait un peu de drogue, au passage. Pas trop. Surtout pas trop. Ne jamais abuser. Mélissa avait averti sa sœur cadette : depuis qu'elle fréquentait ce garçon, sa consommation avait augmenté. A deux, on s'entraîne souvent l'un l'autre. Et finir comme la mère de Muriel… Non, jamais. Sandra avait promis de modérer ses prises. Mais

baiser sous l'influence de ce poison était si délicieux que la prudence était parfois abandonnée.

Inquiète, Mélissa Madeleine se défoulait sur les oiseaux de mer. Au moins, sa sœur était trop occupée pour venir lui reprocher ses gamineries. Viser un oiseau. Le suivre quelques instants, au fil de son vol, et, là, pan. Et recommencer.

Les oiseaux partaient dans l'océan, loin de cette ville minable et pourrie. Pourtant, ils revenaient toujours. Mélissa Madeleine commençaient à admettre qu'elle ne partirait sans doute jamais. Morbourg était sa ville. Son destin était d'y vivre.

Alors, à quoi bon gagner tout cet argent ? A quoi bon tous ces risques ? Elle aimait ça. Elle se l'avouait enfin entre deux balles virtuelles logées dans les corps d'oiseaux de mer. Oui, elle aimait ça. Et elle aurait besoin de cet argent pour avoir une vie sympathique, plus tard. Préparer l'avenir. Dans combien de temps, cet avenir ? Dans combien de temps ces vieux messieurs se lasseraient-ils de son corps ? Quand elle serait moins jeune, qu'il serait temps qu'elle se marie et qu'elle ait des enfants. Dans longtemps, des années.

En attendant, elle préférait tirer virtuellement sur des oiseaux de mer.

L'envol

« Quand je pense à la vieille anglaise,
J'envie les épaves englouties (...)
Que le plus grand navire de guerre
Ait le courage de me couler »

« Le France » (1975)
Paroles : Michel Sardou - Pierre Delanoë
Musique : Jacques Revaux

1

Les bureaux de Transocéan n'étaient pas très loin des docks. A Morbourg, une telle affirmation n'engageait pas beaucoup : rien n'était vraiment loin de quoi que ce soit. Par la fenêtre de son bureau, Marcel Ledaim pouvait voir Le Morbourg à quai. Les chantiers navals fondés par la famille Augustin, comme les quais où les cargos s'amarraient le temps juste nécessaire pour être vidés des marchandises importées puis chargés avec de nouveaux produits avant de repartir, étaient plus loin.

Pour Marcel Ledaim, ces positions relatives étaient sources de frustration et de colère. Même par la fenêtre de son bureau, le poids du passé était sans cesse rappelé au patron de Transocéan. Le passé cachait l'avenir. Les erreurs stratégiques du vieil Augustin faisaient obstacles à la vision des affaires du présent et du futur. Il fallait en finir. Il ne supportait plus de voir ainsi tous les jours Le Morbourg par sa fenêtre. Et il fallait nettoyer le passé pour qu'il puisse, la conscience tranquille, entrer à son tour dans ce passé, remettre les clés de l'avenir à sa fille. Des clés propres pour une serrure bien huilée.

Le futur n'est jamais une route droite. Si sa fille commettait un jour l'erreur de le croire, Transocéan finirait comme les chantiers Augustin. Ou disparaîtrait totalement. Sa fille devrait savoir remettre en cause les choix de son père, abattre la statue du commandeur.

Marcel Ledaim lui avait répété de nombreuses fois. François Augustin avait, lui, commis l'erreur de vouloir copier en tous points les actions de ses ancêtres, comme si s'éloigner de leurs conceptions aurait été leur manquer de respect. Mais le monde change. Il ne cesse pas de changer. Garder les mêmes choix constitue la véritable trahison car les ancêtres entrepreneurs ont voulu créer une entreprise vivante, pas un cadavre.

Marcel Ledaim était mal à l'aise. Il fallait qu'il reçoive cette délégation d'ouvriers. Il ne pouvait pas leur refuser cet entretien. Il avait trop de respect pour le savoir-faire et le dévouement de chacun. Mais il craignait de leur faire mal. Même s'il savait qu'il n'avait pas le choix. « C'est cela être patron » songea-t-il en soupirant. Et ce n'est pas tous les jours agréable.

Qu'allait-il pouvoir leur dire ? Il ne le savait pas. Il devrait dire la vérité. Mentir ne ferait que reculer l'échéance et aurait un prix considérable : la perte de valeur de sa parole. L'omission est une chose. Affirmer un mensonge en est une autre. Non, Marcel Ledaim se l'était promis : il ne mentirait pas. Il n'entrerait pas dans les détails. Il accompagnerait au maximum les révélations traumatisantes. Mais il ne mentirait pas. Sa parole devait garder une haute valeur. Cela, aussi, il l'avait dit et répété à sa fille. La confiance a trop de valeur pour être bradée.

Bip. Son assistante lui signala que la délégation était là. Marcel Ledaim soupira et demanda à ce qu'elle la fasse entrer puis amène du café. On en aurait tous

besoin, songea-t-il, même si un alcool fort aurait peut-être été plus pertinent.

Marcel Ledaim se leva de son bureau et alla à la porte accueillir la dizaine d'ouvriers. Ils s'étaient endimanchés. Ils avançaient avec un pas hésitant, comme s'ils violaient le Saint des Saints du Temple. Marcel Ledaim leur serra la main à chacun. Chaque homme -aucune femme- lui répondit un « Bonjour, Monsieur Ledaim » respectueux.

Le patron leur demanda de s'asseoir autour de la grande table de réunion. Il s'installa à une extrémité, à sa place habituelle. En prenant garde de rester parfaitement impassible, Marcel Ledaim s'amusa de voir ces hommes tous nettement plus forts que lui, souvent capables de le briser en deux comme une allumette, lever avec mille précautions les fauteuils pour s'installer avec tant de douceur qu'il y eut pratiquement aucun bruit jusqu'à la prise de parole du patron.

« Bien, Messieurs, vous m'avez demandé un entretien. En quoi puis-je vous être utile ? »

Tous s'entre-regardèrent. Qui allait répondre ? Plusieurs têtes hochèrent en direction de celui qui semblait être le chef. Il l'était, d'ailleurs. Marcel Ledaim le connaissait. Jean Madeleine était un excellent ouvrier. Mais il avait été tenté par un certain syndicalisme en étant jeune. Il avait une capacité à diriger, à entraîner les autres. Le nommer contremaître avait été un excellent choix en matière de gestion des ressources humaines.

« Monsieur, nous vous remercions de nous recevoir. »

Mais où était le tribun ? Où était cet homme puissant capable de mener une horde d'ouvriers sur d'immenses chantiers ? Il n'y avait plus qu'une petite voix hésitante. Et, après sa salutation, il fit un tour de la table avec le regard, cherchant un soutien. Tous le regardaient. Il était le chef. Il fallait qu'il remplisse son rôle.

Jean Madeleine inspira et il reprit la parole.

« Avec mes camarades, nous nous posons beaucoup de questions au sujet du Morbourg et nous voudrions savoir où nous allons. »

« Je vous écoute. Je répondrai le plus complètement que je peux à vos questions légitimes. »

Encore une fois, le contremaître fit inutilement le tour de la table de son regard. Un court silence.

« Voilà, Monsieur. Nous avons remis en état Le Morbourg mais sans faire de gros travaux. Nous avons changé quelques joints, regraissé les machines, tout nettoyé… mais des réparations seraient nécessaires sur deux des quatre chaudières. Et ces réparations n'ont pas été opérées. Et nous voudrions savoir pourquoi. »

« Le Morbourg peut fonctionner convenablement, par rapport aux besoins actuels, avec deux chaudières. Les réparations que vous évoquez auraient été assez coûteuses et, surtout, auraient dû s'insérer dans un planning déjà chargé des chantiers navals. C'est pourquoi je vous confirme qu'elles ne

seront pas effectuées. Le Morbourg partira avec seulement deux chaudières opérationnelles sur les quatre. »

« Et pouvons-nous savoir pour où ? »

« Je l'envoie en Inde. »

« Mais un croisiériste accepterait-il un navire aux performances ainsi dégradées ? »

« L'acheteur fera ce qu'il voudra. »

« Le Morbourg va être vendu ? »

« Oui. Comme vous le savez, les croisières transocéaniques n'ont plus aucune rentabilité depuis des années. Il existe un public pour des croisières courtes dans des îles paradisiaques. Mais, pour traverser la planète, l'avion est bien plus commode. »

Tous les ouvriers baissèrent la tête. Il y eut un court instant de silence. Jean Madeleine reprit finalement la parole.

« Le Morbourg est le plus beau navire jamais construit dans notre ville. Ce serait un déchirement de le voir ainsi partir définitivement. N'avez-vous pas réussi à le convertir en hôtel flottant ? »

« J'ai essayé mais ce n'est pas rentable. Un navire reste un navire. Il n'est pas conçu pour être un hôtel. Non, il faut admettre que construire Le Morbourg a été une erreur. François Augustin a ruiné son entreprise en s'obstinant. »

« Mais c'est un chef d'oeuvre ! » hurla presque le contremaître en interrompant le patron. Jean Madeleine bafouilla un « excusez-moi » en rougissant. Marcel

Ledaim avait été surpris par l'interruption véhémente mais il répondit calmement, sans relever l'écart.

« Oui, c'est un chef d'oeuvre. Je vous le confirme. Je vous le confirme à tous. Le Morbourg est un navire magnifique. Vous avez fait un travail formidable en le construisant. L'erreur ne vient pas de vous mais de François Augustin. Vous, vous pouvez -et même vous devez- être fiers de votre travail. »

« Ce navire est notre fierté » dit, tout bas, Jean Madeleine. Marcel Ledaim crut entendre comme des sanglots dans cette voix si forte habituellement.

Le contremaître posa alors la question explicite, directe, impossible à détourner, la question que Marcel Ledaim redoutait plus que tout.

« Et, en Inde, que va devenir Le Morbourg ? »

Marcel Ledaim baissa d'abord la tête en soupirant. Tous les hommes autour de la table le regardaient. Le patron le savait. Il était au pied du mur. Il ne pouvait plus se défausser. Il allait devoir révéler la vérité. Et il allait devoir faire mal à ces hommes qu'il aimait et admirait. Comment allaient-ils réagir ? Marcel Ledaim eut soudain peur. Et s'ils devenaient violents ?

Le silence s'installait. Longtemps. Marcel Ledaim respirait de plus en plus fort. Sa gorge était nouée. Les ouvriers s'entre-regardaient. Ils s'impatientaient. Ils s'inquiétaient. Leurs peurs étaient justifiées. On crût voir une larme perler dans les yeux du patron, du moins certains le prétendirent ensuite.

« Les aménagements des cabines, des restaurants et des parties communes vont être utilisés pour un hôtel en construction, un vrai hôtel en dur sur la terre ferme, mais dont la décoration et les meubles auront ainsi un cachet particulier accompagnant la vue sur la mer. »

« Mais… Comment le navire pourrait ensuite naviguer ? »

« Il ne naviguera plus. Ce sera son dernier voyage. J'ai tout tenté. Tout. Vous pouvez me croire. Mais ce navire est conçu de telle sorte qu'on ne puisse pas en faire un paquebot rentable. Les travaux à opérer seraient bien trop importants pour qu'on puisse les amortir par rapport à la construction d'un navire entièrement neuf et aux normes modernes. »

« Le Morbourg va être détruit ? »

« Oui. Il n'y a pas d'autre solution. »

Marcel Ledaim redressa enfin la tête. Tous les hommes présents étaient bouches bées. Chez beaucoup, on sentait des sanglots prêts à s'échapper de leurs gorges. Des larmes semblaient perler dans leurs yeux. Oui, ce navire était bien leur fierté.

« Je suis désolé mais je ne peux rien faire d'autre » confirma Marcel Ledaim.

« Ce… n'est… pas… possible » murmura avec difficultés Jean Madeleine.

« Je comprends votre douleur. C'est un magnifique navire et cela me désole de devoir en arriver là. Mais c'est un gouffre sans fond et surtout sans

espoir. Même le stationner ici, dans le port, coûte une fortune chaque jour. Cela ne peut plus durer. »

« Non ! Cela n'est pas possible ! » hurla soudain Jean Madeleine. Puis il quitta la pièce, claquant la porte derrière lui. Les autres, stupéfaits, le regardèrent. Quand ils eurent repris leurs esprits, ils se levèrent, jetèrent un œil vers leur patron, hochèrent chacun leur tour la tête pour le saluer silencieusement, et s'en allèrent sans plus de mots ou de bruit. Marcel Ledaim se retrouva seul face à une table vide dans une pièce vide.

Son assistante frappa et glissa la tête : « Monsieur, dois-je tout de même faire des cafés ? »

2

De la Une des journaux jusqu'à la moindre conversation, tout Morbourg était bouleversé par la nouvelle. Marcel Ledaim, la mort dans l'âme, confirmait lorsqu'on lui demandait. Au moins, maintenant, le poids du secret était parti. Le Morbourg allait donc être détruit.

Dans un entretien publié dans un journal local, Marcel Ledaim avait confirmé qu'il s'était refusé à faire faire le travail de destruction dans les chantiers ayant construit le navire. « Il y a des choses que l'on ne peut pas demander à des hommes » avait-il dit. Oui, il était conscient de l'attachement des Morbourgeois à ce navire. Non, il n'y avait aucun espoir. Le navire était ruineux, même en restant à quai, à cause des frais de port.

Mais les anciens chantiers navals Augustin s'étaient mis en grève. Les ouvriers exigeaient l'annulation des projets de destruction du navire. La grève était totale. Pas un seul ouvrier ou cadre n'avait osé continuer à travailler. Dans la ville frappée de stupeur, nombreux étaient ceux qui s'étaient noués un foulard noir autour du bras, en signe de deuil.

Le Morbourg devait repartir. On avait vu ses cheminées fumer. Il devait y avoir une croisière. Mais non, c'était une illusion. Le Morbourg allait bien mourir

une bonne fois pour toute. Le titan enchaîné allait disparaître.

Antoine Kastelbach avait publiquement proposé à Marcel Ledaim de racheter le navire pour une somme symbolique. La ville pourrait l'amarrer dans un vieux bassin et négocier une absence de frais avec l'établissement gérant le port. Mais le poids de la ferraille autant que les mille décorations rapporteraient bien plus qu'un prix symbolique. Marcel Ledaim refusa donc discrètement une offre de la ville de Morbourg.

C'est un capitaine de cargo, un étranger à la ville, qui piloterait Le Morbourg jusqu'en Inde. Son nom ne fut pas révélé. Transocéan avait peur pour sa sécurité. Mais tout concourrait à confirmer aux Morbourgeois que le départ serait désormais imminent.

Le soir, les jardins, les terrasses d'immeubles, les quais, les rues reliant la ville haute et la ville basse, tout se couvrait de monde. Le matin, le phénomène était moindre mais, là encore, la population sortait. Chacun voulait voir Le Morbourg encore une fois, dès que possible. L'apercevoir, c'était s'assurer qu'il n'était pas encore parti pour la casse.

Chaque jour, la ville tremblait.

3

La grève privait de nombreuses familles de revenus, à commencer par la famille Madeleine. Et elle était partie pour durer. Jean avait donc demandé à Marie de faire un maximum d'économies, de dépenser le moins possible.

Mais la grève avait aussi cet avantage que Jean Madeleine prenait désormais son petit-déjeuner avec sa femme et ses enfants avant d'aller rejoindre le piquet qui stationnait devant Le Morbourg. Des jeunes faisaient la permanence de nuit. Il fallait empêcher un équipage étranger de monter à bord.

Les petits déjeuners étaient bien plus silencieux qu'avant. En présence de leur père, Mélissa et Sandra n'osaient pas se chamailler. Et, si l'humeur était morose partout, elle l'était particulièrement dans la famille du contremaître. Se chamailler auraient été une sorte de blasphème opéré dans un cimetière. Les deux jeunes filles préféraient attendre d'être sorties de la maison, d'être sur le chemin du lycée.

Au bout d'une semaine de grève, Marie Madeleine attendit que ses filles soient sorties pour se tourner vers son mari encore attablé. Celui-ci terminait son café.

« Jean, les filles m'inquiètent. Surtout Sandra. »

« Pourquoi ? »

« Elles rentrent souvent tard. Et, le mercredi et le samedi, elles sont souvent absentes. »

« De quoi tu t'étonnes ? Elles sont grandes maintenant. Qu'elle fricotent avec des garçons, c'est normal. Un jour, elles nous en amèneront un. Je me demande laquelle sera la première. Mélissa a beau être l'aînée... »

« Sandra m'inquiète davantage que sa sœur. Je n'aime pas son regard. Et elle a comme une baisse de tonus. Elle semble fatiguée. Et ses notes ont baissé au lycée. »

« Tout le monde est nerveux en ce moment. Ca fatigue. Je pense que tu t'en fais pour rien. Par contre, il faut être vigilant sur les notes. Je vais regarder ça ce soir. Il faut peut-être que leur père fasse un peu preuve d'autorité pour les garder sur le droit chemin. »

« J'ai peur que Sandra se drogue. J'ai regardé dans sa chambre et je n'ai rien trouvé mais elle cache peut-être ça ailleurs. »

« Nous les avons bien éduquées. Je ne vois pas pourquoi Sandra ou Mélissa se drogueraient. Tu te fais des idées. Mais nous en parlerons avec elles ce soir. D'une manière générale, sur le fait que la drogue tue les jeunes. Sans les brusquer. »

Marie acquiesça. C'était sans doute ce qu'il y avait de mieux à faire. Mais son coeur de mère ne pouvait pas s'empêcher d'être inquiet.

4

Quand il arriva au pied de la passerelle permettant d'accéder au Morbourg, là où les grévistes avaient installé une petite tente, Jean Madeleine trouva ses camarades entraînés dans une discussion animée. La dizaine de grévistes présente entourait quatre marins inconnus qui parlaient avec un accent étrange. Il y avait un des vigiles qui gardait Le Morbourg qui tentait de s'interposer entre les marins et les grévistes.

« Eh bien, que se passe-t-il ici ? » gueula Jean Madeleine en arrivant pour que tout le monde l'entende.

« Ces types veulent monter à bord » expliqua Abdel Soustara.

« Je dois les conduire à bord » confirma le vigile.

Celui qui semblait être le capitaine du petit équipage se tourna vers Jean Madeleine. « Vous le chef ? Nous à bord. Maintenant. Pressés. Avons des ordres. »

« Personne ne monte à bord » trancha Jean Madeleine en accompagnant sa phrase de gestes explicites.

Mais le marin secoua la tête et reprit.

« Nous à bord. Avons des ordres. Nous à bord maintenant. »

Jean Madeleine s'installa à l'entrée de la passerelle en croisant les bras.

« Pas question. »

« Nous à bord, maintenant » répéta encore le marin, commençant visiblement à s'énerver.

Jean Madeleine resta à l'entrée de la passerelle et secoua la tête. Puis il s'adressa à Abdel Soustara.

« Va chercher les autres, aux chantiers. Nous allons avoir besoin de monde. »

Abdel Soustara opina du chef et partit en courant vers les anciens chantiers Augustin. Il faudrait appeler tous les camarades, les mobiliser. A cette époque, tout le monde n'avait pas encore de téléphone mobile ou d'accès Internet à domicile. Cela viendrait plus tard, dans quelques années. Il allait falloir utiliser les méthodes disponibles. Envoyer des gens en voitures ou en mobylettes faire le tour des quartiers. Téléphoner chez qui il y avait le téléphone. Il faudrait du temps. D'ici là, il allait falloir tenir.

Jean Madeleine restait debout, bras croisés, en bas de la passerelle. Les quatre marins commençaient à reculer. Ils s'entre-regardaient, échangeant parfois quelques mots dans une langue qu'aucun Morbourgeois présent ne comprenait. Petit à petit, des grévistes venaient se placer entre eux et la passerelle, les éloignant toujours plus de leur objectif de monter à bord.

Tout d'un coup, Jean Madeleine sentit une présence dans son dos. Il se retourna et tomba nez-à-nez avec l'autre vigile. C'était un jeune freluquet tout gonflé d'autorité dans son uniforme de garde privé.

« Veuillez quitter immédiatement cette passerelle, propriété de Transocéan. »

Amusé par cette intervention inattendue, Jean Madeleine sourit, mêlant le mépris et le paternalisme.

« C'est toi qui va dégager, mon petit ! »

Il saisit le vigile par le col de sa veste et le jeta sur le quai. Le vigile fit une roulade, éloignant un peu plus les marins qui ne voulaient pas se faire renverser comme des quilles. Même son collègue sembla amusé par l'incident avant d'aider le malheureux à se relever.

« On va appeler les flics ! » éructa le freluquet.

Suivant l'exemple de Jean Madeleine, tous les grévistes explosèrent de rire. Les deux vigiles se décomposèrent, semblant commencer à craindre pour leur vie. Les marins, eux, firent encore un pas en arrière, leur chef regardant discrètement le minibus qui avait dû les amener, garé un peu plus loin, contre un mur de hangar. Appuyé contre la carrosserie, un type fumait une cigarette en regardant de loin. Le chauffeur, sans doute. Il devait attendre la montée à bord des marins pour aller faire son rapport.

Tout d'un coup, une camionnette pick-up déboula du boulevard vers le quai du bassin Jean-François de La Pérouse, suivie par une dizaine de voitures. Les arrivants s'arrêtèrent à une vingtaine de mètres des marins et du piquet de grève. Le type qui fumait jeta sa cigarette et remonta dans son minibus. On aurait dit qu'il se saisissait d'un radio-téléphone pour demander des instructions.

Chaque voiture relâcha sur le quai quatre ou cinq gros bras aux crânes rasés, en blousons de cuir, certains portant des matraques ou des battes de base-ball. Du pick-up, descendit Marien Lecerf, dépliant un escabeau pour lui permettre de monter sur le plateau arrière. A peine en place, le populiste commença sa harangue.

« Chers compatriotes, encore une fois, le parti de la mondialisation nous a envoyé des étrangers pour nous voler nos biens et notre travail ! »

Il montrait du doigt les marins. Ceux-ci comprirent qu'il valait mieux ne pas faire de vieux os dans le secteur. Leur chef fit un signe de tête et les marins se mirent à courir vers le minibus, pourchassés par une meute gueulante brandissant des matraques.

Le minibus démarra, fit un rapide demi-tour et se mit en position de départ, portière arrière grande ouverte. Les marins embarquèrent sans demander leur reste, suivis par les deux vigiles qui claquèrent la porte derrière eux. La meute vociférante s'arrêta à quelques mètres du minibus, le laissant partir à toute vitesse sous ses quolibets.

Jean Madeleine et les autres grévistes avaient perdu leur sourire. Le contremaître donna un ordre bref.

« Tout le monde à bord et on remonte la passerelle. »

Défiant du regard Marien Lecerf, Jean Madeleine resta le dernier en bas, empêchant les sbires du chef populiste de se mêler aux grévistes.

5

Dans la nuit tombante, les Morbourgeois regardaient l'étrange scène autour du bassin Jean-François de La Pérouse, qui sur les quais alentours, qui dans les rues montant vers la ville haute, qui à sa fenêtre ou à son balcon quand la vue était bonne. Riche ou pauvre, chacun regardait la même chose avec les mêmes yeux mais pas dans les mêmes lieux. Quelques commentaires s'échangeaient mais personne ne savait bien comment tout cela allait finir, ni même quelle fin il souhaiterait.

Tout partait du navire le plus célèbre du moment, Le Morbourg. Sa passerelle de service était remontée et plus aucun accès n'y était possible. Devant, il y avait un cordon de policiers. Une petite dizaine d'agents en uniforme en tenue anti-émeute s'était répartie le long du quai, la plupart s'étant assis sur des bittes d'amarrage. Certains fumaient en attendant d'avoir quelque chose à faire. Ils étaient là pour séparer les belligérants et, surtout, empêcher quiconque de monter à bord du Morbourg.

D'un côté du quai, il y avait des grévistes, s'organisant avec des barbecues et assurant un roulement. De l'autre côté, les véhicules des partisans de Marien Lecerf s'étaient garés, culs contre un hangar et prêts à repartir. Les sbires du chef populiste faisaient les cent pas. Marien Lecerf passait ses journées d'une part à

encourager ses hommes, d'autre part à aller parler aux journalistes installés en terrasse d'un café de l'autre côté du boulevard. Le soir, il rentrait chez lui.

La situation semblait totalement bloquée et destinée à durer un certain temps. Encore fallait-il que ce certain temps ne se compte pas en mois.

A bord du Morbourg, une dizaine de grévistes s'était installée. Il organisait des quarts de garde pour veiller que personne ne monte à bord, malgré les policiers. Il avait déjà fallu jeter des objets et faire osciller le câble pour qu'un sbire de Marien Lecerf renonce à grimper le long d'une amarre.

Les réservoirs étaient pleins et la cambuse avitaillée : tout était prêt pour qu'un petit équipage puisse conduire le navire jusqu'à sa dernière demeure. Jean Madeleine avait insisté pour que l'on rationne la nourriture, l'eau et le café. Personne ne savait combien de temps il faudrait rester là.

Le Morbourg était assiégé. Et plus personne n'avait la moindre stratégie, chacun improvisant en fonction des circonstances. Empêcher la démolition ? Certes. Mais comment ? Que faire si la police montait à bord ? Jusqu'où résister ?

Jean Madeleine se surprenait parfois à regarder l'océan. Il rêvait d'offrir au navire une dernière promenade. Une dernière course.

6

Il faisait nuit. Mais, depuis quelques jours, Sandra et Mélissa Madeleine n'hésitait plus à ressortir après le repas du soir. Elles allaient voir Le Morbourg à partir du jardin Mathilde de Saint-Alban. Leur mère ne disait rien. Le départ quotidien de ses filles, quelque part, l'arrangeait bien. Elle pouvait pleurer tranquillement, sans avoir de honte. Comment tout cela allait finir ? Quand les filles rentraient, leur mère dormait.

Presque une semaine. Six jours pour être exact. Six jours que Jean Madeleine était à bord du Morbourg. Sandra et Mélissa s'assirent sur un banc et regardèrent les lumières de la ville. Au loin, une grande masse sombre était attachée à un quai : Le Morbourg.

Marchant à pas plus lents que d'habitude, Muriel Tumart s'approcha d'elles.

« Salut la fausse paire de jumelles. »

« Salut Muriel. »

« Salut Muriel. Ben, tu marches bizarrement. Tu veux t'asseoir ? »

« Non, non, merci. Je reviens de chez un couple de flics qui m'aime bien. Tandis qu'elle me léchait la chatte en me caressant les seins, lui m'a défoncé l'arrière-train. Alors je n'ai pas trop envie de m'asseoir pour l'instant. »

« Elle est lesbienne et elle est en couple avec un flic ? »

« Ils sont tous les deux flics. Et, elle, elle est bi. Pas lui, enfin, je ne crois pas. Avec eux, les parties de jambes en l'air sont souvent très chaudes mais, par contre, pas de drogue. Ils doivent être testés régulièrement, alors pas de connerie. Du coup, je vais me faire une dose, là, j'en ai bien besoin. »

Muriel posa son sac à dos sur le banc et en sortit un sachet.

Sandra lui demanda : « tu peux m'en prêter une dose ? Je n'en ai pas sur moi et j'ai envie de t'accompagner. »

« Tu en prends trop » lui dit Mélissa.

« Si t'en veux pas, n'en dégoûte pas les autres, sœurette. Tu te mets à jouer les grandes sœurs maintenant ? C'est toi la gamine de nous deux, pourtant. »

Mélissa ne répondit pas. Elle se contenta d'un juron, se leva et partit dans la nuit d'un pas vif.

« Qu'est-ce qu'elle a ta sœur ? »

« Rien. Notre père est sur Le Morbourg et l'ambiance n'est pas terrible à la maison en ce moment. Tout le monde est nerveux. Bon, tu peux me passer une dose ou pas ? »

« Oui, oui, bien sûr. Tu m'en rendras demain. »

Muriel sortit un deuxième sachet de poudre et le donna à Sandra.

7

Jules Fiacre monta sur la petite estrade pour que tous les officiers le voient, comme chaque matin. La réunion quotidienne visait à définir les priorités de la journée et faire un point des enquêtes en cours. Devant lui, tous les officiers étaient assis, commandants et capitaines au premier rang.

Carole Nède ne se sentait pas à l'aise, ainsi, assise juste en face du commissaire. Pourtant, depuis sa promotion, sa place était là. Il n'était plus possible de plaisanter avec les autres lieutenants, à voix basse. Maintenant, elle était une chef.

« Bien. Mesdames, Messieurs, pour commencer un point sur Le Morbourg. Hier soir, j'ai renvoyé chez eux les hommes qui gardaient Le Morbourg. Au bout d'une semaine, ça commençait à bien faire. On ne peut pas continuer de mobiliser autant d'hommes, avec les roulements obligatoires, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et comme Transocéan voulait temporiser… Cela dit, normalement, une équipe spéciale va débarquer de la capitale, avec le commandant Marc Modos qui connaît bien la ville puisqu'il y est né. Il a toujours une maison ici, d'ailleurs. Il va inaugurer son nouveau grade avec l'unité réorganisée qu'il dirige désormais. Gérer les occupations, les prises d'otages, tout ça, c'est sa spécialité. »

Un capitaine leva la main. Le commissaire lui donna la parole.

« Une intervention musclée est-elle envisagée ? »

« On essaiera de l'éviter. C'est la demande de Transocéan. Mais il faut libérer le navire qui doit prendre la mer vers l'Inde. »

Le commissaire regarda les officiers. Plus d'autre main qui se lève. Il reprit donc.

« Nous allons reprendre les opérations contre les trafics dans le port. Il y a toujours beaucoup de drogue qui circule dans la ville et le ministre -comme le maire- veut des résultats rapides. Il faut qu'on coffre rapidement un dealer. Et pas un petit. »

Carole Nède leva la main.

« Monsieur le Commissaire, il y a une petite droguée qui a disparu depuis quelques jours. La disparition est juste inquiétante pour l'instant mais elle a peut-être été victime d'un règlement de compte, ce qui nous permettrait de... »

« Sans doute plus une fugue qu'autre chose, ne perdez donc pas trop de temps avec ça sauf si vous trouvez des éléments permettant de remonter le réseau » trancha le commissaire.

Il refit du regard un tour de la salle. Faute d'autre question, il conclut la réunion avec son habituel : « bon, maintenant, tous au boulot. »

8

Le soleil n'était pas levé depuis longtemps. Marie Madeleine s'était apprêtée puis avait réveillé ses filles. Le cérémoniel n'avait pas changé depuis des années, à un petit détail près : Jean Madeleine était absent. Il n'allait pas prendre son petit déjeuner avec sa femme et ses filles. C'était ainsi depuis plus d'une semaine.

Sur la table, les bols étaient disposés avec cuillères et couteaux, tout comme le sucre, la confiture, le beurre, la brioche industrielle tranchée… L'eau pour le café était en train de passer au travers du filtre, se chargeant des parfums de la mouture. Sandra et Mélissa arrivèrent ensemble, comme d'habitude, juste vêtues d'un grand T-Shirt descendant jusqu'à mi-cuisse, les cheveux en désordre, le pas traînant et les yeux encore remplis de sommeil.

Les deux filles saluèrent leur mère et s'assirent à leurs places habituelles. Elles commencèrent à s'emparer des tranches de brioche, de la confiture ou du beurre. A peine tartinées, les tranches disparaissaient dans les bouches des deux adolescentes.

Tout d'un coup, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Les trois Madeleine s'entre-regardèrent. Qui pouvait venir sonner à cette heure ? Il y eut une hésitation. Sans doute trop longue car la sonnette retentit

une deuxième fois. Marie Madeleine se dirigea vers la porte et ouvrit.

Muriel bondit dans la maison et vint rejoindre ses deux amies là où elles prenaient leur petit déjeuner. Mélissa faillit s'étouffer en voyant Muriel débarquer ainsi, de toute évidence affolée, avec sa mère qui la suivait en se demandant bien qui était cette furie.

L'entrante était habillée avec une tenue assez chic, une jupe courte, des bas noirs et des escarpins. Son visage portait encore des traces de maquillage, visiblement de la veille. Sandra et Mélissa n'avait donc guère de doute sur le fait que Muriel n'avait pas passé la nuit au foyer où elle était censée résider.

« Désolée de jaillir comme ça à l'improviste à cette heure, les filles, mais il y a urgence. J'ai appris que les flics vont attaquer Le Morbourg aujourd'hui. Il y a une équipe spéciale qui vient de la capitale et qui va arriver dans la matinée. Il faut prévenir votre père. Il va y avoir du grabuge. »

« Oh, mon Dieu ! » lâcha Marie Madeleine.

La mère posa une main sur sa bouche mais les larmes commencèrent à jaillir de ses yeux. Elle ne se posa pas de question. Qui était cette fille ? D'où tenait-elle son information ? Son mari était en danger. C'est tout ce qui importait.

« Je vais y aller. Je vais tenter de revenir avant votre départ pour le lycée. Si ça n'est pas le cas, partez en fermant la porte derrière vous. »

« Bien, Maman » répondit Mélissa.

Sandra était restée bouche bée depuis le début de la scène et ne prit conscience de ce qui se passait que quand sa mère, qui s'était chaussée et avait enfilé un manteau en un temps record, claqua la porte d'entrée derrière elle. A ce moment là, comme sortant d'une catalepsie, elle interpella Muriel.

« Tu as passé la nuit chez le couple de flics et c'est eux qui te l'ont dit ? »

« Oui. Enfin, plus exactement, ils en ont parlé dans la pièce à côté quand j'étais encore dans la chambre, ce matin. J'ai activé un peu les adieux pour venir vous voir. Et il faut que je file au foyer me préparer pour le lycée. Je vais être sérieusement en retard. »

Mélissa haussa les épaules.

« C'est sûr que tu ne peux pas aller au lycée dans cette tenue. Les mecs te violeraient directement. »

« Gnagnagna… Sympathique de se foutre de ma gueule quand je prends des risques pour vous sauver la mise. »

« Excuse-moi. C'est vrai qu'on ne t'a même pas remerciée. Alors, merci. Tu veux de la brioche avec de la confiture et du café ? »

« Je vais embarquer deux tranches avec de la confiture entre les deux. Il faut sérieusement que je file. Et comme tu l'as si justement fait remarquer, il faut que je me change. Et je vais avoir besoin d'une bonne douche. La nuit a été torride. Enfin, la soirée et le réveil. Entre les deux, heureusement qu'eux aussi ont besoin de

dormir. Le vieux… comment il s'appelle déjà ? L'écrivain... »

« Hugues Rampur ? » hasarda Sandra.

« Oui, c'est ça. »

« On l'étudie à l'école. Tu pourrais t'en souvenir. »

« Ouais, je sais. Ben, lui, au moins, c'est plus calme. Enfin, moins fatiguant en tous cas. Il a ses fantasmes bizarres mais ça ne dure pas longtemps. Après, c'est dodo. »

« A son âge... » sourit Mélissa.

Muriel avait tartiné avec une grosse couche de confiture une tranche de brioche et plaça par dessus une deuxième tranche, créant une sorte de sandwich. Ceci fait, elle se dirigea vers la porte.

« Bon, les filles, je file. »

Mélissa referma la porte derrière elle. Puis elle se retourna vers sa sœur.

« Qu'est-ce que tu en penses de cette histoire ? »

« Elle a des informations de première main. Les flics doivent en avoir assez. Ils ont déjà retiré les plantons. Alors, il fallait sans doute que ça bouge. Papa avait perdu dès le départ. Il le sait, sans doute. »

« Il était beau ce bateau... »

« Ouais. Il était beau. Tant pis. Il serait temps que Papa revienne. Et que tout recommence comme avant. J'espère surtout qu'il ne va pas perdre son boulot. »

9

L'attente pour un bus avait été brève. Marie Madeleine avait de la chance. Elle arriva rapidement sur le quai du Bassin Jean-François de La Pérouse. Les lampadaires du boulevard, là où s'était arrêté le bus, devant l'église Saint-Mathurin-du-Port, étaient encore allumés : le soleil venait à peine de se lever.

Elle jeta à peine un regard vers les voitures garées dans un coin, contre un hangar. Quelques gros bras faisaient le gué. La plupart semblait dormir dans les véhicules. Une camionnette pick-up arriva doucement, à peu près en même temps que Marie Madeleine, et alla rejoindre les gros bras. Marien Lecerf en descendit et alla saluer en premier les guetteurs.

Sans prêter attention à ce qui se passait de ce côté là, Marie Madeleine se dirigea vers le piquet de grève. Quelques jeunes qui faisaient la garde de nuit commençaient à partir tandis qu'arrivaient des hommes plus âgés. Parmi ceux-là, Marie Madeleine reconnut Abdel Soustara. Elle se dirigea spontanément vers lui.

« Madame Madeleine ? Que faites-vous ici ? » s'étonna l'ouvrier.

« Bonjour, Monsieur Soustara. Une jeune fille est venue nous voir ce matin, à la maison, et nousa averti qu'elle avait appris que la police allait attaquer le bateau ce matin. »

« Mais ils ont retiré leurs plantons... »

« Je ne sais pas ce qu'ils trafiquent. Mais il faut prévenir mon mari. »

« Ben, la radio du navire n'est pas allumée. Et personne à bord ou ici n'a de téléphone portable. »

Un jeune gréviste qui écoutait la conversation eut soudain une idée.

« Il faut réveiller les copains à bord. Ils dorment juste derrière la cloison, à côté du pont découvert. Et leur envoyer le message. »

« Oui, et comment ? »

Le jeune regarda autour de lui.

« Il y a des bouteilles vides, des pétards pour faire du bruit dans les manifestations que le syndicat a amenés… Il doit bien y avoir du papier et un stylo quelque part. On va leur envoyer une bouteille avec un pétard attaché. Ca va faire du bruit en arrivant sur le pont. Et on mettra un message dans la bouteille. »

Il y eut un acquiescement général. Marie Madeleine écrivit un rapide message, le glissa dans une bouteille vide à laquelle on scotcha un pétard. Un fumeur posa sa cigarette allumée sur la mèche. Abdel Soustara s'éloigna de ses camarades pour être en meilleure position pour lancer la bouteille. Sans vraiment réfléchir, Marie Madeleine le suivit.

Elle regarda la bouteille s'envoler. Celle-ci décrivit une courbe et rebondit contre une vitre qu'elle fendit avant de se briser sur le pont. A ce moment là, le pétard explosa.

Un des grévistes à bord sortit avant d'être bousculé par Jean Madeleine qui jaillit en criant un tonitruant « qu'est-ce que c'est que tout ce bordel ? » Les deux hommes virent les débris de verre et le message. Jean Madeleine s'empara de la feuille de papier. Il ne mit pas longtemps à lire les quelques lignes. Il se pencha par dessus le bastingage pour voir qui avait envoyé le message.

« Marie ? Abdel ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? »

« Nous avons été avertis ce matin et je me suis précipitée pour... » Marie Madeleine n'eut pas le temps de finir sa phrase. Elle fut interrompue par un juron, « foutre dieu », poussé par son mari. Celui-ci cria à Abdel Soustara, ignorant son épouse : « Abdel, décroche immédiatement les amarres des bittes. »

Jean Madeleine disparut dans le navire, emportant avec lui le gréviste qui était sorti en premier. On l'entendait gueuler des ordres dans tous les sens.

Aidé par Marie Madeleine, Abdel Soustara commença à retirer l'amarre autour de la bitte la plus proche. Les autres grévistes, qui les voyaient faire, s'attaquèrent aux autres amarres. Bientôt, toutes les aussières pendirent, inutiles, le long de la coque du Morbourg. Le navire était libre. De la fumée commençait à sortir de deux cheminées du navire.

« Eh bien, le bougnoule, on veut nous voler Le Morbourg ? »

Abdel Soustara et Marie Madeleine frémirent et se retournèrent. Ils n'avaient pas vu arriver Marien Lecerf et une petite dizaine de ses gros bras. Mal rasés, pas douchés depuis plusieurs jours, ils n'en n'étaient que plus effrayants.

Une matraque s'abattit. Abdel Soustara s'écarta légèrement mais pas assez. Evitant d'avoir le crâne fracassé, il fut frappé à l'épaule et tomba à genoux sous le coup de la douleur, en hurlant.

Tremblante, Marie Madeleine écarta les bras et vint faire un rempart de son corps pour protéger le collègue et ami de son mari.

« Laissez le. Ce n'est pas un étranger. Il travaille et habite ici depuis des années. Il a construit... »

Elle n'acheva pas sa phrase. Une matraque lancée à l'horizontal la frappa sur la tempe. Marie Madeleine fut projetée au sol. Du sang commença à lui couler par le nez. Elle avait perdu connaissance.

« Sale putain servant l'étranger ! Traîtresse ! »

Mais, un peu plus loin, les grévistes, alertés par les cris, avaient aperçu la scène. Ils se précipitèrent aussitôt au secours des leurs, prenant ce qui leur tombait sous la main comme armes : bouteilles, barres de fer... La bagarre devint générale.

« Toi, tu vas à la patouille, salopard » dit l'un des arrivants en saisissant Marien Lecerf par le col. Et il l'envoya par delà le quai. Le chef populiste cria et on l'entendit tomber à l'eau.

10

Il était le chef. Il était destiné à diriger la ville puis le pays. Qui avait osé l'humilier en le jetant ainsi dans l'eau glacée du Bassin Jean-François de La Pérouse ? Il y aurait une riposte, des représailles. Un tel crime ne pouvait pas rester impuni. Marien Lecerf maugréait mais n'en était pas moins dans l'eau glacée.

Il se débattait autant pour rester en surface avec son lourd manteau qui commençait à s'imprégner d'eau que pour se réchauffer. Là-haut, sur le quai, il lui semblait qu'on se battait. Ces sales communistes, sans doute, s'en prenaient à ses hommes. Il fallait qu'il remonte. Il chercha un moyen. Il vit, un peu plus loin, une échelle métallique, des barreaux fixés dans le béton du quai. Il y avait tout le long du quai, ainsi, des sortes de niches où l'on mettait des échelles. Les bateaux bas pouvaient de ce fait voir leurs équipages débarquer et les hommes tombés à l'eau pouvaient remonter.

Marien Lecerf se dirigea vers l'échelle la plus proche, qui était près de la proue du Morbourg. Il nagea plus ou moins dans la direction voulue, se coinçant entre la coque du navire et le béton du quai. Il restait en effet toujours une certaine distance entre un navire au port et son quai d'arrimage. Les aussières ne sont pas toujours tendues et les bateaux oscillent auprès du quai, plus ou moins. Les aussières sont juste là pour le retenir, telles les laisses des chiens. Les dogues peuvent jaillir de leurs

niches, la laisse les retient soudain et ils reviennent en delà de la limite pour détendre le lien qui les étrangle. Il en est de même pour les navires.

Mais quelque chose n'allait pas. Le navire tremblait. Ses machines avaient démarré. Et il avançait. Il avançait alors que Marien Lecerf était engagé au-delà de la proue du navire, qu'il était entre la coque et le quai. L'échelle n'était plus loin. Il bâtit plus fort des jambes.

Il était le chef. Il était destiné à diriger la ville et le pays. Il ne pouvait pas mourir ici, écrasé par un navire contre un quai. Son destin l'attendait. Le Destin est une force irrépressible. Rien ne lui résiste. Et son destin n'était pas d'être écrasé ou noyé. Son destin était de diriger.

Mais le bateau avançait. Un bruit plus violent que celui des bagarres arriva aux oreilles du chef populiste. Du métal frottait le béton. Et il vit la coque rapper la limite du quai, là haut. Des étincelles jaillirent. Des morceaux de béton se détachèrent et tombèrent à l'eau.

L'un des morceaux frappa la tête de Marien Lecerf. Il ne vit pas la coque s'approcher de lui, les tourbillons l'emporter. Son destin était parti dans son inconscience. L'eau pénétra dans ses poumons.

11

Sans remorqueur, il allait y avoir de la casse, c'était sûr et certain. Tenant la barre, Jean Madeleine grimaça quand la coque crissa contre le quai. Mais la puissance des machines et la manœuvrabilité du navire étaient connues. Le crissement s'arrêta rapidement : le navire s'éloignait du quai où se déroulait une bagarre entre grévistes et partisans de Marien Lecerf.

« Tu as déjà piloté un navire ? » s'enquit un des hommes présents, avec une forte inquiétude dans la voix.

« Non, pourquoi ? » répondit Jean Madeleine en haussant les épaules.

Mais le Bassin Jean-François de La Pérouse était vide. Il n'y avait qu'une large porte entre deux quais à franchir avant de se retrouver en mer avec un chenal bien large et profond. Et aucun navire ne passait à proximité. Le pilotage était donc simplifié.

Le Morbourg n'avait été que trop longtemps à quai. Il avait besoin de se dégourdir les hélices. Par delà les vitres de la passerelle, Jean Madeleine regardait l'océan. Il regardait l'infini. Il ne se posait aucune question. Où allait-il ? Qu'allait-il faire avec ce navire ? Qu'allait-il lui-même devenir ? Le Morbourg était sien. Il était seigneur du navire, seul maître à bord après Dieu. Et ce n'était pas la police qui pourrait le déloger.

Comme chaque matin, les habitants de la ville regardaient Le Morbourg. Et, cette fois, ils le virent partir. D'abord abattus, ils restaient figés, presque au garde à vous, rendant hommage à leur fierté partie se faire détruire en Inde. Ils regardaient le triste spectacle sans songer à vaquer à leurs occupations. Il n'y avait plus le roulement habituel sur les différents lieux d'où l'on pouvait apercevoir le navire : ceux qui y étaient y restaient, ceux qui arrivaient s'ajoutaient aux présents. En silence, si ce n'est quelques sanglots.

Mais il y avait eu les voitures de police descendant vers le port, avec des ambulances. Et puis des rumeurs. Elles se propageaient vite. Ceux qui arrivaient sur les lieux d'observation, désormais, étaient joyeux et ils transmettaient leur joie aux présents. Téléphone, journaux radiophoniques… chacun, en moins d'une demi-heure, sut que Le Morbourg avait été enlevé par les grévistes qui l'occupaient depuis plusieurs jours.

Il y eut comme une sourde rumeur puis une vague de hurlements de joie et d'applaudissements qui parcourut la ville. Les marins aussi écoutaient la radio. Dans le port, les premières sirènes retentirent au passage du Morbourg alors que le navire était à mi-chemin de la sortie vers la pleine mer. Alors, Jean Madeleine fit résonner la corne de brume. Et tous les navires répondirent, comme au premier jour.

12

« Mais qu'est-ce qu'ils veulent foutre avec mon bateau, ces crétins ? Et ils vont où comme ça ? »

Jeanne Ledaim sursauta. Son mari ne l'avait pas habitué à se mettre en colère de bon matin, alors qu'il prenait son petit-déjeuner en famille. D'une manière générale, Marcel Ledaim se mettait rarement en colère et, même en tel cas, n'était habituellement jamais grossier. Jeanne Ledaim reposa sa tasse qui avait tremblé mais sans répandre de café sur la nappe.

Le patron de Transocéan raccrocha violemment le téléphone et vint rejoindre sa femme en se rasseyant. Comme un automate, il se saisit d'un croissant et mordit dedans à pleines dents, répandant des miettes autour de lui. Jeanne Ledaim le regardait avec étonnement. Enfin, elle se décida à rompre le silence.

« Eh bien, mon chéri, que se passe-t-il ? »

« Les grévistes qui étaient à bord du Morbourg ont appareillé. Le Morbourg est en train de quitter le port. »

« Ils ont volé le navire ? »

« Oui. Mais que veulent-ils faire, sacré nom de Dieu ? Où croient-ils pouvoir aller comme ça ? A notre époque, un navire pirate n'a aucune chance. Et aucun d'eux n'est un marin. Ils vont à la catastrophe. Un navire ne se pilote pas comme une voiture de tourisme. C'est complètement ridicule cette histoire. »

« Calmez-vous, mon ami. Calmez-vous, je vous en prie. La nouvelle est en effet surprenante. Mais pourrions nous être jugés responsables des dégâts qui seraient commis par ces gens avec Le Morbourg ? »

« Non, bien sûr que non. Pas plus qu'un propriétaire d'automobile n'est responsable d'un cambriolage réalisé par les voleurs de sa voiture. »

« Eh bien, vous qui vous désoliez tant de l'issue rationnelle de la situation, cette folie n'est-elle pas en fait, pour vous, une bonne nouvelle ? »

« Une bonne nouvelle ? Vous y allez fort, Jeanne. Non, le démantèlement en Inde était une solution rentable économiquement. Même si le navire n'a pratiquement plus aucune valeur économique, sa perte représente un coût, d'autant qu'il n'était plus assuré, pour limiter les frais. Le pire serait qu'on le récupère dans un état l'empêchant de naviguer jusqu'en Inde. Nous aurions un retour de charge et plus de porte de sortie. Mais ce qui me met en colère, c'est l'acte totalement irrationnel de ces grévistes. Qu'on me résiste, soit, je peux comprendre. Mais pas qu'on parte ainsi à l'aventure, sans aucune forme d'espoir ! »

Jeanne Ledaim resta songeuse tandis que son mari buvait nerveusement son café. L'espoir… Peut-être ces gens-là en avaient-ils un, finalement.

13

« Qu'est-ce que tu crois que Papa est en train de faire ? »

« Je n'en sais rien. »

Sandra et Mélissa s'étaient installées dans un coin du jardin Mathilde de Saint-Alban, un peu à l'écart, au milieu de buissons. En regardant au milieu des branches, les deux adolescentes pouvaient voir Le Morbourg s'éloigner du quai. Il franchirait bientôt les limites du port, la passe entre deux digues. Puis ce serait la rade, l'océan. Les autres navires s'écartaient prudemment. Le paquebot n'était aidé d'aucun remorqueur et il était piloté par des gens inexpérimentés. Il valait mieux être prudent.

Le jardin Mathilde de Saint-Alban était rempli de gens qui regardaient le paquebot. Ils étaient heureux maintenant qu'ils savaient que Le Morbourg n'allait pas vers sa destruction honteuse en Inde. Mais ils évitaient soigneusement de parler du futur. Quel pouvait être l'avenir d'un navire de cette taille, volé par des gens qui n'étaient pas des marins ? Mais Le Morbourg était la fierté de la ville. Alors aucun n'osait critiquer les voleurs, les traiter de fous. Non, c'étaient des héros. Des fous ou des héros, c'est souvent une question de point de vue, de toutes façons. Ou cela peut dépendre de qui raconte l'histoire, qui a gagné à la fin. Et, là, la fin n'était encore ni écrite ni racontée. L'avenir du

Morbourg était inconnu. Alors les voleurs étaient des héros pour tous ces gens rassemblés, le sourire aux lèvres, dans différents endroits de la ville.

Ces gens, parfois, se parlaient. Jamais, sans cet événement improbable, beaucoup ne se seraient adressés la parole. Des riches, des pauvres, des jeunes, des vieux… Le Morbourg fédérait la grande communauté des habitants de la ville de Morbourg.

Mais, pour Sandra et Mélissa, l'événement avait une résonance particulière. A bord, il y avait leur père. Le reverraient-elles un jour ? Alors elles ne partageaient pas cette joie qui se diffusait dans toute la ville.

Mélissa regarda sa montre.

« Bon, il faut y aller. »

« Déjà ? Je n'ai pas de cours avant deux bonnes heures. »

« Moi non plus mais je veux passer chez Tonio avant d'aller au lycée lui revendre ce qu'on a gagné depuis la semaine dernière. Les flics pourraient débarquer chez nous après ce qu'a fait Papa. Pas la peine qu'ils tombent sur notre stock. D'ailleurs, je n'ai rien trouvé dans ta partie. »

« Non, je n'ai plus de stock, à part un peu caché sur moi. »

« Tu en prends trop, je te l'ai déjà dit. »

« Oui, grande sœur. »

« Te fous pas de moi. C'est sérieux. »

« C'est toi la gamine qui tire sur les mouettes, je te signale. Moi, je suis toujours sérieuse. Et je sais que

ça me fait du bien, surtout quand je baise avec un mec. Je veux dire, un mec que j'ai choisi, pas un client. »

« Bon, après tout, c'est ta merde. Je file. »

Mélissa s'éloigna. Sandra la regarda quelques secondes, avant qu'elle ne disparaisse, qu'elle ne sorte du jardin. Puis la jeune soeur haussa les épaules. Et elle revint à son observation du Morbourg. Le navire ne tarderait plus à atteindre la rade. La passe n'était plus qu'à quelques mètres. Du moins, c'est ce qui lui semblait, à la distance où elle était. Elle se souvenait de son cours de trigonométrie, des illusions d'optique que le professeur avait expliquées.

Mais Sandra s'en foutait. Son père était à bord d'un navire qui partait, qui quittait la ville. Elle ne savait pas pourquoi mais elle était certaine qu'elle ne le reverrait plus jamais. Lui avait réussi à quitter cette foutue ville décrépie. Elle, elle n'y arriverait pas. Elle en était autant certaine. Elle avait beau se moquer de sa sœur, elle ne parvenait pas à se contrôler comme elle. Elle savait que, si sa sœur ne l'empêchait pas de commettre des imprudences, elle dépenserait tout son argent. Et il faudrait justifier d'où il venait, cet argent.

Economiser pour partir ? Justifier qu'elle était une putain droguée parce qu'elle voulait devenir assez riche pour partir ? Et elle claquerait tout son pognon n'importe comment, en conneries ? Personne ne la croirait. Elle ne se croyait pas elle même.

Elle savait qu'elle méritait d'habiter Morbourg. Elle aussi, elle était minable, décrépie. Soudain, elle se

mit à admirer sa sœur. Mélissa, elle escaladait le tas de fumier et elle chanterait à son sommet pour saluer le soleil, pour le faire se lever peut-être même. Sandra savait qu'elle, elle s'enfonçait dans le fumier. Elle en avait jusqu'au cou. Elle pouvait se moquer des gamineries de sa sœur. Mais elle était bien la petite sœur indigne, la minable, la petite pute droguée.

Sandra regarda par delà les branchages. Mais sa vision se troublait. Le Morbourg disparaissait dans les effets optiques dus aux larmes qui commençaient à couler de ses yeux.

Elle retira son sac de sur son dos. Elle le ramena devant elle, le posa sur le sol, s'accroupit et l'ouvrit. Elle écarta les livres scolaires, les cahiers, la trousse avec les stylos. Dans une petite poche discrète, avec une fermeture zippée, elle retira cinq petits sachets. Elle allait avoir besoin de ça pour dissiper ses idées noires. Et, d'ici deux jours, elle en aurait d'autres. Alors, elle pouvait bien consommer ce qui lui restait. Elle n'avait pas envie d'aller au lycée ce matin. Elle dirait qu'elle avait regardé Le Morbourg partir. Tant pis si elle était punie. Cinq doses, ça faisait beaucoup, tout de même, pensa-t-elle soudain. Mais tant pis. Oui, elle en avait vraiment besoin. Pour partir de Morbourg en esprit faute de pouvoir partir pour de bon comme son père.

14

Le Morbourg avait franchi la passe. Il entrait dans la rade. C'était le début de l'océan. Tout droit, il n'y avait que l'infini de l'eau.

A la barre, Jean Madeleine souriait comme il n'avait jamais souri. Il regardait l'océan. Ca y était, il n'y avait plus d'obstacle. Il pouvait se détendre.

« Je vous avais bien dit que, quand on a construit un bateau et qu'on en connaît le moindre boulon, on peut le conduire jusque dans l'océan ! »

Ses compagnons se retournèrent vers lui. L'un se dévoua pour exprimer ce que les autres ressentaient.

« Justement, Jean, tu comptes aller où comme ça ? D'accord, on a empêché les flics de nous déloger et on sauve le bateau un peu plus longtemps. Mais et maintenant ? »

« Maintenant ? »

Jean Madeleine regardait l'océan. Quel autre but pouvait-il y avoir ? Le Morbourg était de nouveau dans son élément. Il était libéré.

« Oui, maintenant, on fait quoi ? Tu penses à nos familles, dont la tienne d'ailleurs ? »

Jean Madeleine baissa les yeux un instant, pensant à Marie, Mélissa et Sandra. Mais il y a des considérations qui effacent les boulets du quotidien. Elles s'arrangeraient sans lui. Il ne pouvait pas renoncer. Plus maintenant. Il avait l'océan devant lui. Comment

ne pas le conquérir ? Comment ne pas faire gambader Le Morbourg sur ces flots infinis ? Il avait du carburant pour aller en Inde. Il restait des vivres. Et le navire avait été conçu pour être entièrement pilotable depuis la passerelle.

« Il reste quatre canots de sauvetage à moteur, conservés pour l'équipage du dernier voyage. Deux par côté. Que ceux qui veulent rentrer en prenne un. La plage de Saint-Alban n'est pas loin. Vous pourrez vous y échouer et disparaître, rejoindre vos familles sans que l'on sache que vous étiez ici. Un peu plus loin, il y a le port de Criquebourg. Là-bas, il y a des quais. »

« Et toi ? »

« Il restera des canots. »

Les grévistes s'entre-regardèrent. Sans un mot, ils se dirigèrent vers tribord et montèrent dans un canot. La manœuvre de mise à l'eau se faisait grâce à une grue, testée et re-testée par les ouvriers quelques semaines plus tôt, et qui pouvait être pilotée depuis le canot.

Jean Madeleine bloqua la barre et alla voir le canot s'éloigner. Il était désormais seul à bord. Seul avec Le Morbourg. Seul avec son amour.

« Pardon, Marie » murmura-t-il.

Puis il retourna à la barre, sans la débloquer. Et il poussa les deux chaudières au maximum de leur puissance. Droit devant. Vers l'infini de l'océan.

15

Le commissariat de Morbourg semblait bien vide. L'essentiel des forces, dont le commissaire et la plupart des officiers, était sur le port. Il y avait eu du grabuge là-bas. Grévistes et partisans de Marien Lecerf s'étaient lancés dans une bagarre où il y avait eu plusieurs blessés. Marien Lecerf avait disparu. Et Le Morbourg quittait le port sans que la police locale ne puisse intervenir : elle n'avait pas de navire pour se lancer à sa poursuite. Désormais, c'était à la marine militaire de s'occuper de cette histoire.

S'ennuyant ferme, Carole Nède occupait le bureau de la permanence, au rez-de-chaussée. Les agents prenaient les plaintes courantes au guichet. Des pickpockets s'en donnaient à cœur joie dans les rassemblements où les gens regardaient Le Morbourg partir. Les gens oubliaient de regarder leurs porte-feuilles.

Tout d'un coup, alors que Carole Nède baillait une nouvelle fois, une patrouille de trois agents entra avec une jeune fille aux cheveux longs et au visage décomposé. Elle avait des menottes et tentait malgré tout de s'essuyer les yeux. On aurait dit qu'on la menait à l'échafaud.

Carole Nède se leva, alla ouvrir la porte du bureau et accueillit la patrouille. Elle fit asseoir la jeune fille sur la chaise du milieu, juste devant son bureau.

L'un des agents resta pour faire son rapport, s'asseyant à côté de la jeune fille, les autres se dirigeant vers la machine à café. Carole Nède ferma la porte et revint s'installer au bureau, ouvrant un nouveau formulaire de déposition.

« Bien, pour commencer, quel est ton nom ? »

« Madeleine, Mélissa Madeleine. »

« Et qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite ? »

Mélissa resta silencieuse. Elle baissa les yeux et se mit à pleurer. L'agent soupira et jeta sur le bureau une carte de lycéen pour accéder à la cantine au nom de Mélissa Madeleine et cinq sachets contenant une poudre que Carole Nède reconnut aussitôt.

« Je vois... »

L'agent prit la parole.

« L'accusée a fait brutalement demi-tour en nous apercevant. Nous avons trouvé ça suspect. Quand nous lui avons intimé l'ordre de nous attendre, elle s'est mise à courir. Mais je suis meilleur coureur qu'elle. »

« Je vois... » répéta Carole Nède.

Elle arracha quelques mouchoirs en papier d'une boîte située sur le bureau et les tendit à Mélissa.

« Merci » dit celle-ci en les prenant.

Mélissa se moucha et s'essuya les yeux.

« Je vais aller en prison ? » demanda-t-elle.

« Pas si tu coopères. Tu es mineure. Pas d'antécédents. C'est juste pour ta consommation personnelle apparemment. Donc, non, en général, le

juge laisse une chance aux jeunes filles dans ton cas. Une seule chance. Et si elles sont gentilles. Nous cherchons à démanteler le réseau qui fournit cette merde. Alors, si tu veux éviter la prison, il va falloir nous dire qui est ton fournisseur. Ensuite, il faudra que tu sois sage. Et qu'on ne te retrouve plus mêlée à une affaire louche. »

Mélissa eut une grimace d'horreur qui lui déforma le visage. Elle ne voulait pas aller en prison. Mais elle ne pouvait pas livrer les gens qui la fournissaient. Personne ne la croirait de toutes façons.

« Je ne veux pas qu'on me tue ! » trembla-t-elle à voix basse.

Carole Nède se tourna vers l'agent.

« Laissez nous. Attendez dans le couloir. Et, avant de partir, retirez ses menottes à Mélissa. Elle ne va pas tenter de s'échapper. N'est-ce pas Mélissa ? »

Mélissa fit « non » de la tête. De toutes façons, l'agent serait devant la porte. Mélissa devait l'avoir compris. Elle se massa les poignets quand ils furent libérés des menottes. Et l'agent sortit.

Carole Nède reprit la parole, calmement, gentiment, pendant que Mélissa regardait ses chaussures, régulièrement secouée de sanglots.

« Si tu vas en prison, ta vie sera foutue. C'est une marque indélébile. Surtout à ton âge, sans aucune expérience pour te raccrocher à ta sortie. Et tout le monde te tournera le dos. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Mélissa fit « oui » de la tête, sans parler. Carole Nède poursuivit.

« Et puis, la prison, crois-moi, ce n'est pas drôle. Surtout pour les mineures. Les détenues sont des monstres entre elles. Elles se vengent les unes sur les autres des conséquences de leurs erreurs, de leurs fautes. Bien peu acceptent d'assumer. »

Mélissa ne bougeait pas, si ce n'est à cause des sanglots.

« Alors, pour éviter ça, tu vas nous dire qui te fournit et où il habite, où il cache son stock. Je passerai un coup de fil au juge. On ira voir sur place. Tu nous attendras en garde à vue ici. Si tu n'as pas menti, ce soir tu dors chez toi. Et tu seras convoquée par le juge dans quelques mois, le temps que tu passes tes examens. Si d'ici là tu es restée bien sage et que tu réussis tes examens, le juge prononcera sans doute un simple rappel à la loi. Quant à ton fournisseur, il ne saura jamais comment nous avons appris son nom et son activité. Ton nom n'apparaîtra pas dans la procédure. Il sera mentionné que c'est suite à une filature qu'il a été soupçonné. »

Mélissa regarda Carole Nède. La policière semblait sincère. Impossible de livrer les notables et de tout déballer. Il n'y avait qu'une seule chose à faire.

« Il s'appelle Tonio » dit-elle d'une voix blanche.

16

On avait servi une sorte de plateau repas à Mélissa Madeleine, un genre de truc qui faisait passer la cantine du lycée pour un restaurant gastronomique. L'adolescente pleurait, assise dans un coin de sa cellule, en position foetale. Cela prenait décidément du temps.

En début d'après-midi, Carole Nède vint la chercher. Le gardien ouvrit la cellule. Et la capitaine lui donna l'ordre de sortir et de la suivre.

« D'abord, passe aux toilettes. Tu dois avoir envie. Ensuite, nous partirons ensemble. »

« Vous n'avez pas trouvé Tonio ? »

« Si. Ne t'inquiète pas pour ça. Tout va se passer comme je t'ai dit pour l'affaire de ce matin. Je te fais sortir maintenant en vitesse parce que Tonio ne va pas tarder à prendre ta place. Et j'ai cru comprendre que tu préférais ne pas le croiser. Je t'attends dans le couloir. »

Carole Nède montra à l'adolescente la porte des toilettes. Mélissa ne se fit pas prier. Elle ressortit au bout de quelques minutes.

« Suis-moi » lui dit simplement Carole Nède.

Mélissa obéit. Ils se rendirent sur le parking du commissariat. La capitaine fit monter l'adolescente à l'arrière de sa voiture. Puis elle prit le volant et démarra.

« A l'arrière, il y a un verrouillage des portes. Tu ne peux pas ouvrir de l'intérieur. »

Et comme il y avait un grillage entre les sièges arrière et avant, Mélissa avait l'impression d'être en fourgon cellulaire.

« Où allons-nous ? Ce n'est pas le chemin de ma maison. »

« Nous allons à l'hôpital. »

« Mais je vais bien. »

« Ta mère s'appelle bien Marie et ta sœur Sandra ? »

« Oui. »

Mélissa pâlit et sentit une sueur glacée lui couler dans le dos. Il y avait eu un problème avec sa mère et sa sœur. Carole Nède poursuivit son interrogatoire.

« Et ton père est bien le chef gréviste Jean Madeleine, celui qui dirige Le Morbourg ? »

« Oui » réussit encore à prononcer Mélissa, la gorge nouée.

« Bon » conclut Carole Nède. Et elle ne dit plus rien jusqu'à l'arrivée.

Une fois la voiture garée sur le parking de l'hôpital, Carole Nède descendit et ouvrit la portière arrière. Elle demanda à Mélissa de la suivre. L'adolescente obéit. Elle n'osait pas poser de question.

Ils ne passèrent pas par l'accueil. La capitaine se rendit à l'arrière du bâtiment, une petite entrée discrète, une sorte de pente comme pour accéder à un garage en sous-sol. Elle pénétra dans le bâtiment en saluant deux hommes en combinaisons blanches qui fumaient devant

la porte. Ceux-ci lui répondirent en souriant. Visiblement, ils se connaissaient.

Les couloirs étaient en béton brut. Pas de carrelage au sol ou sur les murs. Enfin, Carole Nède frappa à une porte. On lui cria un « entrez » et elle s'exécuta, prenant garde à bien être suivie par Mélissa.

L'adolescente fut prise de frissons. Au contraire du couloir, la pièce était entièrement carrelée, sur les murs et le sol. Face à l'entrée, il y avait un grand meuble en métal comprenant des tiroirs grands comme l'entrée de fours à pizzas. Et, dans la pièce, il y avait deux grandes tables métalliques. Il faisait froid dans la pièce. Et il y avait une drôle d'odeur, comme un mélange de formol et de camphre.

Le type qui avait crié d'entrer était assis à un bureau, le seul meuble ordinaire de la pièce. Il était visiblement en train de remplir quelques papiers. Il portait la même combinaison blanche que celle des hommes à l'entrée du bâtiment et, en plus, le sommet de son crâne était dissimulé dans une sorte de bonnet de chirurgien. Pas un seul de ses cheveux n'apparaissait. Il se leva à l'entrée des deux femmes.

« Bonjour, docteur » dit Carole Nède.

« Bonjour, capitaine » répondit l'homme en venant lui serrer la main avec un large sourire amical.

Puis le docteur regarda Mélissa Madeleine. Il semblait doux, gentil. Pourtant, Mélissa frémit.

« Bonjour, Mademoiselle. »

« Bonjour, docteur. »

Le médecin prit le tremblement de Mélissa pour une réaction au froid. Il s'excusa de la faible température, soulignant que c'était une obligation ici.

« Que puis-je faire pour vous, capitaine ? »

« Je vous présente Mélissa Madeleine. Elle est la fille de Marie Madeleine et la sœur de Sandra Madeleine. »

« Ah, je vois... »

Le médecin perdit aussitôt son sourire. Il hocha la tête en soupirant.

« Veuillez me suivre » dit-il de la manière la plus neutre et professionnelle qu'il put.

Il se retourna vers le meuble aux grands tiroirs métalliques et en ouvrit deux qui étaient à côté l'un de l'autre. Dans chacun, un drap couvrait un corps. Mélissa regardait, sous le coup d'une fascination doublée d'une horreur instinctive. Elle voulut reculer mais Carole Nède était juste derrière elle. Le médecin regarda Carole Nède. La capitaine hocha la tête en disant : « allez-y ».

Prenant une extrémité de chacun des draps dans chacune de ses mains, il découvrit en même temps les deux visages, repliant les draps au niveau des épaules, gardant un parfait respect pour la nudité des corps. Mélissa hurla. Elle chercha à s'enfuir. Carole Nède la retint avec difficultés. Elles finirent toutes les deux par terre. Le médecin regardait. Il avait visiblement l'habitude mais ne parvenait pas à être blasé.

Carole Nède prit Mélissa Madeleine dans ses bras et la fit s'asseoir par terre. L'adolescente ne disait

plus rien. Elle ne pleurait plus. Elle était tétanisée. La capitaine la serrait contre elle, lui susurrant à l'oreille, comme on dirait à un jeune enfant qui s'est réveillé dans la nuit qu'il n'a fait qu'un cauchemar : « calme toi, calme toi. »

Au bout de plusieurs minutes, Mélissa réussit à articuler : « Maman, Sandra... »

Carole Nède lui posa formellement la question qui justifiait leur présence ici : « tu les reconnais ? »

Mélissa Madeleine hocha la tête. Elle n'était plus capable de parler. Elle regardait devant elle. Les tiroirs du bas, ceux qui étaient fermés, les pieds du docteur, ses chaussures avec des guêtres blanches.

« Allez, viens, lève toi. Tu vas finir par prendre froid en étant assise sur le sol comme ça. »

Mélissa se laissa relever par la capitaine. Elle obéissait comme un robot. Elle fut soudain debout, regardant avec effroi les deux tiroirs ouverts dont le contenu était dissimulé par les portes métalliques. Carole Nède fit un geste au médecin légiste. Il remit en place les draps et referma les tiroirs.

« Installez la jeune fille dans ma chaise. Je vais lui chercher un chocolat chaud à la machine. »

Le docteur sortit tandis que Carole Nède emmenait Mélissa dans ses bras jusqu'au fauteuil. La capitaine assit l'adolescente amorphe et garda une jeune main dans les siennes.

« Je suis désolée du choc mais nous ne prévenons pas les gens qui viennent pour reconnaître des corps.

Autant que possible, il ne faut pas qu'ils soient influencés. »

Le médecin revint avec un gobelet de chocolat chaud. Mélissa le prit en remerciant comme un automate et but doucement. Elle reprenait conscience petit à petit. Elle posa le gobelet à moitié vidé sur le bureau et se prit le visage dans les mains pour pleurer. Carole Nède posa une main sur l'épaule de l'adolescente et commença à lui parler, le plus doucement, le plus gentiment qu'elle pouvait. Mais elle devait faire son travail.

« Bon, maintenant, il faut que je te dise ce qui s'est passé, je pense. Docteur, vous compléterez si besoin. »

Le médecin acquiesça en silence.

« Ta mère a été tuée sur le port. On n'a pas encore tous les détails mais, apparemment, elle s'est faite frapper par une matraque ou quelque chose comme ça. Elle est morte presque aussitôt. »

« Traumatisme temporal et importante hémorragie intra-cranienne. Ca ne pardonne pas. »

« Quant à ta sœur, on l'a trouvée dans un jardin. Overdose. Apparemment, c'est accidentel, pas un suicide. »

Il y eut un silence juste troublé par les pleurs.

« Je vais te raccompagner chez toi. Et l'assistante sociale va passer avec une psychologue d'ici une heure. Elles me l'ont confirmé. »

17

« Désolée, je n'y arrive pas ce soir. »

« Ce n'est rien. Je comprends. »

Mélissa Madeleine se blottit contre Hugues Rampur. Elle posa son visage dans les poils gris et blancs de la poitrine de l'écrivain. Celui-ci remonta la couverture sur eux, veillant à ne pas couvrir le visage de la jeune fille dont il caressait les cheveux avec douceur.

La chambre était plongée dans une demi-obscurité entretenue par les quelques petites lampes disséminées ici ou là dans la pièce. Mais l'érotisme était absent. L'atmosphère était pesante.

« Tu veux dormir ici ce soir ? »

« Non, je ne peux pas. L'assistante sociale va repasser demain matin de bonne heure. J'ai eu du mal à m'en débarrasser. J'ai eu peur de ne pas pouvoir venir. Et la psychologue qui me demandait comment j'allais toutes les cinq minutes… Je vais comme une fille qui vient de perdre le même jour sa mère et sa sœur, avec un père qui a disparu en mer sur un bateau qu'il a volé. »

Mélissa se mit à pleurer. Hugues Rampur se saisit d'un mouchoir en papier sur la table de nuit et entreprit d'essuyer les yeux de l'adolescente, songeant que rien n'était plus émouvant que les pleurs d'une jeune femme. Voilà qui pourrait faire l'objet d'un poème ou d'un roman. Oui, les pleurs. Les lectrices aiment ça. Il embrassa le front de l'adolescente.

« Tu vas rester chez toi ? »

« Non, ce n'est pas possible a dit l'assistante sociale. Je vais aller habiter dans le même foyer que Muriel, au moins jusqu'au retour de Papa. Je déménage demain matin. »

« Tu as de la famille, mis à part ton père ? »

« De vagues cousins que je n'ai jamais vus de ma vie et que je ne sais même pas comment contacter. C'est tout. »

« Bon, je vois. Sois certaine d'une chose, Mélissa. Nous t'aimons tous beaucoup. Jamais nous ne t'abandonnerons. Si tu ne peux pas rester au foyer très longtemps et que tu ne sais plus où aller, nous trouverons une solution. »

« Merci. Merci tellement. »

Mélissa embrassa la poitrine avec les poils gris et blancs. Elle se blottit plus fortement contre l'écrivain, parvenant enfin à avoir un sourire quand Hugues Rampur lui caressa les cheveux de nouveau.

L'écrivain, lui, songeait à Sandra. Quel dommage. Quel gâchis. Si jeune. Si torride. Si tendre, aussi, sans doute. Un roman sur les pleurs de ceux qui restent ? Oui, cela pouvait s'envisager. Tout ne serait donc pas perdu.

18

Seul dans la passerelle, Jean Madeleine était resté à la barre depuis le matin. Il avait vu des bateaux, de loin. Visiblement, des instructions devaient être données aux navires croisant dans les environs pour l'éviter. C'était tout aussi bien. Le contremaître n'était pas marin. Il maîtrisait les systèmes embarqués pour les avoir testés les semaines passées après, il y a tant d'années, avoir supervisé leur installation. Mais cela ne faisait pas de lui un marin. La radio était éteinte.

Le Morbourg filait droit. La barre était bloquée pour cela. Il s'éloignait donc de la terre ferme à bonne vitesse et avait quitté le couloir de navigation côtière depuis longtemps.

Absorbé par le spectacle de l'océan, Jean Madeleine oubliait tout. Il était dans l'infini. La tension redescendait. Il était seul. Il était bien. Tellement bien. Il était en harmonie avec Le Morbourg. Le navire semblait heureux de se dégourdir les hélices, de connaître de nouveau le frisson du grand large. Et le temps était beau. On voyait loin.

Rappelé aux réalités par ses besoins naturels, Jean Madeleine quitta à regret la passerelle. Il prit par l'extérieur, pour sentir les embruns, et se rendit aux toilettes à côté de la cambuse. En sortant, il passa par la cambuse pour y préparer un sandwich. Puis il retourna sur le pont-promenade pour rejoindre la passerelle.

Dehors, il s'arrêta quelques instants pour sentir de nouveau les embruns. Il en profita pour mordre dans son sandwich. A l'arrière, on ne voyait plus la terre ferme. Par contre, il lui sembla apercevoir quelque chose dans le sillage du paquebot.

Il se rendit dans la passerelle aussitôt, y déposa son sandwich et s'empara d'une paire de jumelles qu'il avait découverte peu après le départ, dans un placard. De retour sur le pont promenade, il regarda vers l'arrière. De toute évidence, un navire militaire naviguait dans le sillage. Et il se rapprochait. Jean Madeleine étouffa un juron.

Il regarda les cheminées. Puis il eut un sourire méchant. Le Morbourg était un navire rapide, plus rapide que tous les autres navires de la Terre. Il suffisait de lui donner toute sa puissance et d'allumer les deux dernières chaudières. Même si elles avaient des faiblesses, elles tiendraient le temps de distancer le poursuivant.

Rentrant dans les profondeurs du navire, prenant les escaliers de service qu'il connaissait par cœur, il arriva devant les chaudières. Il fallait les allumer d'en bas. Leur pilotage pourrait se faire, ensuite, depuis la passerelle, y compris leur extinction quand le danger serait écarté.

Il avait réalisé les tests avec Abdel Soustara. Il connaissait les manœuvres à opérer pour allumer chaque chaudière à gasoil. Il les répéta sur chacune des deux chaudières éteintes.

Bientôt, de la fumée s'échappa de toutes les cheminées du paquebot. En courant, Jean Madeleine rejoignit la barre. Et il commanda le lancement des quatre chaudières au maximum de leur puissance.

Le Morbourg avait beau être lourd, le contremaître sentit l'accélération. Ou bien, peut-être, était-ce une illusion, une construction psychologique. Un paquebot n'est pas une voiture de course. Il ne démarre pas au quart de tour pour avaler des centaines de kilomètres de piste à la vitesse de l'éclair.

Quand il fut rassuré sur l'allure du navire, Jean Madeleine retourna sur le pont promenade avec la paire de jumelles. Il regarda son poursuivant. Celui-ci était en train d'être distancé, le contremaître en était certain. Il resta là plusieurs minutes, faisant des observations régulières. Oui, pas de doute, Le Morbourg était plus rapide.

Riant comme un enfant qui vient de gagner une course, il rentra à l'abris. Se remettant à la barre, il regarda de nouveau l'océan. Il avait le sentiment, désormais, que le navire filait au travers des vagues. L'océan ne pouvait pas freiner un tel navire.

Le Morbourg était sa fierté. Le Morbourg était la fierté de la ville dont il tirait son nom. Il était fier, fier de la puissance de son navire. De son bébé. Oui, son navire, son bébé. Il s'était approprié Le Morbourg. Il le pilotait. Il était sien.

Soudain, Jean Madeleine fut tiré de sa rêverie par un bruit assourdissant. Le navire avait été secoué. Et il

n'allait plus droit. Il semblait même prendre du gîte. Et le tangage était soudain bien plus important.

Le contremaître débloqua la barre mais il s'aperçut qu'elle tournait désormais dans le vide. Et sans aucun effet sur la direction du navire. Et la vitesse semblait se réduire rapidement, comme si les hélices ne tournaient plus. Se demandant encore ce qui se passait, Jean Madeleine se rendit soudain compte que la passerelle était penchée vers l'arrière, qu'il ne voyait plus l'océan mais bien davantage le ciel. Une seconde explosion retentit, secouant encore une fois le navire.

Le contremaître sortit sur le pont-promenade. Et il vit la fumée. Tout l'arrière du navire était en feu. Deux chaudières avaient explosé, l'une après l'autre. Se retournant, il vit la proue du navire se lever au dessus de l'océan. Elle regardait le soleil.

« Oui, mon beau, salue le soleil. Je suis fier de toi. Tu t'es bien battu. Et tu mourras en vrai navire. Pas détruit pas des mains infâmes en cale sèche. Non, tu vas mourir ici, dans l'océan, chez toi. »

Jean Madeleine pleurait de joie. Attaquées par l'incendie et déjà endommagées par les précédentes détonations, les deux dernières chaudières explosèrent ensemble.

Epilogue

Chapitre unique

Les oiseaux de mer planaient paresseusement au dessus du Bassin Jean-François de La Pérouse, profitant des courants aériens aux abords de la terre ferme. De temps en temps, un rapprochait ses ailes et piquait dans l'eau froide. Il en ressortait en général avec un poisson ou quelque chose qui y ressemblait. Quand il s'agissait d'une bouteille en plastique, celle-ci était abandonnée et retombait dans le bassin.

Sur l'extrême bord du quai, le bout des doigts de pieds dans le vide, une jeune femme se tenait debout, bien droite. Ses longs cheveux étaient retenus dans son dos dans un anorak noir bordé de fourrure synthétique.

Avec un sourire conquérant, la jeune femme tendit le bras, repliant le pouce, l'auriculaire et l'annulaire mais tendant bien l'index et le majeur. Elle visa un oiseau en train de plonger et le suivit du bout des doigts. Alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans l'eau, la jeune femme prononça « pan » et mima un mouvement de recul de revolver.

Puis elle recommença avec un autre oiseau. Celui-là faisait des cercles au-dessus du bassin. Pan. Puis un autre. Pan. Et un autre encore.

« Bon, t'as pas fini tes conneries ? Il fait froid avec ce vent qui vient de la mer. »

Mélissa Madeleine mima alors le fait de ranger son arme dans une gaine virtuelle contre sa cuisse,

comme un shérif de western. Et elle se retourna vers Muriel Tumart.

« Tu préfères retourner au foyer ? »

« Non. Me balader. Je ne sais pas. Mais ne pas rester là à canarder des mouettes pour de faux en plein vent glacé. »

« Il n'y a pas beaucoup de mouettes. J'ai plus canardé des goélands et des sternes. »

Muriel haussa les épaules en soupirant. Comme si l'espèce exacte d'oiseau visé avait la moindre importance.

« Et puis, c'est encore l'été, tu sais ? » relança Mélissa.

« Un été de Morbourg » asséna son amie.

Mélissa acquiesça en souriant. L'expression lui plaisait. Un été de Morbourg. Un anti-été dans une ville pourrie dont elle ne partirait jamais. Son petit enfer à elle. Mais elle restait au bord du quai. Muriel la regardait de plus en plus anxieusement.

« Tu ne crois pas que tu devrais reculer un peu ? Tu vas bien finir par tomber. »

« Et alors ? »

« Ben, l'eau est froide. C'est comme ça que ce salaud de Marien Lecerf est mort, il paraît. »

« Il n'y a plus de navire pour m'écraser contre le quai. Le bassin est vide. Tu crois que je pourrais buter des poissons au lieu de buter des oiseaux ? Mais un flingue ne marche pas dans l'eau. Il me faudrait un fusil à harpon. »

Tandis que Mélissa semblait partie dans un rêve de chasse sous-marine, Muriel levait les yeux au ciel. Mais quelque chose avait attiré son regard, à la limite de son champ visuel. Elle cessa de regarder Mélissa pour se tourner vers l'arrivante.

« On a de la visite » dit-elle pour sortir Mélissa de sa rêverie.

« Mélissa Madeleine, Muriel Tumart, vos papiers ! »

La voix ferme bien que féminine avait un ton impératif. Mais Muriel Tumart, un brin agacé, ne réagit qu'en retournant les poches de son blouson, montrant ainsi qu'elles étaient vides de tout document d'identité. Quant à Mélissa Madeleine, elle fit trois pas en arrière, se mit au garde-à-vous et effectua un demi-tour gauche digne des plus belles parades militaires. Enfin, elle s'inclina devant la capitaine Carole Nède d'une manière que n'aurait pas reniée un officier prussien du dix-neuvième siècle.

« Mélissa Madeleine, pour vous servir. »

« Je te cherchais Mélissa. J'ai un document pour toi. Il faudra que tu me signes un reçu. »

« C'est quoi, capitaine ? »

« Le jugement. »

« Je sais déjà ce qu'il y a dedans. Le juge me l'a dit à la fin de l'audience. »

« Là, c'est officiel. Je te conseille de garder ça au chaud. Et de le relire de temps en temps. Surtout ce qui

est marqué avant la mention '*avec sursis*', juste histoire que tu ne sois pas tentée de refaire des conneries. »

Mélissa Madeleine perdit son sourire quelques secondes. Carole Nède avait frappé juste. La capitaine le savait. Mais la jeune femme redevint rapidement rigolarde.

« Je te ferai un superbe autographe, capitaine. Promis. Et je promets aussi d'être bien sage. »

Carole Nède se désintéressa quelques instants de Mélissa pour se tourner vers Muriel.

« Et je voulais te dire, Muriel, que je suis désolée pour ta mère. C'est la première fois que je te recroise depuis... »

« Merci. Mais c'est sans doute mieux ainsi. Pour tout le monde. Pour elle comme pour moi. »

Carole Nède hocha la tête. Pour briser le silence pesant qui s'était installé quelques instants, Mélissa demanda soudain à Carole Nède : « dis, tu nous payes à boire ? »

La capitaine se retourna. De l'autre côté du boulevard, un bar était ouvert.

« D'accord. Deux chocolats. »

« Pas de bière ? » protesta mollement Mélissa.

« Vous êtes encore mineures toutes les deux. »

La capitaine prit une main de chacune des deux jeunes femmes, comme s'il s'agissait de deux jeunes enfants que l'on emmène au zoo.

Après tout, elle n'était leur mère que depuis quelques mois. Une mère qui valait bien les revolvers de

Mélissa. Une mère virtuelle pour des gamins virtuels vivant dans des corps ayant trop grandi, trop vite.

Il y avait d'autres filles comme ces deux là, au foyer ou ailleurs. Des filles ou des garçons, d'ailleurs. La bêtise des adolescents n'a pas de sexe.

Les trois femmes traversèrent ainsi, la main dans la main, le boulevard. Il n'y avait plus beaucoup de circulation mais il fallait tout de même faire attention. Carole Nède fit attention pour trois. C'était son rôle. Son rôle de nouvelle mère pour les deux orphelines. Elles entrèrent dans le café et s'installèrent à une table, chacune sur une chaise à peine rembourrée par un coussin en plastique solidaire du bois.

« Deux chocolats et une bière blonde pression » commanda la capitaine.

« Tu prends un chocolat ? » fit mine de s'étonner Mélissa.

Carole Nède se contenta de soupirer en sortant une enveloppe et un formulaire administratif de sa sacoche.

« Signe moi ça au lieu de dire des conneries. »

Mélissa prit le stylo que lui tendait la capitaine et signa à l'endroit indiqué. Puis, tandis que la capitaine rangeait le formulaire, Mélissa s'empara de l'enveloppe et la glissa sous ses fesses pour ne plus la voir. Elle ne voulait pas penser à ce qu'il y avait écrit avant « *avec sursis* ». Il n'y avait rien d'écrit. Rien du tout. Elle continuerait de tirer sur des mouettes, des goélands, des sternes… Elle n'irait jamais en… Non, elle n'irait

jamais. Jamais. Jamais. Plutôt sauter dans le bassin en plein hiver. Et nager jusqu'à un bateau, un gros bateau qui écraserait sa petite tête contre un quai. Ou qui lui déchirerait le corps avec ses hélices. Voilà. C'était ça. Il n'y avait rien, absolument rien, d'écrit avant « *avec sursis* ».

Le patron du café apporta les deux chocolats et la bière. Carole Nède régla aussitôt.

« Au fait, j'ai oublié de vous féliciter toutes les deux. Vous avez réussi vos examens. »

« Merci, capitaine » dit timidement Muriel.

« Merci, Maman » préféra Mélissa.

Carole Nède sourit enfin à la dernière plaisanterie de Mélissa. Celle-ci lui plaisait. Et puis, avoir deux filles sans avoir eu à subir la grossesse et l'accouchement, c'était plutôt une bonne affaire, même si c'était deux filles comme celles-là. Et elles n'étaient pas les seules. Carole Nède avait l'impression d'avoir récupéré une famille nombreuse au foyer.

Et elle s'était promis de veiller sur elles. Il ne devait plus y avoir de fille droguée qui disparaissait sans laisser de trace ou bien qui mourait d'overdose dans un jardin public. Non, en bonne mère, Carole Nède prendrait bien soin de ses filles.

L'ombre des étoiles

1

La lumière-témoin rouge s'alluma. Le silence se fit. Le chef de plateau adressa le signe habituel. Patrice Karamazov prit son célèbre sourire professionnel, une partie essentielle de son image publique, avant de débiter son introduction. Son élocution rapide mais claire, son ton sympathique tout en donnant une impression d'autorité, et enfin son regard bleu appuyé dans l'axe de la caméra marquaient les téléspectateurs depuis des années.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir. Nous recevons ce soir François Bernis. Monsieur le ministre, bonsoir. »

« Bonsoir. »

« Monsieur le ministre, notre entrevue est prévue depuis maintenant quelques semaines mais l'actualité nous rattrape. Notre émission est, cette fois, diffusée en direct et c'est heureux. Car, avant d'aborder les thèmes de vos prochaines initiatives législatives, lors de la session du Parlement qui s'ouvre demain, vous me permettrez de vous parler de Morbourg... Cette ville est décidément bien installée dans notre programme. Il y a quelques semaines, nous avons en effet reçu le célèbre écrivain et dramaturge Hugues Rampur, qui s'y est retiré pour y écrire en paix. Et la semaine prochaine, ce sera le tour du Père Benoit Ramadier, curé star et controversé de Saint Mathurin du Port, encore à Morbourg. Mais il

reste une autre actualité concernant cette ville, actualité qui vous concerne plus directement... »

Une seconde de silence accompagnée d'une déclinaison carnassière du célèbre sourire parut au ministre durer une éternité. Il se força à ne pas trop grimacer. Sentant le poids de son silence, il articula un « Ah ! » dont la signification restera à jamais inconnue. Il ne pouvait prétendre être surpris. Il ne pouvait pas plus s'afficher contrarié : le sujet le concernait de fait directement.

« Oui, Morbourg, monsieur le ministre. Cette ville est aussi, régulièrement et depuis des années, le théâtre de disparitions inquiétantes de jeunes femmes. On a parlé d'un tueur en série, d'un criminel sexuel... »

« Permettez-moi de préciser que ces affaires sont toujours l'objet d'enquêtes et que rien ne doit être affirmé à la légère. La plupart de ces jeunes femmes étaient des marginales qui peuvent très bien avoir choisi de disparaître en partant à l'étranger ou bien avoir été victime d'accidents. Aucun corps n'a jamais été retrouvé. »

« ...mais la dernière disparition rompt la monotonie puisqu'il s'agit du commissaire Jules Fiacre, le chef de la police de Morbourg, disparu depuis vingt-quatre heures. »

« Lier ces affaires est très délicat, monsieur Karamazov. Nous ignorons complètement ce qu'est devenu Jules Fiacre, un officier remarquable à la longue carrière couverte d'éloges. »

« Ce commissaire n'aurait-il pas été victime du tueur en série s'il avait découvert son identité ? »

François Bernis se força à pouffer en sautillant dans son fauteuil.

« Vous devriez écrire des romans policiers, monsieur Karamazov. »

« La population de Morbourg, déjà durement frappée par la récession économique et le chômage, s'inquiète. Que pouvez-vous leur dire pour les rassurer ? »

Se penchant en avant vers la caméra qui le visait, François Bernis appuya son discours de petits mouvements verticaux du bras. Orateur expérimenté, il savait sourire de manière rassurante mais déterminée.

« Monsieur Karamazov, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, vous pensez bien que le gouvernement ne peut pas rester les bras croisés devant une situation de crise. La police de Morbourg ne peut pas rester sans chef. Mais nous ne pouvons pas plus nommer un successeur à Jules Fiacre puisque celui-ci est probablement toujours en bonne santé. Il se trouve qu'un policier chevronné, que vous connaissez bien, le commandant Marc Modos, devait justement être nommé commissaire dans les prochains jours. J'ai donc décidé d'envoyer Marc Modos à Morbourg afin d'assurer l'intérim. Sa première mission sera bien sûr de retrouver Jules Fiacre. Si les circonstances n'étaient pas si tragiques et inquiétantes, je dirais que le destin est

parfois amusant. Saviez-vous que Marc Modos est né à Morbourg ? »

« Eh bien, non, je l'avoue. Mais ce poste n'est pas celui convoité par ce héros de l'anti-gang qui s'est tant illustré dans la chasse à plusieurs criminels en série. Il n'avait pas caché son désir d'être nommé dans la capitale. »

« Croyez moi, monsieur Karamazov, Marc Modos est ravi de retrouver la terre de son enfance, une terre qu'il affectionne particulièrement. »

« Espérons que les Morbourgeois seront rassurés. Revenons maintenant... »

Devant sa télévision, Marc Modos se saisit de la télécommande et éteignit l'appareil en pestant. François Bernis l'avait juste appelé par téléphone peu avant l'émission de télévision pour lui annoncer son changement d'affectation.

Après quelques jours de vacances, il devait pourtant enfin obtenir ce poste prestigieux dans la capitale. C'était presque fait. Presque.

D'un autre côté, Morbourg n'était pas une destination inconnue. Il y retournait régulièrement en profitant de la maison de ses parents, désormais sienne. Cette affectation avait bien des côtés positifs, si on excepte la question du strict prestige professionnel.

Il restait au commandant à boucler sa valise, ce qui est toujours rapide pour un célibataire. Abandonner son logement actuel se ferait plus tard, si l'affectation à

Morbourg devenait définitive. Marc Modos sentait d'instinct qu'elle le serait.

Il lui fallait aussi prévenir sa maîtresse en titre.

Le commandant composa son numéro.

« Bonjour. Vous êtes bien sur le répondeur d'Amélie de Saint-Alban. Je ne peux pas vous... »

Marc Modos étouffa un juron durant le message et se reprit lorsque ce fut son tour de parler.

« Salut ma chatte. Je ne sais pas si tu as suivi l'intervention de François Bernis. Je suis muté à Morbourg. Je pars demain dans l'après-midi. Rappelle moi. »

Il raccrocha avec rage. En dehors du travail, elle n'était décidément jamais là quand il avait besoin d'elle. Cela faisait partie de son charme, disait-elle : être désirée est un luxe qu'elle appréciait.

Leur liaison se devait d'être discrète pour plusieurs motifs. Le moindre n'était pas que la jeune, belle et athlétique capitaine Amélie de Saint-Alban était, il y a quelques jours encore, sa subordonnée directe. Extrêmement fiable sur le terrain d'opération où ses talents avaient servi plus d'une fois, elle était aussi une véritable artiste du sexe, ce qu'elle tentait de cacher, sans guère de succès. Ses collègues masculins devaient cependant se contenter de baver de désir. Ignorant que leur chef avait réussi à emporter le coeur de la belle, ils colportaient volontiers des ragots au sujet de son homosexualité.

La blonde Amélie de Saint-Alban était désirée. Elle n'était pas aimée par ses collègues. Il est vrai que les hommes policiers, souvent dotés d'une testostérone abondante, appréciaient modérément de se faire battre dans presque toutes les disciplines par une jeune femme, charmante et aristocrate de surcroît.

2

La mouette planait paresseusement au dessus du Bassin Jean-François de La Pérouse, dans un secteur désolé du port de Morbourg. Des congénères, plus loin, criaient, piaillaient et plongeaient dans l'eau glacée avant d'en ressortir, un poisson dans le bec. Un chalutier rentrant au port se débarrassait de la partie invendable de sa cargaison avant d'accoster, pour le plus grand profit des oiseaux.

Engoncée dans un anorak noir bordé de fourrure synthétique, une jeune femme défiait les mouettes depuis le plus extrême bord du quai. Elle les visait avec son index et son majeur droits puis simulait une détonation et le recul d'une arme à feu. Après chaque coup de revolver virtuel, elle pouvait sourire et recommencer sur un nouvel oiseau.

Sa longue chevelure brune restait prisonnière de l'anorak. Ce dernier dissimulait la fragile et longiligne silhouette de la jeune femme.

« Mélissa Madeleine, vos papiers ! »

La voix ferme, bien que féminine, avait interrompu le petit jeu de la jeune femme. Elle arbora un grand sourire de gamine qui entend une copine arriver puis se retourna brusquement tout en simulant une sorte de révérence. Mais aucun marquis n'aurait jamais reconnu le geste tant il était biscornu.

« Madame le capitaine, je ne vois pas bien pourquoi je vous donnerais mes papiers : vous me connaissez déjà bien assez. »

« Mais éloigne toi du bord tout de même. Je n'irai pas te chercher dans la flotte glacée si jamais tu tombes. »

« Oui, maman. »

« Te moque pas. Ce n'est pas toi qui a dû sauter dans un bassin comme celui-là pour récupérer cet imbécile de petit trafiquant de coke. Tu ne sais pas ce que c'est, à cette saison. »

Mettant ses mains dans ses poches tout en baissant la tête sur la poitrine et en imprimant à son buste une rotation alternative, la jeune femme sourit malicieusement en affirmant sur un ton autant badin que boudeur : « il n'empêche que, si je tombe, ton devoir te commandera de me repêcher. »

« Petite salope, va » explosa en riant la capitaine Carole Nède mais elle tira d'un coup sec sur le bras de son interlocutrice, réussissant ainsi à l'éloigner d'un bon mètre du bord.

Mélissa Madeleine fit mine de tomber pour se raccrocher au bras de la capitaine. Elle se fit suppliante.

« S'il vous plait, payez moi un coup à boire. »

« Si tu veux » soupira la policière, lasse comme peut l'être une mère fatiguée qui se sent obligée de payer une gâterie à une enfant insupportable.

« Chic » fit l'enfant insupportable.

Les deux femmes partirent bras dessus bras dessous vers le bistrot le plus proche. Il était difficile d'imaginer deux femmes plus différentes l'une de l'autre. Aux longs cheveux bruns de l'une répondait la coupe blonde à la garçonne de l'autre ; à la silhouette longiligne surmontée d'un visage adolescent, un corps solide et musclé d'un mètre quatre-vingt.

« Tu as vu Karamazov à la télé hier soir ? » s'exclama soudain Mélissa.

« Oui, j'ai vu. On va donc récupérer Monsieur le Héros. »

« C'est fou ce que ça te rend joyeuse de bientôt côtoyer une star. »

« Moi, je voudrais surtout côtoyer des indices dans les affaires qui nous préoccupent. Je sens que ce type va se la jouer et c'est tout. »

« Tu sais qu'il est né ici ? »

« Bien sûr. Il va sans doute retourner vivre dans sa maison d'enfance, d'ailleurs. Il y vient de temps en temps, surtout en été. Ses parents sont morts il y a des années maintenant et il n'avait pas vraiment d'autre famille. Il a toujours gardé la maison. »

« La terre de son enfance, une terre qu'il affectionne particulièrement » asséna la jeune femme en imitant le ton du ministre.

« En dehors de la nostalgie, il faut avouer que revendre une maison, par les temps qui courent, ce n'est pas simple. A ce propos, tu habites où maintenant ? »

« Ben, toujours au foyer bien sûr. »

« Le directeur m'a dit que tu avais disparu depuis plusieurs jours et je te cherchais dans tes endroits de vadrouille habituels... »

« Mes affaires sont toujours au foyer. C'est juste que je couche un peu à droite et à gauche certaines nuits, tu sais bien. Il le sait aussi, d'ailleurs. »

« Tu as vingt ans maintenant. Il faudrait peut-être que tu attrapes un peu de plomb dans la cervelle, tu ne crois pas ? »

« Bah, si le tueur en série me chope, c'est peut-être ce qu'il me donnera, du plomb dans la cervelle... »

« Rigole pas avec ça. »

La policière prit une mine boudeuse et se tut. Gamine comme toujours, Mélissa Madeleine se mit à imiter l'attitude renfrognée de Carole Nède, en la caricaturant mais sans pouvoir s'empêcher de sourire. Elles marchaient vite dans l'air glacé. Le vent soufflait du bassin et s'engouffrait entre les hangars du port.

La plupart des bâtiments de cette zone datait de l'époque de la splendeur de Morbourg. En ce temps là, des bateaux partaient nombreux à l'assaut de l'océan, chargés de passagers ou de marchandises. Mais, aujourd'hui, Morbourg connaissait une crise sans fin. Beaucoup des hangars étaient abandonnés, certains menaçant ruine.

Les deux femmes marquèrent l'arrêt avant de traverser le boulevard séparant la zone portuaire du reste de la ville. Il restait dangereux pour des piétons de défier Saint Christophe en cet endroit, même si la circulation des camions comme des automobiles n'était plus ce qu'elle était quelques années plus tôt.

Après avoir regardé attentivement tant à droite qu'à gauche, Carole Nède s'apprêtait à entamer sa traversée quand Mélissa Madeleine la retint par le bras et lui montra, d'un hochement du menton, la direction où il convenait de regarder.

Un peu plus loin, l'église Saint Mathurin du Port dressait son bâtiment de briques rouges d'où jaillissait un clocher sans style. Coincée entre deux hangars, elle servait jadis de chapelle aux marins et, parfois, aux dockers. Pendant des années, plus aucun prêtre n'y avait été affecté de manière permanente. Et puis l'Eglise avait casé là le Père Benoit Ramadier.

Malgré tout, elle était assez grande pour contenir les nombreux fidèles de la grande époque de gloire de la ville. Et, surtout, elle disposait d'un parvis un peu surélevé menant au boulevard par l'intermédiaire d'une volée de marches. Or ce parvis était ceint d'une grille de fer forgé. Chaque pique était droite comme une hallebarde de garde suisse.

Mais l'une des piques, assez proche du boulevard, comportait une drôle de masse à son sommet.

Carole Nède fronça les sourcils. Mais, de là où les deux femmes étaient, il était difficile de deviner la nature de la chose.

« Viens » ordonna la capitaine.

Plus elles se rapprochaient, plus les deux femmes accéléraient instinctivement le mouvement. La nature de la masse immobile leur apparaissait en effet à chaque pas plus clairement.

A une dizaine de mètres de la chose, Mélissa Madeleine stoppa brutalement en étouffant un cri horrifié. Elle détourna son regard qui, pourtant, n'était pas farouche. Carole Nède, elle, n'avait d'autre choix que d'avancer. Elle devait constater.

Le corps de Jules Fiacre était empalé, comme s'il avait voulu sauter de l'autre côté de la grille en ratant son coup. Le visage du commissaire était de l'autre côté de la grille, regardant le sol.

Carole Nède courut sous le regard épouvantée de son accompagnatrice. Elle fit le tour de la grille, pénétrant sur la terrasse du parvis par le boulevard.

Elle plongea instinctivement la main vers le cou du commissaire pour vérifier le pouls directement à la carotide. Même s'il est faible, on le trouve toujours à cet endroit alors qu'il peut échapper à un examen rapide au poignet. La main de la capitaine ne rencontra que du sang et une plaie.

Jules Fiacre avait la gorge déchirée au niveau de la trachée artère et avait été empalé. Mais il y avait peu

de sang sur le sol. L'assassinat n'avait pas eu lieu sur place. Le cadavre avait été transporté et seul ce qui restait à couler après la survenue de la mort avait fini sur le parvis de l'église.

Plutôt que de persister à réclamer qu'on lui paye un verre, Mélissa Madeleine préféra s'évanouir.

3

Marc Modos avait de la chance : le train arrivant en soirée de la capitale était peu fréquenté. Le maintien de cette liaison était plus une question de prestige politique pour le maire de Morbourg qu'autre chose. Le nouveau commissaire par intérim avait donc pu trouver sans difficulté un compartiment de première classe vide et voyager seul sans être reconnu ou dérangé.

De taille moyenne, même si sa carrure athlétique ne l'était pas, il lui était facile de se dissimuler le bas du visage dans une écharpe et de s'envelopper dans un grand manteau. Un chapeau achevait la dissimulation de ses cheveux sombres à la coiffure quelconque.

Tant la télévision que la presse papier et les magazines sur Internet avaient multiplié les reportages sur sa carrière. A chaque fois, sa photo ou des extraits d'interviews en vidéo rappelaient le visage du flic le plus célèbre du pays à tous ceux qui l'auraient oublié.

Mais Marc Modos voulait pouvoir rentrer chez lui en paix. Ensuite, dès le lendemain, il devrait se mettre au travail. Il n'avait pas de temps à perdre en mondanités de stars, comme signer des autographes ou caresser la tête des enfants.

Traînant sa lourde valise à roulettes, il remonta le quai jusqu'en tête du train. Morbourg était le terminus. Les voies s'y arrêtaient. Un petit monticule de béton

servait de bouchon en bout de chaque voie, au cas où un train aurait oublié de freiner. Au delà d'une vaste plate-forme transversale d'où partaient tous les quais, la gare déployait son hall comportant de nombreux emplacements de boutiques. Beaucoup étaient désormais abandonnés. A cette heure avancée, tous les magasins étaient de toutes façons fermés.

Sans la moindre hésitation, Marc Modos traversa le hall à vive allure. Il sortit vers le Boulevard de la Gare.

Ignorant les quelques taxis attendant le client dans la nuit, les derniers bars encore ouverts et même quelques prostituées, il remonta le boulevard à pied vers la ville haute. Après tout, il n'allait pas loin.

Morbourg était un port, donc évidemment au niveau de la mer, mais, à sa grande époque, la commune avait absorbé divers petits villages situés en haut de la falaise. Petit à petit, la ville basse était devenue la zone industrielle et commerciale où les habitations étaient le plus souvent des immeubles de rapport. Le long de la mer, donnant sur une avenue bien entretenue, il y avait bien un quartier très huppé d'immeubles modernes et de grand standing mais l'essentiel des bourgeois et même des classes moyennes résidait dans les hauteurs de la ville. Le quartier le plus chic était probablement juste en haut de la falaise, là où s'alignaient les villas vieilles

d'un siècle ou deux, d'où l'on voyait la mer et, à ses pieds, la ville industrieuse.

Après quelques lacets, le Boulevard de la Gare permettait de rejoindre la ville haute où, après une vaste place servant de rond point, la place de l'Amiral de Jobourg, il s'éclatait en de nombreuses rues et avenues. Le commissariat se trouvait sur cette place. On pouvait en effet accéder à tous les quartiers de la ville très facilement à partir de cet endroit.

Marc Modos ne remonta pas le boulevard jusque là. Avant que la route ne se mette à serpenter, il prit une petite rue qui montait également mais ne menait qu'à mi-hauteur, environ, de la falaise.

Le quartier comportait des alignements de maisons plus ou moins bourgeoises, plus ou moins entretenues et plus ou moins vastes. En général, elles disposaient d'un jardin, tantôt entre la demeure et la rue, tantôt, au contraire, derrière un vaste corps de bâtiment servant à protéger l'intimité de ce qui se passait sur une pelouse ou dans un potager.

Marc Modos s'arrêta devant le seuil d'une maison qui devait avoir un bon siècle. Il sortit son trousseau de clés et ouvrit la porte.

Il traîna sa lourde valise en haut des trois marches séparant l'entrée du niveau de la rue, la laissa contre la cloison et referma la porte derrière lui.

Se retournant, le commandant de police retrouva de mémoire le placard approprié. Il l'ouvrit et, à tâtons, appuya sur le bouton du disjoncteur.

Comme par miracle, la lumière s'alluma soudain dans l'entrée de la maison tandis qu'un bruit sourd signalait la mise en route d'un réfrigérateur dans une pièce proche.

4

En général, quand un nouvel officier arrivait, il y avait une sorte de petite fête au commissariat. Les circonstances ne rendirent pas la tradition pertinente lorsque Marc Modos rassembla tous les officiers pour se présenter. Son discours fut sans originalité : certain du talent et du dévouement de ses hommes, il était persuadé qu'ils allaient tous faire du bon travail, la première priorité étant bien sûr de retrouver le tueur ayant assassiné son prédécesseur.

Quand tous les officiers sortirent de la salle de réunion, Mathieu Villette, un jeune lieutenant, se dirigea vers Carole Nède.

« Capitaine, je peux te parler ? »

Elle n'eut pas le temps de répondre. Il l'entraina par le bras dans un petit couloir desservant les toilettes.

« Qu'est-ce qu'il y a, Mathieu ? »

« Il y a un problème avec Mélissa Madeleine. Et j'ai pensé que je devais t'en parler puisque tu la suis depuis ses petits ennuis, quand elle était encore mineure. »

« Tu peux être plus précis ? »

« Quand on l'a ramassée après son évanouissement, on l'a embarquée pour sa déposition. Tu te souviens ? »

« Oui, j'avais un peu autre chose à faire... »

« Bien sûr. Mais, le problème, c'est qu'en la ramassant, on a fait tomber un paquet qu'elle avait dans une poche de son anorak. Quand on a regardé le contenu du paquet... »

« Cette conne a replongé, malgré le sursis ? Cette fois, personne ne va pouvoir lui épargner la taule. »

« En fait, ce n'était pas du shit ou de la poudre. C'était du fric. Un joli paquet de fric pour une jeune fille au chômage qui vit dans un foyer. Du coup, on l'a fouillée au commissariat. Mais on n'a rien trouvé d'autre de suspect. Le chien n'a pas trouvé de drogue dans ses vêtements ou sur elle. Et, bien sûr, elle a refusé de nous dire d'où venait le pognon, nous gueulant que ce n'était pas nos oignons. On n'a pas pu la garder, une fois sa déposition prise concernant la découverte du corps de Jules. »

« Merci de m'en avoir parlé. Je vais aller la voir. »

« Je t'en prie. C'est normal. »

Carole Nède aimait bien Mélissa Madeleine. Elle était célibataire, n'avait jamais eu d'enfant, alors elle jouait à peu à la maman avec les gamines des rues. Et ses collègues hommes n'étaient pas fâchés de lui refiler les affaires de ce genre : ce n'est pas très viril de devoir recueillir les confessions d'une pleurnicharde qui, de toutes les façons, préférait toujours s'adresser à une femme plutôt qu'à un homme.

Mélissa Madeleine ne pouvait pas être qualifiée de pleurnicharde. La seule fois où des larmes avaient commencé à perler en présence de la capitaine, c'était au début de leur relation, quand Carole Nède lui avait parlé de la prison, du quartier des mineurs, de sa vie foutue.

Elle avait indiqué où habitait son dealer. Elle était restée en liberté, n'avait jamais été citée en justice dans ce procès là et tout le monde en avait été content. Pour la possession de drogue, un petit jugement rapide et discret, à huis clos pour cause de minorité, avait suffit. Une petite peine avec sursis jouait le rôle d'épée de Damoclès.

Ca marche toujours ce petit truc, du moins avec les filles. Les garçons replongent plus facilement. Ils se croient les plus forts, qu'ils ne se feront plus jamais pincer. Il faut réussir à les caser, à leur faire avoir des enfants, pour qu'ils se calment, écrasés par le poids des responsabilités.

Carole Nède avait tenté de résoudre plusieurs problèmes en une seule fois en faisant se rencontrer dans son bureau des jeunes voyous et des filles des rues. Mélissa avait séduit quelques uns d'entre eux mais sans jamais s'accrocher à l'un ou l'autre. Et comme disait Jules Fiacre, « la police n'est pas une agence matrimoniale ». Il n'appréciait guère les méthodes de la capitaine. Pourtant, pour résoudre le problème de la délinquance, c'était une méthode efficace.

En reprenant le couloir principal pour rejoindre son bureau, Mathieu Villette sur ses talons, Carole Nède se retrouva face à son nouveau commissaire. Marc Modos n'était guère souriant. Les circonstances ne s'y prêtaient guère, il est vrai.

« Carole Nède ? Cela tombe bien : je voulais vous parler. »

« Monsieur le commissaire ? »

« De quoi vous vous occupez en ce moment ? »

« Essentiellement les affaires de petits trafics avec les jeunes délinquants. Je suis également, avec Mathieu, les affaires de disparitions de jeunes filles. »

« Bon, très bien. Laissez tomber les fugueuses tous les deux. Vous allez vous occuper de l'assassinat de Jules Fiacre. Les autres capitaines sont occupés sur de grosses affaires dans le port et je préfère qu'ils se concentrent là dessus. Vous, vous avez l'expérience pour mener une enquête sensible où il va falloir faire parler des gens. Vous avez des études de psychologie je crois ? »

« J'ai suivi des cours en formation continue... »

« Parfait. Venez prendre le dossier dans mon bureau. »

Résoudre cette affaire lui ouvrirait sans doute la voie du grade de commandant. Mais Carole Nède n'était pas devenue policière avec des envies de carrière, de devenir une héroïne passant à la télévision comme Marc Modos.

Elle ne se voyait pas poser en treillis noir, avec gilet pare-balle tactique, la cagoule noire passée dans la ceinture et les flingues en exhibition, répondre d'un ton assuré que, oui, monsieur le journaliste, la mission avait été difficile. Mais le criminel était désormais hors d'état de nuire. Cette scène, elle l'avait trop vue. Elle n'aimait pas son nouveau patron à cause de cela. Ce n'était pas sa vision de son métier.

Elle préférait s'occuper de filles comme Mélissa Madeleine. Et comme celles qui avaient disparu sans laisser de trace.

5

Marc Modos resta seul après la sortie de Carole Nède. Assis dans son fauteuil rembourré comme l'est celui du commissaire désormais en titre, il gardait le visage caché dans ses mains, les coudes posés sur son bureau. Il était fatigué et perturbé. Outre les raisons professionnelles qui l'avaient occupé depuis l'avant-veille, l'absence de nouvelles de sa maîtresse le rendait furieux. Tout d'un coup, le téléphone portable du nouveau commissaire sonna brièvement, signalant l'arrivée d'un message. Marc Modos sortit de sa demi-torpeur pour le lire.

« Je peux t'appeler mon chou ? Amélie ».

Bon, au moins, elle n'avait pas oublié les règles de base régissant leur relation. L'un des avantages d'être commissaire, c'était tout de même d'avoir un vaste bureau pour lui tout seul avec la certitude de ne pas être dérangé par un quelconque crétin déboulant sans prévenir.

Il composa le numéro de sa maîtresse.

« Salut, ma chatte. »

« Hello, mon chou. Désolée de ne pas t'avoir appelé plus tôt mais j'ai eu des soucis à gérer. »

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

« A moi, rien. Ne t'inquiète pas. Je soutiens une vieille amie que tu ne dois pas connaître. Mais le plus drôle, c'est que je suis en vacances depuis deux jours et

que je suis rentrée au manoir de ma famille, à Saint-Alban. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres l'un de l'autre. Tu habites chez tes parents ? »

« C'est chez moi, maintenant. Mais, oui, si tu veux. »

« Bon. Je passe te voir dès que je peux. Ne m'attends pas pour dîner. Tu n'as toujours rien contre les parties de jambes en l'air débutées au milieu de la nuit ? »

« Mais où es-tu bon sang ? »

« Affaires privées, mon commandant. Si tu es en manque, contacte Muriel en attendant. Et si elle est là quand j'arrive, ça n'est pas plus mal comme tu le sais. Ciao, bello. »

Elle avait raccroché. Marc Modos jura en reposant violemment son téléphone sur son bureau. L'appareil n'avait pourtant rien fait de mal.

Bien des hommes pourraient se réjouir de voir leur compagne ouverte à des infidélités régulières avec des petites jeunes, souvent délinquantes. A Morbourg, il lui arrivait de coucher avec une petite qu'il appréciait, une certaine Muriel. Mais Amélie n'était pas mécontente de partager son homme, étant donné qu'elle partageait le cas échéant sa propre attention entre celui-ci et la jeune femme. Et ça, c'était quand Marc Modos ne se plaignait pas d'être légèrement mis de côté tandis que les deux femmes s'amusaient ensemble en sa présence.

6

Le dossier récupéré par Carole Nède était des plus légers. Autant dire que l'enquête n'avait pas débuté. La plupart des éléments relevaient du médico-légal. La mort était due à l'égorgement.

Le commissaire était mort depuis environ une à deux heures quand on l'avait trouvé. Mais l'empalement était plus récent. C'était un cadavre quasiment exsangue qui avait été transporté puis installé sur la grille.

Tandis que Carole Nède compulsait le dossier en compagnie de Mathieu Villette, le silence régnait dans le bureau.

Mais le lieutenant le brisa soudain.

« Morbide, comme mise en scène, tout de même. Et placer ainsi en exposition le cadavre, je ne comprends pas. Normalement, un assassin passe son temps à cacher son meurtre. »

« Sauf si l'exposition fait partie du schéma de la mise à mort. On verra les motivations plus tard. Côté arme du crime, le légiste penche pour l'arme de service du commissaire avec un tir à environ un mètre : le calibre correspond. La balle est ressortie et n'a pas été retrouvée. Elle a traversé la trachée artère au niveau de la gorge avant de briser le cou. Mort instantanée. »

Les deux policiers restèrent enfouis dans le dossier et leurs pensées quelques minutes.

Carole Nède s'empara enfin de la pochette « vérification d'emploi du temps ». Une base du métier : on commence toujours par là. Spontanément, Mathieu Villette se dirigea alors vers le tableau blanc et se saisit des feutres.

« Tu me fais la lecture, Carole ? »

La capitaine grogna pour le principe. Elle n'aimait pas perdre l'initiative. Elle savait cependant que ce boulot devait être fait.

« Jules Fiacre a quitté le commissariat le premier soir, juste avant sa disparition, vers sept heures. Ce n'était pas inhabituel. Il n'a prévenu ni ses collègues ni sa femme qu'il allait faire quelque chose de spécial. Le planton est le dernier à l'avoir vu vivant. Il n'a pas remarqué d'expression particulière. »

Mathieu Villette traça en haut du tableau : « Soir jour 1, 19 heures, départ du commissariat. Dernier signe de vie. »

La capitaine reprit : « Note maintenant l'autre extrémité. Procédons ensuite par rapprochement des bornes. »

Docile, le lieutenant nota en bas du tableau : « Matin jour 3, vers huit heures, découverte du cadavre. » Il ajouta juste au dessus : « Matin jour 3, vers 5 ou 6 heures, assassinat. »

Carole Nède corrigea en bondissant de sa chaise et en s'emparant d'un autre feutre et du torchon à effacer. « Il est mort une ou deux heures avant la découverte,

donc entre 6 et 7 heures. L'assassin n'est pas un matinal. »

« Pardon, capitaine. »

Carole Nède se rassit puis elle reprit sa lecture.

« La femme de Jules Fiacre a été bien éduquée par son mari qui déteste être dérangé quand il mène une filature ou travaille sur une enquête : elle ne tente pas de l'appeler sur son téléphone mobile et elle ne s'inquiète qu'en début de matinée, vers huit heures, le lendemain, faute de la moindre nouvelle. Elle téléphone au commissariat et déclenche ainsi l'alerte quand personne n'arrive à joindre Jules Fiacre. La disparition inquiétante est constatée à neuf heures trente. Une patrouille part refaire son trajet théorique de la veille entre le commissariat et son domicile, les hôpitaux sont appelés, bref la routine. Aucune trace du commissaire. »

Sur le tableau, le lieutenant nota à la place appropriée sur l'axe du temps : « Jour 2, 9h30 : déclenchement de l'alerte. Jules Fiacre est disparu mais vivant. »

Mathieu Villette nota en petit, un peu plus bas : « Soir jour 2 : émission de Patrice Karamazov, avec François Bernis. »

« Pourquoi notes-tu cela ? » s'exclama la capitaine.

« Parce que c'est logique. Regardez : Jules disparaît mais n'est pas tué. Ce n'est qu'après le passage du ministre à la télé qu'il meurt, plus de vingt-quatre plus tard. »

« L'hypothèse d'un lien n'est pas idiote. Mais à quel moment tout le monde est-il au courant de la disparition ? »

« La première dépêche tombe sur les fax en tout début d'après-midi. L'information est alors reprise en radio, sur Internet... Ce n'est pas encore très clair mais, apparemment, la nouvelle de la disparition est ressortie par les hôpitaux que nous avons appelés. La première dépêche est dans le dossier et elle mentionne une source médicale. »

Sans frapper, Marc Modos entra brutalement dans le bureau. Il était visiblement furieux.

« Bon, je ne sais pas quels sont les moeurs locales mais, dans mes anciennes fonctions, la règle était de la fermer au cours d'une enquête. »

Les deux autres policiers le regardèrent sans comprendre. Le commissaire par intérim jeta le journal local du jour sur le bureau de Carole Nède. En première page, la photographie portrait de Jules Fiacre occupait la place d'honneur. Le titre barrait toute la largeur : « Un maniaque a assassiné le commissaire Fiacre ». Suivaient les circonstances de la mort, à peu près exactes.

« Aucun policier d'ici ne parle à la presse mais cela n'a rien de nécessaire » tenta la capitaine pour calmer son chef.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Nous sommes en province, ici. Tout le monde connait tout le monde. Les journalistes aussi. »

Marc Modos regarda le tableau.

« Des idées ? »

« Bof. On débute sur l'affaire » osa le lieutenant.

« N'oubliez pas qu'un flic a été buté. Et salement buté. Je veux la tête du salaud qui a fait ça. »

« Jules Fiacre était notre collègue et pas seulement notre chef, alors ne vous en faites pas au sujet de notre motivation » riposta sèchement Mathieu Villette.

Marc Modos haussa les épaules et ressortit en silence. Il ferma la porte sans violence.

« Ca fait deux motifs pour retourner voir Mélissa, je crois... » sourit la capitaine.

Mathieu Villette l'interrogea du regard.

« D'abord, cette histoire de fric trouvé dans ses poches. Ensuite les journalistes au courant de tout. C'est elle la source, forcément. Elle seule était présente quand j'ai découvert le corps. »

« Tu veux que je t'accompagne ? »

« Non, fais moi plutôt une recherche documentaire sur qui aurait pu en vouloir au commissaire du point de vue judiciaire, genre un gros maniaque qu'il aurait coffré et serait sorti récemment. »

La capitaine quitta le bureau. Le lieutenant soupira et s'attela, sur son ordinateur, à une recherche

dans toutes les bases de données internes de la police comme dans les publications universitaires en criminologie. Les fichiers étaient suffisamment bien faits pour que les recherches puissent être rapides.

7

Carole Nède gara sa voiture de fonction devant le foyer pour femmes isolées où vivait Mélissa. C'était le dernier de la région : ce genre d'établissements coûte trop cher dans une zone frappée par une misère galopante. Le foyer dressait sa masse de vieux béton dont la peinture blanche s'écaillait dans l'indifférence générale. Le corps de bâtiment unique, ressemblant un immeuble d'habitation soviétique de la grande époque stalinienne, longeait une des petites rues s'échappant de la Place de l'Amiral de Jobourg. Le commissariat n'était donc pas loin : face aux zozos vivant dans les foyers, la précaution n'était pas nécessairement un luxe, du moins selon les édiles locaux.

Utiliser sa voiture pour parcourir une aussi faible distance aurait pu être le signe d'une grande paresse. Mais Carole Nède craignait de devoir encore courir la ville à la recherche de sa protégée. Et, de toutes les façons, d'autres tâches l'appelleraient ensuite qui nécessitaient son automobile. Autant l'avoir sous la main.

Carole Nède tira la poignée de la porte vitrée qui, de l'autre côté, s'ouvrait par une barre anti-panique. La policière fut surpris de la résistance que l'accès lui offrit, comme si la porte pesait des tonnes. Elle se rendit compte à cet instant que cela faisait plusieurs mois

qu'elle n'était plus venue ici, à force de courir ses filles perdues dans toute la ville. Elle avait oublié jusqu'à la résistance de la porte.

A peine la capitaine se retrouva au centre du hall d'entrée qu'une bande d'une dizaine de jeunes femmes passa en chahutant et en hurlant. La porte ne leur résista guère. Il était donc des plus utiles qu'elle fut parfaitement solide : elle n'était pas conçue pour des gens civilisés. Carole Nède soupira en les regardant sortir : elle avait reconnu au passage certaines jeunes femmes dont elle avait recueilli, dans son bureau, les pleurs en même temps que les confessions au fil des derniers mois ou des dernières années.

« Que puis-je pour vous, capitaine ? »

Carole Nède se retourna et sourit en reconnaissant son vieux copain Mustapha Alberca, le directeur du foyer.

« Salam, Mustapha » lui lança la policière en portant sa main du front aux lèvres puis au coeur avec trop de désinvolture pour un véritable salut arabe.

« Salam, Carole. Alors, l'une de mes maîtresses a encore fait des bêtises ? »

Le directeur sera la main de la capitaine.

« Je ne sais pas encore. Mais je croyais que les harems étaient interdits... »

« Oui, mais, tu sais, la République me fournit plus que ce que je ne consommerais jamais » explosa en riant Mustapha Alberca tout en emmenant Carole Nède,

le bras autour de ses épaules, vers son bureau. Ce geste amical exigeait un certain effort : la policière mesurait bien une tête de plus que le directeur. Et nombreux étaient ceux qui se demandaient comment celui-ci parvenait à maintenir la discipline dans sa boutique, mal bâti comme il était.

Une fois qu'ils furent tous deux entrés dans la pièce, le directeur vérifia rapidement qu'il n'y avait personne dans le couloir puis referma la porte avec soin. Il alla alors directement s'asseoir à son bureau, invitant son amie à prendre une chaise devant. Il avait perdu son sourire.

« Bon, quand je te vois débarquer à l'improviste ici, toi et tes copains, ce n'est jamais bon signe. Qu'est-ce qui se passe ? »

« Tu es toujours soumis au secret professionnel, mon cher Mustapha ? »

« Tu le sais bien. Bon, OK, j'ai compris : la situation est grave. Accouche. »

« Tu sais que Jules Fiacre s'est fait descendre assez salement et qu'une vedette de la télévision, Marc Modos, le remplace. »

« Jusque là, je te suis : c'est dans tous les journaux. Je ne te cacherais pas que ça fait rigoler dans les quartiers que je fréquente plus que toi. Je cite : un enculé s'est fait enculer pour de bon, c'est bien fait pour sa gueule et aussi pour son cul. »

« Merci pour la délicatesse de la citation. »

« Je t'en prie : c'est cadeau et ça me fait plaisir. »

« Marc Modos apprécie très moyennement que tous les détails se soient retrouvés dans la presse. Et, bien sûr, tout le monde soupçonne Mélissa. »

« C'est peut-être moche mais elle n'aurait rien fait d'illégal en racontant ce qu'elle a vu. Même si les baveux l'ont payé pour ça. »

« Ils n'ont plus assez de fric pour ça. Par contre, quand mes collègues ont récupéré Mélissa après son évanouissement, c'est un joli paquet de pognon qui est tombé de ses poches. Et, ça, ce n'est pas normal du tout. »

« Hum. Je vois. »

« Tu es au courant de quelque chose ? »

« Tu sais bien que si elle fait une connerie, c'est à moi qu'elle l'avouera en dernier. »

« En avant-dernier. J'aurais droit à la confession après toi. »

« C'est une gamine dans sa tête. Avouer une bêtise à son nouveau papa et à sa nouvelle maman... »

« C'est pour ça que je t'ai demandé si tu étais au courant de quelque chose, pas si elle t'avait avoué quelque chose. »

« J'ai saisi la nuance. Non, je ne peux pas dire que je sais quelque chose. »

« Mais tu te doutes de quelque chose... »

« Rien de vraiment illégal mais du moche. »

« Tu peux être plus précis ? »

« Tu sais qu'elle est absente parfois plusieurs jours ou, plutôt, quelques nuits. Et elle n'est pas la seule.

Certaines qui faisaient la même chose ont déjà disparu et j'ai signalé à tes camarades que je craignais qu'elles ne soient aujourd'hui dans des bouges là où c'est légal. »

« Tu veux dire que tes filles jouent à la pute ? Mais on n'en a jamais vue sur le trottoir près de la gare. »

« Il y a pute et pute. De la jeune fille fraîche et mignonne, ça vaut plus cher que de la pute de trottoir faisandée. Tu comprends ça ? »

« Tu n'as jamais rien fait contre ça ? »

Le directeur haussa les épaules.

« Je les ai mises en garde. Ici, elles ne sont pas en prison mais à l'abri. Je ne peux pas les empêcher de sortir ou de faire des conneries à l'extérieur. Au foyer, elles n'ont pas le droit de recevoir. Si quelque chose se fait -je n'ai aucune preuve- c'est donc ailleurs. »

« Je comprends. »

« Tu veux voir Mélissa ? »

« Oui. C'est pour ça que je suis venue. »

« Alors, tu connais le chemin. Il vaut mieux que je ne te conduise pas ou que l'on nous voit trop ensemble. Si tu lui poses des questions gênantes, je ne t'ai rien dit. »

« Entendu. »

Carole Nède se leva, sera la main du directeur et sortit du bureau en refermant doucement la porte derrière elle. Personne n'était présent dans le couloir et cela soulagea la capitaine.

Elle monta au troisième étage en utilisant les escaliers. Elle gravit les marches de béton à petite foulée, évitant d'admirer les peintures écaillées et les carreaux de verre semi-opaque souvent fêlés qui permettaient à la lumière du jour de pénétrer jusqu'à l'intérieur.

Au bout du couloir, elle s'arrêta devant une chambre qu'elle connaissait bien. Elle frappa, d'abord d'une articulation de l'index puis, n'obtenant pas de réponse, du plat de la main, et, enfin, du poing.

La porte s'ouvrit enfin pour laisser apparaître une Mélissa Madeleine nue, décoiffée et encore à moitié endormie.

« Ah, c'est toi... »

« Tu réponds toujours à poil ? »

« Il n'y a que des filles ici. Même si tu frappes à la porte de manière assez virile. »

La policière s'abstint de faire remarquer que le directeur, au moins, était un homme.

Mélissa Madeleine fit demi-tour en murmurant un « entre et ferme la porte » à peine audible. Mais l'invitée s'exécuta en silence, suivant le cul indolent de l'hôtesse allant s'effondrer sur le lit.

La chambre n'était pas plus rangée que la dernière fois. Carole Nède était toujours surprise de voir comment sa protégée parvenait à mettre autant de désordre dans moins de douze mètres carrés. Les rares placards étaient en général ouverts, débordant de vêtements non-pliées. Le sol n'avait pas dû être balayé

depuis un certain temps, la poussière y étant bien visible, et le nettoyer aurait d'abord nécessité un certain rangement pour le débarrasser de plusieurs paires de chaussures dispersées, de pochettes contenant des papiers et de sous-vêtements assez affriolants contrastant avec les jeans usés et les T-shirts mêlant la propreté douteuse et le mauvais goût certain.

Carole Nède réussit à tourner une chaise vers le lit et à s'y asseoir pour faire face à son hôtesse. Celle-ci était effondrée plus qu'assise sur le bord du lit, les mains plus ou moins jointes entre des cuisses bien écartées. La jeune femme s'adressa à la capitaine tout en se grattant le crâne, l'autre main cachant plus ou moins son sexe par une sorte de réflexe qu'on aurait pu croire de pudeur.

« Bon, qu'est-ce qui t'amène ? C'est rare que tu te pointes chez moi. »

« Tu es toujours à poil comme ça ? »

« Si t'as des pulsions homos, je peux mettre une culotte si tu veux. »

« Laisse tomber. Je ne veux pas déranger. Mais, par contre j'aimerais que tu m'expliques pour le pognon que mes collègues ont trouvé sur toi. »

Le regard de Mélissa se réveilla soudain, devenant dur.

« Les salopards m'ont enfoncé au moins quatre doigts dans la chatte et trois dans le cul pour vérifier que je n'y planquais pas de la drogue. Ils m'ont aussi fait renifler par deux chiens successifs. Ils n'ont rien trouvé. Tu es au courant ? »

« Tu veux dire que tu as été fouillé à corps, nue, par des agents masculins ? »

« Laisse tomber. »

La capitaine refréna son haut le coeur. Elle savait que certains collègues se rinçaient l'oeil pour pas cher en abusant de filles fragiles en garde à vue. Un jour, il faudrait y mettre bon ordre. Mais il y avait plus urgent.

« Tu ne m'as pas répondu pour le fric. »

« Ca ne te regarde pas. C'est mon fric. »

« Il faudrait que tu justifies de tes revenus. C'était une belle somme. Que mes collègues n'aient rien trouvé ne les empêche pas de te soupçonner. Et tu sais ce qui se passera si on te retrouve, même une seule fois, avec de la drogue, même un tout petit peu. »

« Je sais, Maman, je sais. »

« Soupire pas des conneries comme ça. Ce pognon vient bien de quelque part. »

« C'est mes économies. »

« En liquide, sur toi ? »

« Je n'ai pas confiance dans les banques. »

« Et il est où cet argent, maintenant ? »

« J'ai acheté des bons au porteur luxembourgeois, comme d'hab... »

Mélissa s'interrompit brutalement et rougit en détournant la tête. Elle se força à tousser comme si elle avait soudain atteint le stade terminal d'une tuberculose mortelle.

Quand elle se redressa, une présence lui barrait la vue. Elle était dans l'ombre de la masse colossale qui

s'était rapprochée. D'instinct, elle baissa la tête et rentra les épaules, comme si les coups allaient pleuvoir.

Carole Nède la regardait du haut de son mètre quatre-vingt. Elle regardait la fille perdue se recroqueviller devant elle. Pourtant, jamais elle n'avait levé la main sur elle. Elle n'avait jamais frappé l'une de ses filles. Elle porta ses poings sur ses hanches, attendant la suite de la confession.

Mais Mélissa s'était tue. L'horreur de son aveu l'avait tout à fait réveillée. Elle tremblait. Elle aurait pu avoir froid à force de rester nue. Elle regardait ses mains jointes aux doigts s'entortillant entre ses cuisses désormais serrées.

Au bout de quelques minutes, l'avalanche de coups qu'elle attendait n'arrivait toujours pas. Mélissa redressa légèrement la tête, montrant un visage décomposé, portant un regard humble et humide vers le sommet de la montagne de muscles qui se dressait devant elle.

8

Carole Nède n'était pas réputée pour sa féminité, sa douceur et sa décontraction. Mais sa conduite fut particulièrement nerveuse quand elle repassa devant le commissariat à vive allure, déboulant sur la place de l'Amiral de Jobourg sans marquer la petite hésitation requise par le code de la route. Une voiture en train de tourner autour du grand rond point freina mollement pour l'éviter sans avoir à changer sa direction.

Laissant sur sa droite l'Avenue du Maréchal d'Ancre courir le long de la falaise en desservant les villas ayant vue sur la ville basse et la mer, la policière s'engagea dans le Boulevard de la Gare. A mi-chemin entre ville haute et ville basse, elle prit une petite rue pour s'enfoncer dans un quartier bourgeois sans être riche, où beaucoup de fonctionnaires habitaient.

Dans une rue pas très éloignée de la demeure familiale de Marc Modos, Carole Nède s'arrêta soudain, se gara et finit son trajet à pied. Renfrognée, les mains enfoncées dans des poches de son anorak, elle songeait autant à la confession qu'elle venait de recevoir qu'à l'interrogatoire de routine qu'elle devait maintenant mener.

Jules Fiacre n'habitait pas très loin de son successeur, Marc Modos. Les pavillons, pour la plupart vieux de plus d'un demi-siècle, s'alignaient le long des

rues étroites. Depuis quelques années, la municipalité avait fait le choix de mettre beaucoup de sens uniques : il y avait ainsi la place pour garer des voitures tout en permettant un passage normal à côté.

C'est pourquoi Carole Nède s'était garée dans une rue voisine de sa cible du moment : cela lui était plus pratique que de devoir faire un vaste tour en voiture afin de parvenir jusque dans la bonne rue en respectant le code de la route. Et un peu de marche ne pouvait pas lui faire de mal, pour la calmer.

La maison se situait contre la rue. On devinait, derrière, un petit jardin aux deux arbres qui parvenaient à jaillir au dessus du toit pointu du pavillon muni d'un seul étage.

Carole Nède sonna et patienta. Il était bientôt midi et Liliane Fiacre devait être présente. La policière connaissait les habitudes très strictes de la famille Fiacre, comme les heures des repas, objet régulier de moqueries au sein du commissariat. Liliane Fiacre déjeunait à 12h30 et dinait à 19h30, avec ou sans son mari. Désormais, ce serait sans, de toutes les façons.

En effet, il ne fallut que quelques instants pour que Liliane Fiacre ouvre la porte.

« Capitaine Nède ? Veuillez entrer, je vous prie. Merci de me suivre et de refermer la porte derrière vous. »

La policière entra, prenant soin de bien s'essuyer les pieds sur le paillasson, et ferma la porte. Puis elle entra dans le petit salon à la suite de Liliane Fiacre.

Elles ne s'étaient pas rencontrées très souvent mais que la veuve du commissaire se souvienne d'elle facilitait objectivement les choses. Il était tout de même étrange que le grand bonhomme un peu replet bien qu'encore costaud se soit amouraché de cette petite bonne femme sèche, quasi-squelettique, bien que l'on devina aisément qu'elle avait été belle. A plus de cinquante ans, elle demeurait vive bien que la tristesse marquait bien sûr ses traits. Elle se forçait à sourire à son hôte : une obligation de courtoisie, même si le sourire sonnait faux.

Les deux femmes s'assirent dans des fauteuils en cuir un peu trop profonds au goût de Carole Nède. Celle-ci sortit son petit carnet de notes. Tout transpirait le confort bourgeois : la grande télévision, les fauteuils et le canapé en cuir teinté noir, les meubles en imitation d'acajou...

« Tout d'abord, je tiens à vous présenter mes sincères condoléances pour la perte de... »

« Merci, capitaine. Mais allons droit au but si vous voulez bien : depuis François Bernis et Marc Modos, tout le monde se relaie pour me dire la même chose, au téléphone ou de vive voix. C'est bien sûr une nécessité, une politesse, mais qui est bien fatigante pour une veuve récente. »

Carole Nède fut un peu étonnée de la réplique de Liliane Fiacre mais cela lui facilitait la tâche.

« J'ai pris la liberté de venir vous poser les questions de routine chez vous plutôt que de vous faire venir au commissariat. Je vous enverrai par la poste le procès-verbal et vous voudrez bien... »

« De cela surtout, je vous remercie. Je n'ai guère le goût de sortir et le commissariat respire pour moi, à chaque endroit, la présence de Jules. »

« J'ai noté votre état-civil mais il me manque votre profession. »

« Je suis psychologue, sexologue et criminologue. J'ai rencontré Jules à l'occasion d'un stage, alors qu'il n'était qu'un jeune lieutenant. J'ai un cabinet et j'exerce en libéral. Je suis également expert judiciaire et j'ai donc été amené à plusieurs reprises à travailler directement avec mon mari. J'ai fermé mon cabinet quelques jours, vous comprendrez pourquoi. »

« Bien sûr. Je n'ai jamais entendu parler de vos enfants... »

« Je n'en ai jamais eu. Jules non plus, à ma connaissance. »

La distinction possible entre le mari et la femme sur ce sujet fit sursauter Carole Nède.

« Vous voulez dire qu'il aurait pu en avoir avec une autre femme ? »

« Chacun le sait. Nous nous entendions bien sur ce sujet comme sur les autres. Je n'ai pas été en reste. En ce qui me concerne, je sais depuis l'adolescence que je

n'aurais jamais d'enfant. En m'épousant, Jules le savait. Cela nous convenait parfaitement et facilita bien des choses. »

La capitaine accusa le coup : un tel arrangement de son ancien supérieur avec les moeurs de la bonne bourgeoisie était une surprise pour elle.

« Si on excepte le cas d'un criminel se vengeant, cas sur lequel un collègue travaille actuellement, avez-vous des raisons de croire que quelqu'un en ait voulu à votre mari ? »

« Non. »

« Auriez-vous des hypothèses pour expliquer son assassinat ? »

« Je pense que cela est lié à son métier. Il a dû trouver quelque chose qu'il n'aurait pas dû. Et les criminels l'ont tué. Je ne vois pas de motif privé. »

« Classique, ce genre de cas. Mais il n'enquêtait pas lorsqu'il a disparu. Il était en train de rentrer chez lui, ici. »

« Peut-être un mauvais hasard. J'attends que vous me disiez cela, mademoiselle. »

Les deux femmes avaient jeté un coup d'oeil rapide à la pendule : il était bientôt l'heure du déjeuner de Liliane Fiacre. La capitaine remercia, salua et fut raccompagnée à la porte poliment.

En revenant à sa voiture, Carole Nède soupirait.

« Eh bien, ça s'est plutôt bien passé, finalement, cette foutue corvée. »

Elle allait démarrer quand son téléphone mobile sonna. La fiche de Mathieu Villette emplissait l'écran.

9

Liliane Fiacre, à peine la porte de la rue refermée, s'en retourna dans la cuisine. Une grande jeune femme blonde appuyait son visage contre la fenêtre et regardait le jardin. « Elle est partie » l'informa la veuve. « Elle reviendra forcément, tu le sais comme moi, Lily. »

Amélie de Saint-Alban se retourna pour faire face en souriant à Liliane Fiacre. Elle alla prendre la femme qui aurait pu être sa mère dans ses bras. Liliane Fiacre lui rendit son étreinte en commençant à pleurer.

« Allons, Lily, calme-toi. Je sais que tu aimes le respect des horaires et j'ai dressé la table pendant qu'elle t'interrogeait. »

« Merci de ton aide, Amélie. Finalement, j'avais raison de m'inquiéter quand je t'ai appelée. Tu crois que c'est à cause de notre dispute qu'il a découché et qu'il est mort ? »

« Mais non, voyons. Mais je n'ai pas encore compris pourquoi vous vous êtes disputés. L'un comme l'autre, vous couchiez à droite et à gauche. Depuis quand ça t'embêtait ? »

« Je ne veux pas que... Enfin... Je n'ai rien dit à la capitaine, tout à l'heure... »

« Ne t'inquiète pas. Ici, je ne suis pas capitaine, moi. Je suis ton amie. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

« Merci, merci pour tout. En fait, je ne veux pas qu'on remue mes doutes. J'espère qu'ils sont sans fondement. Mais quand j'ai voulu en parler avec Jules, il s'est mis en colère. Il m'a dit qu'il ne cherchait pas quel gazon maudit je broutais en son absence. Jamais il n'avait été autant vulgaire. »

« Qu'est-ce qu'il lui a pris ? »

« Je ne sais pas. La veille, il était à une soirée et une fille qui était attendue n'est pas venue. Du coup, il était de mauvaise humeur. Que je lui pose des questions a peut-être... »

« De toutes les façons, les histoires de sexe n'ont sans doute pas grand chose à voir avec sa mort. Et si c'était le cas, tu n'y serais pour rien. »

« Et toi, ton homme ne te pose pas de problème quand tu vas voir ailleurs ? »

« Non. Surtout qu'il profite aussi des minettes que je lui ramène. Il aime bien les petites délinquantes. Il a un faible pour une fille d'ici. Mignonne et habile de ses mains comme du reste, si tu vois ce que je veux dire. »

« Tu vas le rejoindre ? »

« Pas tout de suite. Je ne vais pas t'abandonner comme ça. Ce soir, je te sors. On ira au restaurant et je le rejoindrai après. »

« Il n'y a pas que les minettes que tu broutes, Amélie. Je pourrais être ta mère. »

« Chaque gazon a son charme, Lily... »

10

L'avenue du Maréchal d'Ancre partait de la place de l'Amiral de Jobourg et suivait un tracé parallèle à celui de la falaise, desservant toutes les villas du quartier le plus huppé de la ville. Construites et reconstruites au fil des siècles, la plupart adoptait cependant un style classique commun : un haut toit d'ardoises couronnant une demeure de deux ou trois étages. Les piliers et les pourtours des ouvertures étaient généralement en briques, les murs étant quant eux fait d'un conglomérat de ciment et de pierres de la région laissées apparentes.

En sortant de la ville, l'avenue devenait une grande route inter-urbaine desservant notamment le village de Saint-Alban.

Les villas les plus riches se situaient bien sûr entre l'avenue et le bord de la falaise afin de disposer d'une vue plongeante sur la ville basse et l'horizon maritime. D'autres villas et des immeubles plus modernes se situaient de l'autre côté de l'avenue, tentant de profiter de l'espace entre les villas d'en face pour disposer également d'une belle vue.

La plupart des rues partaient vers l'intérieur de la ville haute, même si quelques unes descendaient au prix de multiples lacets vers la ville basse. Une dizaine d'escaliers publics, plus ou moins entretenus, permettaient également de rejoindre les quartiers industrieux et la plage.

La police avait bloqué l'une des petites rues en lacets. Un car et plusieurs voitures aux couleurs des forces de l'ordre bouchaient la rue. Les gyrophares bleus illuminaient les murs gris. Dans le périmètre ainsi isolé, plusieurs voitures banalisées s'étaient arrêtées.

Carole Nède évita à ses collègues d'écarter leurs véhicules : elle se gara sur l'avenue puis rejoignit le reste de la troupe à pieds. Un agent de terrain en uniforme, de faction, la salua, sans qu'elle ait besoin de lui présenter sa carte. Il l'invita à rejoindre Marc Modos et Mathieu Villette qui regardaient une voiture garée dans la montée.

« Monsieur le commissaire... »

« Un agent en charge du contrôle des tickets de stationnement a dressé un procès-verbal pour dépassement de durée payée ce matin. En l'entrant dans le système informatique, il y a eu une alerte. Voici donc la voiture de Jules Fiacre. Nous attendons l'unité scientifique et technique pour l'embarquer sur une dépanneuse. »

« On a retrouvé quelque chose dans les alentours ? »

« Non. »

Carole Nède jeta un oeil derrière le pare-brise et remarqua quelque chose de bizarre.

« L'agent s'est trompé : ce n'est pas un dépassement mais une absence de ticket. Le ticket qui est derrière le pare-brise date de plus de trois jours mais

provient du parking du centre commercial. Ce n'est pas un ticket de cette zone. »

« Je ne vois pas le commissaire jouer les idiots et ne pas payer le stationnement » hasarda Mathieu Villette.

Marc Modos conclut aussitôt : « ce qui signifie que cette voiture a été placée là par l'assassin ou que Jules Fiacre n'a pas eu le temps d'aller chercher un ticket après s'être garé. »

Mathieu Villette s'empressa de noter l'élément dans un carnet qu'il conservait toujours sur lui.

Les deux « astronautes » de la police scientifique firent toutes sortes de vérifications, notamment d'empreintes digitales, sur toute la carrosserie avant que la dépanneuse n'embarque la voiture de Jules Fiacre. Les agents de terrain surnommaient ces spécialistes d'astronautes à cause, bien entendu, de leur tenue intégrale blanche. Ils en jouaient d'ailleurs. Ils revêtaient toujours la combinaison étanche même quand cela n'était nullement nécessaire : cela faisait partie du décorum. Tout le monde aurait été déçu s'ils s'étaient promenés en civil ou même en uniforme normal.

Pour la même raison, Mathieu Villette leur avait demandé l'autorisation de manger des sandwiches sur place, avec le risque de laisser des miettes partout. Le groin d'acier du responsable de section scientifique s'était abaissé à plusieurs reprises pour confirmer

l'autorisation. Personne n'avait souri sur le moment. C'était la procédure, la Sainte Procédure.

Carole Nède soupira en mordant dans son sandwich lorsque son adjoint vint lui confirmer la possibilité de manger sur place. Marc Modos avait, lui, déjà disparu. Sans doute était-il reparti au commissariat.

11

Tandis que le car de policiers repartait à la suite de la dépanneuse embarquant la voiture de Jules Fiacre, les différentes équipes se dispersaient, usant chacune de leur propre véhicule.

Mathieu Villette se trouvait à côté de sa chef, seul.

« Carole, tu peux me remmener ? J'étais venu avec le commissaire. »

« Bien sûr, Mathieu. On en profitera pour causer. »

Les deux policiers remontèrent la petite rue jusqu'à l'avenue. Ils s'apprêtaient à monter dans la voiture de service de Carole Nède quand le téléphone de celle-ci sonna de nouveau, avec l'identifiant du commissariat.

En raccrochant, elle annonça à son équipier : « les pompiers ont découvert un truc pas catholique chez André Leloup. Le commissaire nous demande d'y passer, étant donné qu'on est à côté. Il envoie aussi des astronautes spécialisés en balistique. »

« En balistique ? » s'étonna Mathieu Villette.

La villa d'André Leloup était tellement proche que les deux policiers y allèrent à pied, laissant la voiture où elle était. Patron de la Clinique du Grand Large, des Laboratoires Leloup et de diverses

entreprises associées, il était une sommité bien connue de la ville. Sa réputation internationale était par contre surtout liée à ses travaux en virologie qui l'avaient placé plusieurs fois sur les listes de candidats au Prix Nobel de Médecine. A tous points de vue, cet homme était un notable.

Le grand portail perçant le haut mur en pierres de la région était ouvert. A l'intérieur, une ambulance et une voiture d'officiers des pompiers s'étaient garées dans la petite cour en contrebas couverte de graviers blancs. Les deux policiers descendirent la rampe bétonnée qui épousait la pente du terrain et traversèrent l'espace de gravillons en faisant un bruit de tous les diables. Ce bruit était, souvent, le but de ce genre d'agencement : nul ne pouvait s'approcher de la porte sans qu'on ne l'entende. Carole Nède salua deux pompiers fumant une cigarette en s'appuyant sur le capot de l'ambulance.

Très classique pour la région dans son style, la villa elle-même montrait en fait son premier étage au niveau de l'avenue. Le rez-de-cour constituait le véritable niveau bas du bâtiment. Percé de grandes baies vitrées, il donnait sur la cour aux gravillons et, plus loin, sur une vaste pelouse en pente douce fermée par un muret. Au delà, on pouvait admirer la mer au loin.

Carole Nède ouvrit la porte du rez-de-cour et entra, suivi par son adjoint. Ils se retrouvèrent dans un salon moderne aux meubles en bois clair et aux vastes fauteuils en cuir blanc. Les murs blancs étaient couverts de bibliothèques où l'on apercevait d'innombrables

couvertures en cuir repoussé et frappées de lettres d'or. Certains livres étaient récents, d'autres semblaient extrêmement anciens.

Si quelques fauteuils étaient rassemblés autour d'une table basse, personne ne s'en préoccupait. Trois pompiers, dont un officier, s'étaient regroupés à côté d'une table à manger. Plusieurs chaises étaient renversées sur le sol.

En se retournant, l'officier des pompiers adressa un sourire professionnel à Carole Nède tout en lui tendant la main.

« Capitaine Gérard Hauteville. Je commande ce détachement. »

« Capitaine Nède. On m'a demandé de passer. Qu'avez-vous trouvé qui... »

Le pompier s'écarta et montra le tapis, ce qui lui évita bien des explications.

Le corps d'André Leloup était allongé sur une grande fourrure couleur crème, d'ours ou de renne peut-être, les bras plus ou moins en croix. Il avait la bouche ouverte et sa tête était cerclée d'une flaque de sang. Il tenait un révolter dans sa main droite. Un petit trou était visible sous la naissance de la mâchoire, à la limite de la gorge. Il manquait d'ailleurs un morceau de l'articulation droite de la mâchoire. Mais le sommet de son crâne, lui, semblait avoir presque totalement disparu.

« Je vois » murmura Carole Nède.

Puis, elle s'écria à la cantonade : « que personne ne touche à rien. On va attendre la police scientifique. »

Enfin, s'adressant à l'officier des pompiers, elle lui demanda : « qui vous a appelés ? »

« La femme de ménage. Nous étions venus avec deux ambulances, au cas où, devant l'état psychologique évident de la personne qui nous a appelés. La première est repartie avec cette pauvre femme en pleine crise de nerfs. Nous avons constaté le décès et nous attendons votre autorisation pour le bouger et l'emmener à la morgue. »

« Suicide ? »

« Ca serait bizarre pour un médecin d'utiliser un revolver pour ça, surtout en tirant de cette façon. Il a, à disposition, des produits pour faire ça plus efficacement et sans douleur. Et il ne peut pas ignorer comment se tirer une balle dans la tête pour que la mort soit certaine, immédiate et sans douleur. A mon avis, un suicide est douteux. »

Une demi-heure plus tard, un astronaute se relevait d'un rapide examen du corps et retira son masque pour s'adresser à la capitaine.

« Je vous confirme que c'est un meurtre. Sans doute lors d'une bagarre. Le tir a eu lieu alors que l'arme était située au niveau de la poitrine. La détonation a brûlé le gilet en cachemire. C'est très sensible à la brûlure, le cachemire. C'est très sensible à tout, en fait, et j'ai interdit à ma femme d'en acheter. La balle doit

être quelque part dans le plafond. On va la chercher. Sur l'arme, on ne trouve que les empreintes digitales du mort. C'est la balle qui l'a tué : ce n'est pas une mise en scène. »

« Il est mort quand ? » hasarda Carole Nède.

« Je vais faire des examens plus poussés quand il sera chez nous mais, à vue de nez, je dirais deux jours. »

« La femme de ménage nous a dit venir deux fois par semaine depuis une quinzaine d'années, peu après le divorce du mort » compléta le capitaine des pompiers.

12

Carole Nède semblait perdue dans ses pensées tout en conduisant. Mathieu Villette, assis à la place du passager, la sortit de sa rêverie.

« Eh bien, Carole, ça fait beaucoup de morts en peu de temps pour notre petite ville. Deux morts en deux jours. Il y a recrudescence de meurtriers. »

« Je pense que l'enquête va être confiée à Jean-Marc. On ne peut pas s'occuper de deux enquêtes à retentissement médiatique comme ça. »

« Tu sais bien qu'il est sur cette histoire dans le port. Marc Modos ne va pas le décharger. Non, ça sera pour nous. »

« Eh bien... » soupira la capitaine.

Puis elle se reprit : « au fait, tu as trouvé quelque chose sur les ennemis professionnels de Jules Fiacre ? »

« Non, rien. Les seuls qui auraient des raisons d'en vouloir personnellement au commissaire sont sous les verrous depuis longtemps et encore pour pas mal d'années. Aucun ne s'est évadé. Et quelques uns sont sortis depuis suffisamment de temps pour qu'on ne les soupçonne pas d'avoir voulu, soudain, comme ça, descendre le commissaire. »

« Tu as gagné le droit de faire une recherche documentaire sur André Leloup en attendant qu'une autre équipe prenne le relais. »

« Dire que je suis entré dans la police parce que j'étais bon sportif... »

13

A l'horizon, le soleil d'hiver était couché depuis déjà longtemps mais il persistait une lueur rougeâtre éclairant la mer et les nuages les plus lointains. Au dessus de la plage, seule la pâle et blanche lumière de la Lune pouvait se frayer parfois un chemin entre des petits nuages de temps froid et sec.

Engoncé dans son manteau sombre en drap anglais, les mains cachées par des gants fourrés, Stanislas Japet cessa un instant d'admirer l'horizon pour se retourner vers ses deux compagnons.

« Eh bien, plutôt que de continuer à nous transformer en glaçons, que diriez-vous d'entrer dans le restaurant ? »

Restant appuyé sur la rambarde séparant la plage, en contrebas, de l'avenue du front de mer, qui jouait ici un rôle de digue, Robert Leduc n'était pas moins frigorifié mais s'exprima avec son flegme habituel.

« Mon cher Stanislas, je crois que j'ai bien raison de dire que vous êtes inaccessible à la véritable beauté, comme celle de la fin de ce coucher de soleil sur la mer, vous perdant dans des descriptions lourdes et sans intérêt... »

« Vous ne changerez jamais ! » explosa en riant le troisième comparse, Hugues Rampur.

Celui-ci emmena ses deux amis à sa suite, cessant là leur admiration du paysage marin qui,

désormais, était de toutes les façons englouti plus par la nuit que par l'océan. Les trois hommes mûrs, ayant depuis longtemps dépassé la soixantaine, marchaient le long de la rambarde, les mains dans les poches de leurs épais manteaux, cols relevés, caches-nez serrés autour de leurs gorges et têtes recouvertes de chapeaux. Leurs tenues n'étaient guère propices à ce que des passants les reconnaissent mais, dans l'après-midi, des autographes leur avaient été demandés par trois fois.

Hugues Rampur, qui demeurait à Morbourg depuis quelques années, était à chaque fois le premier à être reconnu. L'écrivain et dramaturge avait fui l'agitation de la capitale pour tenter de retrouver l'inspiration. Mais la critique n'était pas satisfaite pour autant : le souffle de ses jeunes années l'avait bien quitté.

Après une longue carrière dans la presse écrite, Robert Leduc animait quant à lui une émission télévisée littéraire à succès. Il y tentait régulièrement de démontrer que le remplacement de la fraîcheur par la maturité n'était pas forcément une perte dans l'oeuvre de son ami.

Enfin, le doyen du groupe, Stanislas Japet, avait assisté à l'émergence des carrières de ses deux compagnons depuis les hauteurs de l'Olympe littéraire où il résidait déjà à l'époque. Entré à l'Académie depuis quelques années, il avait préféré rester résider dans la capitale plutôt que de se retirer sur des terres provinciales à l'exemple de leur hôte de la soirée. Leur

éditeur commun, Anselme Granzi, les avait présentés l'un à l'autre plus de vingt ans auparavant. Et ils s'étaient liés d'une amitié certaine qui tranchait avec l'hypocrisie de mise dans le milieu littéraire.

Traversant l'avenue, le petit groupe se dirigea vers l'Auberge du Port. Dernière construction ancienne de ce quartier de la ville, il s'agissait d'une sorte de vaste chaumière reliée par des couloirs-vérandas modernes à des dépendances du style du bâtiment principal répartis autour d'une vaste cour pavée. L'endroit avait jadis appartenu à une famille d'armateurs qui détenait ainsi une ferme à proximité de leurs bateaux. Du lait frais pouvant être transformé rapidement en crème, des poissons et des fruits de mer tout juste pêchés, des fruits de l'intérieur des terres stockés là dès leur cueillette avant d'être expédiés par bateaux... Tout cela avait constitué l'ordinaire de cette riche famille et restait celui des clients du lieu.

En fait, tout l'intérieur des bâtiments avait été entièrement reconstruit, les vieux murs ne servant plus que de décors. Outre le restaurant coté parmi les meilleurs du pays, l'endroit proposait une trentaine de chambres dans les dépendances. Stanislas Japet et Robert Leduc avaient réservé une chambre sur place pour y passer la nuit. Repartir le lendemain après-midi leur avait semblé plus sage, ne serait-ce que pour goûter le petit-déjeuner réputé du lieu où les habituelles viennoiseries avaient été remplacés par des gâteries à

base de pomme, de cannelle et d'un pain traditionnel local à mie dense, sans oublier un café de Colombie venant directement des producteurs par bateau.

Lorsque les trois amis franchirent le seuil, le patron -qui les attendait- vint à leur rencontre et s'occupa lui-même de prendre leurs vestiaires. Puis il les installa à une table un peu isolée bien que bénéficiant d'une fenêtre donnant sur la plage.

Tout en dégustant un cocktail fait d'un mélange de jus de poire et d'un alcool de pomme local, Hugues Rampur, Stanislas Japet et Robert Leduc devisaient joyeusement.

« Mais au fait, Robert, que devient ta fille Adélaïde ? Anselme m'en a parlé... »

« Eh bien tu sais tout par conséquent. Elle demeure maître de conférence en littérature galante du Moyen-Age et de la Renaissance mais va publier chez Granzi son premier roman. »

« Et de quoi s'agit-il ? »

« Une histoire policière qui se déroule dans un monastère. Celui-ci dispose d'une bibliothèque où il y aurait un exemplaire -interdit- de l'*Art d'Aimer* d'Ovide. Et, pour empêcher qu'on le retrouve, les meurtres s'accumulent... »

« Quelle imagination ! »

« J'ai lu les épreuves et j'aime assez. Elle reste un peu jeune mais c'est prometteur... »

Minuit allait bientôt sonner quand le groupe se dispersa. Après avoir goûté les meilleurs vins de la cave, chacun bénéficiait d'un certain brouillard. Hugues Rampur choisit de faire appeler un taxi pour rentrer chez lui. Ses deux compagnons, quant à eux, zigzaguèrent jusqu'à leurs chambres, poursuivant, en parlant un peu fort, les plaisanteries de fin de repas.

Le taxi s'arrêta devant la villa de l'homme de lettres, presque à l'extrémité de l'Avenue du Maréchal d'Ancre. Quelques mètres plus loin, l'avenue devenait une route interurbaine sans la moindre maison durant plusieurs kilomètres. Jusqu'au village de Saint-Alban, il n'y avait guère que quelques fermes, parfois transformées en maisons de campagne. La demeure d'Hugues Rampur était déjà un peu isolée. Il l'avait d'ailleurs choisie pour cela.

Construite au bord de la route, elle ne possédait qu'un seul étage sur un rez-de-chaussée. Il n'y avait pas même de cave et son grenier n'était pas suffisamment haut pour être aménagé. Mais, pour un homme vivant seul depuis des années, c'était déjà bien grand.

L'écrivain mit quelques secondes à réussir à ouvrir sa porte. Il semblait en effet que la serrure ait choisi de suivre le doux mouvement des flots.

Hugues Rampur déposa son manteau dans l'entrée, retira ses chaussures et les remplaça par ses charentaises adorées. Puis il se dirigea vers sa chambre, au premier étage, ratant quelques marches sur le chemin.

En franchissant le seuil de la pièce, il alluma la lumière. Il fit face au mur principal, les poings sur les hanches et s'esclaffa.

« Ah, c'est le dernier soir que je couche dans une chambre avec cette tapisserie rose aux décors de velours. Demain, hop, les cadres seront démontés et le tapissier vous remplacera par cet adorable décor que j'ai trouvé chez l'antiquaire l'autre jour. Près de cinq ans que je cherche de quoi vous remplacer, saloperies. »

Continuant de rire, il fit le tour de la pièce des yeux afin d'en embrasser l'horreur une dernière fois. Son sourire se figea au niveau d'un lourd rideau. Quelqu'un était caché derrière. Il aperçut au niveau du sol des chaussures.

Sans rien dire, Hugues Rampur se précipita vers sa table de chevet et ouvrit le tiroir. Il était vide.

« C'est cela que vous cherchez, Monsieur Rampur ? »

C'était une voix féminine. Mais pas douce, non. Autoritaire, chargée de haine.

L'écrivain se retourna pour faire face à son adversaire sorti de derrière le rideau. Sa tenue sombre était complétée par une cagoule noire mais ses formes trahissaient son sexe. La femme portait des gants de latex comme ceux qu'utilisent les chirurgiens. Et elle visait l'artiste avec son propre revolver.

Instinctivement, Hugues Rampur leva les mains.

« Vous aimez les armes, Monsieur Rampur, n'est-ce pas ? Vous aimez poser leur canon sur la tempe d'une jeune fille à genoux en train de vous gratifier d'une fellation, n'est-ce pas ? Vous aimez aussi qu'elle vous menace avec quand vous allez et venez entre ses reins. Qu'elle vous assure qu'elle va vous tirer dessus si vous ne la tirez pas mieux que ça. Ca vous excite. Je savais que vous disposiez de cette arme dans le tiroir de votre table de nuit. Elle vous est nécessaire pour vos petits jeux. »

L'écrivain cherchait à se remémorer une silhouette qui aurait tenu un rôle érotique dans les mois passés et qui pourrait être son agresseur. Sans succès. Mais il commençait à baisser les mains.

« Il n'y a pas de balles dans le revolver, par précaution, un coup est si vite parti... »

« La boite de munitions était à côté. Je me suis donc permis de le charger. »

L'écrivain releva les mains avec un frisson d'horreur dans le regard.

« Mais qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Je n'ai pas d'argent ici. »

« Je ne veux pas de votre argent. Pas même des bons au porteur luxembourgeois anonymes que vous récupérez régulièrement. Et vous savez pourquoi je suis là. Vous lisez les journaux et vous écoutez la radio, non ? »

« Après Jules et André, c'est mon tour, c'est ça ? »

« Exactement. »

« Pourquoi vous n'avez pas tiré lorsque je suis entré ? Vous voulez me laisser le temps de fuir ? »

« Non. Je veux vous laisser le temps de parler. »

« Et pourquoi voudriez-vous que je vous dise quoi que ce soit ? Pour que vous me fassiez grâce ? »

« Je ne vous ferai pas grâce et si vous tentez de quitter cette pièce ou d'appeler à l'aide, je vous abats aussitôt. Je vous laisse juste une occasion de soulager votre conscience et d'aider à ce que tout cela s'arrête. »

14

Marc Modos n'aimait pas être surpris au milieu de la nuit. Ses réflexes professionnels furent même mis en échec : le bras qu'il avait projeté contre l'individu dont l'approche l'avait réveillé avait été bloqué.

« Calme toi, mon chou. C'est moi. Je t'avais dit que je passerai dans la nuit. »

« Bon sang, Amélie, tu pourrais prévenir : j'ai un téléphone... »

« Pourquoi te priver d'une demi-heure de sommeil alors que j'ai les clés ? »

« Et la lampe de chevet ? »

« Voilà. »

Et la lumière fut. La jeune femme blonde venait d'allumer. Elle lui souriait en le regardant dans ses yeux ensommeillés. Mais, elle, visiblement, n'avait pas envie de dormir. Elle s'était déjà à moitié déshabillée en silence.

« Pas de Muriel ? » s'étonna-t-elle.

« Non, je n'ai pas réussi à la joindre. Et j'ai eu un peu d'occupation. »

Elle abrégea les reproches en posant ses lèvres sur celle de l'homme tout en glissant sa main droite sous les draps afin de réactiver ce qu'elle attendait de lui.

15

« C'est tout de même incroyable ! » s'exclama Mathieu Villette.

Carole Nède porta sur lui le même regard qu'elle utilisait face à ses protégées quand celles-ci avaient commis quelque bêtise.

« Il y a un mort, ici, alors du calme. »

Le cadavre de Hugues Rampur était dans une position pour le moins étonnante, comme s'il avait été à genoux, les mains jointes pour une dernière prière, lorsque la balle était entrée entre les deux yeux en faisant exploser l'arrière du crâne. Il y avait des traces de pleurs séchés sur les arêtes du nez. Il savait qu'il allait mourir.

Les astronautes analysaient, les photographes photographiaient... Une scène banale. Mais un peu trop fréquente ces temps-ci pour l'être vraiment.

Mathieu Villette reprit sa diatribe. « Tout de même : trois assassinats en trois jours et on nous colle les trois enquêtes. Il n'y a pas eu autant de morts violentes en plus d'un an dans toute la ville. Les copains pourraient prendre leur part, non ? »

« On s'expliquera avec le commissaire tout à l'heure. Pour l'instant, note. C'est l'équipe de nuit qui l'a découvert. Vers deux heures du matin, le téléphone qui est dans l'entrée a été utilisé pour appeler la police. Le seul bruit qui a été entendu par l'agent de garde, ça a été

un coup de feu. Le temps de remonter d'où venait l'appel, de forcer la porte, de fouiller la maison... et on nous a réveillé à six heures du matin pour venir constater et démarrer l'enquête. Quand l'équipe de nuit est arrivée, le corps était déjà froid. Aucun tableau original n'a été décroché et aucun bibelot précieux ne semble avoir disparu. Il n'y a pas plus de trace de fouilles des meubles. Si l'assassin est venu pour prendre quelque chose, il savait exactement quoi et où. Et il a été discret. »

Un des astronautes retira son masque pour s'adresser à la capitaine et au lieutenant.

« Bon, le pistolet trouvé dans l'entrée à côté du téléphone est du bon calibre. C'est probablement l'arme du crime. La balle qui a tué la victime semble avoir été tirée par la même arme que celle qu'on a retrouvée dans le mur de l'entrée. On va faire les tests, par mesure de précaution, bien sûr. Les seules empreintes digitales sont celles de la victime. Pour la tuer, le coup a été porté quasiment à bout portant. Je dirais à peu près trente centimètres. Vous aurez mon rapport complet d'ici environ deux jours, sauf si on continue de me déranger sans arrêt pour de nouveaux meurtres. »

Il n'attendit pas de réponse, remit son masque et commença à installer le cadavre sur le brancard qui venait d'arriver.

Mathieu Villette redressa le nez de son carnet de notes pour s'adresser à sa chef.

« Il y a un truc que je ne comprends pas. C'est l'assassin qui nous a appelés ? »

« Ca en a tout l'air, en effet. »

16

Mathieu Villette marchait en tête, toujours furieux. Dans les couloirs et les escaliers du commissariat, Carole Nède avait du mal à suivre et devait parfois courir. Il frappa à la porte de Marc Modos.

« Entrez. »

Le lieutenant s'était déjà approché du bureau en saluant son chef quand la capitaine franchit à son tour le seuil. Elle referma la porte derrière elle.

« Monsieur le commissaire, je ne comprends pas pourquoi nous devons nous coller trois affaires aussi grosses que trois meurtres de personnalités. Il faudrait répartir la charge entre... »

« Lieutenant, j'ai confié ces trois affaires à la même équipe, à savoir la capitaine Nède et vous même, parce que de toute évidence elles sont liées et n'en forment qu'une seule. »

« Pardon ? Vous pensez sérieusement à un tueur en série ? Ici, à Morbourg ? »

« Il y a des tueurs en série partout mais je ne sais pas si c'est le terme approprié. Capitaine, qu'en pensez-vous ? »

Carole Nède s'était assise, attendant la fin de l'explication entre son subordonné et son supérieur hiérarchique.

« Il est certain qu'il y a des points communs : meurtres par balles, avec les armes des victimes, profils de notables, pas de cambriolage apparent... Mais aucun n'a le même métier, n'est issu des mêmes cercles. »

Marc Modos reprit : « durant des années, il n'y a eu aucun meurtre de ce genre dans cette ville et là, brutalement, trois en trois jours. Vous croyez vraiment, lieutenant, que cela peut être un hasard ? »

« Il n'empêche qu'à deux... » essaya le lieutenant.

« Vous n'êtes pas que deux. Je suis l'affaire de très près, croyez moi. Et j'ai lancé des investigations complémentaires. Je vous tiendrai au courant. Faites en de même de toutes vos initiatives. Votre équipe me rapporte directement. Mais je n'exclus pas qu'il s'agisse d'une diversion : les hommes qui sont sur les affaires dans le port ne bougeront pas de leur affectation. Il n'y en a plus pour longtemps, je pense. »

Carole Nède soupira : « Notre véritable problème est que nous n'avons pas le plus petit début d'élément de piste, pas même une idée de mobile. »

« Le juge d'instruction a été nommé officiellement ce matin. Il va lancer les perquisitions, remonter les informations sur les comptes bancaires, etc. Je l'ai eu au téléphone tout à l'heure. Il veut vous voir chez André Leloup en début d'après-midi pour une fouille complète de la maison. Même chose ensuite chez Hugues Rampur, soit dans la foulée, soit demain matin. »

« Qui est-ce, ce juge ? » demanda Carole Nède.

« Lionel Longemer. Vous le connaissez bien, je crois ? »

« Oui, en effet » admit Carole Nède. C'est avec lui que la capitaine traitait la plupart des affaires concernant ses filles perdues. Inflexible mais juste. Intelligent aussi.

17

« Eh bien, j'ai appris la tragique nouvelle par la télévision, ce matin, quand je me suis réveillé » admit Stanislas Japet.

« Il est alors venu me réveiller en tambourinant à ma porte et m'a informé à mon tour » compléta Robert Leduc.

Mathieu Villette nota les déclarations. A peine informé par la brigade de nuit, l'éditeur avait envoyé un communiqué à tous les médias. Marc Modos était une nouvelle fois furieux, bien entendu. Et il s'était chargé de protester en personne auprès d'Anselme Granzi.

Installés dans le business center de l'Auberge du Port, fermé aux autres clients pour l'occasion, ce qui avait provoqué quelques esclandres, Carole Nède et son équipier cuisinaient les deux vedettes depuis quelques minutes déjà.

Mais ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer les boiseries admirablement restaurées et de déguster les quelques pâtisseries apportées par le patron de l'établissement en personne. Il y a décidément des endroits plus agréables que d'autres pour mener des enquêtes.

La capitaine reprit son interrogatoire.

« Hugues Rampur vous a-t-il semblé inquiet durant la journée ? »

« Non, pas du tout » répondirent à l'unisson les deux témoins.

« Avez-vous une idée de qui pourrait lui en vouloir ? Un rival en écriture, peut-être ? »

Stanislas Japet soupira. « Assassiner un rival n'est plus de mode, vous savez. Non, pour ma part, je ne vois pas. »

Robert Leduc haussa les épaules avant de donner sa propre interprétation des faits.

« Une coucherie ? Une histoire d'argent ? C'est peut-être très basique, vous savez. »

« Monsieur Leduc, depuis combien de temps connaissiez-vous la victime ? »

« Une vingtaine d'années. A l'époque, il était marié à une dame dont j'ai oublié le nom. Elle était riche, c'était son seul atout je crois. Mais Hugues était un chaud lapin. Alors, évidemment, cela n'a pas duré très longtemps. Moins de dix ans en tous cas. »

« Il la trompait ? »

« Beaucoup. Avec des jeunettes, pauvres de préférence. Des soubrettes. Des clochardes parfois. Il n'hésitait pas à partir en province pour cela. Je crois même que c'est ainsi qu'il a connu Morbourg. Il disait qu'il y avait beaucoup de jeunes filles disponibles pour pas cher ici. »

« Je vois » soupira Carole Nède.

Mathieu Villette osa une question plus personnelle : « est-ce que vous l'accompagniez parfois dans ses virées, messieurs ? »

« Oh non, jamais ! » s'indignèrent ensemble les deux témoins.

« Pourquoi ? »

Stanislas Japet grommela des choses peu compréhensibles sur la morale, le besoin d'être irréprochable pour avoir une chance d'entrer à l'Académie, qu'il n'avait plus l'âge de ces choses... Robert Leduc fut plus clair : « je suis fidèle à ma femme. Nous nous aimons. Et, également pour des motifs professionnels, je ne peux pas me permettre le moindre scandale. Ce serait la fin de ma carrière. Il ne m'a jamais rien proposé, du reste. »

18

La première fois que Carole Nède avait rencontré Lionel Longemer, elle avait cru s'être trompé de bureau, entrant par inadvertance dans un centre des impôts ou bien dans une succursale d'une entreprise de pompes funèbres. Il ne souriait jamais mais restait toujours courtois. En fait, son expression était éternellement neutre. Personne ne savait jamais s'il était de bonne ou mauvaise humeur, en admettant que ces concepts s'appliquent à cet homme entre deux âges, de taille et de corpulence moyennes, ainsi qu'à la courte chevelure sombre sans être noire. Sa peau blême aurait pu être celle d'un vampire mais le juge pouvait se promener en plein soleil sans le moindre embarras, et sans bronzer bien entendu.

Il parlait d'un ton perpétuellement constant, sans jamais donner prise aux insultes les plus vulgaires des voyous de bas étages comme aux minauderies de filles perdues. Il posait des questions, parfois complaisantes, parfois incisives, sur le même ton. La panique gagnait tous les suspects qu'il traitait. Sur un lieu de crime, il donnait des ordres précis aux forces de l'ordre, notant sans cesse dans son carnet les idées qui lui venaient ou bien les constatations qu'il faisait.

Carole Nède avait beau travailler avec lui depuis des années, elle ignorait tout de ce petit juge en dehors

de ce qu'elle pouvait voir par elle-même durant leur travail commun.

Lionel Longemer observait le sol en tapotant le bout de son crayon sur ses lèvres, signe qu'il réfléchissait. Le corps d'André Leloup avait été emporté, bien sûr, ainsi que le tapis plein de sang sur lequel le cadavre reposait. Mais le plancher portait encore la marque de la mare de sang.

Le juge leva la tête pour observer la table et les chaises. Il remarqua simplement : « la victime s'est battue, bousculant la table et les chaises. »

Puis, sans cesser de tapoter son crayon sur ses lèvres, il commença à déambuler dans l'immense villa, suivi par Carole Nède. Mathieu Villette perquisitionnait deux niveaux au dessus, dans le bureau de la victime. Des policiers avaient envahi la demeure et presque chaque pièce possédait au minimum un planton.

Sans qu'ils ne se soient transformés en astronautes, les policiers et le juge portaient tous des gants de latex. Le serrurier qui attendait, assis sur le capot de sa voiture dans la cour, les avait retirés. Pour se griller une cigarette, c'était mieux. Pour l'instant, il n'avait guère eu de travail, à part valider le fait qu'aucune serrure n'avait été forcée.

« Et par là ? » demanda soudain Carole Nède.

Le juge se retourna et regarda la porte que Carole Nède montrait. Située sous l'escalier central, elle portait une serrure et était peinte de la même couleur que les murs environnant, pour être discrète mais sans plus.

« La cave ? » interrogea le juge.

Carole se contenta de hausser les épaules. Puis elle tenta d'ouvrir pour vérifier. Le pêne était poussé.

« Appelez le serrurier. »

Obéissant au juge, Carole prit son téléphone mobile. Elle rappela le numéro du serrurier qui attendait dans la cour. Quelques secondes plus tard, il approchait de la porte, portant sa lourde caisse à outils tout en enfilant ses gants de latex.

La serrure ne lui résista qu'une minute à peine.

« Pas solide ce truc » maugréa l'homme de l'art.

Carole Nède tira la porte, révélant un escalier descendant effectivement dans la cave de la maison. Un interrupteur sur le mur permit au juge d'allumer la lumière.

L'escalier était propre et bien entretenu. Les murs plâtrés et peints auraient pu être ceux des étages supérieurs. Comme entre ceux-ci, les marches tournaient et on ne pouvait voir du rez-de-cour l'endroit où débouchait l'escalier.

Carole Nède suivit le juge. Le serrurier s'abstint, signalant qu'il retournait à sa voiture. La capitaine faillit bousculer Lionel Longemer : il s'était arrêté sans prévenir au débouché des marches. Pour la première fois

depuis longtemps, il n'était pas parvenu à dissimuler qu'il était surpris.

Enfin, il avança, permettant à Carole Nède de le rejoindre.

La cave ne ressemblait pas vraiment à une cave. Il s'agissait d'une pièce sans fenêtre. On devinait bien, au fond, la marque d'un ancien soupirail mais il avait été condamné et il ne restait qu'une ventilation mécanique se déclenchant avec un petit ronronnement de temps en temps.

Le sol était entièrement dallé : de grands carreaux blancs, faciles à laver. Les murs étaient également parfaitement peints, en blanc également, donnant à l'endroit comme un air d'hôpital.

Il y avait d'ailleurs au centre une sorte de table d'opération comme on en trouve dans les blocs chirurgicaux. Munie d'attaches de cuir permettant d'immobiliser les membres du patient et de bras métalliques réglables dotés d'étriers obstétricaux, elle semblait dater de quelques années. Sans doute une récupération d'une clinique détenue par le propriétaire des lieux.

Sur le pourtour de la pièce, il y avait des divans ordinaires, couverts de tissus de velours rouges, sur trois des murs. Une douzaine de personnes aurait pu s'asseoir sans être gênée. Mais, sur le mur du fond, face au débouché de l'escalier, le décor était différent. Il était typique d'un atelier sadomasochiste : une croix de Saint

André était fixée au mur, avec ses attaches. Un râtelier comprenait divers instruments : fouets, cravaches, pinces à seins, baillons, cagoules...

Dans un coin, il y avait une sorte de grosse caisse en bois comportant un couvercle sur le dessus, le tout monté avec soin et couvert de carreaux de porcelaine blanche. Juste à côté, un réfrigérateur de taille familiale ronronnait doucement. Les deux meubles étaient fermés par des verrous. Enfin, au dessus de la caisse, un petit coffre-fort bien visible était scellé dans le mur.

19

Le sourire du Père Benoit Ramadier était autant appuyé et professionnel que celui de Patrice Karamazov mais cependant bien différent. Essayiste, polémiste et star médiatique, le curé de Saint Mathurin du Port, à Morbourg, avait été envoyé par sa hiérarchie dans ce qui aurait dû être un trou paumé, voire une oubliette. Le talent du prêtre avait transformé l'exil en tribune. Il était assoiffé d'une lumière qui n'était pas celle de Dieu mais plutôt celle des projecteurs.

Et cela déplaisait beaucoup à la hiérarchie catholique. Ce n'était pas la seule chose qui déplaisait, d'ailleurs. Mais l'époque n'était plus à saisir les prêtres indisciplinés pour les enfermer dans un monastère isolé sur une montagne enneigée, voire pour les faire griller sur un bûcher. Plusieurs évêques, à Rome ou localement, n'avaient pas pu s'empêcher de regretter le bon vieux temps plus d'une fois en songeant au Père Ramadier.

Face à l'animateur carnassier assis sur une sorte de tabouret de bar au design futuriste, le curé replet était enfoncé dans son fauteuil d'invité. Visuellement, le contraste était total. D'un côté, il y avait le jeune loup excité bien que professionnel, vêtu à la dernière mode, mince, blond et au regard bleu cruel. En face, enfoncé dans un confortable fauteuil en tissus, un bon

bonhomme souriant et replet semblait tout surpris d'être l'objet d'autant d'attention. Son complet sombre était juste rehaussé d'un col rigide blanc et d'une discrète croix argentée au revers de la veste.

Pour le Seigneur Qui Voit Tout, le contraste n'était pas si évident. Chacun dans son genre, les deux hommes étaient des stars très soucieuses de leurs images. Le plus cruel n'était pas forcément le jeune loup. Un mouton sait mordre aussi parfois.

L'émission de Patrice Karamazov s'enregistrait normalement pour une diffusion trois jours plus tard. Elle réunissait deux professionnels efficaces, ce qui réjouissait l'animateur : il y aurait peu de coupes à faire en dehors des pauses techniques.

« Père Ramadier, vous êtes l'auteur de nombreux ouvrages de théologie sur la place du péché et la puissance de la tentation. Vous avez, dit-on, beaucoup déplu par certaines prises de position peu conformes au canon romain. Or, plus jeune, vous étiez un théologien reconnu comme brillant et qui voyait la pourpre épiscopale lui être promise, peut-être même plus. Regrettez-vous ces prises de position qui vous ont coûté une belle carrière ? »

Le prêtre accentua son sourire tout en soupirant. Il secouait la tête avec l'indulgence qu'un bon professeur aurait pour un élève appliqué ayant posé une question stupide.

« Monsieur Karamazov, voyons ! On ne devient pas prêtre pour la gloire, les honneurs ou je ne sais quel avantage humain, trop humain. Seule la destinée des âmes nous préoccupe. Donc, non, je ne regrette évidemment pas de m'être immiscé dans un débat houleux mais qui, je pense, fait honneur à notre Eglise. Je conçois que certains conservateurs puissent m'en vouloir. Eh bien, c'est ainsi. L'essentiel est que nous servions tous la Foi et Dieu. Le reste est accessoire. »

« La Foi et Dieu ? »

« Voilà, c'est cela, en effet. »

« Au delà de vos prises de position théologiques controversées, vous avez été un auteur à succès vendant de nombreux exemplaires de vos ouvrages, ce qui est plutôt rare pour un homme d'Eglise. Et on dit que le non-reversement des droits d'auteurs vous a valu de nombreux ennemis... »

Surpris par la question, le Père Benoit Ramadier perdit un court instant son sourire. Il ne s'attendait pas à ce qu'on ressorte cette vieille histoire. On n'en parlait plus depuis si longtemps...

Patrice Karamazov jubilait des quelques secondes de silence qui s'étaient installées. Il était hors de question de couper ce blanc. La caméra en fonction zoomait sur le visage du prêtre comme la lumière témoin rouge le signalait.

« Vous êtes bien documenté, Monsieur Karamazov... »

Avoir repris la parole réactivait les réflexes professionnels du prêtre. Il retrouva son sourire, même s'il ne parvenait plus à sembler si serein et au dessus des contingences du monde. Il était prêtre catholique, pas Bouddha.

« En effet, j'ai toujours estimé que toute peine méritait son salaire et je n'ai jamais accepté la confiscation... »

« Vous voulez sans doute parler du voeux de pauvreté que vous avez prononcé ? »

Le pêcheur avait ferré sa proie qui avait gobé l'hameçon en même temps que l'appât de la mise en confiance. L'animateur le savait et en jouissait. Il fallait maintenant ramener doucement l'épuisette. Il arrivait que les poissons parviennent à se décrocher tout seuls si l'on était trop brusque.

« Oh, mais je vis pauvrement, croyez moi. La pauvreté matérielle est une richesse spirituelle. Et seule celle-ci excite chez moi la convoitise. »

L'animateur jura intérieurement. L'épuisette avait été trop vive. Le poisson s'échappait.

« Ce sont malgré tout de belles sommes d'argent qui vous reviennent régulièrement, entre les droits d'auteur, les cachets pour animer des émissions ou des colloques d'entreprises, et ainsi de suite... »

« Gagner de l'argent n'est pas un mal. Jamais les Saintes Ecritures n'ont remis en cause ce principe. Ce qui n'est pas admis est de servir l'argent à la place de Dieu, de s'attacher à ce maître ingrat au lieu du seul

Maître véritable. L'argent est un moyen, une force sans doute, jamais, pour le Chrétien, une finalité.

Pour revenir à mon cas personnel, je gère un fonds qui me sert à des oeuvres dans ma paroisse. Comme vous le savez, il y a une véritable misère qui frappe Morbourg, notamment sa jeunesse. Une misère autant matérielle que spirituelle. C'est mon devoir d'y remédier puisque l'on m'a confié la charge des âmes de la plus grande partie de cette ville. »

L'animateur avait perdu. Il le savait. S'il s'acharnait, cela ne serait pas télégénique. Il devait ranger son épuisette, remettre un nouvel appât sur l'hameçon et attendre que le poisson revienne. S'il revenait.

Mais l'émission touchait à sa fin. C'était sans doute son dernier appât. Le prêtre ne cachait pas qu'il était soulagé et satisfait d'avoir échappé au piège. Patrice Karamazov ne perdit jamais son sourire mais s'injuriait en silence. Il détestait rater son coup.

Après le tournage, il irait boire une bière au bistrot d'en face avec son assistante de production pour se changer les idées. Le prêtre rentrerait dans son trou perdu en train. Même si l'animateur n'y était pour rien, il se satisfaisait pleinement de ce sort peu enviable pour un homme attiré par les projecteurs. Il le vivait presque comme une vengeance à l'égard de ce prêtre que, désormais, il détestait. Même s'il admirait son habileté.

Il faudrait le faire revenir. Le curé mordrait bien un jour à l'un des appâts. Patrice Karamazov avait déjà

détruit quelques carrières mais jamais celle d'un prêtre star. Cela manquait à son tableau de chasse.

20

Le serrurier regardait le petit coffre-fort, le réfrigérateur et l'espèce de grande caisse. Pour les deux derniers, il y avait pour chacun un cadenas simple à couper reliant deux anneaux vissés. Pour le coffre fort, par contre, ça risquait d'être plus délicat : le modèle scellé dans le mur était certes courant et connu mais complexe à ouvrir rapidement.

« Je peux utiliser le chalumeau oxhydrique ? » demanda le professionnel en s'adressant au juge.

Lionel Longemer acquiesça d'un signe de tête. Le serrurier retourna rapidement à sa voiture et revint quelques instants plus tard avec deux bouteilles de gaz arrimées dans le dos et un chalumeau dans la main. La flamme bleue se mit en appétit avec les anneaux passés dans les cadenas. Puis elle attaqua la porte du coffre-fort, au niveau des charnières avant d'entamer une ronde écarlate pour découper cet obstacle à la manifestation de la vérité.

Tandis qu'il opérait, Lionel Longemer et Carole Nède semblaient se promener dans l'étrange cave. Ils cherchaient quelque chose l'un comme l'autre mais ne semblaient pas savoir quoi. De quoi s'occuper sans doute. Le juge fut étrangement pensif devant le râtelier comportant les fouets, cravaches, pinces à seins, baillons, cagoules et ainsi de suite.

Mais rien de tout cela n'était a priori illégal. De même que la table d'opération comportant les instruments nécessaires pour un examen gynécologique dont on pouvait deviner la nature assez aisément. Le tout était que les « victimes » fussent majeures et consentantes.

Le serrurier éteignit enfin son chalumeau. Il utilisa deux gants rembourrés pour extraire la petite porte blindée qui se détacha avec un « plop » marquant la libération de l'air dilaté par la chaleur. Il la posa sur le sol de telle sorte à ce qu'elle ne gène pas l'ouverture du réfrigérateur.

Il salua de deux doigts et se retira dans sa voiture avec une majesté qui aurait pu faire penser à un noble seigneur se retirant dans sa chambre et laissant les laquais raccompagner les derniers invités.

« Restez à côté de votre voiture : on pourrait avoir encore besoin de vous » lui ordonna Lionel Longemer avant que le serrurier ne disparaisse.

Dotée de gants en latex, Carole Nède commençait à retirer le contenu du coffre pour venir le placer sur la table d'opération.

« Intéressant » murmura le juge avec une sorte de jubilation discrète, un peu comme celle d'un vautour tournant autour d'un jeune porc dodu mais agonisant.

Il y avait de l'argent en liquide, des bons anonymes luxembourgeois et une dizaine de petits

sachets remplis d'une poudre blanche. Le juge s'empressa de tout stocker dans des sacoches spéciales pour les saisies, notant de faire analyser la poudre. Il ne pouvait pas s'empêcher de ne voir là que le résultat d'un trafic de drogues dures dont la consommation devait accompagner les orgies se déroulant dans cette cave.

Il scella ses sacoches puis se retourna vers Carole Nède.

« Bon, le réfrigérateur maintenant... »

En silence, la policière se dirigea vers celui-ci. Puis elle ouvrit la porte d'un geste ordinaire.

« Muriel ! » hurla la capitaine avant de s'enfuir dans l'escalier, la main sur la bouche, bousculant au passage Lionel Longemer.

Le juge mordit son crayon au point d'avoir mal aux mâchoires. Il ne put éviter d'avoir un mouvement de recul et un haut le coeur.

Dans divers bacs en plastique, il y avait de la viande crue débitée comme pourrait le faire un boucher, sans rien de particulier.

Mais, dans une assiette, la tête livide d'une jeune femme regardait les intrus qui avaient ouvert son cercueil glacé. Sa bouche béait d'étonnement et ses yeux restaient grand ouverts.

Le juge se détourna et, machinalement, souleva le couvercle du grand coffre en bois. A l'intérieur, il y avait une baignoire émaillée des plus classiques

dégageant une odeur forte de détergents. Et, au fond, une scie, une hachette, un bistouri et deux grands couteaux de cuisine attendaient d'être utiles de nouveau.

21

« Ca va aller ? » Carole Nède sourit à Lionel Longemer en acquiesçant. C'était la première fois qu'elle le voyait compatir avec quiconque. Mais lui aussi semblait bien secoué : il avait perdu son air neutre et ne pouvait réprimer quelques tremblements, notamment au niveau des mains.

Mathieu Villette conduisait la voiture les emmenant tous vers la deuxième perquisition de l'après-midi. On lui avait interdit de descendre dans la cave d'André Leloup. Les astronautes avaient été appelés en renfort pour récupérer ce qui pouvait l'être. Et une garde permanente avait été installée.

« Je ne sais pas si c'est une bonne idée d'enchainer les deux, finalement... » soupira le juge.

« Il vaut mieux en finir au plus vite, d'autant qu'il n'y a pas de cave là-bas » rétorqua la capitaine.

Du salon d'Hugues Rampur, au rez-de-chaussée, on voyait la mer au travers d'une grande baie vitrée. La toucher semblait possible tant on n'en n'était séparé d'elle que par une pelouse en pente douce, dissimulant juste la falaise de plus de cinquante mètres de haut. Lionel Longemer et Carole Nède s'accordèrent quelques instants de répit en profitant de la vue.

Le salon était meublé avec goût : des fauteuils et un divan de style anglais, une table basse en chêne délicatement sculptée, des armoires traditionnelles... Les

teintes des bois étaient similaires, résultat d'années d'astiquage de toutes les surfaces avec le même baume.

Sur un mur laissé presque libre de meubles et faisant face à la mer, un vaste portrait en pieds et en grandeur réelle du maître de céans était accroché. Derrière ce mur se trouvait l'escalier pour monter à l'étage. Mais le portrait était trop vertical, attirant l'attention de la capitaine. Un tableau est en effet, normalement, toujours un peu penché : le bas touche le mur tandis que le haut en est écarté par de lourds crochets. Seuls des cadres modernes bénéficiant de systèmes d'attaches ultra-plats échappent à la règle. Or, là, c'était un cadre qui devait avoir plusieurs siècles. Quelle toile avait été retirée pour qu'on y installe l'écrivain ? Mystère.

Carole Nède tenta de soulever le tableau mais il refusa de bouger d'un millimètre. Elle essaya alors de l'attirer vers elle. Le cadre pivota sur des charnières, révélant un petit coffre-fort.

« Classique comme cachette, trop classique, pour que l'assassin ne l'ait pas vu s'il le cherchait » soupira Lionel Longemer. La capitaine haussa les épaules et appela le serrurier.

Le juge emporta cette fois un peu moins de poudre blanche mais davantage d'argent liquide et quelques bons anonymes luxembourgeois.

22

Marc Modos s'était effondré dans le fauteuil de son salon en rentrant du travail. Il avait pourtant entendu Amélie de Saint-Alban s'affairer dans la cuisine. Il savait qu'elle était là.

La jeune femme, achevant la préparation d'un gâteau au chocolat, attendait que son amant vienne lui donner un baiser dans le cou avant de la prendre par la taille et de finir collé sur ses lèvres. Elle l'attendait depuis qu'elle avait entendu claquer la porte de l'entrée. Mais, non, il ne vint pas. Elle en conçut d'abord une grande frustration. Puis elle se décida à aller voir ce qui se passait, craignant même un bref instant qu'un rôdeur ne soit entré au lieu de son homme.

Elle se lava les mains, retira son tablier de cuisine (enfin, celui de Marc Modos) et se dirigea vers le salon. Elle stoppa sur le seuil de la pièce. D'abord courroucée, elle sentait que quelque chose de grave était arrivé.

Marc Modos était littéralement prostré dans le fauteuil, les coudes posés sur les genoux et le visage enfoui dans ses mains.

Quand il entendit sa maîtresse marcher vers lui puis s'arrêter, il redressa doucement la tête. Il ne cherchait pas à cacher ses yeux rougis.

« Tu ne brouteras plus Muriel. Elle est morte. On l'a tuée. Et les assassins ont... »

Il n'acheva pas sa phrase.

23

Le Père Benoit Ramadier s'était mêlé aux autres voyageurs pour sortir de la gare. Sa paroisse n'était pas très loin et, habituellement, il faisait le trajet à pieds avec une légèreté que donne la certitude du Paradis. Mais, là, il ne pouvait pas s'empêcher de regarder autour de lui avec inquiétude. De brefs coups d'oeil, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Il faisait nuit. L'agresser serait facile dans les rues désertes du port. Il soupira et se dirigea vers les trois taxis qui attendaient les clients potentiels.

La voiture s'arrêta devant Saint Mathurin du Port. L'enceinte du parvis ressemblait à la muraille d'une ville assiégée. Le Père Benoit Ramadier sourit au chauffeur en le payant et s'empressa de sortir. Il courait presque pour rejoindre son église mais, au milieu du parvis, il stoppa brusquement en regardant l'une des piques.

Un « Ô mon Dieu, pauvre Jules » lui échappa, ainsi qu'un signe de croix.

Puis il reprit sa course.

Il ne put s'empêcher de claquer la porte de l'église derrière lui. Il entreprit de bien la fermer et, aussitôt, d'allumer, depuis le panneau électrique de l'entrée, toutes les ampoules, comme si une messe allait être dite dans les minutes qui allaient suivre.

S'avançant avec mille précautions dans l'allée centrale de la nef, le Père Benoit Ramadier regardait partout, vérifiant qu'aucune fenêtre n'était ouverte, qu'aucun vitrail n'était brisé.

Enfin, il se retrouva à l'entrée du choeur. Il gravit les quelques marches et s'agenouilla devant le maître-autel. Il redressa progressivement la tête, découvrant par delà la nappe blanche le tabernacle, dans le mur du fond, avec la lampe rouge toujours allumée juste à côté. Puis, continuant de remonter son regard vers le ciel, il se sentit écrasé par le poids de l'énorme crucifix.

Le Christ supplicié restait malgré tout en majesté. Et il semblait regarder avec sévérité son vicaire. Celui-ci ne put réprimer un petit mouvement des bras, comme pour se protéger le visage de coups qu'auraient porté les anges. Le curé tremblait devant son maître.

« Je remets mon âme entre tes mains, Seigneur » murmura le prêtre en écartant les bras.

Restant dans cette position de croix, il rabaissa la tête et se mit à psalmodier à voix basse quelques prières.

Enfin, il trouva la force de se relever pour se diriger vers les bas côtés. Il ouvrit la porte de la sacristie avec une petite clé qu'il portait toujours avec lui et y pénétra, allumant l'éclairage et vérifiant qu'il était bien seul. Il utilisa alors les interrupteurs en va-et-vient avec ceux de l'entrée pour éteindre toutes les lumières de l'église. Enfin, il referma à clé la porte de la sacristie derrière lui.

Essoufflé, il s'appuya contre le bois. Il lui semblait entendre son coeur battre la chamade avec un tonnerre de tambour militaire.

Les armoires couvraient les murs. Elles contenaient les vêtements liturgiques et les mille objets nécessaires au culte. Dans un coin opposé à l'entrée, un escalier en colimaçon permettait d'accéder à l'appartement du curé, au premier étage. La paroisse n'avait jamais été très richement dotée et le titulaire de la paroisse habitait là depuis des décennies.

Rassuré par le silence imprégnant les lieux, le Père Benoit Ramadier se décida à quitter la porte et à gravir l'escalier. Une petite porte, une quasi-trappe, lui permit de refermer l'accès derrière lui. Il la verrouilla avec une autre petite clé de son trousseau.

Enfin, il soupira. Il était chez lui.

Le lit qui occupait un des coins de la pièce lui tendait ses bras moelleux et chauds.

« Mon Père, pardonnez-moi parce que j'ai pêché. »

Une voix féminine et forte venait de prononcer ces paroles familières qui ouvraient toute confession. Le prêtre se retourna, tremblant.

Une femme était assise sur l'une de ses chaises, vêtue de noir et le visage dissimulée par une cagoule.

Elle pointait un revolver vers lui, tenu avec des gants de latex.

« Mon Dieu ! » laissa échapper le prêtre.

« Non, pas encore... même si la piètre qualité de vos serrures témoigne de votre confiance en Lui » répondit la femme.

« Vous venez me tuer, n'est-ce pas ? »

« Oui. Il serait mal de mentir à un prêtre, n'est-ce pas ? »

« Le mensonge est un pêché, en effet, qu'il soit commis envers un prêtre ne change rien. »

Les phrases s'échappaient de la gorge du prêtre par automatismes. Il était tellement habitué à ce genre de dialogues qu'il répondait sans faillir alors qu'il était terrifié. La voix, malgré tout, tremblait.

« Mon Père, pardonnez-moi parce que j'ai pêché » répéta la femme.

Le prêtre la regarda avec étonnement. Elle reprit la parole.

« Prenez cette autre chaise et asseyez-vous face à moi. »

Il s'exécuta.

« Etes-vous prêt à entendre ma confession ? »

« Habituellement, je... Eh bien... je n'ai guère l'habitude de le faire sous la menace d'une arme. »

« Vous la reconnaissez, n'est-ce pas ? Elle était cachée, comme je m'y attendais, derrière le ciboire offert par votre mère pour votre première messe. »

« Mon Dieu... »

« Oh non, Il n'a rien à voir là-dedans. Hugues Rampur a simplement été très précis. Et il n'a pas menti. »

« Dieu n'est étranger à rien » sermonna le curé.

Laissant d'abord échapper un petit cri, il ajouta aussitôt : « c'est vous qui... »

« Je vous l'ai dit, mon père : j'ai pêché. »

Derrière la cagoule, le prêtre devinait un visage fermé. Le regard braqué sur lui était dur. Le Père Benoit Ramadier savait qu'il allait mourir. Quelque part, il fut soulagé : il n'y avait plus de doute mais une certitude. Il n'avait plus besoin d'avoir peur.

« Je suis prêt à entendre votre confession, ma fille. »

La femme commença alors à parler. Elle garda un ton neutre, descriptif. La colère y était contenu et, parfois, on la sentait poindre. Mais la tueuse se contrôla toujours.

« Mes pêchés ont commencé il y a cinq jours. Du moins ceux que je veux vous confesser. Les autres attendront le prêtre de ma propre paroisse et les prochaines Pâques.

Je cherchais Muriel. Je savais qu'elle se promenait sur l'avenue du Maréchal d'Ancre. Un homme que je connaissais venait de la croiser et me l'avait dit sans y attacher d'importance. Je pensais que je suivais

Jules Fiacre par hasard. Même si je m'étonnais qu'il ne rentre pas chez lui à cette heure là.

Au loin, j'ai vu la voiture du commissaire s'arrêter en croisant une fille. Quand elle s'est retournée, j'ai reconnu Muriel. Elle était encore loin mais j'étais sure que c'était elle. Le commissaire est sorti de sa voiture et s'est engueulé avec elle.

Avant que je n'arrive à leur niveau, il l'avait embarquée à l'arrière de sa voiture et avait redémarré en trombe. Alors, cette fois, je l'ai suivi volontairement. Mais il ne m'a pas repérée.

Quand il est entré chez André Leloup, je n'ai pas compris. J'ai à peine ralenti pour ne pas me faire remarquer. Le portail automatique s'est refermé derrière la voiture du commissaire. Il s'était sans doute ouvert juste avant.

Alors, je me suis garée de telle sorte à ne pas perdre de vue le portail. Et j'ai attendu.

En fait, cela n'a pas duré très longtemps. Une heure ou deux tout au plus.

Quand Jules Fiacre est reparti, il était seul dans sa voiture. Je l'ai suivi. Puis, profitant que nous étions seuls, je l'ai doublé avant de le forcer à s'arrêter par une queue de poisson.

Il est sorti de sa voiture comme un diable d'une boite. Il s'apprêtait à m'engueuler mais il m'a reconnue et est resté stupéfait. J'ai exigé qu'il me dise pourquoi il avait emmené Muriel chez Leloup et ce qu'elle était devenue.

Il était vieux, vous savez, mon Père ? »

« Nous vieillissons tous, ma fille. Mais pourquoi cette précision ? »

« Il m'a menacé avec son revolver. Il hésitait à tirer. Moi, je n'ai pas hésité à le désarmer et à le maîtriser. Je suis entraînée pour ça, vous savez ? Sans vraiment réaliser ce que je faisais, je l'ai enfermé dans mon coffre. Je me suis rapidement garée et j'ai ensuite dissimulé sa voiture dans une rue avoisinante.

Je n'ai pas eu besoin de le bâillonner. Il a été très coopératif, en fait. Comme abruti par le fait de se faire arrêter en quelque sorte. Un revolver pointé sur sa tempe, le sien pour être exact, l'a sans doute aidé, il est vrai. »

« Mais qu'avez-vous fait de lui ? » l'interrompit le prêtre.

« Eh bien, je l'ai enfermé dans ma cave » répondit la femme en haussant les épaules.

Puis elle poursuivit.

« Vous savez, ma cave est sans doute plus propre et confortable que bien des cellules de garde à vue. Je l'ai attaché avec ses propres menottes à ma chaudière. Bien entendu, j'avais pris la précaution d'éteindre son téléphone portable avant de quitter sa voiture puis de retirer la batterie et de garder tout cela dans ma poche. Je l'ai ensuite jeté dans un bassin du port, quand je me suis débarrassé du cadavre.

Mais je vais trop vite.

En fait, il a refusé de me parler le soir. Et, curieusement, il n'a pas menacé d'appeler qui que ce soit. Il savait qu'il était cuit, je pense. Mais, moi, je me suis dit que j'avais fait assez de bêtises pour ce jour là. J'ai donc été dormir.

Le lendemain, il n'a toujours pas voulu parler. C'était un dur à cuire. Dormir avec les menottes, ce n'est pas facile, vous savez. Alors, je suis d'abord passé au bureau pour faire comme si de rien n'était.

Prétextant un travail à l'extérieur, je suis revenue l'interroger. Mais il gardait toujours le silence. J'ai alors décidé, en fin de matinée, d'aller voir André Leloup.

Il était quasiment en retraite, vous savez. Alors il était souvent chez lui. Seul. Et c'est ainsi qu'il m'a reçue. Il devait être onze heures trente. Il a d'abord nié connaître Muriel et m'a indiqué qu'il avait juste bu un verre avec Jules Fiacre la veille, en vieux copains.

Il m'a invitée à déjeuner. J'ai été surprise et j'ai accepté.

Après une petite salade, il m'a servi un steak avec des pommes de terre sautées. Alors qu'il ramenait le dessert, il en a profité pour dissimuler une arme sous le plateau. »

La femme se tut un instant. Le revolver trembla un peu mais c'est avec l'autre main qu'elle s'essuya les yeux. Le curé n'intervint pas. Il écoutait même les silences.

« Il me menaça, bien entendu, mais, surtout, il m'apprit que je venais de manger avec lui un morceau

d'une cuisse de Muriel. Il éclata alors de rire et le maîtriser fut une chose plus compliquée que je ne pensais. Nous nous battîmes. Et le coup de feu partit.

Je me retrouvais donc avec un cadavre sur les bras et un commissaire dans la cave.

Je décidais d'effacer les traces de ma venue. J'enfilais des gants et j'essuyais tout avec précaution, mettant la vaisselle à laver dans le lave-vaisselle. Je remis le dessert au réfrigérateur de la cuisine où il ne semblait rien y avoir de suspect.

Je suis retourné voir le commissaire, bien sûr. Il restait parfaitement muet. Cela faisait pourtant presqu'une journée qu'il était attaché dans ma cave sans boire ni manger. Et il ne sentait pas bon, croyez moi.

J'ai alors essayé d'appeler par téléphone Mélissa. Mais elle ne répondait pas. Elle n'était pas dans sa chambre, au foyer.

Pour avoir un verre d'eau, le commissaire m'a avoué qu'elle était la prochaine sur la liste mais pas ce soir. Ce soir là, elle baisait avec un de ses clients habituels. Rassurée, quelque part, mais surtout épuisée, je suis allée me coucher.

C'est le lendemain qu'il y a eu le drame. Il se moquait de moi. Il m'insultait. Il m'a rappelé que j'agissais totalement dans l'illégalité et que la justice saurait me punir. Moi, je tentais de le calmer et de le faire parler en le menaçant avec son arme. Et le coup est parti. »

Encore une fois, la femme s'interrompit pour s'essuyer les yeux avec sa main libre.

Le prêtre en profita pour reprendre l'initiative.

« André Leloup et Jules Fiacre sont deux homicides par accidents, c'est ce que vous voulez me dire ? »

« Je ne pense pas que la justice des hommes l'entendra ainsi. »

« Mais comment êtes vous alors remontée à Hugues puis à moi ? »

« Mélissa a parlé. Elle a eu peur. On lui a fait peur. Puis Hugues Rampur a complété. Je pense connaître à peu près tous les détails de votre petit trafic avec les Colombiens. C'est vous qui assurez le dernier maillon entre les trafiquants locaux et les grossistes. Aucun ne connaît votre véritable identité. Et puis jamais la police n'enquêterait sur vous... »

« Détrompez-vous. L'autre jour, nous étions au bord de la catastrophe. Les opérations ont été arrêtées. Nous allons envoyer un petit trafiquant local récupérer les stocks. S'il se fait prendre par les policiers qui surveillent le local, tant pis pour lui. »

« Ce n'est pas très charitable. »

« Si, au contraire : en prison, il aura la possibilité de s'amender et de se rapprocher de Dieu. Mais terminons votre confession. Hugues Rampur aussi, c'est un accident ? »

« Non, lui a parlé et je l'ai abattu. Il s'est confessé à moi comme je me confesse à vous. »

« Mais, moi, je ne vais pas vous abattre. »

« Non : c'est moi qui ai votre arme. Vous allez donc m'accorder l'absolution comme vous l'avez accordée systématiquement à tous vos complices à la fin de chaque orgie et après chaque meurtre d'une fille.

Muriel sentait sa fin venir. Comment ? Je ne sais pas. C'est pour cela qu'elle n'est pas venue à la soirée la veille de sa mort et que seule Mélissa y était. C'est pour cela que Jules Fiacre l'a embarquée de force. Et c'est vous qui, sans doute, comme à chaque fois, avait été chargé de récupérer ses bons au porteur luxembourgeois, ceux qu'André Leloup leur faisait acheter pour être certain que l'argent que vous donniez à ces filles vous revienne à la fin. En toute discrétion. Tandis qu'André Leloup et Jules Fiacre violaient et tuaient Muriel de manière impromptue, Hugues Rampur se tapait Mélissa comme prévu la veille. Tout a été découvert en partie parce que Mélissa a failli perdre sa paye de la soirée. »

Le prêtre pencha la tête sur sa poitrine. Il fermait les yeux.

« Vous êtes l'une de ces filles au sein desquelles nous recrutions, n'est-ce pas ? Toujours solidaires. Et si je refuse de vous donner l'absolution ? »

« Cela ne vous sauvera pas. »

« Non, en effet. »

Tous deux se turent.

24

Amélie de Saint-Alban aimait regarder la mer, la nuit. C'est elle qui avait fait installer cette baie vitrée dans le manoir familial. Elle était la dernière héritière des terres ancestrales. Depuis deux générations, il n'y avait eu qu'un enfant par couple. Et elle même n'en avait pas encore. La pression du sang aristocratique la poussait à vouloir en avoir, pour la survie du sang. Mais elle n'était qu'une femme. Que son fils garde le nom de Saint-Alban ne serait pas simple, sauf à se faire féconder discrètement. Par Marc Modos, par exemple. Aujourd'hui, être une mère célibataire ne posait plus vraiment de problème. Seuls de vagues cousins auraient pu lui faire des reproches. Mais elle ne les voyaient plus depuis des années.

Bien sûr, il ne restait pas grand'chose des origines du fief. Le temps et les événements historiques étaient passés par là. Les divisions des héritages aussi. Mais Amélie avait récupéré le « château ».

En quittant la route de Morbourg à Saint-Alban un peu avant le village, on pouvait prendre un chemin à peine goudronné traversant les anciens champs des vicomtes de Saint-Alban. Tout appartenait maintenant à des fermiers.

Au bout de la route, il restait le « château ».

Le terme était largement usurpé. Il s'agissait d'un corps de bâtiment unique, de deux étages, en pierres de la région. On pouvait y loger la grande famille que tout noble se devait d'avoir pour fournir en glorieux chevaliers le ban et l'arrière-ban du roi.

Amélie y demeurait seule désormais. C'était sa résidence secondaire. Le deuxième étage était abandonné. Refaire la toiture avait été ruineux. Les charges étaient considérables. Mais elle ne vendrait pas. Jamais.

L'architecte avait réussi à créer des plans pour ne pas défigurer la demeure tout en installant un escalier spécifique pour des locataires. Aménager la moitié du rez-de-chaussée et du premier étage ainsi que la totalité du second pour accueillir des familles en vacances était une solution pour valoriser le patrimoine. Le deuxième étage pouvait même être loué à l'année en un bloc à quelque famille soucieuse de s'installer loin de la ville polluée. Encore fallait-il qu'Amélie trouve l'argent nécessaire pour engager les travaux.

Pour l'heure, la vicomtesse Amélie de Saint-Alban regardait la mer en tentant d'oublier tous ses soucis. Elle s'était installée dans le petit salon, à côté de la salle à manger et de la cuisine, au rez-de-chaussée. Le grand hall d'honneur n'était pas chauffé. Trop grand et inutile. Il serait bientôt, si Dieu le voulait, la pièce

commune des familles de touristes venues profiter du grand air iodé.

La jeune femme blonde s'était servie un verre d'Armagnac qu'elle dégustait, enfoncée dans un vieux divan qui devait dater de quelques siècles. Elle tenait son verre rond dans le creux de sa main pour en réchauffer doucement le contenu.

La baie vitrée était la seule trace de modernité dans la pièce. Il n'y avait pas même un téléviseur.

Derrière le double-vitrage, le vent glacé soufflait de la mer. Il grimpait le long de la falaise en d'abominables tourbillons qui, parfois, l'hiver, entraînaient des promeneurs imprudents se fracasser cinquante mètres plus bas. Le vent suivait ensuite le plateau herbeux jusqu'au manoir. C'est seulement alors qu'il pouvait frapper la baie vitrée avec le rythme sourd des flux et reflux.

Amélie de Saint-Alban n'avait pas voulu rester avec son amant ou rejoindre sa maîtresse. Elle était rentrée chez elle, dans son manoir de famille et tentait encore, au milieu de la nuit, de trouver le sommeil. Qu'importe, demain, elle dormirait. C'est là l'intérêt d'une semaine de vacances.

Entre la veuve éplorée la veille de l'enterrement du mari défunt et le surmené de mauvaise humeur, affecté par la perte de Muriel, la vicomtesse avait en effet choisi de ne pas choisir. Elle dormirait seule ce soir. Cela ne l'avait jamais empêchée d'éprouver les

plaisirs dont elle aurait besoin pour se remonter le moral avant de trouver le sommeil.

25

Des renforts de forces de l'ordre venus de la capitale barrait de nombreuses rues autour du cimetière de la ville. François Bernis atterrirait en hélicoptère sur une place, pas très loin de là. Celle-ci était également cernée. Le ministre allait venir assister à l'enterrement de Jules Fiacre.

En attendant, le capharnaüm avait gagné toute la ville, de proche en proche. La circulation était pour le moins chaotique.

Cela n'avait pas facilité le passage, même avec sirènes et gyrophares, de l'ambulance et des voitures de police. Lionel Longemer avait été récupéré chez lui au passage par Mathieu Villette et Carole Nède.

Homme réglé comme une horloge, le juge détestait être réveillé en sursaut ou dérangé durant son petit déjeuner. Mais il ne se serait pas pardonné de manquer à ses devoirs.

L'église Saint Mathurin du Port avait été cernée et isolée. Plus aucun véhicule n'était autorisé à emprunter le boulevard qui passait devant elle, à l'exception de ceux des forces de l'ordre, bien entendu.

Dans l'appartement du curé, Lionel Longemer observait le cadavre du Père Benoit Ramadier . Une balle en plein front, tirée de face. La chaise s'était renversée. Le corps restait plus ou moins assis, les mains

jointes en une sorte de reste de prière. Le visage gardait une expression mêlée de surprise et d'horreur.

« Ce n'est pas tous les jours qu'on tue une star » remarqua ironiquement Mathieu Villette, s'attirant les regards courroucés de sa chef et du juge.

Carole Nède le rappela aussitôt à ses devoirs.

« Au lieu de dire des conneries, note plutôt pour le rapport que c'est une religieuse, Soeur Marie du Mont-Carmel, qui a découvert le corps. Elle s'inquiétait de l'absence du curé à la messe du matin et pensait qu'il était malade. Les pompiers l'ont embarquée à l'hôpital, en état de choc. »

« A-t-on retrouvé l'arme du crime, capitaine ? »

« Oui, monsieur le juge. Elle était à côté du corps. Les astronautes l'ont embarquée pour vérification, avec la balle logée dans le plafond. Cette arme n'avait pas de numéro de série lisible. »

« C'est bizarre d'abandonner une arme au numéro limé, tout de même » remarqua le lieutenant.

Lionel Longemer remarqua : « jusqu'à présent, tous les meurtres des derniers jours ont été opérés avec des armes appartenant aux victimes. »

« Vous ne voudriez tout de même pas dire qu'un curé possédait une arme issue d'un trafic ? » s'étonna Carole Nède. Le juge se contenta de hausser les épaules. Il commençait à être blasé des bizarreries.

26

Six policiers entouraient le cercueil, trois de chaque côté, en grandes tenues : deux officiers et quatre hommes du rang. Reposant sur deux tréteaux enrobés d'une étoffe noire, la bière de chêne verni s'était vue couverte d'un drapeau national et coiffée d'un petit coussin rouge.

François Bernis approcha d'un pas martial, la mine grave. Les six policiers de l'escorte se mirent au garde à vous en silence, si on excepte le claquement coordonné des talons. Le ministre prononça les paroles du rituel en agrafant la médaille sur le coussin rouge.

Liliane Fiacre était debout, au premier rang. Si elle était habillée d'une robe noire, elle s'était refusée au ridicule d'une voilette ou même d'un simple chapeau. Elle ne s'était jamais mise à genoux, ce n'était pas pour se couvrir. Elle ne put se retenir de porter son mouchoir à son visage et de s'essuyer les yeux lorsque la médaille fut agrafée sur le cercueil de son mari.

Le cimetière était plein de monde comme rarement. Dans un coin, des cadreurs, des preneurs de sons et des photographes faisaient leur travail et les flashs furent, durant une minute, les seuls sons à pouvoir être entendus. Le ministre faisait face au cercueil, au garde à vous lui aussi.

Trois policiers, également en grande tenue, se placèrent derrière le ministre. Lorsque celui-ci se dirigea

vers Liliane Fiacre, le premier se saisit du coussin rouge, les deux autres replièrent le drapeau, révélant le bois verni du cercueil. Puis ils suivirent leur chef.

« Madame, je vous prie de recevoir l'expression de mes plus sincères condoléances ainsi que celles de notre peuple tout entier en ce moment de deuil. »

Le ministre sera longuement les deux mains de la veuve, lui accordant un sourire grave et ému. Dès qu'il s'éloigna, le drapeau soigneusement plié et le coussin comportant la médaille furent remis à Liliane Fiacre.

Cette remise fut filmée et photographiée en gros plan. Personne ne fit attention à un geste banal : François Bernis alla serrer la main du commissaire en titre, Marc Modos, à quelques mètres de là et également au premier rang. Et nul ne prit garde au fait que le ministre conserva trois doigts étendus afin de caresser le poignet du policier. Tous avaient la mine grave et aucune expression d'aucune sorte ne pouvait être lue sur leurs visages si ce n'est la tristesse.

Une fois ces mondanités réalisées, le ministre se plaça derrière le cercueil. Les six policiers se saisirent de la bière et la portèrent à leurs épaules. Puis ils avancèrent au pas, en silence, jusqu'à la fosse qui attendait à quelques mètres de là. Ils posèrent le cercueil sur deux planches qui réalisaient comme deux ponts par dessus un ravin. Trois agents des pompes funèbres se chargèrent de passer trois cordes sous le cercueil, en

donnant une extrémité à chaque policier. Les cordes furent tendues et les planches retirées.

Le cercueil commença sa lente descente.

Liliane Fiacre s'évanouit, rattrapée par son voisin avant de chuter au sol.

27

Le ministre regagna la voiture noire qui l'attendait pour le ramener à l'hélicoptère. Ses gardes du corps voulurent empêcher Marc Modos d'approcher mais d'un complexe geste unique, François Bernis ordonna qu'on le laisse passer et à son secrétaire de prendre un autre véhicule, la voiture de police qui suivait. Le commissaire et son ministre de tutelle montèrent à l'arrière. L'avant n'était occupé que par le chauffeur. La voiture démarra aussitôt.

Le ministre fut le premier à ouvrir la bouche.

« Frère, nous pouvons parler. Mon chauffeur est des nôtres. »

« Je vous écoute, mon frère. Pourquoi désiriez-vous me voir ? »

« Officiellement, pour prendre des nouvelles de l'enquête en cours... »

« J'envoie à votre cabinet... »

« Je sais. Officieusement, c'est parce qu'il y a des choses que le cabinet ne doit pas savoir. Mais moi, oui. Mon collègue de la culture se chargera de Hugues Rampur, celui de la santé d'André Leloup, le nonce apostolique de ce curé, là, s'il le veut... Chacun ses problèmes. Mais, au Conseil de l'Ordre, ces noms ont été réunis et l'inquiétude a grandi. Le fait que Jules Fiacre se soit ajouté au lot nous a étonné : est-il

complice ou victime ? Dès le démarrage de cette affaire, j'ai préféré envoyer un frère bien implanté localement pour la traiter. Vous aurez votre affectation dans la capitale plus tard. La réunion des noms des morts a fait frémir les Anciens. Vous vous souvenez de... enfin... »

« Vous pensez à la Loge de Perfection Chair et Feu ? »

« Tout à fait. Nous l'avons dissoute avec un vote unanime. Les témoignages de ceux qui l'avaient quittée nous avaient horrifiés. Je me souviens encore de ces séances où nous avons dû étudier... Bref, nous avons exclu de l'obédience les derniers membres de Chair et Feu il y a des années. Mais nous n'avons pas voulu en faire plus, les anciens frères ayant juré de cesser leurs pratiques en vue d'obtenir leur pardon. Les dénoncer à la justice aurait nécessité de révéler leur ancienne qualité de frère, ce qui est interdit. Quelque part, nous nous sommes dit que, s'ils persistaient, ils se feraient prendre un jour ou l'autre mais que l'affaire ne nous concernerait plus. »

« Quelqu'un s'est visiblement chargé de les éliminer plus efficacement que le Conseil... »

« Au sein de la Loge Bleue du Grand Voyage, vous n'avez rien remarqué de suspect concernant Jules Fiacre ? »

« Non, rien. Un maître ordinaire. Mais je ne participais pas à toutes les tenues, loin s'en faut, visitant de plus en plus souvent les loges de la capitale jusqu'à il y a peu. Il faudrait demander au Vénérable. Mais l'actuel

est récent dans la ville : il n'y habite que depuis un peu plus de trois ans. Peut-être son prédécesseur... »

« Voyez cela rapidement. Si Chair et Feu continue de fonctionner et même d'initier... Eh bien... »

« Eh bien ? »

« Nous ne pourrions pas rester passifs. Mais je ne sais pas quoi faire exactement. Enfin, du côté profane, les choses seraient claires et cela doit être votre seule préoccupation pour l'instant. Evitez simplement que nous soyons mêlés de près ou de loin à cette affaire ou que les journaux parlent de loges. Nous en pâtirions tous. »

Le commissaire acquiesça d'un hochement de tête. Les deux hommes se turent. Tout le nécessaire avait été dit. Marc Modos n'évoqua pas le cas de Muriel. Il n'était pas là pour parler de ces soucis personnels.

La voiture s'arrêta sur la place où l'hélicoptère avait atterri. Un policier vint ouvrir la porte du ministre qui descendit et rejoignit aussitôt, tête baissée, l'hélicoptère dont les pales commençaient à tourner. Son secrétaire le suivit à quelques pas tandis que Marc Modos rejoignit l'automobile que celui-ci avait emprunté.

La voiture du commissaire alluma le gyrophare et s'éloigna aussitôt. Le reste du cortège attendit patiemment que l'aéronef ait disparu dans les airs.

28

La nuit était tombée depuis plusieurs heures. Dans une voiture qui quittait le centre ville pour rouler vers le port de Morbourg, un homme entre deux âges ne cessait pas de quitter la route des yeux. Il était seul et stressé.

Franck Cortona scrutait avec angoisse l'écran de son téléphone portable posé sur le siège passager. Aucun appel. Aucun message. Rien. Pourtant, il se sentait suivi. Normalement, si la police s'apprêtait à le coincer, il aurait dû être prévenu. Comme les dernières fois.

Sa voiture évita le grand boulevard du port qui passait juste devant Saint Mathurin. C'était vraiment trop l'angoisse ce déploiement de flicaille dans les environs. Un curé butté, ça ne se fait pas. Il y en a qui n'ont aucun respect.

Le premier problème, c'est que le contact avait donné l'ordre, par le canal habituel, d'aller récupérer le stock, sans même avoir à payer d'avance comme d'habitude. A la base, ça pouvait sembler sympa. Sauf que ça voulait aussi dire que le réseau devait être sérieusement dans le pétrin. Le deuxième problème, c'était que le stock était presque dans l'église, justement. Les paradis artificiels là où l'on promettait le paradis céleste : le chef du réseau avait de l'humour.

Il fallait bien se garer un peu plus loin et tenter une approche discrète. Et si jamais les flics lui

demandaient ce qu'il pouvait bien fabriquer sur le port à cette heure là... Bon, il improviserait.

La voiture s'arrêta sur le quai, à quelques mètres du bassin Jean-François de La Pérouse. Après avoir éteint le moteur et les phares, Franck Cortona descendit comme s'il allait se promener dans le port. D'ailleurs, c'est ce qu'il allait faire. Il referma la portière mais sans verrouiller. Plus personne ne se promenait par là déjà en journée, alors, le soir... Par contre, il pouvait être utile de pouvoir partir au plus vite sans avoir à sortir la clé pour déverrouiller.

Il avança nonchalamment en mettant ses mains dans les poches de son pantalon. Il regardait à chaque pas, en feignant d'observer le paysage de friches industrielles, s'il n'était pas suivi. Il ne vit rien.

Il passa par une ruelle entre deux hangars pour se retrouver derrière le choeur de Saint Mathurin du Port. Il n'y avait aucune lumière en dehors de celle de la Lune et des étoiles. Franck Cortona n'aurait pas été Franck Cortona, il aurait eu peur de faire de mauvaises rencontres. Mais, là, c'était plutôt aux mauvaises rencontres de s'inquiéter si elles décidaient d'exister.

Il jeta un oeil à droite, un autre à gauche. C'était noir comme dans un four. Franck Cortona ne vit pas les équipes qui se mettaient en place. Les tireurs et les guetteurs avaient revêtu les lunettes amplificatrices de

lumière. Mais tous les policiers s'étaient aussi habillés en noir et portaient des cagoules de la même couleur.

Franck Cortona alluma une cigarette. Il la fuma en entier sur place. Il ne savait pas qu'il jouait avec les nerfs de ceux qui l'observaient. En fait, il voulait juste s'assurer que rien ne bougeait autour de lui.

Une fois rassuré, il s'approcha de la vieille trappe qui permettait d'accéder à la cave à charbon du presbytère, située juste sous la sacristie. Personne n'avait jamais songé à supprimer cet accès.

Franck Cortona fit jouer le loquet et souleva un des volets de la trappe. Vérifiant une dernière fois qu'il ne voyait personne, il entra et referma derrière lui.

Marchant comme sur des oeufs, quinze policiers en noir vinrent se positionner de part et d'autre de la trappe. Douze épaulèrent les fusils.

Marc Modos se détacha du groupe et retira sa cagoule qu'il passa négligemment dans sa ceinture. Il chuchota : « bon, j'y vais. »

A son tour, il franchit en silence le seuil de la trappe et reposa le volet derrière lui.

« Ca y est, la vedette est dans l'action » soupira discrètement un des deux officiers obligés de rester derrière les tireurs.

« Dire que ça fait des mois qu'on enquête et que c'est lui qui va récupérer la gloire » compléta, désabusé, son voisin.

L'affaire du port allait se terminer ce soir.

Franck Cortona avait sorti sa lampe de poche et se dirigeait vers la pièce du fond. Une porte à franchir. Il le fit. Quelques secondes plus tard, la trappe de la cave se rouvrit pour laisser passer une silhouette qui se dirigea sans hésiter et sans lampe vers le même endroit.

Sans faire grincer la serrure ou les gonds, Marc Modos ouvrit la porte à moitié. Il vit Franck Cortona fort occupé, une lampe de poche dans la bouche, en train d'éclairer un carton marqué « hosties blanches ». Il l'avait sorti d'un rayonnage et commençait à le vider en plaçant des sachets de plastique, les uns après les autres, dans ses poches.

Franck Cortona avait prévu un vêtement assez long doté de nombreuses poches. Mais il commença à se dire que le stock était plus important qu'il ne l'imaginait. Bonne affaire mais une telle générosité était clairement suspecte.

Marc Modos se plaça deux mètres derrière le malfrat, jambes à demi-pliées et écartées. Il avait silencieusement dégainé son revolver et pointé le canon vers le dos de sa cible.

Alors qu'il s'apprêtait à prononcer les sommations, la lumière s'alluma dans la pièce. Autant le malfrat que le commissaire en furent saisis d'étonnement.

Lâchant le carton et sa lampe, Franck Cortona dégaina son propre revolver et se retourna brusquement pour se retrouver face au commissaire.

« Du calme, Franck, baisse ton arme » ordonna Marc Modos.

Franck Cortona obéit. L'arme était contre sa cuisse.

« Lâche la maintenant. »

Mais le commissaire osa alors jeter un oeil sur le côté. Il sentait une présence hostile. Celle qui avait allumé la lumière.

« Bonsoir, commissaire » dit calmement Carole Nède.

La capitaine avait sorti son arme et la pointait sur le crâne de son chef.

« Baissez votre arme, imbécile. Et qu'est-ce que vous foutez là ? »

« Officiellement ? Je fouillais le lieu du crime et j'ai entendu du bruit à la cave. »

« A cette heure-ci ? »

« Il n'y a pas d'heure pour les braves. J'ai eu une intuition et je suis venue la vérifier. »

Franck Cortona, doucement, avait commencé à remonter son arme à hauteur de tir. Il n'osait pas se gratter la tête pour tenter de l'aider à comprendre ce qui se passait devant lui.

Le commissaire se reconcentra sur lui.

« Lâche ton arme, Franck. La prochaine fois, ce sera un tir direct en pleine poitrine. »

Sans cesser d'observer et de garder en joue le malfrat, Marc Modos s'adressa à sa subordonnée.

« Expliquez-vous maintenant. »

« Si je vous dis Chair et Feu, cela vous aide à comprendre ? »

« Qu'est-ce que... »

« Comme André Leloup, Jules Fiacre, Hugues Rampur et le Père Benoit Ramadier, vous en étiez. Comme Hugues Rampur, vous aviez votre petite préférée. Lui, c'était Mélissa ; vous, Muriel. »

« Ils l'ont tuée sans rien me demander, en mon absence... »

« Et ils s'apprêtaient à faire pareil avec Mélissa. Comme ils l'avaient déjà fait avec tant d'autres. Et durant leurs orgies, ils se goinfraient de la saloperie que notre ami commun était en train de transvaser dans ses poches. La différence entre le prix d'achat et le prix de revente payait leur propre consommation et les menus frais. Les frères de la loge du Rite Aztèque Rectifié payaient les filles mais les incitaient à acheter des bons au porteur faciles à récupérer une fois qu'elles étaient mortes. Ils aimaient aussi manger la chair de leur victime, comme dans un authentique sacrifice aztèque. En fait, les membres de Chair et Feu s'offraient des plaisirs prohibés sans bourse délier et sans aucun risque : celui chargé de les arrêter était aussi des leurs. Tout comme aujourd'hui. Mais comme vous êtes le dernier, vous vous apprêtiez à nettoyer. Puis vous alliez partir à la recherche de celui qui avait exterminé vos amis en supervisant mon enquête dans le bon sens. »

« Muriel... » murmura le commissaire en s'essuyant les yeux avec sa main gauche.

Son arme n'était plus tenue que d'une main et s'était légèrement abaissée.

Franck Cortona n'écoutait qu'à moitié, totalement abasourdi. Mais il comprit ce que signifiait pour lui le verbe « nettoyer ». Et il vit l'arme du commissaire s'abaisser tandis que celui-ci le perdait quelques fractions de seconde de vue en essuyant ses larmes.

Le malfrat se jeta au sol et tira une balle en pleine tête au commissaire.

« Merci » lui adressa Carole Nède en lui faisant à son tour exploser le crâne.

29

Auprès du village de Saint-Alban, le chemin douanier est très proche de la falaise. Il dessert diverses valleuses, franchit quelques ruisseaux mais reste parfaitement entretenu. Ce chemin s'étire tout le long de la côte du pays mais n'est, le plus souvent, guère utilisé, disparaissant alors sous les ronces entre les patrouilles.

Dans la région de Morbourg, la côte est réputée pour sa beauté. Les marcheurs aiment emprunter le chemin douanier. Certains vont en autocar jusqu'à Saint-Alban et rentrent sur Morbourg à pieds par ce chemin douanier.

Mais les touristes se rencontrent surtout en été. Il est vrai que, en hiver, le vent glacé souffle de la mer, vous congelant en quelques instants si vous n'êtes pas parfaitement couverts. Le vent peut également être traitre : une bourrasque peut, avec le jeu des flux et reflux, emporter un marcheur imprudent ou se laissant surprendre, le laissant s'écraser sur les rochers, au pied de la falaise. Malgré tout, l'hiver est aussi la saison où le paysage est le plus sauvage, le plus terrifiant, le plus magnifique.

En ce jour d'hiver, alors que le soleil semblait être trop faible afin de briller suffisamment pour chauffer la Terre ou même pour atteindre son véritable Zénith, deux femmes marchaient sur ce chemin

douanier. Elles n'étaient pas des touristes. Emmitouflées dans de lourds anoraks, portant des gants fourrés et des écharpes de laine épaisses, on ne voyait plus que le haut de leurs visages. L'une était encore jeune, l'autre aurait pu être sa mère.

Elles avaient ressenti le besoin d'être ensemble mais seules au monde. Elles avaient ressenti la nécessité de venir se recueillir là, devant la violence de la nature qui précipitait son souffle glacé sur la lande et des vagues immenses sur les galets, cela jusqu'à plusieurs mètres de hauteur sur la falaise. Elles voulaient oublier leurs tracas personnels pour constater à quel point tout cela était vain.

Les humains naissent, les humains passent, les humains meurent. Les falaises battues par le vent et les flots restent.

Les deux femmes retournèrent d'où elles étaient venues, le « château » des vicomtes de Saint-Alban. Elles s'y étaient réfugiées, assez loin de Morbourg pour être tranquilles, mais assez près pour ne pas être coupées de toute civilisation.

Amélie de Saint-Alban ouvrit la porte du manoir, franchit le seuil et tint la porte à Liliane Fiacre. Quand les deux femmes furent rentrées, la vicomtesse referma à clé la porte. Commença alors un démontage des couches de vêtements isolants.

Lorsque ce fut fait, elles se dirigèrent vers le salon, s'installant dans le grand divan.

Liliane Fiacre et Amélie de Saint-Alban avaient pleuré. Les marques sur leurs visages les trahissaient.

« Non mais, regarde nous ! » s'exclama soudain la plus jeune.

« Eh bien ? »

« Des veuves éplorées, voilà ce que nous sommes devenues ! Dire que nous ne voulions pas dépendre d'hommes, être libres, jouir dans des bras multiples... Et voilà que je pleure Marc. Quelle déchéance. »

Renonçant à son féminisme dépassé par les évènements, Amélie de Saint-Alban sentit de nouvelles larmes couler sur ses joues. Bientôt, les sanglots l'agitèrent de spasmes.

Liliane lui adressa un sourire compatissant et la prit dans ses bras.

« Il va falloir apprendre à se passer de nos hommes... »

Les deux femmes se consolèrent de chastes baisers dans le cou tout en se serrant fort dans leurs bras. Petit à petit, leurs lèvres se rapprochèrent jusqu'à fusionner.

30

La nuit était tombée sur Morbourg. Il n'était pas très tard mais, en hiver, le soleil se couche de bonne heure. Le port était déjà presque désert. Les dockers avaient terminé leur ouvrage, très limité en cette saison.

Sur le quai du Bassin Jean-François de La Pérouse, une femme s'était assise sur une bite d'amarrage. Le corps solide et musclé d'un mètre quatre-vingt était couvert d'un épais manteau mais la tête n'était pas protégée. Les cheveux blonds coupés à la garçonne, quant à eux, n'étaient pas assez courts pour échapper au vent.

A cet endroit du bassin, aucun bateau n'était amarré. Le vent soufflait de la mer et s'engouffrait entre les hangars, sifflant dans les ruelles, sans que rien ne le détourne ou ne l'arrête si ce n'est son propre reflux.

Carole Nède était triste et elle regardait le bassin. Elle rêvait en observant les lumières sur les bateaux ancrés plus loin. Les marins devaient être ici ou là en train de dîner. Carole n'avait pas faim.

Elle porta le regard vers le ciel. Il n'y avait pas de nuages, ce soir. Le vent les avait chassés.

Les étoiles brillaient, nombreuses déjà. Chacun pouvait les admirer, inaccessibles et lointaines. Si lumineuses que, jamais, nul n'oserait s'approcher d'elles.

Le ciel était pourtant noir. Comme si la lumière des étoiles n'était qu'illusion, comme si elles étaient incapables d'éclairer autour d'elles. Comme si leur lumière, en fait, ne recélait que de l'ombre. C'était cette ombre qu'elles projetaient. C'était cette ombre leur réalité.

Il n'y avait aucune raison de les admirer ou de craindre de les approcher. Sauf par peur d'être déçu si l'on ne voulait voir que leur lumière.

Derrière Carole, une silhouette longiligne venait de perdre sa capuche renforcée d'une fourrure synthétique. Le vent l'avait repoussée et s'en prenait maintenant à de longs cheveux noirs qu'il faisait danser horizontalement.

S'arrêtant à deux mètres de la policière, Mélissa Madeleine écarta les jambes en pliant légèrement les genoux pour bien stabiliser son buste. Puis elle dressa ses deux bras, gardant les coudes souples. Ses deux mains ne formèrent qu'un seul poing d'où n'émergeaient, tendus, que l'index et le majeur droits.

« Madame le capitaine, vos papiers ou je tire » s'exclama soudain la jeune femme.

Arborant un sourire triste et désabusé, Carole Nède se tourna vers la post-adolescente dont le corps grandissait plus vite que l'esprit.

« Madame le commandant, s'il te plaît, si tu t'adresses à moi. »

« Ouah ! » admira Mélissa avant d'ajouter, tout en mimant de ranger son revolver virtuel, « félicitations ! ».

Sans rien demander, Mélissa Madeleine vint s'asseoir au travers des genoux de la policière. Carole Nède la laissa faire, posant ses bras pour lui faire comme un dossier et une ceinture de sécurité, comme on ferait avec un jeune enfant venu se réfugier sur les genoux de sa mère.

Les longs cheveux noirs restaient toujours maltraités par le vent. Ils encadraient les deux visages dans un même maelström de kératine.

« Je te cherchais » mentit Carole qui, surtout, aurait voulu être seule.

« C'est marrant, moi aussi je te cherchais ».

« Je me demandais quelle connerie tu allais pouvoir faire maintenant. »

« Ce que c'est, tout de même, une coïncidence... Je cherchais moi aussi ce que j'allais faire maintenant. Si j'ai bien compris, je suis de nouveau au chômage. »

« On peut dire ça, oui. »

« C'est bête. Je gagnais un maximum de blé. D'un autre côté, il paraît qu'on peut mourir au travail. Des accidents bêtes, parfois. Un couteau, une scie, un revolver, ça peut faire mal, ça. Alors peut-être que ça vaut mieux d'être au chômage plutôt que de mourir à vingt ans. »

La jeune femme fit une pause en souriant à celle sur qui elle était assise. Comme personne d'autre ne semblait vouloir parler, elle reprit son discours.

« Tu as écouté la télévision ? C'est dingue, tout de même, ce règlement de comptes entre trafiquants de drogue et clients mauvais payeurs, tous issus de la grande bourgeoisie. C'est bête pour les deux flics tombés en tentant d'arrêter le trafic, ce Jules Fiacre et Monsieur le Héros. »

« Oui, c'est dingue. François Bernis a tenu à m'informer lui-même de la conclusion de l'enquête avant que Lionel Longemer ne m'appelle parce que le cabinet du ministre venait justement, aussi, de lui téléphoner pour lui dire à peu près la même chose. Mais, en fait, il m'appelait pour me féliciter de mon efficacité et de mon talent, me nommant commandant au passage. »

« C'est cool, non ? »

« On peut dire ça. Mais ce qui s'est passé vraiment... »

« Laisse tomber. Qui en a quelque chose à faire de ce qui s'est passé vraiment ? »

« Moi. »

« Les trafiquants n'y sont pour rien, hein ? C'est toi qui a nettoyé la ville, n'est-ce pas ? »

Carole Nède ne répondit rien et se contenta de sourire.

Mélissa écarta ses cheveux soulevés par le vent de sa bouche.

« Ce n'est pas bon pour le chiffre d'affaires, tout ça. Mais j'ai toujours cru que t'étais un mec bien. »

Et elle posa ses lèvres pulpeuses et chaudes comme le sont les lèvres des jeunes femmes encore remplies des désirs de l'adolescence sur celles, plus fermes et froides, de la commandante.

L'ombre du jeu

1

L'homme appuya sur l'interrupteur. La lumière envahit l'escalier et la première moitié de la cave. Il descendit les marches avec précautions même si ces marches étaient assez larges et sans courbure. Il se méfiait toujours de la vision limitée dont il disposait au travers du fin voile d'élasthanne noir le couvrant de la tête aux pieds, y compris les mains et les yeux.

La coupe du zentai était trop collante à son goût et, pour dissimuler ses formes pas assez athlétiques, comme pour mieux se mouvoir, l'homme avait enfilé des chaussures marrons, un pantalon anthracite et une chemise de même teinte, le tout sans beaucoup de style, voire même d'un bas de gamme assez manifeste. Mais pas un seul centimètre carré de peau de l'homme n'apparaissait. Nul n'aurait pu dire la couleur de ses cheveux ou de ses yeux, son âge, s'il disposait de grains de beauté ou de tatouages.

La cave était bien sèche. Son sol bétonné était de toute évidence régulièrement balayé. Les murs étaient autant bien entretenus. Aucune toile d'araignée ne pouvait être aperçue. Dans un coin, un chauffage électrique, lors d'une saison moins clémente, pouvait amener une température suffisante pour le confort des jeux qui se déroulaient ici.

La table de bois, d'environ deux mètres sur un et demi, était restée au centre de la première pièce. Elle

n'en bougeait jamais. Entre la table et l'escalier, l'homme aligna six chaises, tournées vers la table. Quatre autres restèrent dans un coin de la pièce. Elles n'étaient pas nécessaires en ce moment. La pièce était suffisamment vaste pour que l'on puisse s'y déplacer aisément sans heurter ni les chaises ni la table.

Avec de l'adhésif transparent, l'homme colla sur chacune des chaises une étiquette dactylographiée. Chacune portait un prénom : Emma, Chloé, Manon, Camille, Sarah, Romane.

Il se saisit d'un sac de voyage qu'il avait apporté sur place avant d'aller revêtir son zentai à l'étage. Il l'ouvrit et en sortit une paire de chaussures qu'il plaça devant la chaise notée « Manon ». Il posa sur la même chaise un pantalon, une petite culotte de coton, un débardeur et un pull convenablement pliés. Enfin, il posa sur le dossier une veste en une sorte de Denim.

Dans un autre compartiment du sac, il retira six petites boites de carton rigide qu'il posa au centre de la table. Sur un côté, il ajouta une septième boite, beaucoup plus grosse même si elle était assez plate.

Le sac de voyage était désormais vide. L'homme le referma et le posa dans un coin de la pièce. Mettant ses poings sur ses hanches, il regarda son œuvre et sembla en être satisfait.

Face à l'escalier, par delà la table, il y avait une porte au blindage nu. Le mécanisme animant les trois points de la serrure était visible. La clé était dans son canon. Quelqu'un s'agitait de l'autre côté de la porte. On

entendait des pas, comme si la personne allait et venait en marquant son impatience.

Trois jeunes filles déboulèrent soudain par l'escalier. Elles étaient joyeuses, pouffaient en se bousculant. A demi moqueuses, elles saluèrent l'homme d'un signe de tête. Celui-ci leur répondit de la même façon. Puis elles vinrent s'asseoir sur trois chaises, chacune sur celle portant l'étiquette de son prénom. Deux autres arrivèrent ensemble quelques instants plus tard et vinrent occuper les deux chaises restées jusqu'alors libres de toute occupante et de tout vêtement.

Pas une n'était habillée de la même façon qu'une autre. Des jupes courtes répondaient à des pantalons, du jean en pur Denim à des mélanges synthétiques imprimés... La seule constante était la qualité médiocre des tissus et des coupes. Du bas de gamme, sans aucun doute possible, tel qu'on pouvait en acheter en hypermarché.

Bras croisés sur la poitrine, l'homme attendit quelques instants que les derniers bavardages cessent. Les jeunes filles s'assirent bien droites sur leurs chaises, les mains posées sur les genoux, regardant la porte blindée. Elles attendaient. Satisfait du calme retrouvé dans la pièce, l'homme marcha jusqu'à la porte et tourna la clé. Les pênes coulissèrent dans les gâches. L'homme fit pivoter la porte jusqu'à l'ouvrir totalement, la porte touchant le mur.

Juste derrière l'encadrement, dans la lumière crue d'une ampoule unique placée au plafond de la deuxième

pièce, Manon était nue, debout, et elle saluait les autres jeunes filles avec de petits gestes de la main et un sourire heureux.

« Va te rhabiller, Manon » dit l'homme.

Sa voix était ferme mais semblait forcée, comme si l'homme était obligé de parler plus fort qu'à son habitude. Surtout, les lamelles mobiles de cuivre cousues dans le zentai devant la bouche vibraient en dissimulant le véritable timbre.

Manon marcha jusqu'à la chaise portant son prénom et enfila prestement sa culotte et ses autres vêtements. Puis elle s'assit et mit ses chaussures.

Se plaçant contre le bord de la table, tournant le dos à la porte et faisant face aux six jeunes filles, l'homme mélangea les six petites boites de carton dans un geste qui rappelait celui des bonneteurs. D'un grand écartement des deux bras, le buste tourné vers la fille, il invita Manon à choisir l'une des boites.

La fille se leva pour s'approcher et pouvoir saisir la boite de son choix. Les autres filles s'étaient penchées pour bien voir ce que Manon faisait. Une certaine tension était apparue dans leur expression. Le moment crucial allait arriver.

« Une chance sur six... » chuchota Manon.

Elle passa la main à une dizaine de centimètres par dessus les six boites en agitant les doigts, comme dans une sorte de rituel magique, pour deviner quelle boite choisir. Ou ne pas choisir.

Enfin, elle empoigna brutalement l'une des boites. Pourquoi celle-là ? Le hasard. Toutes étaient identiques.

Excitée comme si la boite devait contenir un diamant ou bien une autre quelconque merveille, Manon l'ouvrit. Elle poussa un petit cri de joie et se saisit du petit papier qu'elle trouva à l'intérieur. Elle le déplia et lut à haute voix le prénom noté dessus avant de le montrer aux autres filles qui, toutes, purent lire la même chose : « Emma ».

La jeune fille répondant à ce prénom baissa la tête avec une expression de contrariété. Les autres filles semblaient soulagées mais tenaient à féliciter celle qui avait été choisie, qui d'une main amicale posée sur l'une de ses épaules, qui de quelques mots de consolation.

Manon replaça le papier dans la boite, la referma et la reposa sur la table avant d'aller se rasseoir. Sans attendre, Emma se déshabilla, posant sur sa chaise ses affaires. Nue, elle vint ensuite se placer à côté de l'homme. Elle forçait un sourire qui n'en était que plus triste.

L'homme écarta un peu les six boites identiques pour se saisir de la boite la plus grande. Il l'ouvrit. Il commença par en retirer une enveloppe qu'il tendit à Manon. Celle-ci s'en empara avec appétit. Elle l'ouvrit sans attendre pour sentir dans sa main le grain si particulier du papier des billets de banque. Des gros billets. La somme convenue. La somme habituelle.

Puis six petits sachets contenant une poudre blanche furent extraits de la grande boite. Un sachet par fille. Chacune se leva à son tour pour en prendre un avec ravissement. Seule Emma prit le sien sans enthousiasme.

Elle salua les autres jeunes filles et se retourna pour entrer dans l'autre pièce. Quand elle eut franchi le seuil, l'homme referma la porte. Les pênes coulissèrent de nouveau dans les gâches avec le bruit mécanique ordinaire.

L'homme invita les jeunes filles à se retirer d'un geste amical et ample des deux bras. Il les salua d'un simple : « à la semaine prochaine. »

Les filles se lancèrent alors joyeusement dans l'ascension de l'escalier avant de quitter la maison.

2

La place de l'Amiral de Jobourg était toujours très animée. Les voitures y montaient de la ville basse par le boulevard de la gare et, de là, se dispersaient par toutes les rues convergeant vers le point de jonction entre les différents quartiers de Morbourg.

L'avenue du Maréchal d'Ancre partait suivre la falaise en passant derrière toutes les plus riches demeures de la ville, à la vue dégagée vers la mer et le port. En continuant toujours tout droit, durant des kilomètres, on finissait par quitter la ville et se diriger vers le village de Saint-Alban.

Si, place de l'Amiral de Jobourg, on préférait partir de l'autre côté, vers l'intérieur des terres et en continuant un peu à monter sur une colline, on prenait alors le Boulevard Robert Le Fort. Le décor n'était pas le même. Assez vite, on arrivait dans le quartier de la Mare-au-Notaire. Ce nom étrange provenait d'un fait divers sordide plusieurs siècles plus tôt. Un notaire s'était noyé dans une mare, à l'époque au milieu des champs. Probablement un suicide. Le quartier n'était plus du tout campagnard. On n'y trouvait que des barres d'immeubles gigantesques autant que décrépis. Au centre du quartier, enroulé dans une grande courbe du boulevard, il y avait son poumon économique : une vaste cité commerciale populaire construite autour d'un hypermarché, un Marché Plus.

Le groupe G-Plus, qui détenait cette enseigne, s'était étendu à tout le pays avec ses grandes surfaces. Mais le premier des magasins, c'était bien celui-ci. Fondé il y a près de quarante ans par un homme devenu le plus riche de la région, Jean-Charles Guirachon. Celui-ci n'habitait pas dans ce quartier, bien sûr. Sa demeure était une villa sur la côte, avenue du Maréchal d'Ancre, tout près de la sortie de la ville, presque sur la route de Saint-Alban.

Lorsque Jean-Charles Guirachon se rendait dans son premier magasin, il préférait de ce fait éviter de passer par la côte puis le boulevard. Il coupait en général par le quartier pavillonnaire de Seiglebourg, une petite ville de banlieue absorbée par Morbourg un demi-siècle plus tôt, à l'époque de la splendeur de la ville.

Par la fenêtre de son bureau donnant sur la place de l'Amiral de Jobourg, Jean-Marc Confiti regardait ce qu'était devenu sa ville, la ville dont il avait désormais la charge. Il espérait durer plus longtemps que son immédiat prédécesseur, Marc Modos, et ne pas finir de manière aussi glauque que le dernier véritable titulaire du poste de commissaire de Morbourg, Jules Fiacre.

Le ministre François Bernis avait choisi, cette fois, de promouvoir un policier de la région ayant réalisé l'essentiel de sa carrière sur place, pas une vedette de la capitale, une star de l'anti-gang et de la télévision. Alors le commandant Jean-Marc était devenu Monsieur le Commissaire Confiti. Pour les flics comme pour les

voyous, il restait « Confetti ». Il le savait et il s'en moquait.

Il faisait beau mais déjà plus très chaud. Jean-Marc Confiti se lissait patiemment sa fine moustache en réfléchissant. Malgré un ventre proéminent à cause des bières et des années, il restait un flic de terrain. Il avait gravi les échelons un à un. Mais il était devenu le chef, le patron. Et son rôle avait donc changé. Il devait tenir son rang, remplir la fonction pour laquelle il avait été nommé. Il devait gérer son équipe, ses hommes. Enfin, ses hommes et ses femmes. Surtout une femme, d'ailleurs. Celle qu'il avait convoquée. Celle qu'il attendait.

Deux coups sur la porte.

« Entrez ! »

Grincement de la porte. Jean-Marc Confiti grimaça. Il avait oublié de rappeler les services généraux pour que ces flemmards viennent huiler les charnières. Il se retourna pour accueillir avec un sourire cordial sa visiteuse.

« Vous m'avez demandée, Monsieur le Commissaire ? »

« Oui, en effet, entrez, fermez la porte et asseyez-vous. »

Carole Nède s'exécuta. Son corps plus massif et musclé que celui de beaucoup d'hommes dominait le petit commissaire lorsqu'elle était debout.

« Je suis ennuyé, Carole. »

« Pourquoi, Monsieur le Commissaire ? »

« Vous êtes une excellente flic de terrain, je n'en disconviens pas. L'affaire qui vous a valu votre promotion, il y a bientôt deux ans, le prouve. »

Carole Nède tiqua intérieurement. Elle n'était pas fière de cette promotion. Elle n'était pas fière de ce qui s'était réellement passé. Mais personne ne devrait jamais le savoir. Elle se contenta de baisser la tête en attendant le « mais » après le chapelet d'éloges qui s'échappait de la bouche du commissaire.

« Mais... » dit enfin celui-ci.

« Mais ? » reprit la commandante.

« Mais vous êtes maintenant une commandante, une cadre supérieure. Vous n'êtes plus une flic de terrain. Jules Fiacre vous rappelait déjà à cette réalité à l'époque où vous n'étiez que capitaine. Et on nous a expédié à temps plein une autre capitaine pour vous remplacer, Amélie de Saint-Alban. Ni l'une, ni l'autre, vous ne devez faire le boulot d'un lieutenant sortant de l'école. »

« A quoi pensez-vous exactement, Monsieur le Commissaire ? »

« A votre tendance à jouer les assistantes sociales au foyer tenu par Mustapha Alberca. En particulier avec cette petite demi-folle, là... »

« Mélissa ? »

« Oui, c'est ça. Mélissa Madeleine. Elle n'est pas votre fille. Et vous êtes flic, bon sang. »

« Si je ne m'étais pas intéressée à la disparition des filles... »

« La plupart des fugueuses ayant disparu depuis des années n'ont jamais été retrouvées et rien n'indique qu'elles aient toutes été embarquées dans cette étrange et sordide affaire de trafic de drogue et de cannibalisme, même si cette Mélissa vous a mis par accident sur la bonne piste. Vous savez combien de filles disparaissent chaque année dans le pays ? Des dizaines ! La plupart fuient simplement leurs parents, refont leur vie à des centaines ou des milliers de kilomètres et sont parfois retrouvées au bout de dix ans ! »

« Pas toutes. »

« Pas toutes, non. Mais tant que nous n'avons pas de vraie raison de nous inquiéter, il y a d'autres tâches plus importantes. Et, surtout, l'enquête de terrain ne doit plus reposer sur vous. »

« J'ai compris, Monsieur le Commissaire. »

Le lieutenant Mathieu Villette venait d'introduire sa pièce dans le distributeur de café, dans la salle de pause. Appuyé contre une table haute, Amélie de Saint-Alban touillait le sucre dans son propre gobelet avec une petite tige en plastique. Tous deux sursautèrent en voyant arriver Carole Nède. Elle avait la tête des mauvais jours.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Carole ? »

« Eh bien, Amélie, Confetti m'a juste rappelé que j'étais chef et que je devais faire du boulot de chef, pas suppléer des petits jeunes sortant de l'école et encore

lieutenants. Et moins encore faire le boulot des assistantes sociales. »

Mathieu Villette sourit en haussant les épaules. Amélie de Saint-Alban, elle, partit sur un fou rire qu'elle ne put réprimer. La contagion rattrapa d'abord le jeune lieutenant avant d'arriver enfin à dérider la commandante. Les trois officiers de police rirent ensemble durant quelques minutes.

Carole Nède introduisit alors sa pièce dans le distributeur de café en interrogeant ses subalternes.

« Et on a du neuf sur les disparitions de Juliette et Alice, d'ailleurs ? »

« Juliette, ça fait près d'un an maintenant. On ne la reverra plus. Elle doit être loin. Alice, on continue de chercher pour le principe mais c'est sans doute aussi une fugue. »

3

Le siège du groupe G-Plus se situait dans la zone industrielle sur la route de Saint-Alban. Le bâtiment avait une vingtaine d'années. Il datait de l'époque où la croissance de G-Plus avait entraîné la nécessité de nouveaux locaux.

La voiture qui entra dans la cour était de haut standing sans être de luxe, plutôt une grande routière. Elle avait une couleur sombre, des vitres teintées et une plaque d'immatriculation qui indiquait qu'elle provenait de la capitale. Elle s'arrêta dans le parking des visiteurs.

Son conducteur descendit. Son costume était de la même couleur que sa voiture et du même standing. Il emporta un attaché-case et ferma les portes de son véhicule. Croisé dans une rue de la capitale, près des sièges sociaux de grands groupes, l'homme n'aurait pas attiré l'attention. Ici, en banlieue d'une ville en déclin, sa présence attira quelques regards de gens qui passaient.

L'homme se présenta à l'accueil de l'immeuble. La jeune femme à qui il s'était présenté tressaillit quand il indiqua son identité et son rendez-vous. Elle fit un signe à un agent de la sécurité qui attendait. Les deux hommes partirent ensemble dans l'ascenseur.

Arrivé au sommet de l'immeuble, l'agent fit pénétrer le visiteur dans un bureau où une secrétaire se

leva à son entrée puis il disparut, retournant à d'autres occupations.

« Monsieur Guirachon va vous recevoir, Monsieur. »

Elle alla aussitôt sonner à la lourde porte capitonnée dans le fond du bureau. Une petite lumière au dessus de la sonnette passa du rouge au vert. La secrétaire fit entrer le visiteur. Elle s'assura ensuite que la porte capitonnée était bien refermée.

La pièce était plus vaste que beaucoup d'appartements familiaux. En face de la porte capitonnée, il y avait un bureau de facture assez moderne tout en étant relativement classique. Derrière le bureau, dans un grand fauteuil de cuir, un homme ayant dépassé la soixantaine, un peu bedonnant et s'étant tassé avec les ans, mais encore énergique, se leva et se porta à la rencontre de son visiteur. Ses cheveux étaient blancs, ses yeux marrons. Un homme qui aurait pu être ordinaire s'il ne dégageait pas un immense charisme et une évidente autorité naturelle.

« Jean-Charles Guirachon, ravi de vous recevoir monsieur Massada » se présenta-t-il en tendant la main à son visiteur.

Quand Justinien Massada lui sera la main en le saluant, Jean-Charles Guirachon perdit son sourire et de sa superbe. Le patron montra un petit salon installé dans un coin en prononçant simplement, sur un ton las :

« asseyons-nous et parlons sans crainte, le bureau est totalement insonorisé. »

Les deux hommes s'installèrent face à face dans deux fauteuils profonds. Enfin, le visiteur prit la parole.

« Monsieur Guirachon, comme vous le savez, je suis conseiller spécial au cabinet de François Bernis. C'est lui qui m'a demandé de venir vous voir. Mais ma mission est évidemment complètement officieuse. Si besoin, le motif de ma visite pourra être mentionné comme étant la sécurité dans les hypermarchés. »

« Bon, bon... Venons-en au fait. Cela fait quelques années que je ne reçois plus de frères. »

« En effet. Depuis la dissolution officielle de la loge de perfection Chair et Feu. »

« Le Conseil m'a foutu dehors comme un malpropre alors que c'est moi qui ait dénoncé les agissements criminels de nos frères. »

« De nos anciens frères, désormais défunts. Et vous avez été exclu car vous aviez participé aux travaux de Chair et Feu. »

« Tant qu'il s'agissait d'érotisme, de célébration de cultes de la fécondité... Mais tuer des jeunes filles qui n'étaient pas consentantes et, derrière, manger... »

« Epargnez-moi les détails, je vous prie. Je ne suis pas là pour ça. »

« Alors pourquoi êtes-vous venu me voir ? »

« La loge Chair et Feu était composée, selon nos informations de l'époque, d'André Leloup, Hugues Rampur, Benoit Ramadier et vous-mêmes. Les trois

premiers sont morts il y a environ deux ans. A cette occasion, nous avons découvert que Chair et Feu existait toujours. La raison de l'élimination de ces trois anciens frères était de toute évidence liée au fait que Chair et Feu persistait. Nous avons aussi des doutes sur Jules Fiacre et même sur Marc Modos, les deux commissaires défunts qui se sont succédés avant la nomination de l'actuel, Confiti. »

Le visiteur se tût. Il regarda son hôte avec une expression où nulle émotion ne transparaissait. Mais Jean-Charles Guirachon, lui, était transparent tant ses émotions ressortaient sur son visage. On pouvait y lire de l'exaspération, de la colère, de l'inquiétude, de la peur... Mais lui aussi se taisait.

Alors, Justinien Massada eut un petit sourire narquois et conclut : « et vous, vous êtes toujours vivant. »

« Je n'ai plus mis les pieds à Chair et Feu depuis la mort de la petite Annabelle. J'ignorais que la loge avait poursuivi ses tenues. Je n'ai jamais revu André Leloup, Hugues Rampur ou Benoit Ramadier. Je ne connaissais pas particulièrement Jules Fiacre, que j'ai croisé alors qu'il n'était que compagnon à la Loge Bleue du Grand Voyage, avant d'être viré, puis quelques fois dans des cérémonies officielles. Je n'ai jamais rencontré Marc Modos mais je savais qu'il était initié. »

« Quelqu'un a été oublié. Au moins un. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Il y a trop de fugueuses trop douées pour disparaître dans la ville de Morbourg. C'est statistiquement improbable. Beaucoup moins qu'avant la mort des trois anciens frères déjà mentionnés mais tout de même. Au bout de près de deux ans, nous en sommes pratiquement sûrs. Et le Conseil s'inquiète. »

« Et François Bernis a promis de régler le problème avant qu'un immense scandale ne nuise à l'institution, c'est ça ? »

« Vous résumez beaucoup mais on peut présenter les choses de cette façon, en effet. D'autant que des élections générales approchent et qu'un autre ministre... »

« Ecoutez, Monsieur Massada, je vais être franc et direct avec vous. Cette affaire de loge Chair et Feu m'a coûté très cher, déjà. J'ai été humilié, condamné et exclu. Ma femme ne m'a plus parlé en dehors des strictes nécessités sociales. Et elle est entrée en dépression au point d'en mourir. Ma fille me reproche tous les jours la mort de sa mère, au moins par son regard méprisant. Et, moi, oui, moi qui dirige une entreprise de plusieurs dizaines de milliers d'employés qui me craignent et m'obéissent, moi, le grand patron richissime, la nuit, j'ai encore, parfois, après toutes ces années, les cris de la petite Annabelle qui me réveillent au milieu d'un cauchemar. Et je pleure comme un bébé. »

Silence soudain. Justinien Massada essayait de conserver son allure parfaitement neutre mais il ne

parvenait pas à dissimuler sa surprise et son désarroi. L'homme qui lui faisait face n'était plus un grand patron. C'était un homme brisé. Il eut presque honte d'être venu et d'avoir remué un vieux couteau rouillé dans une plaie toujours béante. Il se reprit. Il bredouilla un peu mais put poser une question.

« Monsieur Guirachon, pouvez-vous nous aider ? »

« Non, je ne crois pas. »

« Dans ce cas... »

« Oui, dans ce cas, je vais vous raccompagner jusque dans le bureau de ma secrétaire. Elle va vous montrer le chemin du parking. »

4

Le rayon maquillage et soins du corps de l'hypermarché Marché Plus de Morbourg était bondé. Des jeunes filles autant que des femmes mures se pressaient. Les hommes restaient à l'écart, parfois, simplement au bout du rayon, dans une des allées principales, occupés à garder le chariot de courses, râlant ou soupirant. Les caméras de vidéosurveillance contrôlaient particulièrement ce rayon où il y avait souvent des disparitions, les fameuses « démarques inconnues » de la grande distribution. Bref, c'était un rayon où les vols étaient nombreux.

Une jeune fille était debout face au rayon des eaux de toilettes féminines, tout à côté des rouges à lèvres. Elle sortit un grand cahier d'écolier de son cabas et l'ouvrit. Elle le tenait d'une seule main et semblait lire une liste de courses. Son autre main semblait avoir disparu avant de réapparaître pour saisir un flacon de démonstration. Elle vaporisa un peu de l'eau de toilette sur une page de son cahier, reposa le flacon puis renifla la page ainsi arrosée. Elle ne sembla pas satisfaite et rangea son cahier avant de s'éloigner.

Elle se dirigea vers les caisses et entreprit de faire la queue. Quand vint son tour, elle déposa sur le tapis divers paquets de biscuits, des canettes de boissons gazeuses et un paquet de stylos billes. Elle paya le prix

annoncé par la caissière et rangea les articles dans son cabas.

Puis elle s'éloigna vers la sortie du magasin. Mais trois vigiles équipés d'oreillettes vinrent l'entourer avant qu'elle ne franchisse les portes.

« Mademoiselle, veuillez nous montrer votre ticket de caisse, je vous prie » demanda fermement et calmement l'un des vigiles.

Sans dire un mot mais affichant une mine exaspérée, la jeune fille s'exécuta.

« Il manque le rouge à lèvres que vous avez pris tout à l'heure » constata le même vigile.

« Veuillez nous suivre dans le local de la sécurité » ordonna un autre tout en la saisissant par le bras.

La jeune fille tenta de résister sans rien dire, jetant un regard circulaire à la recherche d'une aide potentielle. Mais elle fut entraînée dans l'indifférence générale jusque dans une petite pièce à la fin de la ligne de caisses.

Une femme d'âge mur l'attendait, assise derrière une sorte de bureau. Elle prit la parole.

« Mademoiselle, nous savons que vous avez volé un rouge à lèvres. Veuillez le sortir de votre poche, le poser sur cette table, et retourner vos poches pour que nous puissions vérifier que vous n'avez rien volé d'autre. Sinon, je serais obligée de vous fouiller. »

La jeune fille regarda derrière elle, vers la porte. Les trois vigiles faisaient barrage, bras croisés sur la

poitrine. Des larmes commencèrent à couler de ses yeux. Elle obéit aux ordres et posa le tube de rouge à lèvres sur la table puis retourna ses poches.

« C'est bien » dit la femme.

Elle s'empara de l'objet et le jeta dans un panier métallique posé à côté du bureau. Celui-ci contenait d'autres articles.

« Votre pièce d'identité, je vous prie » demanda la femme tout en s'emparant d'un formulaire et d'un stylo dans un tiroir de son bureau.

La jeune fille posa ses papiers sur la table et, pour la première fois, tenta de parler tout en sanglotant.

« N'appelez pas la police, je vous en prie. Mon père m'interdit d'acheter du maquillage. Et il surveille tous mes achats. Il dit qu'il ne veut pas que sa fille devienne une pute. S'il apprend que, en plus, j'ai volé pour contourner son interdiction... »

Elle ne termina pas sa phrase.

La femme s'empara des papiers, y jeta un œil et rétorqua du même ton toujours calme : « mademoiselle Jasmine Soustara, il fallait penser à ça avant. Maintenant, c'est trop tard. Il faut assumer les conséquences de vos actes. »

« Je vous en prie... » pleurnichait la jeune fille.

La femme se redressa dans son fauteuil, laissant le formulaire et le stylo sur la table.

« Vous avez deux heures devant vous, mademoiselle, ou bien vous préférez aller en garde à vue ? »

« Pas la garde à vue, pas la police, je vous prie. »

La femme eut un sourire méprisant.

Après un court silence, elle s'adressa aux trois vigiles qui continuaient d'attendre.

« Emmenez la au pavillon, discrètement, par la porte de derrière, avec une camionnette de livraison. »

« Qu'allez-vous faire de moi ? » s'inquiéta la jeune fille.

La femme lui rendit ses papiers. Son ton se fit soudain plus cassant, méprisant et agressif.

« Tu prends tes affaires, tu les suis sans faire d'histoire et tu la fermes. Je t'ai dit qu'il fallait assumer tes actes. Tu as choisi de ne pas passer par la case garde-à-vue. C'est comme tu veux. Si tu fais chier, c'est direct au commissariat. Sinon, dans deux heures, tu es chez toi. »

Dès que la femme fut seule dans son bureau, elle rangea le formulaire et le stylo puis elle décrocha son téléphone.

5

Plongé dans le canapé bon marché payé à crédit, Karim Soustara tentait de s'intéresser à une série d'action passant à la télévision. Il était seul dans l'appartement. Sa mère était partie dans le centre ville faire il ne savait plus quel achat. Son père n'était pas encore rentré du travail.

Il était censé accompagner sa sœur faire des petites courses à l'hypermarché mais elle mettait trop de temps à fouiner dans tous les rayons, comme si elle le faisait exprès pour le pousser à la laisser. Alors, il était sorti fumer une cigarette dehors. Et, quand il s'était retourné, il avait vu sa sœur rentrer dans le local de la sécurité en étant entourée de vigiles. Il l'avait attendue près d'une heure. Puis il s'était dit qu'elle avait dû sortir par une autre porte et qu'elle devait l'attendre chez eux.

Alors, il était revenu à l'appartement, à quelques centaines de mètres de la cité commerciale, en plein quartier de la Mare-au-Notaire. Mais Jasmine n'était pas là. Et ainsi avait commencé l'attente.

Karim ne savait pas quoi faire. Il n'aurait pas dû se séparer de sa sœur. Son père allait être furieux. Si seulement ils avaient des téléphones mobiles... Même s'ils étaient majeurs tous les deux, ils restaient sous l'autorité de leur père. C'est lui qui avait l'argent. Et il avait refusé. Et puis s'il devait avouer qu'il s'était séparé de sa sœur pour aller fumer une cigarette...

Enfin, Karim entendit la porte de l'appartement s'ouvrir puis se claquer. Il bondit.

Jasmine était là. Elle regarda son frère, les yeux plein de larmes. La télévision continuait de passer la série débile pleine d'explosions.

« Mais qu'est-ce que tu foutais ? »

« Laisse moi tranquille. Retourne regarder ta série. »

Elle se détourna et courut jusque dans sa chambre. Karim marcha derrière elle. Il dut s'arrêter brusquement pour éviter de recevoir la porte sur le nez. Il entendit qu'elle plaçait une chaise contre la porte, comme à chaque fois qu'elle voulait être tranquille.

Karim haussa les épaules, furieux. Il était furieux contre sa sœur qui l'avait laissé mourir d'inquiétude et refusait de s'expliquer. Il était furieux contre lui-même d'avoir manqué à son devoir de surveillance. Et il se promis de ne plus jamais la laisser seule s'il devait encore l'accompagner faire des courses.

Il retourna regarder la télévision pour se changer les idées. Tout était rentré dans l'ordre, après tout. Sa sœur était revenue et personne ne serait obligé d'avouer quoique que ce soit aux parents.

Moins d'une heure plus tard, la mère rentra à son tour à l'appartement. Elle déposa ses courses dans la cuisine puis se rendit dans le salon où l'épisode regardé par Karim allait s'achever.

« Karim, où est ta sœur ? »

« Elle s'est enfermée dans sa chambre. Elle a mis une chaise pour bloquer la porte. »

« Qu'est-ce que tu lui as fait encore ? »

« Mais rien, maman, je te jure. Je ne sais pas ce qu'elle a. »

La mère soupira bruyamment et aller frapper à la porte de la chambre de sa fille en l'appelant par son prénom. D'abord doucement. Puis de plus en plus fort. Il n'y avait aucune réponse. Elle commença à s'inquiéter. Que sa fille se soit disputée avec son frère, cela n'avait rien d'extraordinaire. Mais qu'elle refuse même de répondre à sa mère...

Après un temps d'hésitation, elle se remit à frapper à la porte en exigeant : « Jasmine, ouvre moi, ouvre-moi maintenant. »

Alors elle se décida à tourner la poignée de porte. La mère put entrouvrir le battant mais il y avait bien une chaise qui frottait contre la moquette et bloquait l'ouverture.

« Jasmine, c'est maman, retire la chaise. »

Aucune réponse, pas même un soupir ou une insulte.

Alors la mère pesa de tout son poids sur la porte. La chaise tomba sur le sol et la porte s'ouvrit pour de bon.

Karim entendit sa mère crier. Elle avait crié plus fort que les explosions dans la télévision. Soudain affolé, il se leva et se dirigea vers la chambre de

Jasmine. Sa mère était allongée par terre, à moitié dans la chambre, les pieds dans le couloir. Elle semblait évanouie.

Le cœur battant la chamade, Karim ouvrit la porte en grand et enjamba le corps de sa mère pour rentrer dans la chambre de Jasmine et s'occuper des deux femmes. Mais son mouvement fut soudain interrompu par la surprise.

Dans la penderie, les vêtements avaient été repoussés, comprimés d'un côté, et Jasmine semblait à genoux mais seul le dessus de la pointe des pieds touchait le sol. Et son visage semblait gonflé, la langue sortie, les yeux exorbités. Le cerveau de Karim mit du temps à comprendre, à accepter ce que ses yeux voyaient.

Une ceinture avait été bouclée autour du cou de la jeune fille et était attachée à la barre de la penderie.

6

L'heure de la visite quotidienne étant venue, Emma avait arrêté la télévision, s'était douchée et apprêtée comme il convenait. Elle était totalement nue. Elle s'était maquillée uniquement les paupières et les lèvres, pas le reste de la peau, surtout du visage.

Une semaine entière, c'est long. Mais c'est le jeu. Si l'épreuve n'était pas suffisante, si le risque n'existait pas, le jeu n'aurait aucun intérêt. Et puis, il y avait l'argent, la drogue... Quoiqu'il arrive, chaque semaine, chaque fille recevait sa part de paradis artificiel. L'argent, par contre, c'était seulement pour celle qui sortait du séjour dans la cave.

Emma s'était assise sur son lit. L'homme était en retard. Cela lui arrivait rarement. Il avait dû avoir un problème.

Surtout, Emma avait entendu des gens marcher au rez-de-chaussée. Plusieurs personnes. La télévision était défectueuse, sans doute volontairement : on ne pouvait l'écouter qu'avec des écouteurs. Elle avait donc pu continuer à regarder son feuilleton sans craindre de donner l'alerte. Les gens étaient partis.

Mais le retard en plus de cette étrange et inhabituelle visite, cela commençait à inquiéter Emma. L'homme prenait aussi des risques, des risques différents des participantes au jeu mais des risques tout de même. C'est lui qui fournissait la drogue. S'il se faisait arrêter

par des flics, si des flics débarquaient dans la maison sans penser à se rendre dans la cave, dont l'entrée était bien cachée derrière un grand tableau amovible occupant presque tout un mur, Emma risquait bien de mourir de faim. Au mieux, si les autres filles osaient parler de la cave à d'autres, en rupture avec les règles du jeu, surtout aux flics, il lui faudrait attendre la fin de son temps. Plusieurs jours sans manger.

Bon, d'accord, il y a la douche, les toilettes... Elle avait de l'eau. Quelques jours sans manger ne seraient pas mortels. Juste de quoi faire un sacré bon régime accéléré. Pour l'air, il y avait les deux orifices, l'entrée au niveau du soupirail bouché, avec juste un tuyau grillagé au travers de la maçonnerie, l'extraction avec le trou dans le plafond, à l'autre bout de la cave.

Mais ça serait la fin du jeu. Emma sentait son angoisse monter tout en jetant des coups d'œil réguliers à la pendule électrique au dessus de la télévision.

Enfin, quelqu'un descendit l'escalier. Puis la clé tourna dans la serrure de la porte blindée.

L'homme apparut dans l'embrasure. Il était juste couvert de son zentai. Emma soupira en souriant.

« Vous êtes en retard. J'ai eu peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose. »

Le ton était doux. L'homme hocha la tête avec un geste des bras comme pour s'excuser.

« Et ces gens que j'ai entendus au rez-de-chaussée tout à l'heure... J'ai eu peur que ce soit la police. Cela serait la fin du jeu. »

L'homme prononça enfin quelques mots. Il veillait toujours à parler derrière les lamelles en cuivre cousues dans la cagoule du zentai. Et il détachait bien les mots, en variant le volume d'un mot sur l'autre, afin que jamais sa voix normale ne puisse être reconnue si jamais ils devaient se rencontrer dehors.

« Remplacer Alice. Mais la candidate n'a pas accepté. Elle a refusé la drogue. Elle a pleuré quand elle a été baisée. Puis elle a refusé de revenir de son plein gré. Alors, on l'a raccompagnée chez elle sans lui en dire plus. »

Il devait être physiquement quelconque. C'était difficile de se rendre compte avec l'étoffe noire qui le couvrait de la tête aux pieds et jusqu'au bout des doigts. Il avait un petit ventre un peu mou, une taille ordinaire. Même son âge était difficile à estimer.

L'homme fit un geste simple en direction du lit. Emma comprit. Elle s'allongea et écarta bien les jambes. L'homme appuya sur l'interrupteur et la pièce devint noire. Il se glissa sur le lit au côté d'Emma.

La main couverte du tissu soyeux remonta le long d'une jambe. Puis l'autre main fit la même chose sur l'autre jambe. Emma sourit. Sa respiration accéléra. Les mains passèrent doucement les genoux. Elles commencèrent à caresser en cercle l'intérieur des cuisses. Elles saisirent les hanches et les pouces vinrent

caresser les grandes lèvres, le clitoris, le pubis et son Mont de Vénus. Gémissements.

L'homme s'était installé entre les jambes d'Emma. Celle-ci les referma pour le retenir prisonnier entre ses cuisses. Elle caressait avec ses mollets le doux tissu. L'homme respirait fort lui aussi.

Emma sentait le sexe turgescent appuyé contre son bassin. Elle le sentait par delà la frontière d'élasthanne. Il appuyait. Sans doute cherchait-il déjà à s'échapper. Ou bien profitait-il lui aussi de la caresse du tissu soyeux. De la caresse si douce, si excitante.

Les mains continuaient de remonter. Elles flattèrent les flancs puis les seins. Enfin, le cou. Les dix doigts enserraient la gorge, les pouces caressaient la trachée et la glotte. Emma rejeta la tête en arrière en cabrant le dos. A tout moment, l'homme pourrait l'étrangler. Et elle en jouirait.

Mais non, les mains disparurent soudain. L'homme se libéra des jambes. Emma poussa un soupir. Elle ne résista pas à la fuite de sa proie. Elle se rallongea bien confortablement. Ce n'était que le début.

Elle entendit le zip s'ouvrir. L'homme ouvrait le zentai au niveau de son entre-cuisse. Il faisait sortir son pénis. Il déchira un sachet. Le préservatif. Il se coucha sur le flanc et enfila la housse de latex comme il convenait.

Puis, enfin, Emma sentit l'homme revenir sur elle. Ce fut le tour de ses mains à elle de caresser

l'homme, son dos, ses épaules, son cou, sa tête. Elle resserra les jambes pour l'emprisonner de nouveau.

Le zentai commençait à être humide de sueur. Mais la douceur, la douceur immense de l'élasthanne, caressait la peau d'Emma avec des sensations décuplées par rapport au simple contact d'une autre peau. Et la peau de l'homme restait ainsi cachée, inaccessible. Jamais elle ne l'avait touchée. Jamais elle n'avait senti son grain. Elle ignorait tout de lui. Sa peau était un mystère excitant.

Elle sentit la pénétration. Le sexe de l'homme entra en elle. Elle gémit. Et elle savait que, même à cette occasion, la peau de l'homme ne la touchait pas. L'élasthanne était alors remplacée par du latex mais la peau restait inaccessible.

Les mains d'Emma appuyèrent sur les fesses de l'homme, elle le poussa à pénétrer toujours plus profond. Ses mollets retenaient les cuisses de l'homme. Cette fois, il ne pourrait pas s'échapper.

Gémissements, souffle chaud, gémissements. Pas un mot échangé. Rien n'avait à être dit. Rien du tout. Elle sentit ses centres nerveux perdre le contrôle. L'énergie qui provenait de son bassin était trop importante.

Alors elle poussa un premier petit cri. Puis un deuxième. Un troisième. L'homme gémit plus fort. Il se permit de délivrer sa semence dans le réservoir de latex. Rien de lui ne devait entrer en contact avec Emma. Rien

de lui ne devait entrer en elle. Toujours une barrière, un tissu, un capuchon de latex.

Elle ne desserra pas les jambes. D'un bras, elle retenait le torse de l'homme contre ses seins, de l'autre main elle appuyait sur ses fesses pour lui interdire de se retirer tout de suite, comme cela, sans attendre. Non, il fallait attendre. Il fallait qu'il lui tienne chaud encore quelques instants.

L'homme restait allongé sans protester. Il reprenait son souffle. Quelques instants de repos.

Elle lui susurra à l'oreille, tandis que l'élasthanne couvrant le visage de l'homme lui caressait la joue empourprée d'excitation : « et dire que je ne sais rien de toi, pas même la couleur de ta bite. »

« Que tu la connaisses par le toucher suffit, tu n'as pas besoin des autres sens. »

7

« Bon, c'est quoi ce merdier ? »

Le commissaire Jean-Marc Confiti surgit dans la salle de réunion où tous les officiers étaient présents. Il constata que Carole Nède était sur l'estrade. Elle faisait enfin son boulot d'officier supérieur.

« Ah, Monsieur le Commissaire... Nous avons commencé, puisque vous n'étiez pas de service... »

« Bon, ben, me voilà. Faites moi un résumé synthétique. J'ai eu quelques éléments par la radio, dans la voiture, en venant. »

Le commissaire bondit sur l'estrade au côté de la commandante. Celle-ci démarra son exposé en montrant les lieux sur la carte de la ville placée sur le mur.

« L'émeute a débuté il y a un peu moins de trente minutes devant le local de la sécurité du Marché Plus de la Mare-au-Notaire. Quand la première unité est arrivée sur place, elle nous a envoyé un rapport alarmant et s'est mise en observation. Nous avons alors déclenché le plan anti-émeute. Les unités spéciales ont été appelées. Leur déploiement est en cours. Les pompiers, appelés pour un feu de poubelles, attendent en limite de zone notre feu vert. Les vigiles ont fermé les rideaux d'acier. Les clients sont donc prisonniers dans le magasin. D'après ce qu'ils nous ont dit, ils ont réussi à intercepter quelques voyous qui étaient entrés rapidement pour piller en sachant que du grabuge allait éclater. »

« Quel est le motif de l'émeute ? »

« Nous ne savons pas. Les vigiles nous ont dit l'ignorer. Les seules personnes interceptées retenues actuellement dans leur local sont des pilleurs arrêtés au début de l'événement. Ils sont en état de siège apparemment. »

« Tout le monde est là ? »

« Oui. Nous avons lancé l'alerte auprès des banques et établissements sensibles. Toutes nos forces vont être mobilisées. Il ne faudrait pas que certains en profitent. La plupart ont décidé de fermer aussitôt. »

« Parfait. Alors on file. Instructions du déploiement par radio pendant le trajet. »

Les voitures de police jaillirent du garage du commissariat bondées d'officiers et de sous-officiers, toutes sirènes hurlantes. Elles remontèrent en file indienne le Boulevard Robert Le Fort.

Un peu avant d'arriver au niveau du Marché Plus, elles s'éclatèrent en divers courants empruntant des rues différentes. Le déploiement serait rapide et couvrirait tout le quartier. Sur le vaste parking, derrière les cars des forces anti-émeute, on voyait monter un brouillard de lacrymogènes.

8

Les dégâts étaient très limités. Une ou deux poubelles avaient brûlé. Quelques vitres brisées. Le plus gênant, c'était sans doute les clients furieux d'avoir été retenus un peu plus d'une heure derrière les grilles de sécurité tandis que les forces anti-émeutes chargeaient sur le parking et dans la galerie marchande. Entre eux et les pompiers avec leurs jets d'eau, le désordre était plus dû au retour à l'ordre qu'à l'émeute.

Jean-Charles Guirachon regardait le gâchis. Ce qui lui déplaisait le plus, c'était ces chariots remplis de marchandises et abandonnés aux caisses. Non seulement, il y avait une grosse perte de chiffre d'affaires mais, en plus, tout le frais devrait être jeté. Les assurances allaient couvrir tout ça sur le plan financier, bien sûr, mais Jean-Charles Guirachon gardait au plus profond de ses tripes les réflexes du petit épicier. Il haïssait le gâchis.

L'odeur du gaz lacrymogène persistait dans le centre commercial. Les gardiens avaient mis en route la ventilation mécanique au maximum de puissance mais il faudrait du temps pour convenablement évacuer tout le gaz. Le principal effet de la manœuvre restait, pour l'instant, un bruit infernal. Parler imposait de crier, même pour communiquer avec un voisin immédiat. D'un autre côté, il n'y avait pas grand' chose à dire.

Sur son passage, tout le monde s'écartait. Les policiers ne saluaient pas mais ils se mettaient presque au garde-à-vous, se retenant juste d'achever un geste instinctif.

Le patron rentra dans le local des vigiles. Il y avait là trois jeunes voyous menottés assis sur des chaises. Derrière eux, des policiers en uniformes étaient debout. Un homme plutôt rondouillard et une femme plus grande et carrée que lui se tenaient à côté. Tous les deux portaient des brassards « police ». Enfin, de l'autre côté du bureau, trois vigiles étaient assis, dont une femme.

Quand Jean-Charles Guirachon rentra, les vigiles se levèrent comme un seul homme. Les policiers se retournèrent. Le patron reconnu dans l'homme rondouillard le commissaire Jean-Marc Confiti.

Celui-ci arbora cette mine étrange à mi-chemin entre le sourire et la tristesse, comme lorsque l'on doit présenter ses condoléances à une veuve éplorée. Puis il tendit la main au patron en se présentant.

« Commissaire Confiti, Monsieur Guirachon. »

« Oui, nous nous sommes déjà rencontrés à je ne sais plus quelle occasion. Je vous remercie d'être venu en personne. »

Le maître des lieux serra avec la cordialité protocolaire ordinaire la main tendue.

« Permettez-moi de vous présenter la commandante Carole Nède, mon adjointe. »

La femme tendit à son tour sa main en murmurant quelque chose comme « enchantée, Monsieur Guirachon, désolée de faire votre connaissance dans de si tristes circonstances ». Le patron serra la main de la femme en tentant de lui sourire un minimum.

Sur leurs chaises, les trois voyous ne disaient rien. Ils regardaient ces échanges protocolaires entre puissants, entre ressortissants d'un monde qui n'était pas le leur.

A la cantonade, Jean-Charles Guirachon demanda alors : « bon, a-t-on une petite idée de la raison de ce foutoir ? Qu'ont fait ces trois là ? »

Carole Nède lui répondit : « ce sont vos vigiles qui ont arrêté ces trois énergumènes. Ce sont des opportunistes. Ils ont entendu la colère monter dans le quartier et ont voulu profiter du désordre pour piller un peu le magasin. »

« Bon, et pourquoi une colère a soudain monté dans ce quartier ? »

Comme personne ne répondait, chacun regardant son voisin, Jean-Charles Guirachon vint se placer devant un des trois voyous. Comme celui-ci avait plutôt tendance à vérifier que ses chaussures étaient bien à la dernière mode, Jean-Charles Guirachon lui redressa la tête en plaçant son index droit sous le menton du jeune voyou.

« Alors, pourquoi ? » insista le patron.

« Ben, à cause de la fille » jeta le voyou.

« La fille ? »

« Ouais, y'a une fille qui a été retenue deux heures par les vigiles. Quand elle est revenue dans sa famille, elle s'est enfermée dans sa chambre et s'est pendue. Il paraît qu'elle a été violée par les vigiles. »

« Quand ? »

« Cet après-midi. »

Jean-Charles Guirachon lâcha le voyou qui se tut aussitôt. Il se retourna vers la femme vigile.

« Veuillez me montrer les formulaires. »

La femme se rassit, ouvrit son tiroir et donna une pile de formulaire au patron. Celui-ci les parcourut rapidement puis les remit au commissaire.

« Regardez, Monsieur le Commissaire, toutes les interceptions font l'objet d'une mention sur un formulaire numéroté. Aucun trou dans les numéros, même avec les formulaires encore vierges. Et toutes les interceptions, depuis deux jours, concernent des hommes. »

9

Tout ça n'avait servi à rien. Foutre le bordel ne servait à rien. Karim Soustara renifla son blouson. Il empestait le gaz lacrymogène. Il faudrait le laver. Après s'être pris une baffe (bien méritée, il ne le niait pas) par son père, il allait devoir affronter sa mère. Quelque part, la mort de sa sœur les occupait suffisamment pour que ses parents lui lâchent les baskets mais, d'un autre côté, qu'il ait « fait des conneries » le soir même où les flics et les médecins avaient envahi l'appartement familial pour dégager le cadavre, ça risquait de les rendre encore plus furieux.

Karim était là quand le médecin avait fait les premiers constats. Il ne regardait pas trop le corps dénudé de sa sœur. Mais il était là. Pas loin. Son père, lui, par contre, était effondré dans son fauteuil, dans le salon. Il avait honte. Honte que sa demeure soit envahie par des étrangers. Honte de ne pas avoir éduqué ou protégé suffisamment sa fille. La douleur de la perte de son enfant viendrait plus tard. Pour l'instant, il était effondré. Il ne pleurait pas. Il était juste effondré.

La mère était assise par terre, sur la moquette de la chambre de sa fille, aux pieds de son fils, son dernier enfant. Elle, elle pleurait.

Et puis elle avait redressé la tête, abasourdie. Le médecin s'était tourné vers la policière qui était là,

debout. Il avait prononcé ces phrases qui, à jamais, résonneraient dans la tête de Karim.

« Cette fille a été violée. Elle était vierge et a été violée. C'est pour ça qu'elle s'est suicidée. L'hymen n'a saigné qu'un petit peu mais suffisamment. Il faut embarquer immédiatement le corps au médico-légal. »

La policière avait pris sa radio pour appeler ses collègues. Le médecin avait rabattu la robe de sa sœur sur ses cuisses. Puis il s'était relevé avant de se pencher sur la mère. Il l'avait aidé à se relever. Ou forcé. Il fallait faire de la place. Le brancard arrivait.

Karim emmena sa mère dans le salon. Il la confia à son père. L'étreinte du père fut forte : il n'hésitait pas à serrer. Il n'avait pas peur de faire mal. Il faisait toujours ce qu'il fallait. Lui parvenait à empêcher son épouse de se précipiter sur le brancard qui emmenait le cadavre de sa fille.

La policière se fit accompagner par un collègue homme pour s'adresser à la famille. Les flics prenaient bien des précautions. Ils étaient polis. Ce n'était pas comme dans la rue.

« Madame, Monsieur, votre fille s'est suicidée mais il semble qu'un crime ait été commis. Nous l'emmenons au médico-légal pour mener des examens. Nous voulons être sûrs. Mais, si c'est ce que nous croyons, je peux vous jurer que nous ferons tout pour coincer le salaud qui a fait ça. »

Karim avait vu le regard de la policière. Il l'avait crue. Il y avait de la haine dans ce regard. La haine d'une

femme pour les violeurs. Elle ne lâcherait pas. Pour une fois, Karim aimait les flics.

Ca n'avait pas duré.

Avant qu'on ne rentre dans les détails, Karim s'était esquivé. Discrètement. Il préférait ne pas être là quand son père s'apercevrait que sa fille avait été violée parce que son abruti de fils avait préféré fumer une cigarette dehors plutôt que d'accomplir le devoir qui lui incombait, plutôt que d'obéir à l'ordre de son père.

Dehors, il avait vu ses copains. Il avait raconté. La rage lui était montée en bouche comme du vomi. La bande avait grossi rapidement. Les copains. Tous les copains. Puis les copains des copains. Les copains des copains des copains. Toute la cité semblait s'être retrouvée là. La colère s'était propagée. Elle s'était propagée aussi vite que l'allure des sirènes de l'ambulance et de l'escorte de police qui s'éloignaient en emmenant le cadavre d'une fille violée.

Mais dehors, les flics n'étaient pas polis. La bande, la foule, s'était approchée du Marché Plus. Le rideau de fer tomba très vite. Il y a des procédures bien définies en cas d'émeute.

Il avait fallu courir pour échapper aux flics anti-émeutes et à leurs matraques. Le gaz lacrymogène avait tout envahi. Il avait fallu fuir. A la honte du viol s'ajoutait la honte de la fuite.

La vengeance n'était pas accomplie. Le prix du sang n'était pas payé. La flambée de colère s'était

éteinte, étouffée par les gaz lacrymogènes et les coups de matraques. Mais, dans le cœur de Karim, à jamais le feu de la colère couverait.

La colère eut envie de se réveiller quand Karim croisa dans son escalier le petit nouveau. Comment s'appelait-il, déjà ? Vegesack. Simon Vegesack. On disait qu'il sortait de taule. C'est pour ça que Karim se retint de lui casser la figure tout de suite. Il avait dû apprendre à se battre en prison. Mais Simon souriait d'un air méprisant en regardant Karim.

« Ca n'a servi à rien, ta petite colère qui fait brûler les poubelles, n'est-ce pas ? »

Là, Karim amorça le geste de lui mettre son poing dans la gueule.

« Calme toi. Je suis dans ton camp. Moi aussi le vieux Guirachon m'a tout pris. Mais ce n'est pas comme ça que tu te vengeras. Tout ce que tu arriveras à faire, c'est juste finir en taule ou cassé à coups de matraques ou les deux. »

10

La présence de la vicomtesse Amélie de Saint-Alban, héritière du titre par défaut d'héritier mâle et du château, dans cette boîte de nuit devait faire se retourner dans leurs tombes tous ses ancêtres. Le drapeau arc-en-ciel placé à l'entrée était clair : celles et ceux qui entraient ne s'intéressaient qu'aux personnes de même sexe. La vicomtesse n'alla pas sur la piste de danse. Elle était fatiguée et voulait juste boire un verre, se manger un plat chaud et avaler un dessert. Un remontant bien utile après un début de soirée des plus agités. Et elle travaillait demain.

Elle resta au salon-bar aux meubles de bois sombre et à l'éclairage minimal. Des banquettes reliées au plafond par des piliers délimitaient de petits espaces intimes.

Amélie de Saint-Alban salua d'un geste amical de la main et d'un sourire le barman. Il lui répondit d'un hochement de tête en souriant, sans cesser d'essuyer ses verres. Elle lui montra une table vide. Le barman hocha la tête de nouveau. Amélie se glissa sur la banquette, s'enfonçant dans le coussin en cuir.

Elle détendit les jambes sous la table et ses bras vers le plafond en soupirant discrètement. Elle était un peu chez elle dans cet endroit. C'est là qu'elle venait quand elle avait besoin d'un endroit pour se sentir bien, sans rester seule au château familial désespérément vide.

Le serveur s'approcha et lui tendit une carte.

« Hello, Amélie. Je te donne la carte mais tu la connais par cœur. Alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir ce soir ? »

« Salut, Francky. Sers moi d'abord un double whisky sans glace. Un Loch Lomond 12 ans Young Oak. Ca me remontera. Ensuite, un chaudron de la mer. Et un cheesecake coulis framboise. »

« Du riz ou des frites avec ton chaudron ? Un peu de vin ? »

« Non, merci. Je veux juste un truc chaud et de quoi me remonter le moral. En fait, je n'ai pas très faim. »

« Comme tu veux, tu es chez toi ici » conclut le serveur en reprenant la carte avant de s'éloigner.

Amélie allait reprendre ses étirements quand apparut devant elle Justine Guirachon.

« Salut. Il me semblait bien avoir reconnu ta voix. Je reviens de me défoncer sur la piste de rock et je me suis pris un verre au bar. Je peux ? »

La nouvelle arrivante, une grande blonde mince et sophistiquée, n'attendit pas la réponse. Elle posa son verre de vin blanc sur la table et se glissa contre Amélie sur la banquette. Sa main s'aventura dans l'entre-cuisse de la policière tandis que ses lèvres se posaient sur celles de sa nouvelle voisine.

« Tu es bien froide ce soir » reprocha Justine.

« Désolée mais je suis crevée. Je venais juste me détendre un peu. »

« Ah, désolée, je ne veux pas gêner. Tu veux bien que je reste à ta table pour prendre un truc aussi ? »

« Bien sûr. Mais n'attends pas que je t'emmène baiser. »

« Pas de soucis, je comprends. Moi, j'avais besoin d'évacuer le stress sur la piste de danse mais je ne vais pas m'éterniser non plus. »

Justine Guirachon quitta la banquette et alla s'installer sur la chaise qui faisait face à son amie. Elle appela d'un geste le serveur et lui commanda un deuxième chaudron de la mer et un cheesecake à la mangue.

« J'ai aperçu ton père ce soir » lança Amélie.

« Tu étais à l'émeute au magasin de la Mare-au-Notaire ? »

« Comme tout le monde. »

« Moi, j'ai juste eu à lancer la procédure avec les assurances. La sécurité des magasins, ce n'est pas mon boulot. Du moins pour l'instant. »

Le serveur apporta le whisky à la policière. Les deux femmes trinquèrent.

« Tu t'entends toujours aussi bien avec ton père ? » relança Amélie.

Justine ne répondit rien dans un premier temps. Elle se contenta d'un sourire méchant. Puis elle se décida à verbaliser son amertume.

« Après ce qu'il m'a fait, nos relations sont à un niveau maximal de tension. Nous ne nous parlons

pratiquement plus. Même aux comités de direction, nous nous évitons au maximum. »

« Pourtant, tu es censée lui succéder d'ici quelques années. »

« Il n'a pas le choix. Je suis sa seule héritière. Il n'a pas tout planté pour me ruiner. C'est déjà ça. Mais il a encore le temps. Il ne va pas lâcher la rampe avant quelques années. Pour l'instant, je peux tout surveiller à partir de la direction financière. Si je vois quelque chose de suspect, il me suffira de réclamer la part de ma mère. Déjà que, depuis sa mort, ma relation avec mon père était très tendue... »

« Ca serait la guerre. »

« Oui. Mais il sait que je peux lancer la bombe atomique quand je veux. Il a donc intérêt à me ménager un minimum. Déjà, il y a trois ans, j'ai failli le faire. Mais le groupe était dans une mauvaise passe très temporaire à cause de mouvements spéculatifs sur les fruits et légumes. J'aurais perdu beaucoup d'argent à prendre ma part à ce moment là. »

« Et tu n'as plus eu d'amant depuis ? »

« Non. J'ai toujours navigué à voile et à vapeur depuis mon adolescence. Mais quand mon père a planté Simon Vegesack sous le prétexte qu'il n'était qu'un moins que rien, un petit ingénieur en informatique, que je méritais mieux et que tout ce qui intéressait ce type était ma future fortune, je l'ai regardé dans les yeux. Je me suis interdit de pleurer. Il attendait trop ça, que je le supplie. Non. Je l'ai juste fusillé du regard et je lui ai dit

que sa lignée s'éteindrait avec moi. S'il prenait une maîtresse en âge de procréer, il pourrait être sûr que la nana ne serait intéressée que par son foutu fric. »

« Ca fait cent fois que tu me racontes l'histoire. Mais tu n'as jamais revu Simon ? »

« Non. Il est toujours en taule, je crois. Pour le coup, il est devenu un moins que rien. Et je ne peux pas vivre avec l'ombre de cette histoire en permanence. Mais toi non plus tu ne baises plus de mecs depuis... »

« Non, plus aucun mec depuis Marc. Et même Liliane, que je voyais souvent, nous ne nous croisons presque plus et nous ne baisons plus ensemble depuis la mort de son mari. Parfois, elle vient au château prendre le thé mais notre intimité se limite aux balades nostalgiques le long de la falaise. Les fantômes ne font pas bon ménage avec la baise. »

« Sale histoire. Je me souviens des gros titres dans les journaux. Mais, à l'époque, c'était la guerre ouverte avec mon père. Simon n'avait pas encore été jugé et il était en détention provisoire. Mais les notables qui étaient morts étaient tous plus ou moins d'anciens amis d'après ce que j'ai compris. Avant la mort de ma mère, je me souviens qu'ils étaient tous venus à la maison plusieurs fois. J'ai crû comprendre qu'ils étaient fâchés avec mon père mais l'affaire lui a porté un coup. J'ai même crû qu'il allait en crever. Il semblait craindre d'être le prochain sur la liste du tueur. »

Les deux bols fumants de chaudron de la mer, une sorte de soupe de poissons et de fruits de mer,

arrivèrent sur la table. Mais le serveur ne se fit qu'à peine remarquer avant de disparaître.

« J'ai d'autres chats à fouetter mais, moi, j'ai crû comprendre, à plusieurs allusions discrètes, que la commandante Nède ne considérait pas l'affaire totalement close. Même si elle doit son grade à son rôle dans l'histoire, elle semble toujours insatisfaite des conclusions officielles, comme si elle pensait avoir usurpé sa promotion. »

« Un mec ne s'embarrasserait pas de ces scrupules. Il aurait pris les honneurs, le grade et aurait été content. »

« Non, pas forcément. »

11

Emma entendait ses amies bavarder. La porte était encore close mais elle laissait passer les bruits de ce qui se passait dans la première pièce. Elle sentait l'excitation monter. Elle attendait avec ce curieux mélange d'appréhension et de désir la phase ultime du jeu. C'était un peu comme avant un saut en parachute ou bien comme avant de faire un saut à l'élastique à partir d'un pont au dessus d'une gorge. La roulette russe, aussi, peut-être. Enfin, c'est ce que se disait Emma. Elle n'avait jamais fait ces choses. Le jeu suffisait à son excitation.

Elle était devant la porte. Pour passer le temps, elle écarta un peu les jambes et commença à se caresser le pubis. Puis un peu le clitoris. Pas trop. Elle arrêta aussitôt quand elle entendit la clé tourner dans la serrure.

L'homme ouvrit la porte et lui fit signe de rejoindre sa chaise et de s'habiller. Elle passa devant lui en le saluant d'un hochement de tête. Il était couvert de son zentai et de vêtements par dessus, empêchant de fait de voir l'expression de son visage.

Elle embrassa ses cinq amies déjà installées l'une après l'autre, Chloé, Manon, Camille, Sarah et Romane. Puis elle enfila sa culotte avant de passer à l'ensemble de ses vêtements.

Pendant ce temps, l'homme avait disposé les boîtes convenablement sur la table. Notamment les six petites boites.

Quand Emma se retourna et regarda les six boites identiques, l'homme les mélangea comme au bonneteau. Puis il les aligna en laissant un petit écart entre chaque. Enfin, d'un geste, il invita Emma à en choisir une.

Sans réfléchir, la jeune femme se jeta sur l'une et la prit en mains. Avec l'excitation d'une gamine ouvrant ses cadeaux de Noël, elle retira le couvercle et poussa un petit cri de joie.

Emma sortit le petit morceau de papier et lut à haute voix « Chloé » avant de montrer le papier à toutes ses amies. La prénommée Chloé soupira. C'était elle qui serait de corvée cette fois. Mais elle savait qu'à la fin de la semaine, ce serait à son tour de toucher l'enveloppe dont s'était emparée Emma.

Une fois nue, Chloé saisit son sachet de poudre et entra dans la deuxième pièce en traînant un peu les pieds pour le principe.

Dès que l'homme eut ouvert les autres petites boites pour montrer leurs contenus, les autres filles repartirent joyeusement, chacune avec un même petit sachet.

12

Carole Nède n'était plus de service. Elle pouvait donc faire ce qu'elle voulait, y compris jouer à l'assistante sociale si elle le voulait. Elle quitta le bar à côté du bassin Jean-François de la Pérouse où elle avait ses habitudes. Elle y avait pris une bière et y avait grignoté une assiette de frites.

Une semaine après l'émeute du Marché Plus de La Mare-au-Notaire, elle avait dû pourchasser une fille qui transportait plusieurs sachets de steuf, la nouvelle drogue à la mode, à la fois hallucinogène et excitante, qui se sniffe comme de la cocaïne. Et Carole Nède avait dû s'avouer que le commissaire avait raison : ce n'était plus de son âge les courses poursuites. Sauf quand des crétins en uniforme ne sont pas foutus de rattraper une gamine à peine majeure. Une fois la fille en garde-à-vue, elle leur avait passé un savon en bon chef mécontent.

Bref, la commandante avait bien mérité sa bière et son assiette de frites en regardant les oiseaux au dessus du bassin tout en écoutant les conversations des piliers de bar. Surtout que, en plus, elle allait devoir aller à la pêche aux informations.

Elle gara sa voiture sur le parking du commissariat. Le foyer où vivait Mélissa Madeleine n'était pas loin. Carole Nède s'y rendit à pieds. Elle entra discrètement par la porte arrière dont elle avait la clé

depuis que le directeur, Mustapha Alberca, lui avait donnée. Ce n'était pas très réglementaire mais, par contre, c'était bien plus discret pour tout le monde.

La commandante monta discrètement par le petit escalier de secours et vérifia que le couloir n'était pas allumé avant de s'y glisser. Elle frappa à la porte de la chambre de Mélissa.

« Qui c'est ? » hurla la jeune fille à l'intérieur.

« Police, ouvre » répondit nettement plus bas Carole Nède, espérant ne pas être entendue des voisines.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître Mélissa Madeleine totalement nue.

« Pfou, tu me fous les jetons à chaque fois. »

« Je sais. C'est mon plaisir. »

La jeune fille s'écarta et fit entrer la commandante. Comme d'habitude, celle-ci fit attention où elle mettait les pieds. Elle réussit à trouver une chaise miraculeusement libre de toute affaire, si on excepte une paire de collants jetée sur le dossier. Sans se formaliser, Carole Nède prit place sur sa trouvaille. Mélissa s'assit sur son lit en lui faisant face, semblant comme toujours être à l'ultime extrémité de la fatigue. Carole Nède ouvrit le feu.

« Tu continues de te balader à poil ? »

« Ben oui, chez moi ça ne gêne personne. Mais je suppose que tu ne viens pas me voir à l'heure du dîner pour me parler du nudisme... »

« Non, en effet. On a arrêté une fille qui habite ici cette après-midi. Elle avait du steuf sur elle. Elle s'appelle Manon. Tu connais ? »

« Manon ? La copine d'Emma, Chloé, Camille, Sarah, Romane, Alice... ? C'est la bande de Seiglebourg. »

« Pourquoi tu les appelles la bande de Seiglebourg ? »

« Elles traînent toujours par là-bas. Et il y en a toujours une qui manque mais jamais la même. Parfois, il y en a une qui disparaît complètement du jour au lendemain sans qu'elles s'inquiètent. Personne ne sait très bien ce qu'elles fabriquent. Elles ne manquent jamais de fric. Et il paraît qu'elles aiment le steuf. On dit qu'elles couchent avec des bourgeois. »

« Une minute. Tu m'as bien dit qu'Alice faisait partie de la bande ? La Alice qui a disparu ? »

« Oui, c'est la dernière à avoir disparu sans laisser de trace. Comme il en manquait deux dans la bande la semaine d'après la disparition d'Alice, on s'est inquiété. Pas elles. Elles ont éludé. Elles étaient nerveuses mais ne savaient rien. Genre : c'est la vie, elle fait ce qu'elle veut. »

« Un accident du travail comme celui que tu as failli avoir il y a deux ans ? »

« Je n'en sais rien. »

« Et le steuf, tu sais d'où il vient ? »

« Elles en ont toujours. Mais je ne sais pas non plus d'où il sort. »

« Tu as goûté ? »

« Une fois, pour voir. Mais je n'aime pas. Ca pique trop le nez. »

Carole Nède poussa un soupir en levant les bras au ciel. Mélissa reprit : « ben quoi, tu me demandes, je te dis. Si tu ne veux pas savoir, faut pas demander... »

« Non, je préfère que tu me le dises. Mais, franchement, tu sais que tu es à la limite de la taule. Si tu te fais prendre, je ne pourrais rien pour toi cette fois. Et il faudrait que tu te cherches un vrai boulot. Tu vas devoir quitter le foyer bientôt. »

« Je sais. Là, je suis en formation pour devenir caissière. J'ai un contrat en alternance avec le Marché Plus. Et puis, n'oublie pas que j'ai un paquet d'oseille de côté en bons anonymes. »

« Ce n'est pas le moment de jouer à la maline avec le fric non-déclaré. Et si tu travailles au Marché Plus, tu as entendu quelque chose sur l'émeute ? »

« Ben, ce que tout le monde sait. La petite Jasmine a été violée par les vigiles, elle s'est suicidée à cause de ça et son frère Karim s'est mis en colère, tout comme le reste du quartier. »

« Ca ne semble pas si simple que ça. Mais je ne vais pas rentrer dans les détails avec toi. »

« Comme d'habitude, il faut que je te crois sur parole. »

« C'est ça. »

« Il n'empêche, le petit Karim, il ne décolère pas. Plutôt beau gosse d'ailleurs, ce mec. Surtout, son côté

furieux lui fait briller les yeux. Je me le ferais bien. Je suis célibataire en ce moment. Et il a un nouveau copain, un type qui vient d'arriver dans le quartier. On dit qu'il sort de taule. »

« Qui ça ? »

« Simon quelque chose. »

« Vegesack ? »

« Peut-être. Il donne des cours d'informatique au centre de formation depuis pas très longtemps. Beau gosse aussi mais trop vieux pour moi. Et chez lui aussi on sent beaucoup de colère. »

Carole Nède n'avait pas suivi directement le dossier Simon Vegesack à l'époque mais l'affaire avait fait les gros titres avant d'être éclipsée par celle qui avait rapporté sa promotion à la commandante. Et c'était le genre d'affaires dont on parlait entre collègues. Elle avait vu passer la note annonçant la libération du type.

Enfilant sa culotte, Mélissa Madeleine demanda soudain à la commandante : « tu me passes mes collants qui sont sur ta chaise ? »

L'heure était venue d'aller manger. Carole Nède se leva et vint lui donner en mains propres le sous-vêtement réclamé. Mélissa fut habillée rapidement : une jupe courte, un T-shirt, des tennis. Elle descendait juste à la cantine, au rez-de-chaussée. Et le directeur était intraitable : impossible d'aller à la cantine en étant nue.

Mélissa sortit la première dans le couloir. Elle vérifia qu'il n'y avait personne et fit signe à Carole Nède. La commandante se faufila rapidement jusqu'au petit

escalier pendant que Mélissa refermait la porte de sa chambre.

En retournant chercher sa voiture, Carole Nède était perplexe. Il faudrait qu'elle donne deux ou trois tuyaux à l'équipe en charge de l'affaire Soustara. Ce n'était pas la première fois qu'il y avait des histoires avec les vigiles mais rien n'avait jamais pu être prouvé.

Et un violeur qui prend la précaution de mettre un préservatif, c'est rare. L'équipe de médecine légale n'avait rien trouvé sur le corps de Jasmine Soustara qui pourrait permettre d'identifier le violeur. Ni ADN, ni empreinte. Rien. Et ça, c'était vraiment extraordinaire.

13

Le bassin Jean-François de la Pérouse n'était plus rempli de bateaux comme au temps de la splendeur de Morbourg. Les manutentionnaires n'attendaient plus l'embauche en foule compacte. C'était fini tout ça. Il n'y avait plus grand monde dans le secteur, même en pleine journée.

Les engins de manutention se déplaçaient encore à vive allure entre les rares bateaux et les hangars. Chargements et déchargements n'étaient plus opérés par des armées de dockers à dos d'hommes mais avec quelques grues portant des conteneurs.

Malgré tout, il restait des promeneurs. Certains venaient respirer l'air de la nostalgie des années prospères. D'autres cherchaient juste les échos des embruns ou l'air vif venant de la mer. La majorité était juste composée de chômeurs et de désœuvrés qui s'occupaient en se baladant dans le port.

Parmi ceux-là, Karim Soustara et Simon Vegesack marchaient l'un à côté de l'autre le long du quai. Pour fuir l'atmosphère pesante de leur quartier, ils avaient pris le bus. Ils s'étaient rencontrés par hasard sur l'une des esplanades du quartier de la Mare-au-Notaire. Ils n'avaient rien de particulier à faire. L'un avait proposé d'aller se promener dans le port. L'autre avait suivi.

Ils marchaient en silence. Simon Vegesack s'arrêtait parfois pour grimper sur une bite d'amarrage, s'y tenir en équilibre quelques instants tout en offrant son visage aux embruns et puis courait pour rejoindre son accompagnateur qui n'avait ni dévié ni ralenti, gardant le nez tourné vers ses chaussures sans admirer le paysage. Il aurait aussi bien pu se promener dans son salon.

Au bout d'un certain temps, Karim Soustara s'arrêta tandis que Simon Vegesack faisait le pitre sur sa bite. Le jeune se tourna vers son aîné et s'adressa à lui avec une sorte de dédain énervé.

« Pourquoi tu t'amuses comme un gosse à grimper sur les trucs comme ça ? »

« Tu ne peux pas savoir combien ça m'a manqué en taule de pouvoir m'amuser avec les bites, de sentir les embruns sur mon visage, de voir les bateaux... »

Simon Vegesack semblait vraiment heureux. Comme Karim Soustara avait juste haussé les épaules et s'apprêtait à repartir, Simon Vegesack resta sur sa bite et l'interpella.

« Et toi, pourquoi tu fais la gueule ? C'est toujours l'enfer chez toi ? »

« Ouais. Mon père ne peut plus me croiser sans avoir envie de me tuer. Je le vois dans son regard. J'y retourne en journée pour me changer, prendre des affaires, voir ma mère. Mais j'évite d'y dormir ou même d'y manger. D'un certain côté, je n'ai jamais autant niqué

que ces temps-ci, juste pour pouvoir dormir chez la fille et vider son frigo. »

Karim Soustara sourit pour la première fois depuis le matin. Puis il reprit en regardant son compagnon dans les yeux.

« Et toi, tu ne m'as pas dit pourquoi tu en voulais au vieux Guirachon. Ni pourquoi tu as été en taule. Note que t'es pas obligé de répondre si tu ne veux pas. C'est juste que j'ai envie de savoir avec qui je me balade. »

Cessant son exercice d'équilibriste, Simon Vegesack sauta à pieds joints sur le sol. Son sourire était devenu cynique. Ce fut son tour, sans perdre sa bonne humeur apparente, de regarder ses chaussures un instant. Puis il se redressa et verrouilla son regard dans celui de Karim Soustara.

« Tu veux vraiment savoir ? Tu aimes les histoires tristes, du genre à faire pleurer dans les chaumières ? »

« Vas-y, j'ai mon lot de saloperies, celles des autres, ça me changera. »

« Ma famille, je ne la vois plus. Ni mes parents, ni mes frères et sœurs. Dès que j'ai été emprisonné, je suis devenu le paria, celui qu'on oublie. La dernière fois que je l'ai vu, mon père m'a dit qu'il n'avait pas payé mes études pour ça. »

Silence. Karim Soustara attendit calmement que le flux des paroles reprenne. Il n'eut pas à attendre trop longtemps.

« Je suis ingénieur en informatique. J'ai fait des études assez brillantes, en fait. Après quelques années d'expérience, je suis entré chez Marché Plus pour mener quelques projets. Et puis, quand le directeur est parti, je suis devenu le nouveau patron de leur informatique. J'étais un jeune cadre brillant. Un haut potentiel. La fierté de mes parents, ravis d'avoir fait un bon investissement. Le reste de la fratrie avait moins de succès mais se casait bien malgré tout. »

Soudain, le repris de justice se tourna vers le bassin, parlant comme s'il était seul. Il respirait l'air de la mer comme pour amoindrir les émotions. Il cachait ainsi son visage à son compagnon. Il lui cachait le dépit, la haine, la frustration qui perlaient dans ses yeux sans malgré tout se répandre.

« Quand le groupe a dû refondre son système financier, j'ai travaillé en direct avec la fille de Guirachon. Nous travaillions tard. Parfois, nous allions dîner ensemble en sortant en ville, n'ayant ni l'un ni l'autre l'envie de rentrer chez nous mettre un surgelé au micro-onde. »

Simon Vegesack fit une pause. Il regarda ses chaussures. Il lui fallut quelques minutes pour continuer. Il se détourna légèrement pour s'essuyer le coin des yeux. Karim Soustara attendit en silence. Il écoutait le silence comme il avait écouté les paroles.

« Bref, on a commencé à sortir de plus en plus souvent ensemble. Même le week-end. Un lundi, le

vieux Guirachon m'a fait convoquer par sa secrétaire alors que je venais à peine d'arriver.

J'y suis allé l'esprit tranquille. Il était normal qu'il s'informe de l'avancement des programmes en cours. Mais ce n'était pas son sujet. Nous n'étions que lui et moi dans son bureau. Il était assis et a commencé à m'engueuler sans me faire asseoir. Et je n'ai même pas osé poser mon cul sur une chaise. Je suis resté, là, à me faire engueuler comme un gosse.

Il a exigé que j'arrête de sortir avec sa fille. Il lui avait passé un savon la veille au soir, lui interdisant d'envisager quoique ce soit avec un moins que rien comme moi qui ne pouvait qu'être intéressé par le pognon de la famille. »

Nouveau silence. Comme cela s'éternisait, Karim Soustara le relança.

« Et tu n'as pas obéi. »

« Quand je suis rentré dans mon bureau, fébrile, hésitant entre la colère et la peur, elle était là. Elle, elle était furieuse. Elle m'attendait presque depuis le moment où j'avais quitté mon bureau pour rencontrer son père. Elle m'a juste donné un ordre, un impératif : viens. Devant tout le monde, elle m'a pris par la main et m'a entraîné jusqu'à sa voiture. Elle a démarré en trombes. Nous n'avons rien dit. Nous n'avons pas parlé. Arrivés chez elle, elle m'a emmené jusque dans la chambre, sans la moindre tendresse, sans m'enlacer. Elle était juste en colère. Alors, elle s'est déshabillée. »

« Vous avez baisé comme ça, direct ? »

« Oui. Je ne suis retourné au siège de Marché Plus avec elle qu'après déjeuner. Nous nous sommes séparés dans le parking. Tout le monde nous a vus. Mais, près de mon bureau, des vigiles m'ont intercepté. Le soir, j'étais en garde à vue. »

« Pour avoir baisé sa fille ? »

« Non, pour diverses infractions financières et informatiques. Tout était faux mais bien monté. Je n'ai rien pu faire. C'est après que j'ai compris le double-jeu d'une entreprise de sécurité que le vieux Guirachon m'avait récemment imposée. Ses consultants ont fabriqué toutes les preuves utiles. Ils étaient très bons. Je n'ai rien pu faire. Rien. »

« T'as revu la fille ? »

« Non, jamais. »

14

Rester enfermée une semaine dans une cave ne plaisait pas trop à Chloé. Mais ça faisait partie du jeu. Et vu le pognon qu'elle allait palper pour le dérangement, c'était une bonne affaire. Quelque part, c'était une semaine de vacances. Chloé dormait autant qu'elle voulait. Elle avait aussi son sachet de steuf pour la semaine.

Ensuite, il y avait la télévision. Les repas étaient prévus au réfrigérateur : il suffisait de les réchauffer au micro-onde. L'homme livrait ce qu'il fallait chaque soir pour le dîner, après sa visite, et pour le lendemain matin et midi.

Certaines n'aimaient pas trop les soirées. Chloé, au contraire, attendait celles-ci avec impatience. C'était mieux que ce qu'elle faisait avec des petits copains dans sa chambre au foyer, discrètement parce que le directeur n'aimait pas ça. Ici, elle jouissait chaque soir.

Comme chaque fois, Chloé avait entendu l'homme arriver. Il se préparait toujours au rez-de-chaussée. Quand il ouvrait la porte, il était couvert de son zentai. Il était impossible de savoir s'il était blond ou brun, jeune ou vieux, s'il avait des tatouages... L'homme était un mystère.

Depuis quand le jeu durait-il ? Elle ne savait pas. Pour elle, le jeu durait depuis un peu plus de deux ans. Il

fallait être majeur et ne pas avoir de petit copain fixe. Quand on voulait le quitter, il suffisait de le dire, c'est tout. Plusieurs filles étaient parties depuis deux ans. Karine était la dernière : elle avait quitté la ville avec son mec, peu après l'arrivée de Chloé. Lui était devenu vigile dans un hypermarché et elle caissière.

Pour d'autres, le jeu se finissait autrement. Juliette, Alice... C'était le jeu. Il ne s'interrompait que l'été et au moment des fêtes de fin d'année, parfois une semaine au début du printemps. A ces périodes là, la fille qui sortait de la cave ne tirait pas immédiatement au sort celle qui lui succédait. Toute la bande se retrouvait la semaine ou le mois d'après, avec autant de sachets de steuf que de semaines à patienter. La dernière occupante de la cave tirait alors au sort celle qui lui succédait.

Chloé s'était levée pour attendre l'homme. Sa main, spontanément, s'était portée entre ses jambes. Sa paume massait son mont de Vénus. Ses doigts s'aventuraient dans sa vulve, rendaient visite à son clitoris. La jeune femme se préparait à recevoir l'homme, à le recevoir en elle. Elle se donnait du plaisir en attendant d'en recevoir.

15

La petite Manon était muette comme une carpe. Si elle était simple consommatrice de steuf, elle ne risquait pas grand'chose du point de vue pénal. Mais elle refusait de parler. D'où tenait-elle le steuf qu'elle avait sur elle ? Et pourquoi refusait-elle de parler, de dire qui lui avait vendu le sachet ? Qui protégeait-elle ?

Tapotant la gomme de son crayon sur son bureau, Carole Nède réfléchissait. Et elle ne comprenait pas. Comme Manon avait amené de la drogue au sein du foyer, ce que la police scientifique avait prouvé, elle s'était faite expulser. Du coup, elle n'avait plus de logement. Le juge d'instruction, Lionel Longemer, l'avait placée en détention provisoire. C'était rare pour une jeune consommatrice mais cela lui donnait un toit.

Et puis, Carole Nède commençait à douter qu'elle ne soit qu'une consommatrice. Elle usait du steuf pour elle-même, c'était sûr : les analyses de sang l'avait prouvé. Mais c'était une consommatrice limitée. Pas plus d'une demi-dose par semaine. Probablement moins. Et elle en avait déjà vendu. Et puis, il fallait bien expliquer l'argent liquide qu'on avait trouvé dans sa chambre.

Quand le juge Lionel Longemer lui en avait parlé, elle avait juste hurlé : « c'est mon fric, c'est à moi ». Mais elle avait refusé de dire d'où elle le tenait.

Cette expression, cette manière de protester, Carole Nède s'en rappelait : c'était comme cela que

Mélissa Madeleine avait réagi quand on avait trouvé de l'argent sur elle, au début de l'affaire des notables cannibales. Est-ce que l'arrestation parfaitement aléatoire de Manon mettrait enfin Carole Nède sur la piste de ceux qu'elle cherchait ? Retrouverait-on un jour Juliette et Alice sous forme de steaks ?

Le téléphone sonna. Le numéro intérieur du bureau de Jean-Marc Confiti s'afficha sur l'écran.

Debout, le commissaire regardait par la fenêtre de son bureau la place de l'Amiral de Jobourg quand Carole Nède entra. Il se retourna pour saluer sa visiteuse qu'il fit asseoir. Lui resta debout. Il était plus petit que sa subordonnée et préférait toujours qu'elle soit assise quand il était debout.

« Bon, Carole, vous avez encore coincé une de vos petites protégées avec de la drogue... »

« Je cherche à déterminer si elle n'est que consommatrice ou si elle en vend. De toutes façons, il faut que l'on trouve où elle s'approvisionne. »

« Des pistes ? »

« Pas vraiment. Elle refuse de parler. »

« Et l'argent ? »

« Elle n'a invoqué aucune justification. Le juge soupçonne donc qu'elle revende du steuf et que ce soit son bénéfice. La police scientifique a examiné les billets mais n'a rien trouvé de particulier. Ce sont des billets usagers d'âges variés et ayant déjà largement circulé. »

« Qu'ont donné les enquêtes de voisinage, l'interrogation de ses copains ? »

« Pour l'instant, pas grand'chose. On ne peut pas lancer une perquisition générale du foyer avec aussi peu d'éléments... »

« Vous risqueriez de devoir encore une fois coincer une de vos protégées voire mettre au trou la petite Mélissa. J'espère que vos précautions sont fondées et qu'un réseau ne va pas nous échapper pour éviter d'ennuyer vos protégées. »

« Je fais mon devoir, Monsieur le Commissaire. Sans haine ni amour. Comme nous l'avons appris tous les deux à l'école de police. »

La salle de pause était vide et c'était mieux ainsi. Carole Nède glissa une pièce dans le distributeur et commanda un café long sucré. Elle récupéra le gobelet et agita la touillette tout en allant regarder par la fenêtre.

Comme ses deux prédécesseurs, le commissaire n'aimait guère que Carole Nède entretienne des relations avec les filles du foyer. La commandante ne voulait pas y voir un signe. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de commencer à soupçonner son chef.

Normalement, la hiérarchie devait savoir qui était indicateur de chaque policier. Seuls ceux qui étaient rémunérés ou bénéficiaient de certains avantages étaient formellement fichés. Mais Carole Nède n'avait rien dit à Jean-Marc Confiti au sujet du rôle de Mélissa Madeleine. Un flic de terrain comme le commissaire

devrait savoir qu'il peut être utile de jouer aux assistantes sociales.

Peut-être faudrait-il surveiller la « bande de Seiglebourg ». Un contrôle d'identité inopiné pour voir si les filles avaient de la drogue sur elles, par exemple, pourrait être utile. Le réseau pouvait très bien se cacher dans les vieux pavillons de Seiglebourg, un labyrinthe de petites rues où il était facile de se perdre.

Carole Nède avait noté les noms sur son carnet. Il faudrait recourir aux service de Mélissa pour qu'elle lui signale quand la bande quitterait le foyer. L'arrestation de Manon et la fouille de sa chambre avait dû provoquer une petite panique. Elles avaient dû prendre des précautions.

Pourtant, il fallait coincer le réseau. Le steuf, c'était une vraie saloperie qui bouffait la cervelle. Outre l'euphorie, le principe actif provoquait une sorte de détachement permanent. Même mourir ne faisait plus peur aux consommateurs. Pourtant, Manon avait peur de parler, peur de révéler qui lui fournissait sa drogue.

16

L'homme s'impatientait. Il commençait à cuire dans son zentai et les autres vêtements enfilées par dessus. Et, derrière la porte, il entendait Chloé faire les cent pas. Les filles étaient en retard. Il n'aimait pas ça.

Enfin, la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit et se referma après quelques secondes. Les murmures n'étaient pas joyeux comme d'habitude. Les filles descendaient l'escalier avec une démarche nerveuse.

Enfin, elles débouchèrent dans la cave et vinrent s'asseoir chacune sur la chaise qui lui était destinée. Mais il manquait Manon. Uniquement Manon. Bizarre. Les filles étaient toujours au moins par deux pour venir. Et elles ne bavardaient pas joyeusement comme d'habitude. L'homme fixa la chaise vide de son regard puis de son doigt.

« On a eu une merde » dit Sarah.

« Plusieurs, même » ajouta Emma.

L'homme attendit en silence la suite des explications. Les filles s'entre-regardèrent. Qui allait parler ? Emma se lança.

« Manon s'est faite serrée par les flics. Ils ont trouvé du steuf sur elle. Du coup, ils ont fouillé sa chambre et ont trouvé du fric. Elle est en taule, en préventive, et le directeur du foyer l'a jetée dehors. Mais la chambre est scellée pour l'instant. »

« Ca a été un peu la panique et nous avons tous planqué nos stocks ailleurs que chez nous » ajouta Camille. Romane se tortillait les mains et semblait avoir un peu honte. Mais elle finit par avouer : « il faudra que j'explique à Chloé, j'espère qu'elle comprendra : j'ai utilisé la clé qu'elle m'avait confiée pour entrer dans sa chambre et y faire le ménage. J'espère que je n'ai rien oublié. Après, j'ai bien refermé. »

L'homme hocha la tête pour approuver. Les filles avaient réagi sainement et prudemment. Mais elles semblaient avoir encore quelque chose à avouer.

« Et aujourd'hui, la cause de votre retard ? »

Toutes les filles regardèrent leurs pieds. Les chaussures n'étaient pourtant pas très belles. Des baskets bon marché ou des souliers vernis comme on en vendait au Marché Plus. Emma redressa la tête et fit ses aveux.

« Quand nous sommes sorties du foyer, nous avons commencé à monter le boulevard à pieds comme d'habitude. Une bagnole de flics nous a coupé la route alors que nous allions traverser une petite rue. Trois flics en uniforme et une gradée nous ont demandé nos papiers. Ils ont voulu examiner nos vêtements. Il a fallu retourner nos poches. La gradée nous a fait les palpations pour vérifier que l'on ne planquait rien. Elle a insisté, passant plusieurs fois à certains endroits. »

L'homme s'appuya sur la table en baissant la tête. La situation commençait à sentir mauvais, très mauvais. La petite qu'il comptait recruter se suicide et est à l'origine d'une émeute. L'une des filles actives qui se fait

arrêter avec de l'argent et de la drogue. Les autres qui se font intercepter par la police et sont visiblement repérées. Mauvais. Très mauvais.

« Avez-vous été suivies ? »

« Non » affirma Emma.

« Comment en es-tu certaine ? »

« Cette folle a voulu qu'on fasse le tour de la ville à pieds avant de venir. C'est pour ça qu'on était en retard ! » éructa Camille.

« J'ai voulu être vraiment sûre que les flics ne nous suivaient pas. Mais comme nous ne sommes pas parties vers Seiglebourg, ils nous ont laissé tranquilles. »

Romane ajouta : « les flics nous ont dépassé en voiture et ils ont tourné une rue un peu plus loin. Mais quelques minutes plus tard, ils sont repassés. Ils voulaient vérifier que l'on n'avait pas fait demi-tour pour repartir vers Seiglebourg. J'ai eu vraiment la trouille. C'est comme ça qu'on a décidé de faire un grand tour avant de venir. »

« Où avez-vous caché vos stocks ? » s'inquiéta l'homme.

Emma lui répondit : « chez un pote de la Mare-au-Notaire. Pas de mouron à se faire. Les flics ne le connaissent pas. »

L'homme ouvrit les petites boîtes placées sur la table, une à une, jusqu'à trouver celle où il y avait le petit papier avec le prénom « Manon ». Il rangea cette boîte dans son sac. Pour l'instant, Manon était de fait exclue du jeu. Puis il alla ouvrir la porte blindée.

Derrière, Chloé était debout mais décomposée. On la sentait au bord des larmes.

« J'ai tout entendu » dit-elle. Puis, après une pause, elle ajouta : « Romane a bien fait de nettoyer chez moi. Tu as bien regardé derrière la trappe au dessus des toilettes, sous le matelas et dans la boîte à archives dans le placard ? »

Romane acquiesça. Chloé soupira. Elle était troublée, s'approcha de la table et regarda les boîtes alignées sans prendre le temps de s'habiller. Les filles frémirent. C'est ce qu'avait fait Juliette dans son excitation après sa semaine. L'homme ne l'interrompit pas même s'il sursauta un peu de surprise.

Chloé saisit une boîte et l'ouvrit. Elle baissa la tête en prononçant simplement un « merde » fataliste. Elle reposa la boîte sur la table mais en la renversant. Elle ne contenait pas de bout de papier mais une cordelette.

17

« Il va falloir rendre le corps à la famille, pour l'enterrement » expliqua le médecin légiste.

Lionel Longemer et Amélie de Saint-Alban regardaient le corps nubile allongé sur la table. La fille devait être mignonne quand elle était vivante. Au moins, celle-ci n'avait pas été trop découpée. Les instruments avaient été introduits par les voies naturelles, si on excepte les prélèvements de sang pour vérifier que la fille ne se droguait pas.

Amélie de Saint-Alban semblait exaspérée quand elle s'adressa au médecin : « donc, aucune trace d'aucune sorte. Rien. La fille se fait violer mais elle n'a aucune trace de coup. Elle n'a pas été ligotée. Pas de sperme dans le vagin, comme si l'agresseur avait utilisé un préservatif. Et pas d'empreintes digitales nulle part. »

« Vous avez bien résumé, capitaine. Je concède que c'est très inhabituel. »

« Mais est-ce vraiment un viol dans ces conditions ? » hasarda le juge d'instruction.

« Aucune femme ne se suicide parce qu'elle a fait volontairement l'amour, monsieur le juge, même si la première fois s'est mal passée, que le mec était bourrin et a oublié les préliminaires » asséna la capitaine.

Le juge rougit un peu mais reprit la parole.

« Si elle n'a pas été attachée et que le violeur a pris le temps de mettre un préservatif, c'est que la

contrainte était d'ordre moral. Est-ce que le coupable pourrait être le père ou le frère ? »

« Dans les cas d'inceste, en général, ça se passe au domicile ou dans un lieu partagé par la famille » rappela le médecin.

Amélie de Saint-Alban interrompit les deux hommes : « je vous rappelle que le frère a vu les vigiles embarquer la victime. Jusqu'à preuve du contraire, le coupable est donc un vigile. »

« Le frère peut mentir, ce qui le désignerait comme coupable dans ce cas. Il y a une femme à la sécurité du Marché Plus qui est là précisément pour mener les fouilles des voleuses et remplir les papiers. Vous croyez qu'une femme protégerait un violeur ? »

L'objection du juge exaspéra la capitaine.

« Ca s'est vu, même dans les cas de pédophilie incestueuse. »

« Uniquement s'il y a conflit de loyauté, que la femme veut protéger le coupable qui est son mari, son père ou quelqu'un de vraiment proche » assura le juge.

Le médecin revint à la charge : « il faudrait me libérer un casier au réfrigérateur et, de toutes manières, je n'ai plus rien à tirer de ce cadavre. »

18

Lionel Longemer raccrocha son téléphone. Il s'enfonça dans son fauteuil en jurant. Cet homme au physique banal et à l'expressivité proche de celle d'une statue, même face à des voyous l'insultant ou le menaçant, ne jurait pourtant jamais.

Au fond du bureau, la greffière posa son stylo et regarda le juge, gardant la bouche bée et les yeux exorbités. Depuis bien des années, c'était la première fois qu'elle entendait le juge d'instruction jurer. Face au juge, un homme d'une trentaine d'années regarda son avocat, l'interrogeant du regard sur les conséquences de cet étrange appel téléphonique sur son dossier. L'avocat haussa les épaules.

Pour rassurer tout le monde (sauf peut-être la greffière), le juge reprit son visage de marbre, regarda le prévenu face à lui et son avocat, et lança : « cet appel téléphonique ne concerne pas votre affaire, du moins a priori. »

Il poursuivit l'audition comme si rien ne s'était passé.

Carole Nède frappa à la porte du commissaire Confiti. Un « entrez » impératif et pas particulièrement de bonne humeur lui répondit. La commandante fut invitée à s'asseoir. Le commissaire continuait de regarder par la fenêtre de son bureau. Il baissa la tête.

« La petite Manon que vous aviez arrêtée s'est suicidée dans sa cellule. Elle s'est pendue avec un drap. »

Carole Nède ne répondit rien. Elle regarda le commissaire, stupéfaite. Elle s'interdit de manifester une émotion quelconque. Il est vrai que les émotions se bousculaient dans sa tête. La culpabilité, d'abord : si elle n'avait pas arrêté cette fille, elle ne se serait pas suicidée. La colère contre l'administration pénitentiaire qui n'avait pas pu ou voulu l'empêcher de mourir et contre les co-détenues partageant sa cellule, n'ayant rien fait. Elle ressentait aussi de la compassion pour cette fille perdue qui n'avait pas pu envisager une autre sortie. La haine suivit : qui pouvait provoquer une telle peur pour qu'une gamine à peine majeure se suicide plutôt que de risquer de livrer des noms dans son réseau ?

« Du point de vue procédural, cela va nous compliquer la tâche mais il faut trouver d'où vient le steuf » déclara sur un ton neutre Carole Nède.

Le commissaire la regarda avec étonnement. Il ne s'attendait pas à une réaction aussi peu émotive.

19

Manon était morte dans sa cellule. L'homme l'avait lu dans le journal. Les filles étaient surveillées par la police. Il y avait eu l'émeute au Marché Plus. Il fallait savoir ne pas aller trop loin. Il fallait savoir s'arrêter. Karine, Juliette et Alice ne seraient pas remplacées. Manon et Chloé non plus.

L'homme avait revêtu son zentai et ouvrit la porte du cachot où attendait Chloé. Elle était assise sur le lit, les mains croisées entre ses cuisses ouvertes. Elle l'attendait calmement. Elle lui sourit.

Tout d'un coup, il entendit une cavalcade dans l'escalier. Chloé fut surprise mais ne bougea pas. L'homme se retourna et il vit arriver, l'air sombre, Emma, Camille, Sarah et Romane.

« Que faites-vous ici ? » demanda l'homme.

Emma répondit au nom de la bande : « nous sommes venues accompagner Chloé. »

« Toutes les quatre ? »

Les quatre hochèrent la tête.

« Manon est morte » dit Romane.

« Je sais » soupira l'homme.

Chloé vint sur le seuil de son cachot. Elle fit un geste amical et sourit tristement à ses amies.

« C'est gentil d'être venues toutes les quatre. »

Chacune lui sourit en retour.

L'homme s'adressa à elle avec gentillesse : « si tu veux, tu peux encore quitter le jeu. »

« Quitter le jeu à la fin de la partie ? Non, cela ne se fait pas. Le jeu n'est intéressant que parce qu'il y a cette fin possible. Karine est partie avant, quand elle a eu un mec, des envies. Alice et Juliette ont autant assumé le jeu que je vais le faire. Comment vous appelez cela, déjà ? »

« Le Rite Romain des Parques » répondit l'homme.

Chloé reprit la parole : « oui, ça me revient. Et le fil du destin a été coupé. J'en ai eu un morceau symbolique dans la boîte que j'ai choisie. »

L'homme hocha la tête. Le fin tissu noir le couvrant empêchait de connaître son expression, ses émotions. L'homme restait ainsi le messager anonyme des Parques. Il n'était que l'exécutant des basses œuvres de Morta. Si l'homme avait choisi une inspiration grecque, il aurait pu invoquer Atropos. Le nom plus chic n'aurait rien changé à son office.

Il y eut un silence. L'homme se pencha pour ramasser une corde dans le coin de la pièce.

« Nous n'allons être plus que quatre » releva soudain Camille.

L'homme tressaillit. Il aurait voulu aborder le sujet plus tard. Le plus tard possible.

Emma renchérit : « une chance sur quatre, cela fait beaucoup. Sans compter que vous ne semblez pas vouloir remplacer les manquantes... »

D'abord, l'homme baissa la tête en silence. Puis il se redressa en fixant Emma.

« Je ne pensais pas vous voir toutes aujourd'hui et je n'ai rien prévu pour vous. Ni argent, ni steuf. Mais, en effet, je pensais arrêter le jeu à notre prochaine réunion ordinaire. Je voulais vous donner le reste du stock de steuf et vous indiquer comment vous en procurer à l'avenir. »

Les quatre filles s'entre-regardèrent.

« C'est bien ce qui nous semblait » murmura Sarah.

« Nous sommes venues accompagner Chloé » répéta Emma avec un sourire énigmatique. Elle ajouta juste après une courte pause : « toutes les quatre ».

La corde que tenait l'homme tomba à terre. Chloé regardait ses amies mais semblait refuser de comprendre. Elle leur demanda : « que veux-tu dire, Emma ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? En général, une ou deux d'entre nous viennent aider le rituel. Jamais toutes. »

« Tout se termine ce soir, Chloé. Pour nous cinq. »

L'homme les regarda l'une après l'autre en ayant un mouvement de recul. Chloé était bouche bée. Les autres gardaient le même sourire énigmatique. Mais toutes semblaient décidées.

Emma commença à se déshabiller, aussitôt imitée par Camille, Sarah et Romane. Elles empilèrent leurs vêtements en vrac sur la table. Sarah vit un sac poubelle

dans un coin. Elle alla en regarder le contenu et y trouva les vêtements de Chloé. Elle le ramassa et vint y mettre tous les vêtements jetés sur la table. Puis elle le remmena où elle l'avait trouvé.

L'homme restait tétanisé. Il put enfin prononcer une question simple, un seul mot : « pourquoi ? »

« Ce n'est pas maintenant qu'il faut poser cette question. C'était au moment de nous recruter. » Camille avait été presque aussi sèche dans sa phrase qu'aurait pu l'être Emma.

L'homme bredouilla : « mais, l'argent, la drogue, l'attrait des interdits, le sexe avec une bonne dose de mystères... voilà les raisons ! »

Toutes sourirent. Même Chloé.

« Le jeu » affirma Romane avec force. Elle poursuivit : « tout ce que vous avez dit, c'est bien, c'est vrai. Si Karine a arrêté, peut-être que ce n'était devenu que tout ça pour elle. Mais si nous n'arrêtons pas, nous, c'est à cause du jeu. Le jeu en lui-même. Aucune d'entre nous n'a de famille qui s'intéresse à elle ou de mec qui s'inquiéterait si l'on rentrait tard. Notre avenir tient dans la Cité. Dans la médiocrité. La misère peut-être. Alors, le jeu, cela change tout. »

Emma reprit : « nous ne pouvons pas vous forcer à continuer. Et même, ça n'a plus de sens. Nous sommes serrés de partout. Et aucune d'entre nous ne veut finir comme Manon. Nous en avons longuement discuté. Nous voulons vivre le jeu jusqu'au bout. Ici. »

L'homme s'appuya contre le mur. Il tremblait. Il prit une chaise, une des chaises destinées aux filles lors des séances hebdomadaires, et s'assit.

Chloé s'adressa à ses amies : « d'accord, les filles, mais c'est moi qui ait choisi la boîte avec la corde. Alors, je passe en premier. Vous avez choisi un ordre ? »

« Nous l'avons tiré au sort, et je passe après toi » dit Romane.

« Puis c'est moi » ajouta Sarah.

« Et moi » fit Camille.

« Je suis la dernière » conclut Emma.

Chloé sourit : « c'est un bon ordre. Emma tiendra bon jusqu'au bout. Toutes les cinq, ça va prendre du temps. »

« Pas de problème, personne ne nous attend » plaisanta Camille.

Chloé vint prendre la grande boîte en carton qui était dans un coin de la pièce et la posa sur la table. C'était un paquet de couches-culottes pour adultes, comme celles que l'on met aux personnes âgées incontinentes. Elle en extrait une de la boîte et l'enfila.

« C'est pas très sexy, tout de même » soupira-t-elle en souriant.

Elle ramassa la corde, prit une chaise et monta dessus. A un bout de la corde, il y avait un anneau. A l'autre, une boucle coulissante. Chloé enfila un crochet situé au plafond dans l'anneau de la corde.

« Où est le reste du matériel ? » s'enquit Romane.

L'homme, toujours stupéfait, montra un sac de sport, par terre, à côté de l'endroit où Chloé avait pris les couches-culottes. Emma ouvrit le sac et y prit une cordelette et une paire de menottes de sex-shop, qui s'ouvre sans clé. Elle indiqua juste : « je vais m'occuper du nécessaire, comme je passe en dernier... »

Les autres opinèrent. Romane vint se poster devant l'homme. Elle lui écarta les cuisses et vint s'agenouiller entre elles. Il ne résistait pas. Et Romane se mit à le caresser, doucement puis plus vivement.

Chloé passa la boucle de la corde autour de son cou et serra. Elle mit ses mains dans son dos. Emma vint lui poser les menottes puis lui attacha les chevilles avec la cordelette en prenant garde de pouvoir ensuite facilement la dénouer sans la trancher afin de la récupérer pour la suivante.

Romane prit l'homme dans ses bras. Une petite larme coula sur sa joue quand elle entendit la chaise être retirée. Il y eut le bruit de la chute de Chloé. Une petite chute, dix ou quinze centimètres. L'homme regardait, fasciné. Mais pas Romane. Elle essuya sa larme sur le tissu du zentai. Elle embrassait le fin voile entre les jambes de l'homme où l'on devinait son sexe turgescent. Elle caressa ce sexe avec douceur mais énergie.

Emma avait pris la place de l'homme. Elle menait le rituel. Romane avait confiance en elle. Elle savait que tout se passerait bien. Est-ce que l'homme aurait retrouvé ses esprits pour convenablement s'occuper d'Emma ? C'était là sa seule inquiétude. Elle se releva.

Frottant sa joue contre celle de l'homme, ses seins contre la poitrine couverte du tissu noir, Romane devait troubler le spectacle. Mais l'homme la serra dans ses bras. Une étreinte virile, rassurante. Cela lui faisait du bien. Cela l'aidait à être prête.

Emma jeta un œil par delà la porte ouverte de la deuxième pièce. Elle regarda la pendulette située sur la télévision.

« Ca fait combien de temps ? » demanda Sarah.

« J'sais pas. On ne doit pas être loin des dix minutes » hasarda Camille.

Emma alla chercher la pendulette et la posa sur la table : « comme cela, on saura, maintenant. Attendons encore cinq minutes. »

Ecartant les jambes, Romane s'assit sur les cuisses de l'homme. Cinq minutes. Encore cinq minutes. Elle tremblait. Elle accéléra ses caresses. L'homme la prit fermement dans ses bras pour la calmer. Il lui caressa le dos des épaules aux fesses. Elle posa sa tête sur son épaule. Il ne dit rien. Elle non plus. Tout avait été dit. Du moins, tout ce qu'il fallait dire.

Emma retira les menottes des poignets de Chloé puis elle lui détacha les chevilles. Les membres flasques de la jeune fille se mirent à pendre mollement. Elle prit une chaise et la posa sous les pieds de Chloé mais celle-ci ne tenait pas debout. Alors Emma grimpa elle-même sur la chaise, saisit Chloé sous les fesses, la posant sur son épaule, et retira la corde qui serrait le cou de la jeune fille.

Sarah aida Emma à descendre le corps sans vie sur le sol. Puis Emma l'emmena un peu plus loin, l'allongeant bien. Sarah prit alors une couche-culotte dans le carton et vint la donner à Romane. Celle-ci quitta l'homme en lui souriant une dernière fois. Elle enfila la couche-culotte, laissant sa place à Sarah. Celle-ci débuta ses propres caresses.

Romane monta sur la chaise et enfila la corde autour de son cou. Puis elle serra les jambes et mit ses mains dans le dos. Elle sentit les colliers d'acier lui serrer les poignets avec un déclic, la cordelette lui serrer les chevilles. Elle ne s'agiterait pas de manière ridicule.

Puis la chaise disparut de sous ses pieds.

20

« Salut. »

Simon Vegesack s'assit à la table du petit restaurant, une table située sur la terrasse avec vue sur la plage. Cessant la lecture du roman qui l'occupait, Justine Guirachon redressa la tête en soupirant. Elle s'apprêtait à envoyer sur les roses l'importun qui osait s'imposer à sa table alors qu'elle prenait un verre. Une jolie blonde qui a l'habitude de se faire draguer, parfois assez lourdement, par quelques mâles à la testostérone surabondante, développe des réflexes et un vocabulaire approprié pour gérer ce genre de situation. Mais en apercevant l'homme qui s'était installé à sa table sans y être invité, Justine Guirachon se contenta de rester bouche bée, en silence.

L'homme sembla s'amuser d'avoir surpris son ancienne maîtresse.

« Tu as l'air vraiment étonnée de me voir, Justine. »

Elle hocha la tête, refermant enfin sa bouche. Ses lèvres tremblaient. Devaient-elles sourire ? Devaient-elles plutôt montrer de la colère ? Elles hésitaient. Une perle liquide quitta un œil pour glisser le long du nez et terminer sa course sur les lèvres hésitantes.

Enfin, Justine se décida à parler.

« Je ne savais pas que... que tu étais... »

« Libre ? Sorti de prison ? Cela ne m'étonne pas. Tu n'es jamais venue me voir. Tu ne m'as jamais écrit. »

Simon Vegesack souriait. Il parlait sur un ton badin. Il semblait parler du beau temps, de la jolie plage aménagée quelques années auparavant pour permettre aux familles comme aux amants de se promener.

« Je... Je... »

Habituellement, Justine Guirachon commandait. Elle était la directrice financière du groupe G-Plus. Elle impressionnait les hommes. Mais, à cet instant précis, elle ne pouvait pas prononcer plus que ces quelques syllabes hésitantes.

« Tu permets ? » l'interrompit Simon Vegesack.

Il appela un serveur et commanda une bière pression d'abbaye belge à la cerise. Puis il se retourna vers son ancienne maîtresse. Celle-ci était paralysée, muette, les yeux humides. Que ressentait-elle ? Encore du désir ? De l'amour, peut-être ? De la colère d'avoir été ainsi prise en défaut ? De la pitié pour un type qu'elle avait contribué à anéantir ? De la culpabilité ? Simon Vegesack voulait-il une réponse ? Il regardait la jolie blonde comme une vieille amie qu'il revoyait pour la première fois, par hasard, après des années de séparation. Comme si le destin seul était responsable d'un éloignement par défaut de volonté humaine. Voilà. Cela s'était passé ainsi. Juste un éloignement naturel, par la lassitude. Il ne s'était rien passé. La prison n'avait pas existé. L'homme encore jeune était toujours promis à un brillant avenir et il continuait d'être la fierté de son père

dans une belle famille unie. Mais les Parques sont parfois plus cruelles que cela. Et elles peuvent agir sur commande, contrairement à ce que croyaient les Romains ou, avant eux, les Grecs.

« Tu n'as pas changé » dit Simon Vegesack.

La gorge de Justine Guirachon semblait toujours nouée. Elle tentait de prononcer quelque chose. Il n'y eut qu'une sorte de gargouillis. Le roman qu'elle lisait tomba sur le sol.

Sans changer de ton, Simon Vegesack compléta sa phrase précédente : « je veux dire que tu es toujours aussi belle. » Puis il se pencha et ramassa le livre qu'il posa sur la table.

« Merci » réussit enfin à articuler Justine Guirachon sans quitter véritablement l'homme du regard si ce n'est pour jeter un rapide coup d'oeil à son roman, gisant désormais sur la table.

« Alors, qu'est-ce que tu deviens ? » demanda l'homme.

Interloquée par une question aussi banale, la femme mit quelques secondes à répondre. « Rien d'extraordinaire. Je suis toujours à la direction financière du groupe. »

« Mariée à quelqu'un de puissant et riche, comme le voulait ton père ? »

« Non. Lesbienne enchaînant les amantes. »

Pour la première fois, il y eut un sourire sur les lèvres que l'homme savait chaudes. Un sourire méchant. Simon Vegesack fut secoué d'un rire nerveux.

« Lesbienne ? » répéta-t-il incrédule.

« Je ne pouvais plus avoir d'homme dans mon lit sans penser à ce qui s'était passé. Et comme j'avais déjà eu des expériences en la matière, expériences plutôt heureuses... »

Des larmes de rire commençaient à apparaître aux bords des yeux de Simon Vegesack qui, entre deux soubresauts, parvint à articuler : « et comment ton père prend-il la chose ? »

« Nous sommes en froid. Je lui ai dit qu'il ne connaîtrait pas d'héritier au delà de moi. Nous n'abordons plus de sujets personnels ensemble. »

« Tu étais déjà fâchée avec lui quand nous travaillions ensemble. »

« Cela datait de la mort de ma mère. Je suis certain qu'il en est responsable. Un enfant sent ce genre de choses. Et il ne m'a jamais convaincu du contraire, ni même tenté de le faire. Il n'a jamais nié quand je l'ai accusé. »

Ne riant plus, Simon Vegesack appréciait à leur juste valeur les informations qui lui étaient données. Il savait depuis longtemps que les relations entre le père et la fille étaient tendues sans en connaître réellement les causes. Et, là, le ton de la voix de Justine Guirachon était sans équivoque : elle haïssait son père. Cette haine avait vaincu la stupéfaction.

Le serveur arriva à cet instant, apportant la bière commandée par l'homme. Il s'apprêtait à régler quand Justine Guirachon l'interrompit d'un geste : « laisse, c'est

pour moi. Je règle nos deux boissons. » Elle tendit un billet au serveur qui lui rendit la monnaie avant de disparaître.

« Merci » prononça Simon Vegesack en levant son verre à la santé de son ancienne maîtresse.

« Je t'en prie. C'est la moindre des choses. Et toi, que deviens-tu ? »

« Pas grand chose. J'habite la Mare-au-Notaire, un appartement social qui m'a été accordé à ma sortie de prison, quand j'ai trouvé un boulot de professeur d'informatique dans un centre de formation pour les gamins de là-haut. Je leur apprends à utiliser un clavier et une souris. C'est beaucoup moins excitant que de refondre les systèmes d'information de G-Plus... »

« Et beaucoup moins payé, je pense. »

« Evidemment. Mais, pour avoir le boulot, j'ai bénéficié de mon expérience : en prison, j'ai aussi donné des cours à mes petits camarades. Ca comptait dans la *bonne conduite* utile pour être libérable... Inutile de te dire qu'on ne se bouscule pas trop pour avoir ce genre de poste. Du moins, des gens avec mon niveau. »

« C'est vrai que tu étais excellent sur de nombreux points. Pas seulement en informatique. »

« Mais tu m'as laissé tombé comme une vieille chaussette. »

« Tu es devenu un souvenir. Un mauvais souvenir. Plus rien ne peut avoir lieu entre nous. Rien. Tu appartiens au passé. Je me doute bien que les accusations portées contre toi étaient du n'importe quoi

mais je n'avais aucun moyen de le prouver. Et te soutenir m'aurait affaibli face à mon père sans aucune chance de succès. Tu étais un pion perdu. Tu l'es toujours. Sans aucun espoir de revenir en jeu. »

Avalant une gorgée de bière, Simon Vegesack eut du mal à déglutir. Son sourire avait disparu. Il retrouvait la femme dominatrice qu'il avait connue et aimée. Elle était dopée à la haine de son père. Son court instant de faiblesse, sa stupéfaction, c'était fini. Il avait suffi de rappeler la haine pour effacer cela. Et la puissance de cette haine faisait peur à Simon Vegesack. La façade de fierté, de badinage, d'indolence, s'effondrait. Boum. La femme forte était revenue. Elle avait défoncé cette apparence fragile.

Il reposa sa bière sur la table. Il ne s'essuya même pas la trace de mousse sur sa lèvre supérieure. Il sortit son smartphone de sa poche.

« Ton bluetooth est activé ? »

Il n'attendit pas la réponse, appuya sur quelques icônes et Justine Guirachon entendit son propre smartphone vibrer contre divers objets, notamment des clés, au fin fond de son sac à main. Elle s'en saisit et regarda l'écran en acceptant la réception du message.

Une photographie apparût en plein écran. Elle avait été prise quelques années auparavant. On y voyait Justine Guirachon et Simon Vegesack assis ensemble sur un bureau, entourés de toute l'équipe travaillant sur la refonte du système d'information financier de G-Plus.

Tout le monde souriait. Le sourire était franc, heureux, fier. Le projet était sur le point d'aboutir.

Justine Guirachon ne put empêcher ses lèvres de trembler et ses yeux de s'humidifier quelques instants. Elle se souvenait très bien de cette photographie. Elle savait exactement quand elle avait été prise. Pas la date, bien sûr, mais le moment dans sa vie. Un des moments les plus heureux.

« Tu te souviens ? » lui demanda Simon Vegesack.

« Bien sûr. C'est une vieille photo mais j'ai encore de la mémoire. C'est du passé. Presque tous ceux présents ici sont partis. Ils ont quitté le groupe ou sont retournés dans leurs sociétés de services pour mener d'autres projets, souvent dans d'autres villes. Je n'en ai revu aucun. »

« Sauf moi. »

« Sauf toi. Aujourd'hui. »

« Et peut-être demain. »

« Non. Aujourd'hui. Tu le sais : je n'aime pas les fantômes. Celui de ma mère me suffit. Tu appartiens à mon passé. Et, ce passé, je ne peux pas le changer. Je ne sais pas si nous aurions fait un beau couple, si les Parques nous en avaient laissé le loisir. Mais je te l'ai dit : tu es un pion perdu. Ne cherche pas à me revoir. Cela finirait par nous faire du mal à tous les deux. »

La main de Simon Vegesack tremblait en reposant la chope de bière vide. Son regard était baissé.

« Je comprends. Au moins, j'aurais essayé, tenté ma chance. »

« Il faut toujours la tenter. Mais jamais la forcer. Et je te souhaite de pouvoir rebondir. Sincèrement. »

« Merci. Et merci pour la bière. Adieu. »

« Je t'en prie. Adieu. »

Un dernier sourire. Une poignée de mains. Elle avait tendu une main froide et il l'avait saisie d'une main moite. Puis il s'éloigna sans se retourner. Elle reprit son roman et ne regarda pas l'homme marcher le long de la plage. Après s'être essuyé le coin des yeux, Simon Vegesack prit son smartphone et sourit. La greffe logicielle avait pris sur sa cible.

21

« Chloé avait disparu depuis une semaine mais, ça, ça n'avait rien d'extraordinaire. Par contre, ça fait plusieurs jours qu'elles ont toutes disparu. Non seulement Chloé, qui n'a pas réapparu, comme Alice et Juliette avant elle, mais aussi Emma, Camille, Sarah et Romane. Toutes se sont volatilisées. »

Mélissa Madeleine détestait depuis toujours se rendre dans le bureau du directeur du foyer. En général, c'était qu'il y avait un gros problème. Cette fois là ne faisait pas exception, sauf que rien ne pouvait lui être reproché. En lui-même, ce petit détail changeait malgré tout beaucoup de choses. Et puis ce qu'elle disait, les deux autres le savaient déjà.

Derrière son bureau, Mustapha Alberca avait la tête des très mauvais jours. Il était payé pour s'occuper d'une bande de filles à moitié folles, c'est entendu, mais qu'on lui demandait de garder vivantes et, si possible, de les caser, de leur faire fonder une famille et de s'intégrer en adultes dans la société humaine en évitant la case prison. Et là, il craignait d'avoir salement échoué dans sa mission. Sans compter qu'il y tenait à ses filles. Peut-être tarées mais elles étaient ses filles.

Le directeur du foyer se tourna vers Carole Nède, assise sur une chaise devant le bureau de manière à ce qu'elle-même, Mélissa et Mustapha Alberca forment les sommets d'un triangle équilatéral.

La commandante était très nerveuse. D'habitude, les pires horreurs pouvaient avoir lieu devant elle, les aveux les plus abjects être prononcés, elle restait de marbre. Pas là. Elle se tortillait sur sa chaise, se grattait le cuir chevelu, se tordait les doigts... et se taisait.

Mis à part les grincements des chaises, la pièce était tombée dans un silence sinistre.

« Alors, que fait la police ? » lança soudain Mustapha Alberca sur un ton excédé.

Carole Nède se décida à répondre de manière hachée, nerveuse, stressée, qui ne lui ressemblait pas.

« Elles étaient sous surveillance mais elles ont éteint leurs portables la veille de leur disparition. On les a perdues avant qu'elles ne mangent à la cantine du foyer selon ce que vous m'avez dit tous les deux. Le temps que l'information me remonte, elles s'étaient évaporées. Et leurs portables ne se sont pas rallumés depuis. Aucune trace. Et, bien sûr, aucun appel suspect ou même inhabituel dans les jours qui précèdent. »

« Donc ? »

« Il faut que j'en parle au juge Longemer et au commissaire. »

22

« Cinq jeunes filles d'une même bande, toute cette bande en fait si on excepte la petite Manon qui s'est suicidée en prison, ont disparu » résuma le juge Lionel Longemer.

Carole Nède acquiesça. La commandante et le juge se connaissait depuis suffisamment longtemps pour que la moindre intonation, le moindre geste, de l'un ou de l'autre, acquièrent immédiatement une signification pour l'autre. L'extrême nervosité inhabituelle de la commandante avait été bien décryptée par le juge : il y avait péril en la demeure. De l'autre côté, les clignements d'yeux trop fréquents, le stylo qui martelait le bureau, les petits mouvements d'épaules, signifiaient que le message avait été bien reçu.

Lionel Longemer posa son stylo à plat, bien droit contre le rebord d'un dossier, puis ses deux mains sur son bureau. Et il annonça : « je vais demander l'extension de la procédure à ces disparitions inquiétantes mais, déjà, comme c'est en lien avec la petite Manon qui avait de la drogue sur elle, je vais faire poser aujourd'hui des scellés sur les portes des chambres et organiser une perquisition. Peut-être trouverons-nous de la drogue chez ces filles. Ou de l'argent. Ou encore les deux. »

« Avec le directeur du foyer, nous avons vérifié que les portes des chambres étaient fermées. »

Lionel Longemer se permit enfin de sourire : « normalement, personne n'a donc touché au contenu des chambres, sauf si quelqu'un possédait cette clé. Il faudra donc prévoir un serrurier. »

« Le directeur possède un double des clés. »

« Vous avez confiance en lui ? »

« Une absolue confiance. »

« Mais nous allons tout de même poser les scellés. »

Une fois sortie du Palais de Justice, Carole Nède revint le plus vite qu'elle put au commissariat. Il fallait maintenant prévenir le commissaire. L'affaire allait nécessiter une réaffectation des moyens d'enquête. C'était de son ressort.

Elle marchait vite dans les couloirs. La plupart des policiers présents s'écartaient en silence devant leur supérieure. Amélie de Saint-Alban, elle, fut estomaquée par la pâleur de sa chef directe et sa nervosité évidente. Elle se mit à la suivre.

Mais la capitaine resta dissimulée derrière un coin dans un couloir qui tournait lorsque Carole Nède frappa à la porte du commissaire. « Entrez ! » La commandante obéit à l'ordre hurlé. Puis elle referma doucement la porte.

« Monsieur le Commissaire... »

« Asseyez-vous, Carole, et expliquez moi rapidement ce qui vous amène. J'ai du travail. »

La commandante prit place dans la chaise face au bureau. Le commissaire continuait d'écrire sur son bloc-note comme il le faisait visiblement avant l'entrée de Carole Nède, relevant le nez juste de temps en temps.

« Monsieur le Commissaire, la totalité de la bande de Seiglebourg, du moins ce qu'il en restait après le suicide de Manon, a disparu. »

« Ces filles étaient sous surveillance, non ? »

« Elles ont coupé leurs téléphones qui étaient tracés et, le temps que je sois avertie, elles avaient disparu. »

« Et alors ? »

« Je viens vous demander de réaffecter des moyens sur cette enquête. »

« Non. »

« Non ? »

« En effet. Et ne soyez pas surprise comme cela. Nos effectifs sont actuellement mobilisés pour lutter contre le trafic de steuf. Et côté crime ordinaire, la capitaine de Saint-Alban est en charge de l'enquête sur le viol de Jasmine Soustara, en plus du quotidien. Je n'ai personne de disponible. »

« Ces filles avaient du steuf. »

« Eh bien, peut-être que les effectifs mobilisés sur le trafic de steuf vont vous les retrouver vos filles adorées, alors. »

« Si nous attendons, nous retrouverons au mieux des cadavres. Si nous les retrouvons. »

« Avec des *si*, c'est facile d'échafauder des hypothèses. Moi aussi je peux jouer à ça. *Si* les trafiquants de steuf sont à l'origine de cette quintuple disparition, ces filles sont sans doute déjà mortes. Inutile de nous presser. »

« Mais comment... Vous parlez de... »

« Je suis commissaire, pas curé. Vous êtes commandante, pas assistante sociale. Mon boulot est de faire régner l'ordre dans cette foutue ville décrépie. Que les Parques tranchent le fil du destin de quelques filles vivant aux crochets de la société, c'est malheureux, mais cela n'a pas beaucoup d'importance. Il est beaucoup plus urgent d'arrêter le trafic de steuf. Et le peu de moyens dont je dispose encore, je préfère les affecter sur le viol avéré d'une fille du quartier de la Mare-au-Notaire, viol déjà à l'origine d'une émeute. Vos fugueuses peuvent courir autant qu'elles veulent. »

Carole Nède se leva et sortit du bureau comme une furie, sans se retourner ou saluer son chef.

23

Amélie de Saint-Alban allait repartir, ne parvenant pas à comprendre les éclats de voix amortis par l'insonorisation du bureau du commissaire, quand elle en entendit la porte claquer. Grommelant des choses incompréhensibles, Carole Nède passa comme une furie devant elle. Elle s'arrêta trois pas plus loin, le temps que son cerveau en colère analyse le visage qu'elle venait de croiser.

Se retournant, faisant enfin exploser sa hargne retenue, la commandante s'adressa vivement à sa subalterne : « eh bien, qu'est-ce que tu fous là ? On en est où avec le viol de fille de la Mare-au-Notaire ? »

Peu habituée à être ainsi apostrophée, Amélie de Saint-Alban fut d'abord estomaquée et silencieuse. Même à l'époque de l'anti-gang, personne n'avait jamais osé lui parler aussi sèchement. Du moins depuis pas mal d'années. Certes, le fait qu'elle ait, lors d'un entraînement d'art martial, mis au tapis, avec deux côtes fêlées, un de ses collègues particulièrement macho qui lui avait mal parlé quelques jours avant, avait un peu calmé les moqueries et humiliations diverses.

« Alors ? » relança Carole Nède.

« Eh bien, c'est un peu bloqué. Nous sommes en train de vérifier les emplois du temps de tous les vigiles ce jour là mais tous étaient bien au travail. Et il semble peu probable que les faits aient été commis dans un

bureau devant lequel passent toutes les caissières. Elles auraient forcément entendu quelque chose. »

« Bref, tu traînes dans les couloirs au lieu de bosser... »

« Mais, enfin, Carole, tu sais bien que ce n'est pas vrai ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu t'es engueulée avec le commissaire ? »

« Viens dans mon bureau. Je vais t'expliquer. »

Sans attendre la réponse de la capitaine, la commandante se retourna et reprit sa marche nerveuse. Le bureau de Carole Nède n'était pas très loin, au même étage.

Quand elle fut entrée, la commandante ne se retourna pas avant d'être arrivée à son bureau où elle s'installa. La regardant à peine, elle s'adressa à la capitaine : « ferme la porte et assieds toi. »

Amélie de Saint-Alban obéit. Et elle attendit en silence. Carole Nède soupira. Puis elle se mit à parler d'un ton las.

« Je vais te donner des informations confidentielles qui n'apparaissent dans aucun dossier parce que cela a été voulu ainsi en haut lieu. Pour des tas de raisons, la plupart mauvaises. Mais j'ai besoin d'une alliée. Je ne peux plus porter ça toute seule. Alors, est-ce que je peux compter sur toi, Amélie ? »

« J'ai juré d'apporter mon concours à la justice, de faire respecter la loi, et tant que ce que tu me demanderas ira dans ce sens, tu pourras toujours compter sur moi. »

« Je vais prendre ça pour un *oui*. »

Il y eut un silence de quelques instants. Carole Nède avait posé ses deux bras sur son bureau et elle en observait le dessus, ne redressant pas le regard. C'est dans cette position qu'elle se mit à parler, sans jamais en changer, même quand Amélie de Saint-Alban l'interrompit.

« Ce que tu sais -ou plutôt crois savoir- sur l'affaire des notables cannibales et trafiquants de drogues est en grande partie faux ou, du moins, incomplet. Si ce réseau de cinglés a pu opérer autant d'années sans être inquiété, c'est qu'il était bien informé. Jules Fiacre, l'ancien commissaire, en était membre. Tout comme Marc Modos. »

« Marc Modos ? Mais ce n'est pas possible ! Je l'ai... Je l'ai... côtoyé pendant des années. »

« Je sais. Il était ton chef à l'anti-gang. Il est devenu le mien ici lorsque Jules Fiacre a... disons... disparu. Il a clairement avoué avant que la petite frappe ne l'abatte dans la cave où la drogue était planquée, juste devant moi. Il était pris entre deux feux. »

Amélie de Saint-Alban se cacha la bouche derrière sa main, se mordant un doigt pour s'empêcher de crier. Elle avait été l'amant de Marc Modos. Elle avait couché, en sa compagnie, avec des minettes de banlieue pour pimenter sa sexualité avec des prestations tarifées. Et ces filles disparaissaient parfois. Du jour au lendemain. Comment avait-elle pu ne jamais faire le rapprochement ?

Carole Nède mit la soudaine émotion de la capitaine sur le compte de la seule trahison professionnelle. Tout le monde ignorait les liaisons intimes entre Marc Modos et Amélie de Saint-Alban. Sa réputation de pure lesbienne ultra-féministe la dédouanait de toute suspicion aux yeux de la commandante.

La commandante continua.

« En ce moment, des filles recommencent de disparaître. Je pense que le groupe démantelé il y a quelques années comporte encore quelques rejetons restés discrets. Et là, tout un groupe de filles vient de disparaître d'un coup. Malgré ça, le commissaire refuse d'y consacrer des moyens. Et il use des mêmes arguments que Jules Fiacre ou Marc Modos jadis : manque de moyens, d'effectifs, les disparues sont de simples fugueuses dont on se fout éperdument... Bref, je me demande si notre commissaire n'est pas le rejeton que je cherchais, en digne successeur de Jules Fiacre et Marc Modos. »

24

Assis sur un banc, sur le parking, et faisant face à l'entrée du Marché Plus, Karim Soustara semblait bouder. Il avait les mains dans les poches de son pantalon et le regard perdu dans un improbable horizon. Il ne semblait pas voir le magasin qui lui bouchait cet horizon tant désiré.

Les ménagères passaient devant lui sans lui prêter la moindre attention. Un jeune voyou traînant là, voilà une potentielle source d'ennuis. Rien de plus.

Le banc trembla quand Simon Vegesack vint s'installer à côté de Karim Soustara. Il avait plus sauté pour atterrir sur ses fesses qu'il ne s'était véritablement assis. Le dernier arrivé semblait joyeux. Tout semblait donc opposer les deux amis installés sur le banc : âge, distinction, humeur...

Comme Simon Vegesack ne disait rien, se contentant de sourire bêtement et de rigoler à quelque blague qu'il se serait racontée à lui-même, Karim Soustara se retourna vers lui un brin agacé.

« Bon, alors, qu'est-ce que tu fous ? »

« Je suis venu te dire que mon petit bricolage a marché. Le vieux va bientôt payer. Et si c'est bien lui qui manipule les vigiles, qui sont ses employés, pour se taper des petites jeunes du quartier, même non-consentantes, eh bien je vais le coincer. Mais, et toi, pourquoi tu fais la gueule comme ça ? »

« Moi, je suis adepte des méthodes anciennes. Celles qui ont fait leurs preuves. Avec mes potes, on se relaie ici pour surveiller les vigiles, voir s'ils embarquent une autre fille. Alors, on les suivra. Et depuis l'enterrement de ma soeur, je te jure que ma volonté de venger ma famille s'est vraiment multipliée. »

« Ca a été si terrible que ça ? »

« Ouais, on peut dire ça. Les flics étaient là pour prévenir toute émeute. Ils sont restés à l'écart. Tout s'est bien passé de ce point de vue. Il y avait même la télévision, un camion de reportage qui tentait d'être discret dans un coin, avec sa caméra sur le toit. Toute la cité était là. Les potes, les voisins, les voisins des potes et les potes des voisins, les potes des voisins des potes, les voisins des potes des voisins... »

« Bon, ça va, j'ai compris. Désolé, je n'y étais pas mais c'est le genre de trucs que j'évite. Aller à mon propre enterrement me suffira largement, le plus tard possible. C'était genre enterrement national, quoi. »

« Si tu veux. Et le monde entier qui me présentait ses condoléances alors que les fossoyeurs jetaient de la terre sur le cercueil qui résonnait à chaque pelletée. Et ma mère qui pleurait sans rien dire, sans un son, sans regarder quoi que ce soit en dehors du cercueil qui disparaissait sous la terre où elle semblait vouloir se jeter pour rejoindre sa fille. Et mon père qui ne m'a pas même regardé, sauf une fois, et où j'ai senti qu'il avait envie de me jeter dans le trou où j'aurais été à ma place, pas comme sa fille. »

« Ca ne s'est pas arrangé avec ta famille ? »

« Non. Je ne rentre à l'appartement que quand ils ne sont pas là. »

« Dur. Tu cherches du boulot pour t'installer ? »

« Ouais, c'est ça, je cherche. »

« Eh bien, je te souhaite de trouver vite. »

« Il faut que je réponde *merci*, c'est bien ça ? Et toi, alors, qu'est-ce qui te rend si joyeux ? »

« J'ai collé un virus dans le smartphone de la fille Guirachon. De là, j'ai pu le propager au smartphone du père qui était dans son carnet d'adresses. Depuis mon départ, le groupe a gardé la même politique (ou plutôt absence de politique) sur la gestion des terminaux mobiles professionnels. Pénétrer le smartphone du vieux a été un jeu d'enfant. Maintenant, je sais exactement où il est grâce au GPS. Et, surtout, je maîtrise son interface bluetooth. »

« Sa quoi ? Et pour quoi faire ? »

« Sa connexion sans fil de proximité. Ce que tu ne sais pas, c'est que le vieux a un pacemaker depuis des années. Un tel stimulateur cardiaque possède un vrai petit ordinateur pour le faire marcher. Et il se programme par bluetooth. Quand le vieux va voir son cardiologue, il suffit que le médecin passe un terminal professionnel bluetooth à proximité de son patient pour qu'il récupère toutes les données sur le fonctionnement de l'engin depuis le dernier contrôle. Et, en retour, le cardiologue peut changer des paramètres comme augmenter ou supprimer les stimulations. Il se trouve

qu'un journal médical a fait un article détaillé sur le vieux parce qu'il avait choisi un bidule ultra-moderne à l'époque. Trouver toutes la documentation nécessaire pour le reprogrammer quand ça sera utile a été extrêmement simple. »

« Si tu veux juste le tuer, tu te compliques bien la vie... »

« Non, je ne veux pas juste le tuer. Je veux que les flics le prennent la main dans le sac ou, plutôt, la bite dans le trou d'une fille qui n'est pas d'accord. Seulement après je le tuerai. Et sans qu'aucune trace ne puisse remonter à moi : mon virus s'autodétruira. »

« Et qu'est-ce qui te fait croire que Guirachon est lié à une affaire de viols ? »

« Sa fille m'avait dit que les types, ceux qui ont été tués lors de l'affaire des notables cannibales et trafiquants de drogue, étaient des vieux potes de son père. Et il y avait des choses pas claires dans les comptes du groupe. Des trucs qui m'ont surpris et ont attiré les foudres du vieux quand j'en ai parlé, avant même qu'il me parle de sa fille. Il pourrait bien financer un trafic de drogue ou d'armes. »

« S'il y avait des trucs comme ça, le fisc serait tombé dessus, non ? »

« Pas comme c'est fait. Ou du moins comme c'était fait. En fait, il faut avoir voulu mettre en place un système d'analyse assez poussé, avec des corrélations statistiques, pour que ce qui est bizarre ressorte. Le fisc ne fait pas ce genre de choses dans un contrôle normal. »

« Et pourquoi tu ne l'as pas balancé ? »

« Je n'ai aucune preuve. Il s'est simplement énervé quand j'ai mentionné les faits que j'avais trouvés. Et, concrètement, c'est juste bizarre. Mais il n'y a rien d'illégal a priori. Chaque opération prise isolément semble parfaitement licite. »

« Tais toi. Regarde. »

Karim Soustara s'était redressé, fixant la scène qui se déroulait derrière les vitres du Marché Plus, juste après le passage des caisses. Des vigiles avaient encerclé et emmenaient une jeune fille de la cité dans leur bureau.

Bondissant sur son smartphone, le jeune envoya une volée de SMS. Ses amis de faction allaient surveiller tous les accès du magasin dans les minutes qui suivraient.

Julia ne voulait pas qu'on sache qu'elle volait des jeux vidéos et des CD. Surtout pas sa mère. Depuis que son père était parti, il y a plus de dix ans, elle ne l'avait jamais revu. Elle n'en gardait pas beaucoup de souvenirs. Et pas que des bons, d'ailleurs. Mais elle ne voulait pas que sa mère sache. Elle avait trop honte. Et elle ne voulait pas que des flics débarquent chez elle, fouillent sa chambre, trouvent ce qu'elle y planque...

Et, là, elle avait envie de pisser dans sa culotte. Encerclée par des vigiles qui l'avaient chopée. Putain ! La première fois qu'elle se fait choper en deux ou trois

ans. Et il fallait que ce soit un jour où elle s'était bien servie.

Elle regarda à gauche : la ligne de caisses. A droite : le parking. Mais la porte la plus proche était derrière elle. Et elle était encerclée par les vigiles. Des sportifs. Elle ne pourrait pas les semer facilement, ni même leur échapper. Ils avaient bien chacun trois têtes de plus qu'elle.

A force de réfléchir, elle était entrée dans le bureau des vigiles sans avoir rien tenté. Putain ! Trop lente la fille. Là, elle était cuite. La porte était refermée derrière elle. Les trois gorilles la bloquaient.

Devant, il y avait une vieille peau assise derrière son bureau. Un vieux bureau qui devait bien avoir mille ans. Peut-être que Ramsès II l'avait utilisé pour recevoir Napoléon.

« Bien. Asseyez-vous, mademoiselle. Veuillez vider vos poches et me remettre ce que vous avez volé. »

La vieille peau avait débité sa phrase sans hésiter. Elle devait la répéter mille fois chaque jour. Alors Julia obéit. Et la vieille peau sortit un formulaire d'un tiroir du bureau en soupirant.

Karim Soustara surveillait la porte du bureau des vigiles. La fille qui était entrée ressortit quelques instants plus tard. Elle suivait de nouveau les vigiles qui l'encerclaient mais, maintenant, en regardant ses chaussures. Et ils disparurent dans les couloirs réservés au personnel.

Nouvelle volée de SMS. L'alerte était au rouge vermillon. Les réponses brèves, argotiques, incompréhensibles pour le commun des bourgeois, parvenaient sur le smartphone de Karim Soustara. Ses troupes étaient bien en action.

Admiratif du général en herbe, Simon Vegesack regardait faire. Il observait la scène. La vengeance est décidément une source incroyable d'énergie voire de génie.

« Ca y est, un camion de livraison avec un vigile au volant vient de sortir des entrepôts, à l'arrière, et Giorgino l'a pris en chasse sur sa moto avec Farid derrière lui qui va nous tenir au courant par SMS » triompha soudain le général.

« Bon, d'accord, tu vas rejoindre tes troupes sur mon fier destrier » déclama soudain l'informaticien.

« Sur ton quoi ? »

Simon Vegesack se contenta de rire et entraîna le jeune général vers le parking où attendait sa motocyclette. Tout en marchant, il activa son programme de prise de contrôle à distance du smartphone de son ennemi. Dans les heures qui venaient, peut-être toutes les victimes seraient vengées. Enfin.

Dans son bureau, la vigile raccrocha le téléphone. Les mecs étaient partis. C'était trop tard pour les rattraper. Elle attend toujours qu'ils soient sortis avec la

fille avant d'appeler. Mais là, ils étaient tous dans la merde.

Elle décrocha de nouveau le téléphone et appela la maison où ils se rendaient. Celui qui y résidait n'était pas de service aujourd'hui. Sans doute était-il chez lui.

Une sonnerie. Deux sonneries. Trois.

« Allo ? »

« Roger ? C'est Martha. Tes collègues vont débarquer avec une voleuse. Le chef a donné l'ordre d'arrêter le traitement spécial. Quand ils arriveront, il faut qu'ils repartent aussitôt et l'emmènent à la police. »

25

A Seiglebourg, c'était une petite maison comme les autres, un de ces pavillons où logeaient des employés, des ouvriers ou des retraités. Rien ne la distinguait fondamentalement des autres, même si chaque maison avait son style, ou plutôt son absence de style. La plupart des pavillons avaient été construits à des époques variés sur les deux siècles précédents et agrandis au fil des évolutions des mœurs. Une salle d'eau devenue salle de bain. Des toilettes à l'intérieur au lieu du cabinet au fond du jardin. De nouvelles chambres quand chaque enfant voulut la sienne dans des familles moins nombreuses.

La camionnette de livraison s'était arrêtée devant la maison. Le chauffeur était descendu, avait ouvert la portière arrière et fait descendre Julia avec les deux autres vigiles. Un type avait alors ouvert la porte du pavillon mais n'avait d'abord pas laissé passer la petite troupe.

Giogino et Farid n'avaient pas entendu le dialogue entre les arrivants et l'occupant de la maison. Ils s'étaient garés à un croisement, de manière à ne pas être vus. Et ils avaient envoyé des SMS à toute la cité en indiquant l'adresse.

« Martha m'a appelé : le patron ne veut plus du traitement spécial. Il faut l'emmener chez les flics. »

« Attends, regarde ces miches et ces nichons : ça serait bête de se priver. Si le boss ne veut plus jouer, tant pis pour lui. Après tout, la maison est la tienne, non ? »

« Je ne suis que locataire mais... Bon, d'accord. »

Et la bande était rentrée. Julia connaissait la raison de sa présence. Inutile de lui faire un dessin. Après la première porte donnant sur la rue, traversant une petite véranda, ils laissèrent sur leur droite la porte donnant sans doute sur une cave et pénétrèrent dans une véritable entrée par une porte blindée.

Les vigiles déposèrent leurs manteaux. On indiqua à Julia une sorte de séjour ou de salle à manger directement contiguë. Puis on lui montra une table couverte d'une toile cirée. L'un des vigiles y jeta un coussin. Délicate attention.

Ce jour là, Julia portait des bas et une jupe courte. Cela allait simplifier les choses. Sans un mot, sans un soupir, elle retira sa culotte. Ses chaussures vernies furent à peine une gêne. Elle ne retira rien d'autre.

On ne lui avait pas indiqué de position. Elle résolut de prendre ses aises. Elle s'allongea sur le ventre, posant sa poitrine sur le coussin, et gardant les pieds sur le sol. Elle écarta les cuisses et attendit.

Il y eut des petits commentaires. « Ah, la petite salope, elle sait y faire. » « Quel cul ! » « J'aurais bien voulu tripoter ses nichons. » « Fais pas chier, par derrière, c'est mieux. »

Le premier vigile approcha en débouclant sa ceinture puis son pantalon qui atterrit sur ses chevilles. Il baissa son caleçon à mi-cuisse. Puis il releva à deux mains, avec délicatesse, comme s'il découvrait un fragile monument, la petite jupe. Il la retourna sur le bas du dos de la fille.

Tous les vigiles étant dans son dos, Julia ne les voyaient pas. Elle s'en foutait. Ne pas voir leurs sales gueules lui allait très bien. Elle s'était fait un oreiller avec les mains et regardait la pièce.

Cela ressemblait à un salon tout à fait ordinaire dans un pavillon de Seiglebourg. Même ce qui était neuf sentait le vieux. Beurk. Julia écarta bien les jambes quand elle sentit l'air frais sur ses fesses. La jupe avait été repliée sur le bas de son dos.

Julia soupira. Ils étaient, quoi, quatre ? Les trois du magasin et le type qui avait ouvert la porte. Cela irait vite. Elle sentit le premier pénis la pénétrer. Elle aspira une grande goulée d'air puis haleta. Elle sentait un peu d'humidité le long de son nez, en provenance de ses yeux.

Pourtant, ce n'était qu'une bite. Rien d'autre qu'une bite. Cela irait plus vite qu'une des tournantes dans une cave de la cité. Ce n'était rien. Après cette première bite, il y aurait trois autres. Et alors ? Il y en avait eu un paquet avant celles-là. Elle ne les comptait plus. Ca n'avait aucune importance.

Ce qui était important, c'était que sa mère ne sache pas qu'elle chourait dans les magasins pour se fournir en jeux vidéos ou en musique. Se faire baiser par des vigiles, ça n'était rien du tout. Ce n'était même pas un mauvais moment à passer. Ce n'était rien, juste un peu de temps perdu. Une demi-heure tout au plus. Elle se le répétait en boucle pour bien s'en convaincre.

Il y eut un râle plus poussé que d'autres. Et la bite resta un court instant tout au fond en commençant à débander. Puis elle se retira.

Une deuxième vint la remplacer presque aussitôt.

Simon Vegesack arrêta sa motocyclette au niveau de celle de Giorgino.

« C'est la baraque là-bas » montra Farid.

Karim Soustara demanda : « tu as prévenu les autres ? »

« Oui, toute la cité va débarquer. On va les niquer ces salauds. »

Prenant son smartphone, Simon Vegesack étouffa un juron.

« Eh ben, qu'est-ce qui t'arrive ? »

« Le vieux n'est pas là. Le GPS de son smartphone indique qu'il est dans sa maison sur la falaise. »

Karim Soustara haussa les épaules. Il s'en foutait du vieux. Si les vigiles étaient les seuls coupables, cela lui convenait bien. Les motocyclettes commençaient à s'accumuler dans la rue. Certaines portaient deux

accompagnateurs chevauchant l'engin derrière le conducteur. Combien de jeunes étaient déjà là ? Vingt, trente ? Difficile à dire.

Les minutes passaient. Il arrivait de nouveaux vengeurs tout le temps. C'était maintenant le tour de ceux qui arrivaient à pieds. Certains traînaient déjà dans Seiglebourg. D'autres avaient pris le bus.

Plus de cinquante personnes étaient là, c'est sûr. Bientôt, ce serait une centaine. Ce n'était plus du tout discret. Des voisins regardaient, inquiets, derrière les rideaux aux fenêtres.

« Comme promis, on va te ramener au magasin mais on te laissera à l'entrée du garage. »

La fille était devant. Elle marchait les jambes un peu écartées, comme si elle avait fait un peu trop de cheval. Trois types la suivaient. Un quatrième s'apprêtait à verrouiller la deuxième porte.

Quand la fille se fut avancée vers la camionnette, le premier type, celui qui avait parlé en posant une main sur l'épaule de la fille, reçut une canette de soda dans la figure. Il recula en hurlant.

Le deuxième le recueillit presque dans ses bras. Il regarda la rue. Et hurla un « putain de merde » sonore. Des jeunes aux intentions clairement hostiles formaient un demi-cercle autour d'eux.

Laissant la fille dans la rue, les vigiles reculèrent. Ils se réfugièrent dans la maison en fermant à clé les portes derrière eux.

Simon Vegesack reconnut la fille : « c'est Julia, je la connais. Elle prend des cours d'informatique avec moi. »

« Alors, embarque la. Il va y avoir du grabuge. Puisque tu la connais, tu pourras la retrouver si on en a besoin. »

L'informaticien laissa Karim Soustara avec l'illusion de diriger ses troupes. Mais, en fait, déjà, il ne dirigeait plus rien. Des cailloux brisaient les fenêtres de la maison. La camionnette de livraison n'avait déjà plus de vitres. Et son autoradio avait rapidement disparu.

Une rapide accélération et un freinage intense avaient amené la motocyclette de l'informaticien devant la fille qui n'osait pas bouger. Elle regardait, ahurie, les pierres voler, les insultes fuser. Rien ne semblait la concerner. Elle ne semblait même pas être un centre d'intérêt pour les types assemblés officiellement pour la libérer et la venger.

Elle n'était qu'une fille, du genre de celle qui subissent les tournantes dans les caves de la cité. Une tournante de plus ou de moins, cela n'avait pas d'importance. Mais elle appartenait à la cité. Et ceux qui l'avaient violée étaient des ennemis. Il fallait venger cet affront. Un affront fait à la cité.

Simon Vegesack lui tendit un casque et lui hurla au milieu du tumulte : « mets ce casque, grimpe derrière moi et tiens toi bien à moi. »

Sans réfléchir, elle n'en était plus capable, elle obéit. Aussitôt que possible, l'informaticien accéléra au

maximum, zigzaguant pour quitter le lieu de l'affrontement sans renverser personne. Ce coup-ci, ça y était, Simon Vegesack sauvait enfin une princesse grâce à son fier destrier. Il sourit. Tout n'était pas perdu.

Dès qu'il aurait ramené la fille chez elle, il rangerait sa motocyclette au garage. Puis il s'occuperait du vieux. Sa vengeance ne serait pas aussi théâtrale qu'imaginé mais, tant pis, le vieux ne s'en sortirait pas plus.

Un premier cocktail Molotov atterrit sur la verrière séparant la rue de la véritable entrée de la maison. Il défonça le toit de verre et vint exploser entre les deux portes. Une fournaise empêcha les vigiles de tenter une sortie.

Un deuxième atteignit le toit. Il se brisa en roulant sur les tuiles. Le feu se répandit. Rapidement, la toiture s'embrasa toute entière. Un troisième franchit une fenêtre à l'étage, un quatrième une autre au rez-de-chaussée.

« Merde mais ils vont cramer là-dedans » s'exclama Karim Soustara, réalisant soudain qu'il ne contrôlait plus rien.

Des cris s'échappèrent quelques instants de l'intérieur de la maison. Il n' avait plus personne derrière les fenêtres des maisons alentours. Mais tous les voisins avaient appelé les pompiers ou la police voire les deux.

La maison n'était plus qu'une fournaise. On n'entendait plus de cri. Les planchers s'étaient effondrés.

Tout l'intérieur de la maison semblait être arrivé dans la cave. Tout brûlait. Il n'y aurait bientôt plus la moindre trace de ce qui s'était passé en ces lieux.

Les premières sirènes retentirent dans le lointain. Rapidement, la rue se vida de tous les assaillants. La camionnette de livraison prit feu. Quand elle explosa, il n'y avait plus personne autour. Cela souffla juste un mur du pavillon. Quelques flammes naissaient sur les toits alentour.

26

Les vapeurs toxiques s'échappaient par la cheminée. Jean-Charles Guirachon avait refermé le volet de plexiglas pour empêcher l'odeur infâme d'envahir la maison. Il regardait le zentaï de nylon brûler entre les chéneaux. Il avait fallu mettre un peu d'alcool pour que le feu prenne. Le vieux en avait profité pour brûler quelques papiers et quelques affaires compromettantes. Il avait ajouté quelques bûches pour que rien ne soit suspect en cas de fouille. Brûler du papier pour amorcer un feu de cheminée, quoi de plus normal ?

C'était mieux que tout se finisse ainsi, sous forme de quelques cendres. Il fallait bien que tout cela s'arrête un jour. Il n'avait plus l'âge de ce genre d'amusements.

Le téléphone sonna. C'était encore Martha. Le numéro s'affichant sur l'écran du smartphone était celui du bureau des vigiles.

Agacé, Jean-Charles Guirachon décrocha.

« Qu'y a-t-il encore ? »

« Monsieur, Roger m'a appelé. Ils avaient décidé de s'amuser avec la fille malgré vos ordres mais la maison est encerclée par des voyous. Ils hésitent à appeler la police. Et la fille s'est échappée. »

« Mais Bon Dieu, quand je donne un ordre... »

« Je leur avais transmis, Monsieur. »

« Remplissez un formulaire de dépôt de plainte concernant cette fille. Indiquez que ces crétins devaient

emmener la fille au commissariat. Puis appelez la police en vous inquiétant de ne pas les voir revenir et pour demander s'il y a un problème. Ca nous couvrira. »

« Bien, Monsieur. »

Il raccrocha, furieux. Il était heureux que le ménage ait été fait la veille. Sur place, il n'y avait plus rien de compromettant, sauf une cave un peu bizarrement aménagée.

Il faudrait envoyer un avocat du groupe : après tout, ils étaient des employés. Quand la police les arrêtera, il faudra qu'ils acceptent de porter le chapeau seuls. Pour aider la pilule à passer, il restait de l'argent qui n'avait pas été remis aux filles. La drogue avait été ramenée au dealer du port pour qu'elle soit écoulée. Personne n'avait demandé de remboursement. Pour le malfrat, c'était donc double bénéfice.

Le seul lien objectif qui reliait le groupe Guirachon et les violeurs, c'était la maison. Elle appartenait à la filiale immobilière qui louait des appartements ou des pavillons aux employés. Mais elle n'avait a priori rien de particulier par rapport à toutes les autres maisons louées de la même manière. Personne ne pouvait tracer l'argent liquide qui était remis au locataire pour couvrir très largement son loyer et quelques faux frais.

Cette astuce avait bien servi durant des années. Mais, maintenant, il fallait que ça s'arrête. Maintenant. Pas demain. Maintenant.

Jean-Charles Guirachon sortit sur la terrasse. Il laissa la porte ouverte derrière lui pour que les odeurs se dissipent. Il était contrarié. Il avait besoin de prendre l'air. Il sentait comme un serrement désagréable dans la poitrine. La contrariété sans doute.

De la terrasse, Jean-Charles Guirachon voyait l'océan. Celui-ci envahissait l'horizon. La villa possédait un vaste jardin couvrant toute la distance entre le bâtiment principal et le bord de la falaise.

Le patron marcha lentement jusqu'à la fin de la terrasse. Après une courte hésitation, car il n'avait pas pris de veste, il descendit les trois marches menant au gazon. Il traversa alors la pelouse pour s'accouder à la barrière qui empêchait de tomber une centaine de mètres plus bas.

En regardant les vagues s'abîmer sur la base de la falaise, la marée étant haute, Jean-Charles Guirachon se demanda s'il n'aurait pas dû arrêter les fantaisies sexuelles après la dissolution de la loge Chair et Feu. Certes, il ne pratiquait pas le cannibalisme. Et les filles jouaient le jeu en connaissance de cause, jusqu'à la fin. Il ne les trompait pas. Il n'était pas un pervers comme ses anciens camarades de Chair et Feu.

Après la mort de sa femme, de la mère de sa fille, il aurait pu épouser une fille plus jeune. Il aurait pu trouver une adepte de certaines fantaisies. Mais, non, cela n'aurait pas été pareil. Finalement, il n'avait pas de regrets à avoir. Sauf concernant sa femme et sa fille.

Il saisit son smartphone et rappela à l'écran l'étrange MMS envoyé par sa fille quelques jours plus tôt. « Bon anniversaire, Papa. » Depuis des années, elle ne lui souhaitait plus son anniversaire. Et quand il l'avait rappelée, elle avait nié lui avoir envoyé ce message, trouvant cette manière de solliciter une réconciliation particulièrement pathétique. Jean-Charles Guirachon n'avait pas insisté. Il lui en parlerait en lui montrant le message lors de la prochaine réunion du conseil d'administration, dans quelques jours.

L'icône d'activation du service GPS apparût dans la barre de menu. Jean-Charles Guirachon poussa un juron. Depuis quelques jours, le service de géolocalisation s'activait sans raison. Cela réduisait fortement l'autonomie de la batterie. Il faudrait tout de même regarder ça en détail. Le patron se promis de porter son smartphone au service informatique le lendemain matin.

En attendant que tout ce qui devait brûler disparaisse dans la cheminée et que les odeurs désagréables se dissipent, Jean-Charles Guirachon regardait l'océan. Beaucoup de marchandises vendues dans ses magasins provenaient d'au delà de cette lointaine ligne d'horizon qui était la limite de ce qu'il pouvait voir.

Même s'il se voulait pragmatique, la beauté de l'océan le touchait toujours. Quelque soit la météo. C'est pourquoi il avait construit sa demeure ainsi, toutes les

fenêtres tournées vers le lointain, avec des doubles ouvrants dans la plupart des cas : une paire intérieure s'ouvrant vers la pièce et une paire extérieure vers l'océan, chaque vitrage étant triple. Cette double paire d'ouvrants, avec ses six épaisseurs de verre, permettait de jouir du spectacle océanique sans être importuné par les tempêtes les plus rudes.

Un bip poussa Jean-Charles Guirachon à reprendre en main son smartphone. Un nouveau MMS était arrivé en provenance de sa fille : « tu as définitivement perdu, vieux con. »

Le patron sentit soudain une douleur dans la poitrine tandis que l'icône de l'activation du bluetooth apparaissait dans la barre de menu. La douleur devint telle qu'il s'effondra à genoux, ne tombant pas plus car il se tenait à la barrière qui le séparait du vide, de l'océan, de l'infini.

Respirer. Un geste simple qui est instinctif dès la naissance. Respirer. Pourquoi était-ce soudain si difficile ? Et la douleur dans la poitrine augmentait sans cesse. S'accrochant à son smartphone comme à une dernière bouée, Jean-Charles Guirachon activa sa liste de contacts. Son cardiologue était en premier, avec une abréviation adaptée. Il l'appela.

Quelques secondes de silence. Une sonnerie. Une deuxième sonnerie.

« Oui, Monsieur Guirachon ? Que puis-je pour vous ? »

« Docteur, je... »

Les doigts se figèrent sans plus pouvoir tenir le smartphone. L'engin glissa. Le vieillard ne pouvait plus parler. Sa poitrine était paralysée par la douleur. Il écarquilla les yeux en voyant le smartphone, son ultime bouée, tomber par delà la barrière, du haut des cent mètres de falaise. Il allait finir explosé sur les rochers et battu par les vagues.

Le visage marqué d'une abominable grimace, Jean-Charles Guirachon s'effondra sur le sol, tout contre la barrière, dans une position improbable, les yeux grands ouverts vers l'infini. Il n'y avait plus de douleur. Il n'y avait plus rien.

27

Les mains dans les poches de sa parka, Amélie de Saint-Alban regardait l'océan. Le château de Saint-Alban était dans son dos et, à quelques mètres devant elle, il n'y avait que le vide. Une hauteur de cent mètres séparait le plateau où était construite la demeure ancestrale de la furie des vagues attaquant la base de la falaise. La mer était haute.

Comme toujours, un fort vent provenait du lointain. Mais il fallait se méfier. Le vent a toujours une fréquence d'oscillation et, même en cas de tempêtes, il y a régulièrement des retours de vents. Ce phénomène était à l'origine de nombreux accidents. Des gens se promenaient en effet parfois trop près du bord de la falaise, en prenant une position de résistance face au vent du large. Et le vent se retournait brièvement. Ils étaient alors entraînés dans le vide.

Le bruit du vent emplissait les oreilles d'Amélie de Saint-Alban. Il fallut que Liliane Fiacre hurle en approchant pour que la vicomtesse se retourne.

« En me garant à côté de la maison, je t'ai aperçue sur la falaise. Je pensais que tu m'attendrais à l'intérieur pour ce thé improvisé. »

« Non, j'avais envie de voir l'océan en t'attendant. Et j'avais besoin de te parler. »

La veuve du commissaire, ancienne amante avec qui elle n'avait jamais réellement rompu, la prit par le

bras. La vicomtesse ne sortit pas les mains de sa parka. Elle ne réagit pas quand la veuve posa sa joue sur l'encore jeune épaule musclée. Amélie de Saint-Alban imposa juste à leur couple reformé une rotation pour que toutes les deux regardent l'océan.

La veuve tremblait. « Et si on rentrait ? Il fait froid. »

« Non, pas encore, regarde l'océan » répondit la vicomtesse.

« L'océan ? Ne le vois-tu pas ainsi tous les jours que Dieu fait ? » Une incompréhension et un étonnement se trahissaient dans l'expression de la veuve.

« Et j'ai besoin de te parler. J'ai appris quelque chose sur Marc Modos, qui était mon chef et mon amant comme tu le sais, et sur ton mari. Ils étaient tous les deux membres de la bande qui tuait des filles avant de les manger. »

« Tu as couché avec ces filles, avec Marc. Et je ne t'en ai jamais voulu. Oublie cela. Tous les acteurs de cette histoire sont morts. »

« Je couchais avec les filles que Marc amenait. Ou même moi. De petites délinquantes. Et nous nous sommes inquiétés quand l'une, qui devait nous rejoindre, a disparu. Mais Marc semblait savoir ce qui s'était passé. Il n'avait pas voulu me dire exactement quoi. Et toi-même tu t'étais disputé avec ton mari au sujet d'une fille qui ne s'était pas présentée à l'une de leurs parties fines. »

« Oui, c'est vrai. Mais pourquoi reparles-tu de tout ça ? »

« Que savais-tu de ces filles ? »

« Je n'ai jamais aimé ces petites garces qui me prenaient mon mari avec leurs minauderies et leurs jeunes culs trop accueillants, sauf en miroton, voire en grillade. »

« En mironton ou en grillade ? »

« Jules ramenait des morceaux de viande de temps en temps. Pas Marc ? »

Amélie de Saint-Alban ne répondit rien. Elle regarda juste l'océan avec plus d'intensité. Elle fut saisie d'une sorte de dégoût quand elle sentit la main de la veuve, qui aurait pu être sa mère, lui frotter le ventre tout en appuyant fortement une joue ridée sur l'épaule musculeuse.

« Allez, viens, rentrons. Ca ne sert à rien de ressasser ce qui n'est plus, ce qui n'a aucune importance. Ces petites putes n'ont aucune importance. »

Il y eut un bref retour de vent. La bourrasque se mit durant quelques instants à souffler de la terre vers l'océan. Amélie de Saint-Alban pivota brusquement en retirant ses mains de ses poches. Et elle poussa la vieille femme dans le sens du vent.

Liliane Fiacre se retrouva sur l'extrême bord de la falaise, les yeux exorbités. Elle avait les bras tendus de part et d'autre de son tronc comme si elle apprenait à voler. Ils tentaient en fait de rétablir l'équilibre.

La bouche bée parvint à prononcer de manière suppliante un mot, un nom : « Amélie ! »

La vicomtesse regarda son ancienne amante disparaître en hurlant. Elle ne bougea pas. Elle savait que le corps allait s'écraser cent mètres plus bas sur les rochers. Et ses restes seraient emportés par les vagues furieuses. Peut-être le retrouverait-on sur une plage de la côte, à marée basse. Mais la probabilité en était faible. Et puis, quoi, une promeneuse qui tombe, rien d'étonnant ou d'inhabituel.

De retour dans son salon, Amélie de Saint-Alban s'assit dans un fauteuil de cuir, devant le service à thé dressé pour deux sur une table basse. L'eau chaude commençait à dissoudre les parfums provenant de Chine ou de Ceylan. Qu'importe. Il ne restait qu'une seule chose à faire. La vicomtesse se saisit de son téléphone et appela le numéro de mobile de Liliane Fiacre. Elle laissa un message sur le répondeur.

« Ma chérie, désolée d'interrompre ta promenade, mais le thé est prêt et il refroidit. »

28

« Quel merdier ! »

Ce n'était pas le mot qui venait spontanément à la bouche de Carole Nède. La commandante avait du mal à se retenir de pleurer, de s'enfuir, d'aller s'enfermer dans une pièce sombre pour y crier sa détresse. Pas le commissaire. Pour lui, c'était juste « un merdier ».

Sur la pelouse détrempée par les jets d'eau des pompiers, Jean-Marc Confiti se plaignait surtout que ses chaussures s'enfonçaient dans la boue. Les ruines de la maison continuaient d'être arrosées, par précaution. Le capitaine des pompiers avait expliqué qu'il valait mieux être prudent. De toutes façons, les faits étaient connus : il y avait suffisamment de voisins ayant témoigné. Et on avait déjà retrouvé quatre cadavres dans les ruines. Il restait à identifier chacun : le locataire et les trois types arrivés avec la camionnette dont la carcasse encombrait la rue.

Ce qui justifiait la présence du commissaire et du juge Lionel Longemer, c'était un point important de procédure. Le cellier au fond du jardin avait lui aussi partiellement brûlé, le toit s'était effondré sur la moitié de sa longueur. Mais, en étant arrosé, le sol en terre battue avait révélé son secret. Les fossoyeurs commençaient à sortir des cadavres de jeunes filles. Certains étaient très anciens, d'autres nettement plus récents et pas encore totalement décomposés.

Les membres de la police scientifique étaient sur place, toujours avec leurs tenues blanches qui leur valaient leur surnom de cosmonautes. Ils examinaient les corps au fur et à mesure de l'extraction avant de les empaqueter dans des sacoches sombres et de les évacuer sur des brancards. Il faudrait donner un nom à chacun de ces corps. Mais on se doutait bien de l'identité de ces filles : la bande de Seiglebourg. On avait retrouvé des vêtements enterrés avec elles.

Et le commissaire devait être présent pour réaliser le constat. Même sauvage, un cimetière reste un cimetière et on ne déplace pas les cadavres sans respecter certaines formes et procédures.

« C'est bizarre : tous les corps semblent porter des couches-culottes pour adultes, comme des vieilles impotentes » observa le commissaire à la cantonade.

Un membre de la brigade scientifique avança une hypothèse : « c'est pratique au moment du décès. Comme vous le savez, quand un corps meurt, plus rien ne s'oppose à la gravité puisqu'il n'y a plus de péristaltisme dans les intestins et plus de contraction des sphincters comme l'anus. Comme les corps semblent, en première approche, avoir fait l'objet d'une pendaison si l'on en croit le traumatisme cervical très net, les couches-culottes évitaient des nettoyages peu agréables. Les assassins étaient des gens soigneux. »

« Pas de trace de coups, d'autres traumatismes ? »

« Nous allons examiner les corps en détail mais a priori, non, rien d'évident en tous cas. »

Le commissaire sourit avec un certain mépris quand Carole Nède se détourna. Elle retourna vers la maison ou, du moins, ce qu'il en restait. Quelques murs tenaient encore debout. Il n'y avait plus de toit, plus de planchers. Tout s'était effondré dans la cave. Le feu avait tout détruit. La police scientifique ne tirerait pas grand'chose de ce tas de cendres.

Et puis, comme disait le commissaire, les choses étaient claires. Des vigiles violeurs s'en prenaient aux jeunes voleuses. Certaines devaient ensuite se prostituer plus ou moins volontairement. Et quand elles dérangeaient, elles finissaient dans le cellier. Sans doute l'affaire Jasmine Soustara avait-elle un peu bouleversé les choses. Des viols discrets, c'est une chose. Un viol qui débouche sur une émeute, des enquêtes, etc. c'est vraiment autre chose.

Le commissaire suivit le dernier brancard et vint rejoindre la commandante.

« Il y a cinq cadavres récents, un plus ancien de quelques mois et un autre qui date d'au moins un an. Il y a d'autres corps presque totalement décomposés. Je crois donc que l'on a retrouvé vos petites amies. Et, malheureusement pour moi, leur disparition ne semble pas liée au trafic de drogue qui me préoccupe. Sauf si on arrive à prouver que les vigiles dealaient, ce qui n'est pas impossible. Tout a cramé mais on trouvera peut-être quelques traces. »

« Vous êtes un monstre froid et sans cœur. »

« Non, je suis un flic. Je suis payé pour faire un job. Et je vous rappelle que c'est aussi votre cas, comme je vous l'ai déjà fait remarquer plusieurs fois. »

« Je vous ai même soupçonné d'être l'assassin tellement vous vous moquiez du sort de ces filles. »

Le commissaire eut une sorte de hoquet de rire. Son sourire méprisant ne l'empêcha pas de rétorquer.

« Le boulot d'un flic est de soupçonner tout le monde, y compris son chef. J'ai crû comprendre que mes deux prédécesseurs n'étaient pas forcément les héros tels que présentés par les rapports officiels. Moi, une bonne fois pour toutes, je fais mon job. »

Carole Nède ne répondit pas. Plus rien ne la retenait là. Elle emprunta les chemins de planches posés par les pompiers pour rejoindre la rue. Elle regarda l'ambulance remplie de cadavres s'éloigner.

Ce soir, elle se bourrerait la gueule dans un bistrot du port.

29

Serrant les jambes autour du bassin de l'homme pour le retenir encore un peu en elle, Mélissa Madeleine poussa un petit cri de jouissance. Karim Soustara s'effondra sur le lit dès que les jambes se furent rouvertes. Il avait du mal à reprendre son souffle.

« Tu fumes trop, Karim, mais c'était bien quand même. »

« De toutes les filles que je me suis faites ces temps-ci, tu as été la plus gourmande. Je me demandais quand je pourrais... »

« Les jeunes, aujourd'hui, je te jure, elles ne savent plus rien faire, pas même baiser. Il faut que ça dure pour que ça soit bon. »

« Ouais, ouais, je veux bien, mais, bon... y'a des limites tout de même ! Mes parents vont bientôt rentrer, il faut qu'on se tire. »

En prononçant un « OK » au ton très militaire, Mélissa Madeleine s'assit sur le bord du lit et commença à se rhabiller rapidement. Karim Soustara, lui, tentait surtout de retrouver son souffle. Il s'assit à son tour sur le bord du lit alors que Mélissa Madeleine était déjà debout en train de remettre sa veste en cuir.

« Mélissa, attends. Tu peux me loger ce soir ? Il ne faut pas que je reste dans l'appartement quand mes parents y sont. »

« Désolée, mais, au foyer, on n'a pas le droit d'accueillir quelqu'un. »

« Tu habites toujours là-bas ? »

« Plus pour longtemps. Je cherche un logement. Je vais peut-être acheter un pavillon à Seiglebourg. »

« A ton âge, avec ton salaire de caissière ? »

Mélissa Madeleine sourit, vint déposer un baiser sur la bouche de son amant en lui disant juste : « ne sois pas trop curieux. »

En s'approchant de la porte, la fille se prit les pieds dans un carton qui aurait dû être mieux caché sous le lit et faillit tomber. Furieuse, elle envoya d'instinct un coup de pieds de vengeance dans l'obstacle. Karim Soustara sembla soudain épouvanté.

Le carton s'était ouvert. Quelques sachets de steuf s'étaient répandus sur la moquette, ainsi que des billets de banque.

« Putain de merde » hurla Karim Soustara en sautant à la gorge de Mélissa Madeleine. Celle-ci n'eut pas trop d'effort à faire pour se débarrasser de son agresseur épuisé. Il se tordit bientôt de douleur sur le lit en se tenant l'entre-jambes.

Mélissa Madeleine s'agenouilla et examina mieux le carton. Elle y trouva des photos de la bande de Seiglebourg : Emma, Chloé, Manon, Camille, Sarah, Romane et même Alice et Juliette. Il y avait aussi un carnet intime d'une des filles, Camille. La bande avait confié ce qu'elle avait de plus précieux à Karim Soustara.

« Tu leur gardes leurs affaires ? »

« Occupe toi des tiennes. Ah, la salope, tu m'as fait mal. »

« Ben, tu sais, elles ne sont pas près de venir te les réclamer. Elles sont toutes mortes. »

« Je lis les journaux, moi aussi. »

« Du coup, tu es leur héritier en quelque sorte. »

« Que veux-tu que je fasse de ce fric ? Il est cramé. Je ne peux pas le claquer comme ça. »

« Bah, tu peux faire comme moi. Les bons anonymes luxembourgeois, c'est très pratique. Après, tu créés une société de droit local en allant voir un avocat de là-bas. Tu peux même, comme moi, t'amuser un peu en bourse pour faire grossir le pactole. Et ensuite ta société peut acheter une maison en toute discrétion avant de te la louer pour un loyer que tu ne payes jamais et qu'elle oublie de te réclamer. Discrétion assurée. »

« Mais comment... »

« T'inquiète pas. Si tu me baises bien, je te montrerais tout ça. Pour ce soir, prends toi une chambre d'hôtel : tu as les moyens. Peut-être que je viendrai t'y rejoindre si ton service trois pièces est à nouveau opérationnel. Tu as mon numéro de mobile, de toutes façons. »

La jeune femme tourna le dos à son amant et sortit de la pièce puis de l'appartement. Karim Soustara commença à ranger le carton en maugréant. Utiliser le fric des mortes ne l'emballait pas plus que ça : elles lui avaient confié. Il n'en était pas vraiment le propriétaire.

D'un autre côté, c'est vrai que personne ne viendrait le réclamer...

Même s'il avait toujours un peu mal entre ses jambes, il se dit qu'il allait rappeler cette fille. En voilà une qui avait du tempérament. Il commençait même à craindre de tomber amoureux.

L’ombre de la tour bleue

1

Dans le port de Morbourg, le bassin Jean-François de La Pérouse était depuis des années pratiquement vide de bateaux. L'océan y pénétrait juste pour le décor et, aussi, pour servir de piscine aux mouettes. Assise sur une bite d'amarrage désormais inutile, regardant les oiseaux de mer voler, une femme à la carrure athlétique, portant un gros blouson mal fermé et coiffée à la garçonne, regardait vers le large. Venant dans son dos, une jeune fille d'une vingtaine d'années, aux sombres cheveux longs engoncés dans un anorak gonflé par le vent, marchait d'un pas vif vers la femme.

D'instinct, l'homme chercha à s'éloigner de ces deux là. Il avait aperçu, sous le blouson mal fermé de la femme assise, un holster. Sans doute une policière. Et avec les affaires glauques qui se succédaient dans la ville, les policiers devaient être nerveux. Surtout que l'un des cœurs des événements n'était pas très loin de là, autour de l'église Saint Mathurin du Port.

Sans que le mouvement soit remarqué par la femme qu'il accompagnait en lui tenant la main, la trajectoire du couple fut donc infléchie. L'effet fut aussi de s'éloigner de l'eau et de se diriger plus directement vers le passage entre deux hangars permettant de rejoindre la Dalle.

L'homme s'était garé pas très loin de l'église Saint Mathurin du Port, sur le boulevard qui séparait la

ville du port. C'était un endroit parfait où l'on trouvait toujours de la place pour arrêter une voiture maintenant que l'activité du port s'enfonçait dans le marasme. Comme il n'avait pas accès aux parkings privés des entreprises de la Dalle, c'était un choix pratique.

Et puis, sur le plan romantique, cela lui permettait de ne pas abandonner sa compagne en la jetant hors de la voiture alors qu'il venait de passer la nuit avec elle. Une petite promenade, le matin, en l'emmenant au bureau, en la tenant par la main, était agréable pour eux deux.

D'habitude, elle prenait le bus qui descendait des hauteurs par le Boulevard Robert Le Fort, la Place de l'Amiral de Jobourg et le Boulevard de la Gare avant de s'engager dans le port jusqu'à la Dalle, le terminus. Elle habitait dans un immeuble, pas très loin du Marché Plus, mais pas dans la zone la plus défavorisée du quartier de La-Mare-au-Notaire. C'était presque dans le quartier plus bourgeois de Seiglebourg.

Son appartement était petit, parfait pour une célibataire. Et elle économisait un maximum pour pouvoir s'acheter un pavillon à Seiglebourg. Dès qu'elle aurait trouvé un homme pour la vie, pour lui faire des enfants, pour fonder une famille, pour mener une vie comme elle en rêvait. Avec un chat ou un chien. Et un jardin. Une cheminée, aussi.

Coucher avec des garçons qui la draguaient lui laissait toujours comme un goût de regret. Justine Mavallet n'avait pas trente ans mais, déjà, elle craignait

d'avoir raté sa vie. Celui-là, qui l'accompagnait ce matin, elle avait couché plusieurs fois avec depuis une dizaine de jours. Il était informaticien. Un métier d'avenir. Peut-être serait-il le bon.

Ils étaient sortis ensemble. Et puis, un soir, elle avait accepté d'être embrassée et caressée dans la voiture de l'homme, en bas de chez elle, alors qu'il la raccompagnait. Elle s'était sentie bien dans ces bras là. Alors elle lui avait demandé de monter chez elle. Il ne s'était pas fait prier.

Ce matin, en marchant, elle lui tenait la main. Elle souriait. Mais elle hésitait. Elle ne se sentait pas prête à aimer cet homme. Quelque chose la retenait, un instinct féminin de protection. Elle avait aimé quand ils avaient fait l'amour. Il avait voulu mettre un peu de variété dans les positions mais, elle, elle préférait les choses classiques. Il s'était plié à sa demande sans râler.

Elle avait beau examiner les éléments à sa disposition, elle ne pouvait que se dire que cet homme était le bon. Il avait un bon métier. Il était gentil, attentionné. Elle n'était jamais allé chez lui. Peut-être cela lui manquait pour bien le connaître. Il ne l'avait jamais proposé. Sans doute, comme chez beaucoup d'hommes célibataires, sa demeure était-elle un peu en désordre et au ménage pas impeccable. Après tout, il n'était qu'un homme. Mais même un homme a sa fierté. Il faudrait lui proposer, ce prochain week-end, qu'il l'emmène chez lui. Cela lui laisserait quelques jours pour préparer les lieux.

Justine Mavallet sortit ses cheveux châtains de sous son col. Elle se sentit soudain libérée. Son sourire devint plus net tandis que ses cheveux, au lieu de descendre sagement sur ses épaules comme d'habitude, s'envolaient dans le vent venu de la mer.

De temps en temps, elle regardait l'homme qui lui tenait la main. Il souriait. Il était heureux. Il la regardait de temps en temps aussi. Mais il semblait nerveux. Lui aussi devait se poser des questions. Ils avaient fait l'amour plusieurs fois. Il était temps de choisir entre s'engager davantage ou abandonner.

C'était la première fois qu'il l'emmenait en voiture à son travail. Du coup, elle était un peu en avance. La voiture est plus rapide qu'un bus et ils étaient partis à peu près à la même heure. Lui devrait ensuite se rendre à son travail. Tout d'un coup, Justine s'aperçut qu'elle ignorait dans quelle entreprise il travaillait.

Il était informaticien, d'accord. Mais où ? Il se promenait toujours avec au moins un ordinateur portable. Il lui avait réparé son propre ordinateur qui avait un soucis d'accès à Internet. Mais il n'en demeurait pas moins que, jamais, il ne lui avait dit… Il faudrait lui demander directement pour éviter les esquives.

Ils arrivaient sur la Dalle. Trop tard pour les questions. Et pas question que des collègues la voit avec un homme lui tenant la main. Ca jaserait.

« Attends, Igor, laisse moi là » lui dit-elle.

« Comme tu voudras. »

Il la prit dans ses bras, plongeant son visage dans ses cheveux avant de l'embrasser brièvement sur les lèvres de manière presque chaste. Elle lui sourit. Il la libéra de ses bras et elle commença à s'éloigner en disant « à plus tard ».

Tout d'un coup, il la bloqua en posant une main sur son épaule.

« Oh, excuse moi, j'allais oublier... »

« Oui ? »

« Pourrais-tu me rendre un petit service ? Mon imprimante est en panne et j'aurais besoin d'avoir quelques CV sur papier. Pourrais-tu m'en tirer une dizaine d'exemplaires à ton bureau ? »

Voilà une bonne occasion d'en savoir plus sur lui. C'était même presque trop beau pour être vrai.

« Oui, bien sûr », dit-elle.

Il fouilla dans sa poche, en retira une clé USB et la tendit à Justine. Celle-ci la prit.

« Merci » dit-il simplement.

Puis il la regarda s'éloigner de lui. Elle traversa d'un pas vif la Dalle. Celle-ci avait été construite pour couvrir un ancien bassin. Dans celui-ci, on avait installé un parking souterrain. Et, autour de la Dalle, il y avait une série de tours de bureaux.

Justine Mavallet se dirigea vers la Tour Bleue. Tout le monde l'appelait ainsi à Morbourg. Elle y pénétra et se rendit directement à son bureau, au service comptable de Bioxem. Le nom de la firme apparaissait en haut de la tour, en grandes lettres bleues.

Cela faisait quelques années que l'entreprise s'appelait Bioxem. Même si tout le monde ne se souvenait toujours que de son activité pluriséculaire, le sel de table. A Morbourg, sur toutes les tables, il y avait du sel Océan Bleu, « le sel qui se cache à l'eau ».

Mais Océan Bleu s'était bien diversifié. D'abord, il y a un près d'un siècle, il y avait eu les sels de bains, lorsque c'était devenu la mode. Un produit moins raffiné que le sel de table, que l'on polluait volontairement en y écrasant des algues que, sinon, il fallait retirer, et, surtout, un produit qui était vendu bien plus cher que le sel de table.

Ensuite, à l'époque de la grande croissance économique, Océan Bleu s'était lancé dans les sels de nitrates et de potasse pour l'agriculture et l'industrie. Et puis l'actuel patron de cette société largement familiale avait mené la diversification dans la biochimie et le recyclage de déchets agricoles ou aquacoles. Le changement de nom s'était imposé avec la réorganisation du groupe et son entrée en bourse. Océan Bleu était devenu Bioxem, seul le sel de table gardant le nom historique « Océan Bleu ». L'installation du siège dans la nouvelle tour, au lieu des vieux bâtiments dans le port, avait suivi.

L'homme cessa de regarder la Tour Bleue. Sa maîtresse y était entrée. Dans quelques instants, elle allumerait son ordinateur et introduirait la clé USB dedans. Il allait devoir se trouver une autre fille pour le réchauffer la nuit. Elle avait de jolis seins mais était

singulièrement coincée au plumard. Sa réaction ne faisait aucun doute. Heureusement, elle ne fréquentait pas habituellement les mêmes lieux que lui. Il avait fallu qu'il la piste avant de subrepticement l'approcher, avec la douceur nécessaire pour séduire ce genre de filles.

Faisant demi-tour, l'homme enfonça ses mains dans ses poches de blouson et se dirigea vers sa voiture. Il souriait en baissant les yeux pour éviter le vent.

En arrivant au niveau du bassin Jean-François de La Pérouse, il jeta un œil à la flic assise sur la bite d'amarrage. Elle ne l'avait pas vu. Il n'était qu'un passant. Mais la jeune fille brune aux cheveux longs était assise sur les genoux de la flic. La flic n'avait pas l'air surprise.

Les deux femmes -la jeune et la flic- semblaient causer très amicalement. Peut-être que ce n'était pas une flic, après tout, mais une malfrat. Ou alors la jeune fille était une indic. En tous cas, ces deux là semblaient très proches.

L'homme se détourna de la scène, se forçant à ne pas observer la suite, accélérant le pas pour rejoindre sa voiture. Si jamais la flic-malfrat regardait autour d'elle pour savoir si des gens l'avait vue avec l'autre fille, il ne fallait pas qu'elle remarque son visage.

Il s'installa au volant de sa voiture banale. Et il prit son smartphone. Justine avait fait vite. Le virus lui avait envoyé le mail pour le prévenir qu'il était installé sur l'ordinateur de la comptable.

L'homme composa un numéro. Il n'y eut qu'une seule sonnerie avant que son correspondant ne décroche.

« C'est Igor. La chose est faite. »

« J'ai reçu le message technique aussi. Veuillez procéder comme convenu et nous nous retrouvons dans trois heures à l'endroit prévu. »

La communication fut coupée. L'homme envoya un SMS à Justine puis il démarra, satisfait.

Il faisait beau. La journée commençait bien. Oui, l'homme pouvait être satisfait. Sa mission serait rapidement achevée et il espérait toucher un joli paquet de pognon.

2

Heureusement, Justine Mavallet avait presque un bureau, étant dans un coin de l'open-space, pas très loin de l'imprimante. Comme elle était la première arrivée, elle s'était dit qu'il valait mieux éviter les questions en imprimant tout de suite les CV d'Igor.

C'était tout de même un drôle de nom, ça, Igor Wlamywacz. Quand elle l'avait ajouté à son carnet d'adresses mail, elle avait copié-collé l'adresse d'expédition d'un de ses messages. Sinon, elle aurait fait au moins trois ou quatre fautes.

Son ordinateur à peine allumé, elle avait introduit la clé USB. Le contenu du support s'était tout de suite affiché à l'écran. Mais il n'y avait aucun fichier bureautique qu'elle aurait pu imprimer. Il n'y avait que des vidéos. Et les noms des fichiers commençaient par « preteen » suivi d'un nombre ressemblant à un âge d'enfant, à cause de la mention « years » juste après. Enfin, il y avait une sorte de numéro d'incrément sur quatre chiffres. Parfois, un prénom étranger.

Justine Mavallet se demanda ce qu'étaient ces vidéos. Elle hésita. C'était bizarre. Igor avait dit qu'elle devait imprimer un CV enregistré sur la clé USB. Enfin, elle double-cliqua sur une des vidéos.

Heureusement, à cette heure-ci, elle était seule dans le bureau. Justine Mavallet cria d'horreur en appuyant avec force sa main sur sa bouche. Puis elle

pleura. Elle ne pouvait pas s'empêcher de regarder ces horreurs. Il y eut au moins une minute d'images horribles, révoltantes.

Alors, elle eut enfin la force de fermer le lecteur vidéo. Puis de déconnecter la clé. Elle la jeta rageusement dans la poubelle. Elle avait la nausée.

Titubant, elle se leva et se dirigea vers les toilettes. Elle voulait se passer de l'eau fraîche sur le visage. Mais, en arrivant, elle se précipita dans une cabine et vomit. Elle avait couché plusieurs fois avec le type qui avait une clé USB comportant… Elle vomit une autre fois.

Elle se rinça la bouche, passa de l'eau fraîche sur son visage et se rendit à la machine à café.

Quand elle revint dans son bureau, une collègue la salua.

« Tiens, tu es déjà là ? »

« Oui, depuis une dizaine de minutes. J'ai mal dormi et je suis allé me chercher un café. »

« En effet, tu as l'air pâle. Tu es sûre que tu n'es pas malade ? »

« Non, non, ça va. »

Justine se força à reprendre sa place, à ouvrir les logiciels habituels sur lesquels elle travaillait. Les chiffres s'affichèrent. Mais Justine ne savait plus quoi faire. Elle ne comprenait plus ce qui s'affichait à l'écran.

Obsédée par les visions d'horreur, elle se força à rechercher la clé USB dans la poubelle. Elle la rangea dans son sac. Il fallait qu'elle aille le dénoncer à la

police. Mais dénoncer qui ? Elle ne connaissait rien de lui. Son nom, son numéro de téléphone mobile, son adresse mail. C'était bien peu. Et elle avait couché avec. Justine Mavallet se sentait sale, sale de l'intérieur. Non, elle jetterait la clé ailleurs qu'au bureau. Il ne fallait pas que les équipes de nettoyage s'étonnent de trouver une clé USB dans une poubelle. Et il fallait qu'elle oublie.

Justine Mavallet en était à ce stade de ses réflexions quand son téléphone mobile bipa. Elle le prit et s'aperçut qu'Igor lui avait envoyé un SMS.

« STP, n'utilise pas ce que je t'ai donné. Je me suis trompé de clé. »

Sa nausée se transforma en rage.

« Tu ne reverras plus ta clé de merde. Et moi non plus, salopard. Ne m'appelle plus. Ne m'approche plus. Je ne veux plus jamais entendre parler de toi. Dégage de ma vie ou j'appelle la police. »

Elle envoya son message et se sentit mieux. Il n'y eut pas de réponse. Il savait qu'elle avait déjà ouvert sa clé. Et il savait ce qu'elle y avait vu.

Elle se força à revenir à son travail. Ses collègues arrivaient les uns après les autres. Il ne fallait pas que quiconque se rende compte de ce qui s'était passé. Elle but une gorgée de café.

Tout d'un coup, elle se rendit compte que son accès réseau était coupé. Ses logiciels se bloquèrent et se fermèrent. Il y eut une alerte surgissant dans une fenêtre sur fond rouge.

« Ordinateur infecté mis en quarantaine. Veuillez l'emmener au service informatique immédiatement. »

Il ne manquait plus que ça. Elle éteignit son ordinateur, débrancha l'écran et le clavier externes puis emmena son ordinateur -un portable bien pratique pour aller en réunion- comme demandé. Elle salua ses collègues en râlant contre ces satanés informaticiens incapables de protéger les ordinateurs efficacement.

« Merde ! » hurla l'homme dans sa voiture.

Tout s'était bien passé, pourtant. Le virus avait infecté discrètement l'ordinateur de la comptable. Mais quelque chose avait bloqué sa progression vers les serveurs en utilisant les connexions des logiciels métier. Maintenant, il n'arrivait plus à accéder aux machines de Bioxem, pas même le poste de Justine.

Et avec la rupture officielle avec elle, impossible d'avoir une deuxième chance. Il venait de perdre un mois de boulot. Qu'allait-il dire à son commanditaire ?

3

La voiture banale se gara à l'endroit prévu, dans une zone reculée du port. Igor, pâle, en sortit. Il se dirigea vers le van noir arrêté un peu plus loin, dans un hangar abandonné. Les portes de l'entrepôt étaient toutes ouvertes ou absentes. Toutes les vitres étaient brisées. Il y avait du verre par terre, sur le sol de béton craquelé par les ans.

Le van passait juste sous une série de poutrelles, tout ce qui restait d'une sorte de mezzanine où devaient se trouver jadis des bureaux, dans un coin du hangar. Le nez du véhicule était tourné vers la porte principale, pour être prêt à partir rapidement.

Plus Igor s'approchait du véhicule aux vitres fumées, plus il ralentissait. Il sentait la nausée l'envahir. Il avait échoué. Il allait devoir l'avouer. Il hésitait. Ne devait-il pas plutôt faire demi-tour et ne revenir qu'avec une bonne nouvelle ? Ou bien laisser tomber ? Cette affaire sentait vraiment mauvais, quand il y réfléchissait, même si un bon paquet de pognon était en jeu.

Mais un grand gaillard très athlétique, genre champion de boxe et de culturisme, à la gueule zébrée de cicatrices, sortit du van. C'était le chauffeur. Il avait un pantalon noir, une sorte de treillis. Et un hoodie de la même couleur. Les manches longues du sweatshirt dissimulait les bras mais il était suffisamment collant pour qu'on puisse admirer une musculature solide. Sans

doute les bras étaient-ils couverts également de cicatrices. Ou de tatouages mystérieux. Ou des deux. La capuche était défaite, reposant négligemment dans le dos de l'homme, laissant apparaître des cheveux blonds coupés si court sur une peau très blanche que, à une certaine distance, le chauffeur semblait chauve.

Il avait une expression indéchiffrable, neutre. Avait-il la capacité de penser ? Avait-il une âme ? Ou bien n'était-il qu'un robot ? Quelque chose, en lui, était effrayant. L'absence d'émotion peut-être.

Il regardait Igor en faisant le tour du van. Puis il vint se placer à côté de la portière arrière coulissante. Il fixa Igor dans les yeux et attendit.

Si Igor faisait demi-tour, ce type l'aurait rattrapé en quelques secondes. Le pirate informatique n'était pas sportif. Il n'avait plus le choix. Il devait aller faire son rapport et admettre son échec.

Il marcha comme un condamné va à son supplice. Quand Igor fut à moins de deux mètres du van, le chauffeur fit coulisser la portière arrière sans quitter Igor des yeux. Il dit simplement : « Monsieur Lutin vous attend. » La voix était neutre, sans expression, grave, presque mécanique même si on y devinait un accent slave réprimé. Ce type n'était pas humain.

Igor pénétra dans le van et il s'assit sur le siège juste derrière la portière, une sorte de strapontin. Celui-ci était tourné vers l'arrière, dans le sens inverse de la marche du véhicule, et son dossier était tout contre les sièges avant. Le chauffeur ferma la portière coulissante

sans violence excessive mais suffisamment fermement pour que le clic de son verrouillage automatique soit clairement perçu.

Face à lui, Igor retrouva, assis sur la très confortable banquette arrière, Martin Lutin. Celui-ci souriait paternellement. Son apparente gentillesse semblait hypocrite. Igor le savait. Un type qui utilisait les services de gens comme ce chauffeur ou même Igor ne pouvait pas être un saint, de toutes façons. La soixantaine, costaud, cheveux ras et blancs, rasé de près, Martin Lutin avait une tête de vieil officier commando à la retraite.

« Bonjour, Igor » dit simplement Martin Lutin, sans mettre de chaleur excessive dans sa salutation mais sans animosité non plus.

« Bonjour, Monsieur. »

Derrière lui, Igor entendit le chauffeur se réinstaller sur son siège et attendre en silence.

« Tout d'abord, Igor, je tenais à vous faire un cadeau. Vous faites partie de la maison, maintenant. »

Martin Lutin lui tendit un paquet, un simple sac plastique dont le contenu mou se pliait sous l'effet du poids. Igor le prit sans cacher sa surprise.

« Merci, Monsieur. »

« Eh bien, ouvrez le paquet. »

Igor s'exécuta. Il déchira le plastique d'emballage et en retira un hoodie qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui du chauffeur.

« C'est une sorte d'uniforme, si vous voulez. Il me ferait plaisir que vous le mettiez avant que nous poursuivions notre conversation. »

Igor retira sa veste et enfila le hoodie. Il était de la bonne taille. Il arrangea la capuche pour qu'elle tombe bien dans son dos. Il se demandait ce que signifiait ce cadeau inattendu et pour le moins curieux. Pourquoi le faire ressembler à son chauffeur ? A une caricature malingre de son chauffeur, plutôt.

Martin Lutin attendit que le jeune homme face à lui fut bien installé avant de reprendre la parole.

« Bien, passons aux choses importantes, maintenant, mon cher Igor. Enfin, maintenant que vous faites partie de la maison, je peux sans doute vous appeler Kevin. Il est vrai que Kevin Bellig est un nom moins glamour que votre pseudo de hacker. »

Kevin frémit. Son commanditaire connaissait son vrai nom. Putain de merde. Il sentit une goutte de sueur froide lui couler dans le dos. Pourtant, Martin Lutin conservait son ton calme et gentil, paternel.

« Mon cher Kevin, donc, vous avez réussi ce matin à transmettre à votre relais, une comptable de Bioxem, la charmante Justine Mavallet, une clé USB qui devait infecter leur système d'information et nous permettre d'effectuer les opérations voulues. L'infection de son poste de travail a bien eu lieu. Mais la souche du virus était très classique et la sécurité s'est déclenchée. Votre virus a été neutralisé en quelques instants. Bref, vous avez échoué. Dans l'absolu, ça ne serait pas bien

grave. C'était une première tentative et utiliser en premier lieu un outil basique pouvait être raisonnable. Là où vous n'avez pas été raisonnable, c'est que vous avez placé sur cette clé des fichiers pédopornographiques. Pourquoi avoir fait ce choix ? »

« Ma relation avec Justine n'avait plus de raison d'être. Cela me permettait de rompre immédiatement. »

« Donc, vous avez brûlé vos vaisseaux avant même d'être certain que vous aviez réussi. Vous avez pêché par une immense légèreté et un orgueil mal placé. Vous m'avez déçu, mon cher Kevin. Beaucoup déçu. »

« Je suis désolé. Cela ne se reproduira plus, Monsieur. Je vais relancer une pénétration par... »

« Vous m'avez déçu, Kevin. Quand je vous ai recruté, vous vous êtes vanté de réussir à pénétrer les systèmes d'entreprises pour voler des données ou installer des ransomwares pour en tirer des rançons substantielles. Or, depuis, je me suis mieux renseigné. Vous n'êtes guère qu'un… Comment on dit, déjà ? Ah, oui, un scriptkiddy. Un petit mousse et guère un authentique pirate. Vos victimes précédentes étaient des PME sans service informatique, souvent moins bien protégées que de simples particuliers. On ne m'y reprendra plus. L'informatique est pour moi un domaine encore neuf. Mais, toute ma vie, j'ai essayé d'apprendre de mes erreurs. Je vous remercie donc de m'avoir permis de progresser. Mais vous comprendrez, mon cher Kevin, que notre relation s'arrête là et que, bien entendu, vous ne soyez pas rémunéré. »

Kevin était glacé par le ton neutre et froid employé par son client. Mais il était soulagé par la tournure des événements. Il avait eu les yeux plus gros que le ventre mais cela n'aurait guère de conséquences.

« Je comprends, Monsieur. Je vais donc vous laisser. Et je tiens à vous renouveler mes excuses. »

Martin Lutin ne répondit pas à Kevin et s'adressa directement à son chauffeur.

« Serguei, fais le nécessaire pour Kevin. »

Le soi-disant Igor sentit soudain sa gorge enserrée par un câble métallique. D'instinct, ses doigts tentèrent de se saisir du lien qui l'étranglait mais ils n'avaient aucune prise.

4

Le soleil allait bientôt se coucher. Luc Courneuve sortit du commissariat en marchant rapidement. Il avait faim et, son service terminé, il voulait rentrer rapidement chez lui pour manger.

« Bonne soirée, mon lieutenant » lui sourit le planton.

« Merci, Jacques. A toi aussi. »

Le commissaire Jean-Marc Confiti, que tout le monde, du malfrat aux officiers de police, appelait Confetti, croisa Luc Courneuve sur les marches. Lui remontait dans son bureau. Petit et rondouillard, avec des cheveux qui n'étaient plus du tout noirs et commençaient même à renoncer au gris pour le blanc, le commissaire restait nerveux. En dehors des politesses élémentaires, on le voyait rarement sourire.

« Monsieur le Commissaire... »

« Bonsoir, Luc. »

Il n'était que commandant à l'époque de l'histoire des filles enlevées par le réseau de notables. Et puis il y avait eu la série de cadavres retrouvés dans le pavillon d'un vigile du Marché Plus. A chaque fois, c'étaient des filles qui auraient pu être ses enfants. Et derrière le masque du flic qui fait son devoir froidement, Jean-Marc Confiti avait été plus atteint qu'il ne l'admettait. Ses cheveux avaient blanchi. Son sourire s'était encore raréfié. Même s'il n'y avait plus de

grandes affaires sordides comme celles-là. En fait, peut-être Confetti s'ennuyait-il désormais.

Luc n'était sorti de l'école de police que depuis quelques années. Arrivé à Morbourg en pleine affaire des vigiles du Marché Plus, il n'avait pas connu le commandant Jean-Marc qui, paraît-il, était à l'époque un bon vivant. Seul l'embonpoint de l'homme restait comme souvenir de cette époque là. Son adjointe, la commandante Carole Nède, semblait plus affectée que lui par les deux affaires ayant marqué l'histoire criminelle de la ville. On disait qu'elle s'était mise à boire plus que de raison. Mais elle gardait une carrure athlétique et sa célèbre coiffure à la garçonne. Personne ne l'avait jamais prise en défaut même si des bruits couraient sur elle. Sa tendance à jouer les assistantes sociales avec les filles perdues de la Mare-au-Notaire, en particulier, énervait certains de ses collègues. Même si les tuyaux remontés par ce canal avaient été précieux à bien des reprises. Et puis, une flic d'un certain âge célibataire, sans liaison connue… Ca jasait.

Luc était trop jeune pour être tenté de draguer sa chef. Et puis, draguer sur le boulot, ça n'est jamais une bonne idée. Alors, la seule chose qui l'intéressait, c'était que ses chefs étaient de bons flics.

Maigre, brun à cheveux courts, sportif, Luc se considérait plutôt comme un beau gosse. Il n'avait pas besoin de forcer sa chance quand il sortait en boîte de nuit. Il tombait assez facilement les filles.

Malgré tout, il aimait garder des amies pour passer quelques soirées plus tendres et moins superficielles. Ces filles étaient à la fois ses maîtresses et ses confidentes. Certaines se connaissaient entre elles. Les jalouses et les possessives ne rentraient pas dans le harem, ne faisant que passer dans la vie de Luc, comme conquêtes d'un soir ou deux. Les autres, ma foi, passaient de temps en temps de bonnes soirées avec Luc. Parfois à plus de deux. Parfois avec de bonnes bouteilles et de bons petits plats. Il n'y a jamais de mal à se faire du bien. Un jour, peut-être, il accepterait d'en choisir une seule. Ou pas.

Luc démarra sa voiture et, quittant la place de l'Amiral de Jobourg où se trouvait le commissariat, il prit le Boulevard Robert Le Fort qui montait vers le Marché Plus de La Mare-au-Notaire. Le lieutenant habitait un appartement dans une petite résidence presque neuve à la limite entre La Mare-au-Notaire et le quartier pavillonnaire de Seiglebourg.

C'était un immeuble pour classes moyennes où se logeaient des employés et des jeunes cadres. Tous rêvaient d'acheter un pavillon, un jour. Pourquoi pas un chien ou un chat, une cheminée ? Luc ne pensait pas à ça. Un pavillon, oui, mais plein de filles nues aux seins lourds et aux hanches étroites. Le reste, c'était pour les vieux.

En arrivant chez lui, Luc jeta négligemment son blouson sur son canapé. Il se déchaussa et enfila ses

pantoufles, seule concession aux mœurs petit-bourgeoises. Il se dirigea vers la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Devait-il sortir ce soir ? Pouvait-il inviter une fille ? Il restait un peu de poisson de la veille. Non, ce serait une soirée tranquille. Il y avait des courgettes et des tomates dans le bac à légumes. Pour accompagner le poisson, un petit sauté...

Dring. Qui pouvait ainsi sonner à la porte ? Luc referma le réfrigérateur. Un peu fâché d'avoir été dérangé, il alla ouvrir.

« Salut, Luc. »

Marie Clément était une des plus jolies filles du harem. Mais d'habitude, elle prévenait avant de venir. Peut-être un impérieux et imprévu besoin de baiser ce soir… Luc lui sourit et ouvrit en grand la porte avant de s'écarter pour la laisser rentrer.

Avec ses cheveux bruns coupés en bol de pudding et sa tenue bourgeoise de petite fille sage bien éduquée ayant grandi trop vite, la faisant ressembler à une asperge pas cuite, personne ne se méfiait d'elle. Mais Luc savait que cette femme, aussi vieille que lui, même si elle faisait plus jeune, était non seulement fantasque mais un sacré bon coup au lit. Et leur rencontre initiale était pour le moins étonnante puisque c'était en garde à vue. Elle s'était faite chopée pour une histoire de piratage d'un ordinateur d'un de ses ex. Manque de chance, celui-ci était autant informaticien qu'elle. Et il avait repéré le logiciel espion.

Officiellement, elle était vidéaste, truquiste et monteuse dans une agence de communication. Elle travaillait aussi un peu à son compte pour créer des petits sites web. Mais, dans certains milieux, elle était connue sous le pseudonyme de Nikita. Une gentille hackeuse qui, parfois, filait un petit coup de main discret et hors procédure à Luc. Et qui se faisait payer en nature, genre une bonne bouteille et une soirée de baise intensive. Cela faisait faire des économies au contribuable.

Mais Marie Clément semblait nerveuse ce soir. Ou bizarre. Enfin, davantage bizarre que d'habitude. Luc Courneuve referma la porte.

En se retournant, il vit que Marie Clément n'était pas partie aussitôt s'avachir dans le divan comme d'habitude. Elle était là, debout, presque appuyée contre le mur blanc de la cuisine. Elle regardait Luc avec une expression étrange.

Elle avait même gardé son blouson. Et elle avait ses deux mains enfoncées dans les poches de celui-ci.

« Eh bien, Marie, qu'est-ce qui se passe ? Tu es tout bizarre. Je suis content de te voir mais tu aurais pu prévenir. Que veux-tu manger ? J'ai des tomates et des courgettes pour faire un sauté de légumes. Il me reste un peu de poisson déjà cuit mais j'en ai d'autre au congélateur. Je peux aussi sortir du canard surgelé. Comme dessert... »

Luc Courneuve avait débité sa déclaration d'abord sur un ton rapide et enthousiaste. Et puis de plus en plus lent. Et sa dernière phrase était restée inachevée.

Marie Clément avait simplement fait tourner sa tête de droite à gauche plusieurs fois. En silence. Sa bouche était légèrement ouverte, ses yeux regardaient dans le lointain, par delà Luc, comme si la porte de l'appartement était un vaste paysage enchanteur au lieu de boucher la vue.

Tout d'un coup, elle pointa un revolver sur Luc, le canon dirigé entre ses deux yeux. Elle l'avait extrait de la poche de son blouson.

« Dis moi que tu m'as aimée. »

Luc esquissa un début de geste pour la désarmer. Elle ne lui en laissa pas le temps. Elle plaça le canon sous sa mâchoire, contre sa propre gorge.

Boum.

Le mur blanc devint rouge.

5

La patrouille arrêta sa voiture devant le vieux hangar abandonné. Le gyrophare continua de tourner, éclairant les murs, déchirant la nuit. Un policier resta au volant. Les deux autres sortirent en courant, allumant chacun une lampe torche.

Un promeneur les avait appelés. Il n'était pas resté sur place. Bah, le retrouver serait facile pour sa déposition, si nécessaire. Il pensait peut-être que les appels de téléphones portables passés en anonyme étaient effectivement anonymes pour la police. Personne n'a envie de passer la soirée au commissariat, surtout quand on a fait une découverte macabre.

Voilà. On le voyait bien. Il s'était mis à quelques mètres de la porte, à peine décalé de l'ouverture. N'importe qui regardant dans le hangar ne pouvait pas le rater.

Une sorte d'escabeau était renversé sur le sol. Et le type pendait au bout de sa corde, nouée sur une poutrelle à moitié rouillée de ce qui avait dû être une mezzanine de bureaux, avant l'abandon du site.

Mis à part le cadavre, il n'y avait personne. Les clochards n'aiment pas dormir dans les endroits où la police va débarquer. Ils s'étaient sans doute enfuis au lieu de dormir ici.

Le premier policier remonta une jambe du pantalon et saisit à pleine main la cheville en baissant la chaussette.

« Pas la peine de se presser ou de le décrocher nous-mêmes. Il est froid. »

« Un suicide ? »

« Evidemment. Regarde l'escabeau. Reste à savoir pourquoi et surtout qui c'est. On va attendre la police scientifique avant de tout toucher. Il doit avoir des papiers sur lui. »

« Ouais, une petite nuit de merde qui s'annonce. S'il a une famille, on va juste leur gâcher la soirée. »

« Tu restes là ? Je vais faire un tour. Il doit y avoir une voiture quelque part. Il n'est pas venu à pieds avec l'escabeau et la corde, ça m'étonnerait. »

Pendant que disparaissait son collègue, le policier restant regarda le cadavre. Il portait un hoodie sombre et un pantalon en denim classique. Environ vingt-cinq ans. Un petit blond maigrichon. Il avait sans doute dû se faire larguer par sa copine.

Crétin de freluquet. Comme si le suicide était une solution. « Tu aurais pu trouver une autre meuf, gamin » lui confia le policier à voix haute sur un ton mi-paternel mi-moqueur. Des suicides, il y en a régulièrement. Ce n'est ni intéressant ni réjouissant. Juste chiant.

6

« Putain, tu fais chier, Marie, avec tes conneries. »

« Oh, monsieur le lieutenant de police est bien grossier, ce soir. »

Marie Clément était à genoux dans la salle de bain en train de se laver la tête dans la douche. Luc Courneuve, lui, regardait son mur blanc taché de rouge.

« Il va falloir que je repeigne mon mur. »

« Mais non : c'est un mélange de gouache et de savon. Tu passes une éponge humide et ça part tout seul en quelques secondes. J'ai fait des tests chez moi, pour vérifier que ça explosait bien, que la texture était crédible, tout ça. Ne mets pas trop d'eau sinon ça va couler et mousser. Ca serait plus difficile à nettoyer. Je peux m'en occuper, si tu veux. »

« Heureusement que je ne suis pas cardiaque… Mais comment ça marche ton truc ? »

« C'est facile. La cartouche de gaz était collée dans mes cheveux, avec la capsule de faux sang. Elle a explosé par action de la télécommande blue-tooth connectée à la détente du revolver d'air-soft. Bien imité, d'ailleurs, tu ne trouves pas ? »

« Tu imagines si j'avais eu mon flingue sur moi ? J'aurais pu te buter. Légitime défense. »

« Disons que j'ai assez confiance en toi pour que tu puisses me désarmer sans jouer au gros méchant si je ne suis pas assez rapide. Et j'ai adoré ta gueule. »

Une serviette enroulée autour des cheveux, elle vint prendre le policier dans ses bras.

« Arrête de ronchonner. »

« J'arrêterai de ronchonner quand je voudrai. »

Marie posa ses lèvres sur celle de son amant. Embrasser était compliqué quand on riait. Et la bouche du policier ne laissait pas rentrer la langue de sa maîtresse. Enfin, elle résista. Elle ne se laissa convaincre qu'au bout d'interminables minutes. Ou secondes. Enfin, bref, dès lors que la main de Marie réussit à vérifier que le volume du contenu du pantalon du policier s'était suffisamment accru.

« Et j'ai surtout envie de baiser, plutôt que de manger comme tu me l'as proposé » dit-elle en éloignant un peu son visage de celui de l'homme.

« Avec tes cheveux mouillés dans le lit ? »

« Qui te parle de lit ? »

Elle abandonna là son amant et vint se mettre à quatre pattes dans le divan, soulevant sa courte jupe en cuir. Elle n'avait pas de collant mais des bas. Et pas de culotte.

7

La Tour Bleue dominait le port et la ville basse, la ville industrieuse, même si l'activité économique n'était plus la même que quelques années auparavant. Pour sa part, Bioxem était prospère. Son siège était resté à Morbourg mais ses activités se déroulaient désormais un peu partout dans le monde. Le sel Océan Bleu était quasiment anecdotique, aujourd'hui, dans la composition de son chiffre d'affaires.

Dans son bureau, au dernier étage de la Tour Bleue, André Dubois examinait le dernier rapport sur l'avancement du projet phare du moment. Une diversification prometteuse, un relais de croissance du groupe, et peut-être une révolution industrielle. Demain, les activités actuelles de Bioxem seraient peut-être autant anecdotiques dans son chiffre d'affaires que pouvait l'être aujourd'hui le sel Océan Bleu.

A 70 ans, André Dubois pensait qu'il était temps de céder la direction de l'empire familial à son fils François. Celui-ci était associé à la direction générale depuis près de dix ans. Il resterait au patriarche la présidence de la Fondation Océan Bleu. Elle détenait 40 % de Bioxem, le solde étant entre les mains de banques et en bourse. Ce montage permettait de passer la part familiale de génération en génération sans problèmes d'héritages. Et en affectant la présidence de la Fondation au plus apte, pas nécessairement l'aîné, ni

toujours en ligne directe. Si les enfants de François n'étaient pas à la hauteur, la direction partirait entre d'autres mains. Mais Océan Bleu perdurerait. En plus, la fondation investissait ses bénéfices dans la recherche fondamentale. Et c'est ainsi qu'elle avait pu céder quelques brevets à Bioxem.

Se passant la main dans son épaisse chevelure blanche, le patriarche se leva. Il vint contre la fenêtre pour regarder le port. Sa haute carrure était droite. Il ne se voûtait pas encore avec les ans mais il savait que cela ne tarderait plus. De même, il devait souvent chausser des lunettes pour lire. Il fallait qu'il passe la main. Lors de l'annonce publique du projet, par exemple. Cela ne devrait plus tarder.

Sur son bureau, une fenêtre jaillit sur son écran d'ordinateur avec un petit bip, couvrant le rapport qu'il lisait. André Dubois vint se rasseoir. Francine Salien, son assistante, l'avertissait que Benoît Quarteron désirait le voir et qu'il était là. Il n'était pas fréquent que le directeur de la sécurité débarque à l'improviste. Le patriarche tapa juste « qu'il entre » dans la zone de dialogue.

La porte du bureau s'ouvrit. Benoît Quarteron avait presque l'âge du fils du patriarche mais il était plus grand et massif que lui. Son visage carré impressionnait, d'autant que les sourires y étaient rares. Quand il entra, André Dubois constata que son fidèle directeur de la sécurité avait la tête des mauvais jours. Etrange. Une nouvelle prise d'otages dans une usine en Afrique ?

Non, le patron serait déjà au courant. Un accident industriel ? Idem.

André Dubois se leva pour saluer l'arrivant en lui serrant la main. Puis ils s'assirent tous les deux ensemble, chacun du côté approprié du bureau.

« Eh bien, Benoît, que se passe-t-il ? Il est rare que vous débarquiez comme cela de bon matin, surtout en faisant cette tête. »

« Il y a eu hier matin un incident qui, au départ, semblait mineur. Mais j'ai préféré vous avertir quand j'ai compris que l'alerte était sans doute plus grave que je ne l'avais pensé. Je ne l'ai d'ailleurs appris que par accident, parce que je passais près du bureau des techniciens de maintenance informatique et que l'un était en train d'engueuler une comptable. Nous avons eu de la chance. Normalement, je n'aurais pas dû être au courant. Et je n'aurais pas dû me poser plus de questions. »

« Vous m'intriguez, Benoît... »

« La comptable avait son poste de travail professionnel infecté par un virus assez classique. Or le technicien était certain que ce machin n'avait pas pu passer par le réseau sans être aussitôt détecté. Donc, cela voulait dire que les consignes de sécurité n'avaient pas été respectées. Quelque chose provenant de l'extérieur avait été branché sur l'ordinateur. En général, le coupable avoue sans difficulté dans ce genre de cas. C'est une faute mineure qui lui vaut juste un

avertissement. Mais la comptable niait en rougissant. Et le technicien s'énervait parce que la fille lui mentait. »

« Du coup, vous vous êtes approché… »

« Exactement. Et j'ai crû que la comptable allait s'évanouir en me voyant. J'ai dit au technicien de remettre la machine en état et j'ai demandé à la comptable de me suivre dans mon bureau. »

« Pourquoi ? C'est un incident mineur, un virus sur un poste de travail... »

« Ce qui m'a choqué, c'est que la fille mente. Elle voulait cacher quelque chose. »

« Et donc ? »

« J'ai crû qu'elle allait se liquéfier en s'asseyant dans mon bureau. Elle s'est mise à pleurer et m'a avoué qu'elle avait branché une clé USB. Je lui ai demandé pourquoi cela la mettait dans tous ses états. Elle est devenue muette. Je lui ai demandé ce qu'il y avait sur cette clé. Et elle m'a alors raconté toute l'histoire. Elle pensait trouver sur la clé un CV de son petit copain du moment, à imprimer. Et, à la place, il y avait des vidéos pédopornographiques. »

« Je comprends le choc. Et le virus se trouvait donc sur la fameuse clé, je présume. »

« J'ai appelé le technicien qui s'occupait de son poste de travail et je lui ai dit de venir avec un portable de test non-connecté. Il a fallu que je menace de licenciement la fille pour qu'elle me la donne mais nous avons pu finalement examiner la dite clé. »

« Et donc ? »

« La fille était dans un salle état. Elle réalisait qu'elle avait couché avec un monstre. J'ai appelé sa chef de service pour l'informer que la comptable était mise à pied trois jours, avec possibilité de couvrir la sanction par des jours de congé si elle le souhaitait. Le motif était l'infraction aux règles de sécurité. J'ai ordonné au technicien la plus stricte confidentialité sur l'incident. Quant à la fille, je lui ai dit que trois jours de congés ne seraient pas de trop vu son état. Et j'ai appelé la police. »

« L'incident était donc de fait plus sérieux qu'on pouvait le penser. Vous avez bien fait. La pédopornographie est en effet parfaitement répugnante. Mais cette comptable n'était apparemment pas responsable. Et la responsabilité de l'entreprise ne serait pas engagée, n'est-ce pas ? »

« Non, Monsieur. Ce n'est pas pour cela que je suis venu vous voir. La police est repartie avec la comptable pour sa déposition. Et je leur ai remis la clé, évidemment. Mais nous avions fait une copie du contenu. Et nos équipes internes ont travaillé dessus. Ce matin, j'ai eu leur rapport. Ils ont analysé le virus jusqu'à assez tard. Ce matin, en arrivant au bureau, j'avais presque oublié l'incident. A ma demande, mon assistante avait juste renvoyé à toute l'entreprise, par mail, un rappel sur l'interdiction de brancher des supports extérieurs sur nos ordinateurs, indiquant qu'une salariée venait d'être mise à pied pour ce motif. C'est en trouvant le message dans ma boîte de réception que je

me suis rappelé l'incident. Et puis j'ai eu un message des techniciens ayant travaillé sur le virus. »

« Je présume que vous avez trouvé quelque chose d'original et d'inquiétant sur cette fameuse clé... »

« Il s'agissait d'un outil de pénétration du système d'information utilisé par certaines bandes de cybercriminels. L'objectif était clairement de nous voler de l'information. Mais pas sur le poste directement infecté. C'est un virus dont le mode opératoire est bien connu. »

« Pourquoi est-ce que cela vous inquiète à ce point ? Tous les jours, des entreprises sont victimes de ce genre de choses. »

« Je pense qu'il y aura d'autres tentatives. Et que les attaquants cherchaient quelque chose de précis. Le virus avait une mission claire. Le projet. »

8

Luc Courneuve détestait se rendre au service médico-légal. L'odeur y était infecte. Et les affaires qui l'amenaient ici ne sentaient en général pas bon non plus. Il sortit de l'ascenseur et se dirigea vers la fille dont il avait pris la déposition la veille. Une histoire de clé USB avec des vidéos pédopornographiques. Elle était habillée en noir, sans maquillage. Et, sans y prendre garde, on aurait pu la ranger dans un tiroir de la morgue tant elle était pâle. Heureusement, elle pleurait. Elle était donc vivante.

« Justine Mavallet ? »

« C'est moi. »

« Luc Courneuve. Vous vous rappelez ? Je suis le lieutenant qui a pris votre déposition hier. »

Elle opina. Difficile de fixer son attention. Elle rabaissa sa tête, secouée de nouveaux sanglots.

« Mademoiselle Mavallet, je vous ai convoqué ici ce matin parce que nous voulons que voyez un corps et que vous nous disiez si vous connaissez cette personne. »

« Un mort ? »

« A la morgue, oui, en général, les corps sont morts, en effet. »

Luc Courneuve regretta aussitôt sa plaisanterie. Justine Mavallet fut secouée d'une nouvelle série de sanglots.

« Veuillez me suivre, je vous prie. »

Le lieutenant avait usé d'un ton à la fois doux et impératif. La fille se leva et le suivit, comme si elle allait à son propre enterrement. Ils entrèrent tous les deux dans une salle carrelée et comportant des tiroirs de morgue ainsi que deux tables d'examen. Il faisait froid.

Un homme en blouse blanche approcha d'eux.

« C'est pour l'identification du corps du hangar, lieutenant ? »

« Tout à fait, docteur. »

Le médecin légiste ouvrit un tiroir. Il contenait un cadavre avec les nettes marques d'une strangulation. Luc Courneuve, habitué des identifications de corps, recueillit Justine Mavallet dans ses bras avec un soupir. Encore une qui s'évanouissait en voyant un cadavre. Comme d'habitude, il l'allongea par terre, lui redressant la tête. D'un ait désabusé, le médecin lui lança un petit flacon. L'odeur forte s'échappant du récipient réveilla la fille.

« Bon, c'est bien votre petit ami, celui qui vous a remis la clé USB ? »

Elle acquiesça sans rien dire. Le lieutenant se retourna vers le médecin en lui rendant son flacon.

« Bon, vous pouvez le ranger. Et commencer la découpe si nécessaire. »

« Ca ne sera pas nécessaire. Les analyses toxicologiques sont faites, tout comme la radio du cou. Je termine mon rapport ce matin. Vous l'aurez avant midi. Rien d'extraordinaire. »

Luc Courneuve aida Justine Mavallet à se relever puis ils quittèrent le service médico-légal. Ils reprirent l'ascenseur et se retrouvèrent dans le bureau du lieutenant. Le policier invita la jeune femme à s'asseoir et lui-même prit sa place. Il rappela à l'écran de son ordinateur le dossier de l'affaire.

« Pour information, le type dont vous avez vu le corps s'est pendu dans un hangar abandonné du port quelques heures après votre échange de SMS. Il n'a sans doute pas supporté que vous découvriez ses vices. Mais pouvez-vous me confirmer son nom ? »

« Wlamywacz. Igor Wlamywacz. »

« Ce qui est embêtant, c'est que nous connaissons ce monsieur sous le nom de Kevin Bellig. C'est l'identité mentionnée sur ses papiers. Et c'est aussi sous ce nom qu'il a un petit casier judiciaire. Des histoires de piratage informatique et de contrefaçons de musiques et de films. Rien de bien grave a priori. Un autre point embêtant est qu'il est censé être chômeur, sans revenu, mais qu'il possède un certain train de vie. »

Le lieutenant crut un instant que la jeune femme allait s'évanouir de nouveau. Mais elle accusa le coup. Peut-être qu'elle s'endurcissait, choc après choc. Le reste de l'audition se basa sur l'interprétation de borborygmes, de hochements de tête et, parfois, de quelques mots.

Petit à petit, Justine Mavallet apprit qu'elle couchait avec un type dont elle ne connaissait ni le vrai nom, ni le vrai métier, ni les sources de revenus, ni le

domicile… et qu'elle s'était faite manipulée pour introduire un virus dans le système d'information de son employeur. Une voiture de patrouille la raccompagna chez elle. Luc Mavallet n'avait pas voulu la laisser rentrer seule. Il avait pris la liberté d'appeler son médecin qui passerait la voir peu après son retour. Le policier prédisait un arrêt maladie de longue durée et une dépression carabinée.

Pour le lieutenant, la jeune femme sortait de son attention. Il devrait attendre l'examen des ordinateurs et des documents trouvés chez Kevin Bellig mais le mode opératoire de celui-ci était bien curieux. Pourquoi infecter Bioxem avec une clé qu'il n'aurait pas dû donner à sa contact ? Ou bien il s'était en effet trompé et le virus était destiné à quelqu'un d'autre ? Ou encore, il était lui-même victime du virus circulant dans un réseau pédophile à la recherche d'informations ?

9

L'endroit était calme, presque désert. La limite du parking et du quai était un parapet de pierre sur lequel, plus loin, un jeune couple s'était assis, regardant la mer et les oiseaux, dans les bras l'un de l'autre.

Le van noir était garé en marche arrière, prêt à repartir. Le chauffeur, avec une bonne tête de brute comme on n'en fait que dans les films, descendit et fit le tour du véhicule, attendant devant la portière coulissante arrière, sans quitter des yeux le trentenaire aux cheveux bruns qui se dirigeait à pieds vers le van, un petit sourire en coin.

Quand il arriva auprès du van, le chauffeur lui dit : « Monsieur Lutin vous attend. » Puis il ouvrit la portière. L'homme entra et s'assit sur le strapontin qui faisait face à l'homme assis sur la banquette arrière. La porte se referma avec un clic.

« Monsieur Bao Yu ? »

« Tout à fait. Suite à nos échanges, nous nous rencontrons donc. C'est rare que je rencontre physiquement mes clients. »

« Je suis un homme de l'ancienne génération, Monsieur Bao Yu. J'aime connaître réellement les gens avec qui je travaille. »

« Même pour des affaires illégales ? C'est très imprudent, en fait. »

« Je prends des précautions, vous vous en doutez bien. »

« Pas assez, monsieur Philippe de Rochebelle. Vous tracer a été un jeu d'enfant. Vous utilisez un véhicule appartenant à Energoil : je l'ai vérifié sur mon smartphone quand j'ai vu l'immatriculation. Quant au chauffeur qui a une gueule de tueur et qui vient de s'asseoir sur son siège sans perdre une miette de nos échanges, il s'appelle Serguei Katorga. Il s'est fait une petite réputation en Afrique à une époque où, vous-mêmes, y viviez. »

« Vous êtes conscient de jouer avec votre vie, Monsieur Mathieu Ormeaux, puisque vous n'aimez pas les pseudonymes ? »

Le trentenaire haussa les épaules.

« Mon pseudonyme est assez transparent. J'utilise souvent des produits chinois, que je préfère aux machins russes. Et un ormeau se dit bao yu en Chinois. Bien entendu, j'ai pris mes précautions habituelles. Et s'il devait m'arriver malheur, tous les éléments nécessaires seraient remis à la police. Mais je préfère en effet jouer cartes sur table avec mes clients. »

« Puisque les présentations sont faites, passons aux choses sérieuses… »

10

En ouvrant sa porte, Luc Courneuve accueillit Marie Clément avec un sourire mais s'enquit cependant aussitôt : « bon, ce soir, tu ne viens pas avec un flingue ou une autre surprise ? »

« Promis ! » rigola la jeune femme en faisant un signe scout avec les doigts de sa main droite. Puis elle montra ce qu'il y avait dans sa main droite : une bouteille de Champagne. Elle s'en justifia : « il faut bien que je me fasse pardonner. Et que je te remercie de ta collaboration involontaire. »

En refermant la porte derrière la jeune femme, tandis que celle-ci retirait sa veste, le lieutenant relança.

« Ma collaboration à quoi, je te prie ? »

« A la mise au point d'un trucage pour un film amateur que nous tournons avec des potes. Tu sais, la publicité me paye mon loyer et ma bouffe mais, franchement, c'est pas trop éclatant les films institutionnels, les spots de pub et les visites virtuelles de bâtiments vendus en état futur d'achèvement. Alors, je m'amuse avec des films amateurs. Il y a deux jours, je t'ai joué ma future scène. »

Elle regarda le mur blanc.

« Oui, j'ai pu en effet tout nettoyer sans problème avec une éponge humide » confirma le policier.

Il se réjouit surtout de constater que la jeune femme portait la même jupe que l'autre jour. Et ses jambes étaient pareillement couvertes d'un fin voile noir. Luc se mit à imaginer ce que la jupe cachait. En voyant la direction du regard du policier, la jeune femme eut un sourire concupiscent, un petit morceau de langue franchissant les lèvres.

« As-tu fait ce qu'il fallait ? » demanda-t-elle.

« Je te laisse vérifier. »

Marie Clément reprit la bouteille de Champagne posée sur le meuble à chaussures et se dirigea vers le séjour. Sur la table, couverts, verres et assiettes étaient dressés en suivant les règles de l'art. Une bougie était allumée à l'opposé de la fenêtre. Et un seau à Champagne rempli à moitié de glace était posé entre la table et la fenêtre.

« Parfait ! » constata la jeune femme.

Elle alla s'asseoir à sa place habituelle et posa sans ménagement la bouteille dans le seau.

« Je t'attends pour l'ouvrir. Même si elle sort du réfrigérateur de chez moi il y a quelques minutes, on va la laisser reposer un peu. »

Le policier s'inclina avec une parodie de révérence. Puis il entra dans la cuisine ouverte et se saisit dans le four d'un plat qui y cuisait qu'il apporta sur la table.

« J'espère que ton gratin de saint-jacques aux poireaux est toujours aussi bon » s'inquiéta faussement

la jeune femme. Puis elle interrogea son hôte : « Et le dessert ? »

« Crumble de pommes, ananas et raisins avec cannelle et crème fraîche, comme demandé. »

« Waouh. Le Champagne, c'est pour me faire pardonner. Mais, toi, tu as des trucs à me demander. »

Le policier sourit.

« Après le repas. Avec un Armagnac hors d'âge, comme tu l'aimes. »

« Mazette. La police est dans un brouillard à couper au couteau, pour le moins. »

« Et toi, tu es toujours experte assermentée tenue au secret professionnel ? »

« Même quand on ne me paye pas, en effet... » soupira-t-elle.

« N'oublie pas que toute économie budgétaire est une économie sur les impôts que tu payes. Et un gratin de saint-jacques comme un crumble, ça a de la valeur. »

Marie Clément fit une moue amusée. De toutes façons, elle ne faisait pas ça pour l'argent. Un peu pour le sexe, c'est vrai. Et les bons petits plats du cuisinier-policier. Mais l'essentiel était l'amusement, le défi.

Elle dût attendre que la dernière miette de dessert soit avalée. Luc débarrassa et nettoya la table, demandant à la jeune femme de bien vouloir s'installer dans le divan. Il ramena alors deux verres-ballons et la bouteille d'Armagnac. Il posa le tout sur la table basse avant de servir de belles doses du liquide doré dans les

verres. Il en remit un à la belle et trinqua délicatement avec elle. Elle le regarda droit dans les yeux, comme il fallait, mais sans perdre sa petite moue moqueuse qui rendait cinglés tous les mâles ayant la chance de la contempler.

Luc s'assit. Marie se tourna alors suffisamment pour poser ses jambes au travers des cuisses du policier. Elles étaient couvertes d'un fin voile de lycra noir, tellement doux au toucher. Mais les pieds avaient déjà perdu les escarpins.

Le lieutenant posa sa main libre sur une jambe dans l'idée de chasser cette paire d'intruses mais ne put s'empêcher de les caresser. Oui, il aimait caresser ces jambes là, juste couvertes de lycra pour les rendre si douces. Il avala une gorgée d'Armagnac après que le liquide doré ait bien fait le tour plusieurs fois de sa bouche.

« Vas-y, continue tout en parlant, ça m'aide à réfléchir » l'encouragea la fille.

« Je ne sais pas si, moi, ça m'aide à réfléchir... »

« Raconte, maintenant ! »

« Bon, d'accord. Bien évidemment, ... »

« C'est archi-top-secret, super-confidentialité requise, je ne suis pas là et je n'ai rien entendu. OK. Je suis au courant. Accélère, mon mignon, on va pas y passer la nuit. Nous avons autre chose à faire. »

« Bon. Un type avec de petits antécédents genre partage illégal de musique sur Internet et quelques petites histoires de piratage, a remis une clé USB à une

comptable d'une entreprise de la région. Normalement, cette clé devait contenir son CV à imprimer. Mais, quand la nana a voulu l'imprimer, elle n'a trouvé sur la clé que des vidéos pédopornographiques. Le type lui a envoyé un SMS pour lui dire qu'il s'était trompé de clé, de ne pas l'ouvrir. La nana l'a alors envoyé paître. »

« Bon. OK. Où est le mystère ? »

«Un instant. Ca vient. La clé contenait un virus. Celui-ci a infecté le poste de travail de la comptable. Mais il a aussitôt été bloqué. Là où ça dégénère, c'est que le type qui a donné la clé a été retrouvé pendu dans un hangar. A priori, c'est un suicide. »

« Le type a su qu'il s'était lui-même dénoncé pour pédopornographie. Il s'est suicidé pour éviter l'arrestation et le déshonneur. Bon. Où est le problème ? »

« Tu as bien résumé l'histoire que l'on veut nous faire croire. Mais plusieurs trucs ne collent pas. D'abord, le virus est certes basique mais il avait été bricolé pour permettre de chercher quelque chose. Du coup, l'infection du système d'information de l'entreprise de la comptable était forcément spécifiquement voulu. Ce n'était pas une infection à spectre large. »

« Pas un ransomware qui tape au hasard ? Ou un bidule qui ramasse tout ce qu'il trouve ? »

« Non, le virus avait une cible précise. »

« Le mec qui a donné la clé était-il infecté sur ses propres machines et ses autres clés ? Autrement dit, le

virus avait-il été introduit chez lui, via des vidéos pédopornographiques par exemple, pour qu'il le transmette à la fille ? Le suicidé n'était-il qu'une victime intermédiaire ? »

« Nous n'avons rien trouvé sur ses machines. Et quand je dis rien, c'est pas plus, non plus, de vidéos illicites en dehors des quelques unes mises sur la clé. Par contre, il y avait divers kits de piratage. »

« Le virus aurait pu s'auto-détruire mais, dans ce cas, vos spécialistes auraient sans doute trouvé des choses. Et l'absence de vidéos chez lui tendrait à faire croire que c'est un écran de fumée. Pas logique. »

« Tu comprends donc pourquoi cet Armagnac. »

« C'est en effet excitant. Remonte un peu. »

« Quoi ? »

« Ta main. Remonte le long de mes cuisses. »

11

Les caméras de surveillance donnent toujours des images de mauvaise qualité, surtout qu'elles ne zooment pas. Alors, quand on veut un focus sur un élément, on perd évidemment en définition.

Luc Courneuve était pourtant certain de l'identité du type nerveux en train d'acheter une corde dans un magasin de bricolage près du port. Le même hoodie, un pantalon banal en denim. Le type avait rabattu la capuche sur sa tête et ne faisait jamais face à la caméra. Il baissait la tête tant qu'il pouvait. Il ne voulait pas être reconnu. Il avait payé la corde en liquide. Puis il était sorti. Toujours en baissant la tête. C'était environ une heure avant le suicide selon l'horodatage de la vidéo. Une heure, ça fait beaucoup. Il a dû hésiter. Ou bien chercher l'endroit idéal.

La vidéo avait été récupérée dans le cadre des vérification usuelles. Si le type avait acheté lui-même sa corde, le suicide ne faisait donc aucun doute. Luc Courneuve se dit qu'il avait cuisiné pour rien et qu'il aurait pu garder son Armagnac. Il n'y avait pas de mystère.

Pourtant, le type était tellement nerveux, il bougeait tellement bizarrement, qu'il semblait nettement plus costaud que le freluquet qui s'était pendu dans le port. Luc secoua la tête. Il fallait qu'il arrête d'être paranoïaque. Il avait la preuve sous les yeux que le type

s'était suicidé après avoir acheté une corde pour se pendre. Que voulait-il de plus ?

Il ne voulait tout de même pas qu'un autre type habillé exactement comme le mort achète une corde en étant nerveux comme un mec qui veut en finir ? Et que, au final, le type qui achète la corde en se faisant passer pour le futur mort assassine le soi-disant suicidé ? Luc Courneuve se dit qu'il devrait écrire des scénarios de films. Il serait plus riche. Dans la vraie vie, les assassins sont des idiots.

C'est comme cette histoire de virus informatique. Comment croire à une partie de billard à quatre ou cinq bandes ? C'était absurde. Le mec avait juste copié les mauvais fichiers sur la clé déjà pré-chargée pour infecter un ordinateur.

Possible. Probable, même.

Marie avait raison. Il n'y avait pas d'histoire qu'on voulait leur faire croire. Il y avait juste une histoire simple, basique, d'un minable qui couche avec une comptable et se dit, en petit pirate qu'il est, qu'il va tenter de pirater l'entreprise de sa petite amie. Il faut arrêter la paranoïa.

Au moins, Luc avait bien baisé. Marie était en forme. Le gratin de saint-jacques, ça marche toujours.

12

Le soleil était au plus haut dans le ciel. Un beau ciel bleu. En reprenant place à son bureau, revenant de sa pause déjeuner, Francine Salien étendit ses longues jambes et plaça ses pieds en extension maximale, provoquant à la fois un petit craquement et la chute des jolis escarpins vernis à talons hauts d'une dizaine de centimètres.

Regardant par la fenêtre, Francine Salien soupira. Elle serait bien sur la plage. Le matin, elle avait dû travailler rapidement sur une présentation urgente de François Dubois. Beaucoup de stress et de concentration. Elle était maintenant fatiguée et, en contrecoup du matin, elle n'était plus guère motivée pour reprendre le travail. En bonne assistante, elle avait remis le document nécessaire à son patron, parti dans une réunion-déjeuner, dans le meilleur restaurant de la ville. Elle avait quelques heures devant elle avant qu'il ne revienne. Mais elle ne se voyait pas, tout de même, faire une sieste.

Un instant, sa main se perdit sous le bureau, entre ses cuisses, caressant les bas par inadvertance. L'impudente évacua les lieux rapidement. Mais la jolie blonde se dit que la caresse avait été sympathique. Elle renvoya sa main sur place, relevant même légèrement la courte jupe pour mieux caresser une chair qui hurlait de désir. Bon. On se calme. N'importe quel cadre dirigeant

de l'entreprise pouvait débarquer dans son bureau à tout moment pour demander à voir le patron. Pardon, le Patron.

Elle secoua ses jolis cheveux blonds pour qu'ils se détendent sur ses épaules. A trente-cinq ans, il faudrait tout de même qu'elle se trouve un homme permanent. Bientôt, elle serait trop âgée pour ça. Et pas question de se contenter d'un chat. Plutôt mourir.

Elle avait envie de se faire inviter par un homme ce soir. Et, ensuite, d'inviter celui-ci à un dernier verre chez elle. Et d'inviter l'heureux élu à plus encore pour terminer la soirée et la nuit. Il serait bien temps de penser à autre chose plus tard. Si elle en avait envie. Sinon, eh bien tant pis. Ce serait un chat. Et une cheminée. Et tricoter devant. Beurk. Non, vraiment impossible.

Francine Salien avait du travail. Elle regarda encore une fois par la fenêtre, vit le beau ciel bleu et soupira. Puis elle se retourna vers son ordinateur et composa son code pour sortir de l'écran de veille.

Tout d'un coup, elle entendit un bip caractéristique provenant de son sac. Elle l'ouvrit et en sortit son smartphone. Elle vit qu'elle avait reçu un courriel sur son adresse personnelle. Tiens, Mathieu. Puisqu'elle avait besoin d'un homme, il ferait l'affaire si elle arrivait à le convaincre...

« Salut ma chatte. »

Francine interrompit sa lecture en poussant un « miaou » mi-rigolard mi-sensuel tendance tueuse en

série, tout en mimant une patte venant griffer un interlocuteur virtuel. Mathieu lui disait toujours qu'elle imitait parfaitement une chatte, surtout quand elle se lovait contre lui en ronronnant. Francine continua sa lecture.

« J'espère que tu es libre ce soir. J'ai envie de t'entendre ronronner. J'ai réservé une table dans l'endroit indiqué. Imprime l'invitation en lien pour venir. Ou préviens moi si tu préfères que je vienne te chercher. En tous cas, confirme moi vite. 19 heures en bas de ton bureau ou une demi-heure plus tard sur place, comme tu veux. Banzaï bisous et caresses. »

Voilà qui tombait bien. Et dix mille bisous et caresses, c'était un bon début. Ou dix mille ans de bisous et de caresses, ce n'était pas mal non plus, bien qu'un peu long, surtout vers la fin. Avec un seul homme, ça devait lasser.

Bon, où l'avait-il invitée ? Elle ouvrit son navigateur sur son ordinateur. Puis elle s'identifia sur sa messagerie personnelle et relut en souriant le message de l'un de ses amants du moment. Elle cliqua sur le lien qui renvoyait vers un sous-répertoire privé du site web personnel de ce sympathique informaticien. De jolies animations avec des « tatada », un rideau rouge qui s'ouvrait… Bon, il le dit où il l'a invitée ou non ? D'un autre côté, ça faisait monter la tension…

Enfin, une jolie présentation avec un serveur de restaurant mode cartoon qui s'inclinait aboutit à une photo du plus beau restaurant de la ville. En dessous, un

plan d'accès. Bon, pas la peine d'imprimer : c'était là qu'elle avait envoyé le Patron ce midi. Elle connaissait.

C'était donc un très bon choix : l'Auberge du Port. Dernière construction ancienne du quartier du front de mer, il s'agissait d'une sorte de vaste chaumière reliée par des couloirs-vérandas modernes à des dépendances du style du bâtiment principal répartis autour d'une vaste cour pavée. Les vieux murs n'étaient plus qu'un décor pour un établissement des plus modernes comportant également une trentaine de chambres. C'était là que descendaient toutes les personnes un peu célèbres passant dans la ville.

Ah, zut : une invitation à imprimer pour le Menu Spécial Dégustation. Il fallait une version papier à présenter à l'accueil pour être amené à la bonne table.

Elle chargea le document et lança l'impression. Puis elle se dépêcha de remettre ses chaussures et d'aller chercher le document sur le multifonction situé dans le couloir, juste devant sa porte.

13

Energoil ne faisait pas partie des grands acteurs mondiaux du pétrole. Malgré tout, la société restait une des grandes entreprises encore basées à Morbourg. Situé pas très loin de grands réservoirs destinés à recevoir du pétrole brut ou divers produits de raffinage, accolé à sa raffinerie historique (et sa dernière encore en activité), le siège d'Energoil était constitué d'un ensemble de petits immeubles autour d'un bassin. Les pétroliers de taille moyenne, ceux pour lesquels le bassin avait été conçu, y rentraient rarement. L'essentiel du pétrole provenait de sources lointaines et était amené par des super-tankers. Ceux-là accostaient plus loin dans le port et leur chargement était déversé dans des pipelines jusque dans les réservoirs.

Dos à la fenêtre donnant sur le bassin, à l'étage le plus élevé d'un des bâtiments du siège de la firme pétrolière, Yves Kerbihan lisait un rapport d'analyse sur les marchés du pétrole et de ses produits dérivés, avec une étude de la position actuelle d'Energoil et des tendances d'évolution. Il tournait chaque page avec un soupir. La lourde masse de papier pesait sur ses genoux. La trésorerie de l'entreprise, convenablement placée depuis les années fastes, rapportait aujourd'hui plus que les activités industrielles.

Mais les pertes s'accumulaient. Les activités liées au pétrole étaient largement déficitaires. Et la trésorerie

était chaque année davantage entamée. Yves Kerbihan, en PDG avisé, savait cela. Il était arrivé trop tard aux manettes pour redresser véritablement la situation.

En Afrique, il avait fait des miracles sur la rentabilité de la filiale d'extraction. C'est pour cela que la Conseil d'Administration lui avait ensuite confié la direction. Mais, dans les faits, il n'y a jamais de miracle. Jamais. La filiale africaine avait un rôle unique : pomper du pétrole. Il avait juste coupé tous les frais connexes, à fonds perdus. Le gisement -le dernier qu'Energoil possédait en propre- allait s'épuiser et tous les géologues s'accordaient sur le fait que la région ne recelait pas de nappe inexploitée.

Il ne restait pas grand'chose à sauver. Le plus sage, pour les actionnaires, aurait été de tout fermer et de se partager le peu de capital restant. Ce n'était pas la mission qui lui avait été assignée. Et il restait quelques activités intéressantes, notamment dans le parapétrolier et la chimie fine. Un réseau de stations services dans tout le pays pouvait aussi valoir quelque chose, même s'il était de petite taille.

Avant de s'avouer vaincu, de chercher un repreneur des derniers actifs parmi les géants mondiaux de son secteur, Yves Kerbihan avait joué une dernière carte. Et il se demandait s'il avait bien fait. Les méthodes que l'on pouvait utiliser discrètement en Afrique, en arrosant au passage quelques ministres, juges ou policiers corrompus, n'étaient pas nécessairement très bien adaptées ici.

Le téléphone sonna. L'identifiant s'affichant était celui de son assistante.

« Oui ? »

« Monsieur, Monsieur Philippe de Rochebelle est arrivé. »

« Faites-le entrer. »

Yves Kerbihan corna la page où il était arrêté dans la lecture de son rapport et le referma avant de le poser sur son bureau. Philippe de Rochebelle était son complice depuis l'Afrique. Il avait emmené avec lui le vieux mercenaire, un nobliau déchu et méprisé par ce qui restait de sa famille de militaires. Peut-être le PDG avait-il eu tort. Il se le demandait parfois. Mais Philippe de Rochebelle menait une des opérations de la dernière chance pour Energoil.

Restant derrière son bureau, Yves Kerbihan se leva pour serrer la main du nouvel arrivant.

« Installe toi, Philippe. »

« Merci. J'ai enfin de bonnes nouvelles. »

« C'est à dire ? »

« Ils ont trouvé des choses très intéressantes. »

« En es-tu certain ? »

« Oui. »

« Et comment... »

« Rappelle-toi, Yves : tu ne veux pas savoir comment. Et c'est mieux pour tout le monde. Comme en Afrique. Tu ne sais rien. Tu me payes pour avoir des résultats. Je t'amène des résultats. Point. »

« Oui, tu as raison. Il vaut mieux que je ne sache pas. Du moins, je l'espère. Que peux-tu me dire exactement ? »

« Je n'ai pas obtenu encore le document sur lequel André Dubois a travaillé avec divers investisseurs à l'Auberge du Port. Mais j'ai eu la note de synthèse à l'issue de la réunion. Et c'est l'essentiel. »

« C'est ce que nous pensions ? »

« Oui. Nos premières informations étaient exactes. Il faut faire vite. Leur cours de bourse peut exploser quand le projet sera connu. L'opération de déstabilisation doit être menée rapidement. »

« Nous sommes aujourd'hui à 5 % dans leur capital, via leur présence en bourse. Nous aurons toujours la Fondation dans les pattes mais nous pouvons obtenir une majorité de contrôle. A condition de réussir l'OPA et le retrait de la bourse. La fusion-absorption réglera la question du contrôle du capital. »

« Moi, je fais ma partie du boulot. Le reste, c'est de ton ressors. »

14

Les gens qui vendent dans un même endroit leurs talents en matière d'informatique grise se connaissent. Et, même si le marché est mondial, les communautés locales existent. Tantôt, il s'agit de se protéger, tantôt d'attaquer (peu légalement), voire de contre-attaquer.

Marie Clément avait à peine sourcillé quand Luc Courneuve lui avait annoncé le décès de Kevin Bellig. Il ne l'avait pas nommé mais une petite recherche dans l'actualité et quelques recoupements avaient permis une identification rapide. Ce mec était un minable et un incompétent qui n'abusait pas grand-monde, un petit cyber-voyou de bas étage. Mais, pourtant, ce n'était pas un pédophile. Ca, Marie Clément l'aurait parié. Avait-il été piégé par quelqu'un qui l'avait utilisé pour attaquer Bioxem en sachant qu'il sortait avec une comptable de l'entreprise ? Non, décidément, ce n'était pas crédible. Les vidéos devaient être un cadeau d'un type qu'il avait dû énerver sur un forum de hackers et qui avait voulu le plomber en chargeant les vidéos sur son ordinateur, sans rapport avec l'opération de piratage qu'il avait lui-même voulue et réalisée.

Dehors, il faisait nuit. Assise en tailleur sur la moquette, Marie Clément regardait l'écran de son ordinateur portable posé sur le sol. Elle se tenait un peu au courant des dernières nouvelles du milieu.

Un de ses outils de surveillance bipa. Tiens. Très vulgaire comme attaque. Une tentative de pénétration en mode brut via des ports réseau généralement fermés ? Qui avait osé ? En plus, l'adresse IP de l'attaquant était facilement traçable. Il n'habitait pas très loin. Il se connectait via les mêmes infrastructures télécoms que sa cible. Le paquet de bits de l'attaque n'était pas juste une suite aléatoire. Elle le passa dans un lecteur hexadécimal. Bingo. Une signature explicite.

Explosant de rire, Marie Clément alla sur son forum communautaire habituel. Son contact était bien sûr connecté.

« Salut Bao Yu ! »

« Salut petite salope de Nikita. »

« Je vois que je suis démasquée... »

« Mon smartphone était tracé depuis combien de temps ? Ton truc était discret et détruisait ses historiques de manière assez propre. »

« Un peu plus d'une semaine. Tu l'as trouvé comment ? »

« Il y avait un trafic inhabituel de datas, alors j'ai cherché. Pas mal. Mais comment as-tu réussi à l'implanter ? »

« Les Chapeaux Blancs ne révèlent pas plus leurs secrets que les Chapeaux Noirs, mon cher. Sauf quand il s'agit de démontrer un exploit. Et, là, je ne veux rien démontrer, sauf que je t'ai niqué. »

« Nous sommes tous les deux des Gris, ma vieille, toi comme moi. Ne fais pas la fière : tu bosses

aussi bien pour la police ou des gentils attaqués que pour des méchants attaquants. Ou pour ton propre compte en niquant tes amants ou tes ex. »

« Et aussi ceux qui voudraient me baiser mais qui n'ont pas été assez convaincants pour l'instant. »

« Laisse tomber. Tu n'es plus une cible pour moi. »

« Tu préfères une assistante de direction, mignonne du reste ? Et après l'avoir invitée au meilleur restaurant de la ville ? »

« Putain, tu as surveillé toute ma vie privée ! »

« Ca s'appelle se faire hacker mon vieux. »

« Je te revaudrai ça. Tu sautes toujours ton lieutenant de police qui t'avait serrée après l'histoire avec ton ex ? »

« A toi de te débrouiller pour le savoir. »

« C'est un défi ? »

« On peut dire ça. Mais n'oublie pas la règle : pas de méchanceté. Il s'agit juste de prouver son meilleur savoir-faire. Sinon, je pourrais devenir méchante. »

« Je ne suis pas un méchant. Juste un mercenaire. Contrairement à toi, je l'admets volontiers. »

« Eh bien moi, demain, je bosse. Ciao bello. »

« Ciao. »

Marie Clément se déconnecta du forum. Elle était contente de sa petite farce. Il restait une petite dizaine d'espions actifs chez autant de hackers de sa connaissance. Seuls deux les avaient découverts pour l'instant. Mathieu Ormeaux avait mis près de deux mois

(ce qui est objectivement un peu plus qu'une semaine). Le premier hacker infecté avait trouvé en moins de trois jours. Elle l'avait chaleureusement félicité, même si une part de chance l'avait aidé. C'est vrai que son espion était discret. Et performant.

Mais Marie Clément eut soudain une révélation. Kevin Billig avait tenté de pirater Bioxem en sortant avec une comptable. Et Mathieu Ormeaux, pirate plus doué et vrai consultant en sécurité informatique, avait invité l'assistante du patron de Bioxem au meilleur restaurant de la ville, probablement pas seulement pour parler. Deux pirates approchant deux femmes célibataires travaillant pour une même entreprise. C'est un curieux hasard.

Marie Clément devait dormir. Mais elle allait sans doute s'intéresser davantage à ce dossier. Et Bioxem avait été sa cliente il y a quelques temps. Il y avait peut-être moyen de négocier une mission. Cela met du beurre dans les épinards, en plus du salaire de l'agence de communication.

15

Le van noir remontait le Boulevard de la Gare. Philippe de Rochebelle était à l'arrière et réfléchissait. Il était en effet plus prudent d'aller voir Yves Kerbihan chez lui. Inutile de multiplier les entrevues au siège de l'entreprise, devant tout le monde. Cela finirait par jaser.

Le boulevard achevait l'ascension de la falaise en se finissant dans la place de l'Amiral de Jobourg. Le van s'engagea dans le grand rond point et prit la route longeant le haut de la falaise, l'Avenue du Maréchal d'Ancre. De part et d'autre, de belles villas datant souvent de plus d'un siècle appartenaient aux citoyens les plus riches de la ville. Elles avaient souvent une très belle vue sur la mer, par delà la ville basse et industrieuse. L'avenue se terminait en petite route de campagne permettant de rejoindre par la côte le village de Saint-Alban. De la place de l'Amiral de Jobourg, il était cependant plus rapide, pour aller à Saint-Alban, de passer par le Boulevard Robert Le Fort longeant le quartier pavillonnaire de Seiglebourg avant de traverser celui, plus populaire, de La Mare-au-Notaire.

Le van passa négligemment devant l'hôtel particulier de la famille Dubois, sur l'Avenue du Maréchal d'Ancre mais pas très loin de la place de l'Amiral de Jobourg. Le bâtiment principal était au centre d'un parc mais était plus haut que les arbres. La large allée qui y menait à partir de l'avenue garantissait

une belle vue sur la mer aux habitants de la demeure, sans être gênés par des arbres. Une ancienne dépendance, entièrement rénovée et longeant la rue, abritait le couple François Dubois et Corinne Ledaim, avec leurs enfants, Pierre et Paul. Elle, elle était l'héritière unique du transporteur maritime Transocean. A eux deux, ils disposaient en héritage des deux premières fortunes potentielles de la ville.

Par la fenêtre du van, Philippe de Rochebelle jeta un œil au manoir. Oui, il était envieux. Lui n'avait pas hérité d'une fortune. Les familles de militaires sont plutôt pauvres, même avec un noble nom et des dynasties d'officiers de hauts rangs.

Durant encore de longues minutes, le van roula sur l'avenue. Les villas défilaient devant la fenêtre de Philippe de Rochebelle. Peu avant la sortie de la ville, le van ralentit. Il s'arrêta devant un haut portail perçant un mur de béton assez haut pour empêcher tout curieux de regarder ce qu'il y avait dans la propriété.

Serguei Katorga prit son téléphone portable et appela un numéro pré-enregistré. Le chauffeur passa en mode haut-parleur et fit apparaître à l'écran le clavier numérique.

« Bonjour. Je suis la centrale domotique. Veuillez entrer votre code d'accès. »

Serguei Katorga s'exécuta.

« Pour régler le chauffage ou l'éclairage, tapez sur un. Pour ouvrir le portail, tapez sur deux. Pour... »

Le chauffeur appuya sur deux.

« Merci. Le portail va s'ouvrir. Pensez à désactiver l'alarme en entrant. Celle-ci ne peut pas être désactivée à distance. »

Coupant la communication, Serguei Katorga rangea le téléphone dans sa veste et redémarra. Le portail s'ouvrait doucement. Une fois le van entré, il se referma automatiquement.

L'allée n'était pas très longue et arrivait à une cour goudronnée fermée sur trois côtés : le mur séparant la propriété de la rue, des garages et la maison. Cette dernière était une demeure bourgeoise moderne, datant d'une vingtaine d'années et créée par quelque architecte local.

Devant les garages, deux véhicules étaient déjà garés. Le van se positionna pour se garer entre eux deux. Serguei Katorga appuya sur un bouton du tableau de bord. Une voix électronique se fit entendre.

« Auto-Drive. Merci de ne plus toucher aux commandes du véhicules. »

Le van avança doucement, guidé par ses radars et ses caméras, et se gara seul au bon endroit. Le moteur se coupa automatiquement.

Le chauffeur descendit et alla ouvrir la porte coulissante arrière du van. Philippe de Rochebelle sortit du véhicule et se dirigea vers la porte sur le seuil de laquelle, déjà, Yves Kerbihan l'attendait.

Le chauffeur se réinstalla à sa place dans le van. Une petite sieste lui ferait le plus grand bien. Sa capacité à dormir de manière ponctuelle avait toujours constitué

une force. Il est important de pouvoir se reposer n'importe quand, lorsque c'est possible, pour être parfaitement opérationnel dès que nécessaire. Dans les commandos, c'est un talent qui est cultivé. Chez les mercenaires également.

Yves Kerbihan serra la main de Philippe de Rochebelle et l'entraîna à sa suite dans la maison, fermant au passage la porte d'entrée. La demeure était moderne. Le patron l'avait acquise en revenant au siège d'Energoil à Morbourg. Elle était composée de trois plateaux superposés à flanc de falaise, le plus bas étant même sous le niveau de la route. C'était l'étage où se trouvait le bureau d'Yves Kerbihan.

En y pénétrant, Philippe de Rochebelle fut saisi une nouvelle fois par l'extraordinaire vue sur la mer. Les grandes baies vitrées étaient destinées à la fournir. Le mercenaire ne venait que rarement ici mais il enviait son patron pouvant jouir de ce paysage tous les jours.

16

Le bar se situait à la limite entre le port et la ville. Jadis, on y servait à boire aux travailleurs du port. Mais cette époque là était révolue. Il y avait beaucoup moins de travailleurs, marins ou dockers, dans le port de Morbourg. Et ceux qui restaient ne buvaient pas leur paye. Beaucoup de métiers exigeaient même, avec les nouvelles règles, une abstinence de consommation d'alcool ou de drogue.

Alors l'endroit s'était adapté. Il était immense pour accueillir une clientèle plus bourgeoise que jadis et surtout beaucoup moins nombreuse. La partie arrière avait donc été transformée en boite de nuit avec plusieurs pistes de danse. Et, plus près de l'entrée, les grandes tables pour des dizaines d'ouvriers chacune avaient été remplacées par des petits îlots composés chacun d'une table, de banquettes et de chaises, séparés les uns des autres par des bacs de plantes et une série de poteaux de bois teints de couleurs variées.

Marie Clément s'était installée sur une banquette moelleuse. Elle sirotait un cocktail composé de plusieurs couches de diverses couleurs : blanc, rouge, bleu… Elle buvait le contenu de son verre avec une longue paille qu'elle faisait aller de haut en bas dans le liquide, pour avoir des gorgées mêlant les différents goûts.

Elle portait un petit tailleur blanc et une jupe bleue d'une longueur appréciable, supérieure à celle de

ses tenues habituelles, arrivant presque aux genoux. Et ses souliers étaient dignes d'une sage ménagère mariée, fidèle et mère de famille passant ses dimanches matins à la messe.

Un homme assez grand et costaud s'approcha de sa table. Elle redressa la tête et lui sourit.

« Asseyez vous donc, Monsieur le Directeur. »

Benoît Quarteron s'exécuta, prenant une chaise face à la jeune femme avant de lui serrer la main en prononçant un « Mademoiselle » des plus formels.

« Toujours aussi coincé, le pauvre » pensa-t-elle.

Un serveur s'approcha de la table.

« Monsieur ? »

« Qu'avez-vous comme whisky ? »

« J'ai plusieurs Loch Lomond dont un très boisé, le Oakshield 12 ans, et un vieux de 30 ans, le Spécial Imperial Reserve. »

« Si vous avez du SIR, j'en prends ! »

« Bien, Monsieur. Marie, je te remets quelque chose ? »

« Le même cocktail. Et mets nous donc une assiette de choses à grignoter, s'il te plaît. »

« Des cacahuètes ? Ou bien préférez-vous des petits tapas ? J'ai aussi du guacamole maison servi avec des chips de maïs. »

« Va pour le guacamole et les cacahuètes » trancha le directeur de la sécurité de Bioxem.

Le serveur disparut aussitôt en remerciant. Il savait quand un client voulait lui signifier de dégager par un choix très rapide et tranché.

En parlant doucement, presque un chuchotement, Benoît Quarteron se retourna vers Marie Clément.

« Vous avez voulu me voir, Mademoiselle ? »

« Tout à fait, Monsieur le Directeur. N'auriez-vous pas eu affaire à diverses attaques informatiques ces derniers temps ? »

« Comme toutes les entreprises, Bioxem subit régulièrement des tentatives d'intrusions ou d'autres attaques parfois un peu plus sophistiquées. Rien de particulier à signaler. »

« Rien de particulier, vous êtes sûr ? »

« Quelque chose m'aurait-il échappé ? »

« Je ne sais pas. Peut-être. Vous n'avez pas eu une attaque plus… disons… ciblée ces derniers temps ? »

« Je ne peux pas en parler avec vous, même si cela a été le cas. Ou pas. »

« Toujours prudent, à ce que je vois, et je ne peux évidemment pas vous en blâmer. »

Elle lui adressa un petit sourire, son petit sourire, celui que l'on ne savait jamais s'il était celui d'une ingénue ou d'une putain. Le serveur déposa à cet instant le whisky, le cocktail et les assiettes de grignotages sur la table. Et il repartit aussitôt.

« Etant un homme marié et fidèle, je ne voudrais pas passer trop de temps dans ce lieu de perdition... »

« Vous voulez parler de ces deux filles qui s'embrassent là-bas ? Il s'agit de l'héritière des magasins Marché Plus et d'une officier de police issue de la petite noblesse de la région. Nous ne sommes pas en mauvaise compagnie. »

« A votre santé, Mademoiselle » répondit-il simplement en levant son verre tandis que Marie Clément trempait une chip dans le guacamole.

« Ma chère Nikita, vous avez déjà travaillé pour Bioxem. Si je comprends bien, vous estimez qu'il serait pertinent que nous dépensions encore quelque argent pour nous attacher vos services ? »

« Voilà, on peut dire ça. Vous avez un sens certain pour aller droit au cœur du sujet. »

« Pour l'instant, je n'en vois pas l'utilité. »

« Mais si un élément nouveau... »

« Alors j'étudierais la situation en tenant compte de cet élément nouveau. Nous avions été très content de votre travail la dernière fois. Et je peux trouver un peu de budget en cas de besoin. »

« Ainsi soit-il. »

17

Deux cocktails et juste du guacamole, c'était insuffisant pour un dîner. Toujours gentleman, Benoît Quarteron avait réglé l'addition avec une carte bancaire personnelle, en chiffonnant ostensiblement le ticket. Marie Clément l'avait bien vu avoir envie de baver. Elle n'était pas trop gérontophile mais elle n'aimait pas qu'un homme lui résiste. Que n'importe quoi ou n'importe qui lui résiste, en fait. Cela devenait un défi intéressant que de coucher avec ce mari fidèle.

Mais d'ici là, si elle voulait pouvoir arrondir son salaire avec des honoraires intéressants, il fallait qu'elle trouve quelque chose de concret. Elle mit dans un bol des radis épluchés et lavés qu'elle mélangea avec du sel de mer. Elle se prépara aussi quelques toast beurrés. Elle ajouta un pot de compote de fruits mélangés, une cuillère, un verre, une carafe d'eau… Elle plaça tout cela sur un plateau qu'elle vint poser sur le sol à côté de son ordinateur portable.

Elle s'assit en tailleur devant le clavier, commença à grignoter son dîner tout en commençant à examiner l'activité de ces derniers mois de ce cher Mathieu Ormeaux. Elle était sure que ce rival avait été payé pour pénétrer le système de Bioxem. Mais comment s'y était-il pris ? Il était bien plus malin et compétent que cet abruti de Kevin Bellig. Cela avait dû être plus subtil qu'une banale clé USB infectée. Ce

genre d'attaque est quasiment toujours vouée à l'échec dans une entreprise correctement protégée. De fait, Kevin Bellig n'avait pas été loin.

Mathieu Ormeaux n'avait sans doute même pas tenté un tel coup, trop vulgaire pour son standing. Il était cependant presque certain que la pauvre assistante du patron, ravie de se faire inviter dans le meilleur restaurant de la ville, avait été un véhicule de l'intrusion. Les hommes sont décidément des salauds à utiliser de telles méthodes pour tromper d'innocentes jeunes femmes trop remplies d'amour, pensa la hackeuse. Puis elle explosa de rire en constatant à quel point sa pensée était insupportablement fleur bleue.

Marie Clément décida de se concentrer sur les dernières semaines pour trouver des nouveautés dans l'activité de Mathieu Ormeaux entre avant le rendez-vous et après. Elle avait enregistré toute l'activité mais pas tout le contenu.

Dans les logs de connexion Internet, elle retrouva une trace qu'elle connaissait bien. Une petite application très pratique pour savoir à qui appartient une voiture, à partir d'une plaque d'immatriculation. Elle ne trouva pas directement la réponse apportée : elle était chiffrée et il était inutile de perdre son temps. Elle trouva par contre la question sans difficulté.

Elle reposa donc la même question au même serveur. Et elle eut ainsi la même réponse. Un van noir d'un modèle récent, d'une série haut de gamme avec

diverses options comme l'auto-drive pour se garer… appartenant à Energoil. Intéressant.

Lassée de regarder des logs manuellement, elle décida d'extraire la totalité des numéros de téléphone appelés et appelant. Puis elle lança un logiciel qui interrogea l'annuaire téléphonique légèrement piraté pour passer outre les listes d'interdiction de démarchage ou autres précautions ordinaires. En face de chaque appel, elle eut, le temps de manger sa compote, un nom et, parfois, une entreprise.

Encore une fois, il y avait des appels concernant un numéro d'Energoil. Toujours le même. Un portable. Et il était affecté à un type qu'elle ne connaissait pas, un certain Philippe de Rochebelle. Bien entendu, le numéro n'était pas censé apparaître dans l'annuaire public.

L'outil utilisé ne permettait pas de savoir ce que ce Philippe de Rochebelle avait bien pu dire à Mathieu Ormeaux. Malgré tout, encore une mention d'Energoil. Et c'était peu après le premier appel de cet individu que Mathieu Ormeaux avait commencé à draguer Francine Salien avec des échanges nourris de SMS et de mails. Trop étonnant pour être un hasard.

Marie Clément décida de prendre pour hypothèse que la société Energoil s'intéressait beaucoup à Bioxem. Un autre hasard était que le premier contact entre Philippe de Rochebelle et Mathieu Ormeaux avait eu lieu le jour même de la mort de Kevin Bellig. Amusant. Comme si Mathieu Ormeaux avait été appelé pour

remplacer un Kevin Bellig défaillant. Cet abruti avait dû se suicider avant de terminer sa mission.

En baillant, Marie Clément regarda l'horloge accrochée au mur. Il était vraiment tard. Demain, elle travaillerait pour gagner son salaire, pas d'hypothétiques honoraires. Et, pour l'instant, elle n'avait pas de vrais éléments à montrer à Benoît Quarteron.

Il faudrait voir, le cas échéant, à mettre Luc Courneuve dans le circuit, aussi. Après tout, il était probable qu'il y ait quelques délits de commis. D'un autre côté, s'il y avait eu des délits de commis, le tout premier était celui consistant à pirater les smartphones d'une série de hackers. Dont celui de Mathieu Ormeaux. Embêtant. Il faudrait juste trouver la piste, avertir Benoît Quarteron, que celui-ci trouve des preuves légales et, pour Luc Courneuve, rester dans l'ombre. En plus, il n'aurait pas été très éthique de balancer Mathieu Ormeaux à la police. Cela ne se fait pas dans leur petit milieu, sauf cas grave comme un meurtre ou quelque chose comme ça.

Marie Clément éteignit son ordinateur et alla se coucher. Le reste attendrait le lendemain.

18

Officiellement, Luc Courneuve était censé clore le dossier Kevin Bellig. C'était un suicide, point final. Pourquoi il n'y avait que très peu de vidéos pédopornographiques n'avait aucune importance même si tous les pédophiles les collectionnent. Peut-être les effaçait-il au fur et à mesure. Ou les stockait-il sur un serveur distant que l'on n'avait pas retrouvé. Il y avait des sujets plus importants.

Mais, ce matin, Luc Courneuve était revenu dans le hangar abandonné. Il était tôt. Des clochards dormaient dans un coin, sous la mezzanine métallique à moitié rouillée, enroulés dans des couvertures et des cartons. Inutile de les réveiller. Ils ne sauraient rien, n'auraient rien vu. Ou ils raconteraient n'importe quoi dans l'espoir d'avoir une pièce ou une cigarette.

Le policier marchait avec précautions sur un sol jonché de débris. Toutes les vitres avaient été brisées au fil du temps, notamment au niveau de la mezzanine, là où devaient se trouver les bureaux. Il y avait aussi du verre de bouteille. Et le sol de béton était craquelé. Il était facile de se prendre les pieds dans un trou, de se tordre une cheville ou de tomber la tête la première dans des tessons.

Luc Courneuve soupira. Il était idiot, il le savait. La police scientifique avait examiné en détail les lieux. La procédure est toujours la même. On cherche le

moindre indice pour identifier un corps quand on ne sait pas si on retrouvera des papiers dans ses poches. Elle avait embarqué l'escabeau. Rien de particulier n'avait été trouvé. Alors, comment, lui, tout seul, avec son instinct comme seul instrument, pourrait-il faire mieux que les spécialistes bardés d'équipements ? Il se répéta qu'il n'était qu'un idiot. Il sortit du hangar par là où il était entré.

Plutôt que de rejoindre tout de suite sa voiture de service, il se dirigea vers le bord de l'eau. Il y avait une esplanade pour les manœuvres de camions, le stockage de containers. Au bout, c'était le bassin Jean-François de La Pérouse. Des mouettes volaient au-dessus de l'eau. Assise sur une bite d'amarrage, offrant son dos au regard du lieutenant et concentrée sur le vol des oiseaux de mer, une femme à la carrure athlétique, portant un gros blouson mal fermé et coiffée à la garçonne, regardait vers le large. Quand le vent s'engouffrait dans le blouson, on pouvait apercevoir un holster.

Après quelques secondes d'hésitations, Luc Courneuve se dirigea vers la femme. Il ne claqua pas des talons et ne se mit pas au garde-à-vous : cela ne se fait pas la police. Mais il y avait un peu de ça tout de même.

« Mes respects, commandante. »

Carole Nède se retourna.

« Tiens… Bonjour Lieutenant. Je ne vous avais jamais vu ici, lorsque je viens me promener auprès du bassin. Pourtant, j'y viens souvent. »

« Non, ce n'est pas un lieu que je fréquente beaucoup. Mais, avant de clore officiellement une affaire, je voulais jeter un dernier coup d'œil au lieu du crime. Enfin, au lieu des faits, pour être exact, puisqu'il n'y a pas eu crime. »

« Le suicide du gamin qui avait une clé USB avec des vidéos pédopornographiques ? »

« Oui, c'est ça. »

« Quelque chose me dit que vous n'aimez pas la version des faits que vous venez de me donner. Vous ne croyez pas au suicide. »

Luc Courneuve ne répondit qu'en hochant la tête. Carole Nède lui sourit. Maternellement. Malgré la tristesse que l'on lisait dans son regard. Une tristesse qui ne la quittait jamais. Et qui faisait gonfler sans cesse les poches qu'elle portait désormais sous les yeux. Elle, elle ne cachait pas que les histoires dont elle s'était occupée ces dernières années l'avait affectée. Même quand on est flic, il existe des horreurs qui marquent, quoiqu'en dise le commissaire.

Il y eut un silence. Carole Nède hocha la tête à son tour, en soupirant. Puis elle se retourna vers l'eau tout en s'adressant à son subordonné.

« Peut-être que vous aussi vous allez régulièrement venir ici, vous asseoir sur une bite d'amarrage où plus aucun bateau ne vient s'attacher, et regarder les oiseaux. Et tenter d'oublier. Parfois, la raison nous intime l'ordre d'accepter une version alors que notre instinct nous hurle autre chose. Comment

savoir qui a tort ? La raison ou l'instinct ? Pour continuer à vivre, il faut accepter de ne pas se perdre dans ce genre de métaphysique. Comme dit le commissaire, nous ne sommes pas payés pour faire de la philosophie. Nous sommes flics. Nous devons faire notre boulot. Peut-être qu'un jour vous trouverez quelque chose qui donnera raison à votre instinct dans cette affaire de suicide. Mais sans doute pas. Ne vous laissez pas dévorer. Ne faites pas la même bêtise que moi alors que j'étais à peine plus vieille que vous aujourd'hui. Je le paye encore aujourd'hui. »

Le jeune policier ne répondit rien.

« A propos, lieutenant, vous êtes venu avec votre voiture de service ? »

« Oui, commandante. »

« J'ai laissé la mienne au commissariat. Vous pouvez m'y déposer ? Cela m'évitera de remonter en bus. »

Le lieutenant acquiesça.

19

Le soleil était couché mais une petite lampe éclairait Marie Clément, assise en tailleur, devant son écran d'ordinateur posé sur le sol. Cela faisait trois soirées qu'elle examinait ce que son espion avait glané chez Bao Yu. Mais elle n'avait que des traces des échanges, aucun contenu. Rapatrier les contenus aurait consommé énormément de bande passante et l'espion logiciel n'aurait pas été autant discret que désiré. Si Mathieu Ormeaux avait les outils nécessaires -et Marie Clément était certaine qu'il les avait- il aurait détecté en quelques heures seulement sa petite création dont elle était très fière.

Dire qu'elle lui avait injecté par liaison sans fil la dernière fois qu'ils avaient bu un verre ensemble… L'assistant de contamination avait trouvé une faille non-comblée sur le smartphone et, hop, quelques secondes avaient suffi. Pour la dizaine d'autres infectés, il avait suffi de les croiser d'une manière ou d'une autre. Parfois sans même que la victime le sache. Planquer au pied de l'immeuble, attendre que la cible sorte et, par exemple, prendre le même bus pendant un trajet de deux stations… et le tour était joué. Marie Clément s'était bien amusée.

Elle pensait désactiver ses espions assez vite. Peut-être certaines victimes ne réagiraient pas avec la

même éthique que Mathieu Ormeaux, qu'elle connaissait bien.

Mais, d'abord, il fallait trouver chez celui-ci quelque chose qui justifierait d'aller quémander quelques honoraires à ce brave Benoît Quarteron. Et, en trois soirées, elle n'avait rien trouvé.

Peut-être que, finalement, il avait juste dragué cette assistante de direction pour son seul plaisir. Voire, peut-être même qu'il était tombé amoureux. Marie Clément sourit. Imaginer ce cher Mathieu amoureux l'amusait. Non, restons sérieux. Soit il l'avait séduite dans le cadre d'une mission -ce qui n'excluait pas de prendre un peu de plaisir au passage au titre de bonus- soit c'était une aventure sexuelle avec une jolie femme. Tracer celle-ci avait été un jeu d'enfant. Elle n'était pas très prudente. Sites de rencontres libertines, réseaux sociaux, etc. Elle était un peu partout. Sous pseudonymes, bien sûr, mais facile à retrouver.

Tout d'un coup, Marie Clément remarqua quelque chose d'étrange. Elle listait les courriels reçus par sa victime. Et certains émanaient d'un nom de domaine bizarre. Jamais la même adresse d'expédition, ce qui fait que son premier outil de classement n'avait rien remarqué, les expéditeurs étant en fin de classement quantitatif. Mais c'était une adresse aléatoire, une série de chiffres et de lettres précédant le domaine.

Elle fit une petite recherche. Le domaine était celui d'une entreprise panaméenne de fax-to-mail. Autrement dit, elle disposait de télécopieurs virtuels où

elle pouvait recevoir des documents qu'elle convertissait en fichiers bureautiques. Et ces fichiers étaient expédiés au titulaire du numéro de fax par courriel.

Parcourant le site web du service, Marie Clément examina plus attentivement ce qu'il proposait. Déjà, il était rapidement précisé que les fax étaient renvoyés dans un format chiffré avec une clé insérée par le commanditaire, le tarif du service variant selon la longueur de la clé. Même si Marie Clément avait récupéré le contenu, elle aurait souffert pour le lire. Et cela aurait pris beaucoup de temps. En admettant qu'elle arrive à déchiffrer les messages. En plus, pour éviter d'être tracé facilement, les adresses d'expédition étaient aléatoires comme Marie Clément l'avait repéré. Voilà des gens vicieux qui devaient s'adresser à des professionnels qui avaient des choses à cacher.

Mais envoyer des fax au Panama était tout de même curieux. Cela devait être rapidement suspect. Très vite, Marie Clément trouva la réponse à son objection : le service proposait des numéros de fax dans à peu près tous les pays du globe. C'étaient des numéros qui renvoyaient, en trafic IP, vers les serveurs du Panama. Bref, aucun traitement ou aucun stockage dans des pays où des tribunaux pourraient facilement perquisitionner des salles de serveurs. Malin. Et embêtant en l'occurrence.

Mais pourquoi des fax ? Qui pouvait envoyer autant de télécopies à Mathieu Ormeaux ? C'était tout à fait obsolète. Il ne restait que quelques domaines très

pointus où il y avait encore de nombreux échanges de fax, comme le transport maritime international. Presque tout le monde utilisait des courriels maintenant.

Marie Clément se leva brutalement. Elle fit les cent pas en se massant le menton, mauvaise habitude qu'elle avait prise il y avait des années. Cela l'aidait à réfléchir même si cela lui déformait son menton.

Plus personne n'envoie de fax. Donc personne ne surveille les envois. Du moins, avec attention. Et, techniquement, une liste d'appels sur une facture détaillée ne distingue pas les fax des appels téléphoniques. Il faut chercher le poste expéditeur, qui doit être un télécopieur, pour savoir que c'était un fax.

Mais, aujourd'hui, qui pouvait envoyer autant de fax ? Il fallait disposer à portée de main d'un télécopieur, une machine antique. Cela ne pouvait pas être discret.

Marie Clément réfléchissait. Si, elle, elle devait envoyer une télécopie, comment ferait-elle ?

20

L'appartement était sympathique. Bien décoré. Jolie vue par la fenêtre, sur un parc privé. Le repas avait été sympathique. Et la jeune femme était également fort sympathique en plus d'être bonne cuisinière. Le dîner avait été moins classe que celui dans le meilleur restaurant de la ville mais excellent tout de même.

Mathieu Ormeaux espérait sincèrement qu'elle n'aurait pas d'ennui, qu'on ne trouverait pas qu'elle était responsable de la contamination de son entreprise. Les affaires sont les affaires mais Mathieu Ormeaux restait un romantique. Du moins, c'est ce qu'il se disait le matin en se regardant dans son miroir de salle de bain pour se raser.

Francine Salien était venue se lover contre lui. Il l'enroba de ses bras en l'embrassant dans le cou. Puis il ramena sur eux deux la couette. Il faudrait, un jour, trouver le moyen de maintenir la couette en place quand on faisait l'amour comme des sauvages.

« Tu restes cette nuit ? » demanda-t-elle sans se retourner.

« Demain, il faut que je parte de bonne heure. Je ne sais pas si c'est une bonne idée. »

« A quelle heure tu dois partir ? »

« Vers six heures. »

« Je vais mettre le réveil à cinq heures. Ca nous laissera le temps de prendre un café et une douche. Peut-être un peu plus. »

Il sourit. Elle s'échappa des bras de l'homme sans avoir besoin de forcer. Attrapant le radio-réveil posé sur la table de nuit, elle en changea le réglage. Puis elle se retourna vers son amant et l'enveloppa de ses bras en l'embrassant.

Il faisait nuit mais il n'était pas tard. Ils s'étaient couchés rapidement après le dîner. Les caresses dans le divan n'avaient pas duré longtemps. Se lever à cinq heures du matin ne serait donc pas un vrai problème, sauf pour le décalage horaire.

Pourtant, Francine Salien n'eut pas de mal à s'endormir. Elle se sentait tellement bien dans les bras de cet homme. Ils couchaient ensemble un peu trop souvent, peut-être. Francine Salien craignait de s'attacher. Et elle l'espérait en même temps. Pourvu que ce soit réciproque.

Par contre, Mathieu Ormeaux avait beau fermer les yeux avec insistance, avec force, il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il avait même comme un début de larme au coin de l'œil. Il ne voulait pas qu'il arrive quoique ce soit de mal à cette femme. Et il avait honte de l'avoir abusée. Jamais elle ne devait apprendre ce qu'il avait fait. Jamais.

21

« Bonsoir, Mademoiselle. »

« Bonsoir, Monsieur le Directeur. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Même heure. Même bar. Même table. Marie Clément et Benoît Quarteron étaient juste plus vieux de quelques jours. La jeune femme avait repris le même cocktail mais elle n'avait pas eu le temps de beaucoup l'entamer.

Le serveur approcha mais n'eut le temps que de saluer le nouvel arrivant qui commanda aussitôt.

« Apportez-moi un Loch Lomond Oakshield. Je vais goûter. Et une assiette à grignoter. Celle avec du guacamole. Merci. »

« Bien, Monsieur. »

Dès que le serveur eut disparu, Benoît Quarteron se retourna vers Marie Clément qui fut un peu surprise de la rapidité de la commande. Sa paille était encore en pleine ascension tandis qu'elle buvait les différentes couches de son cocktail.

« Ma chère Nikita, je sens que vous avez juré de me rendre alcoolique. D'habitude, je ne bois pas si souvent du whisky. »

Marie Clément sourit mais attendit d'avoir terminé d'avaler sa gorgée d'alcool avant de répondre.

« Je m'en voudrais de corrompre un client. »

« Un ancien client, pour l'instant. »

« Vous m'avez bien dit que vous envisageriez de me confier une petite mission si je vous trouvais quelque chose d'intéressant ? »

« Je le confirme. »

« Surveillez-vous vos fax sortants ? »

« Mes quoi ? » sourit l'homme.

« Vos fax, vos télécopies » insista la hacker.

« Mais nous n'avons plus de fax depuis des années. Tout se fait par e-mail maintenant. »

« En êtes-vous vraiment certain ? »

Benoît Quarteron resta bouche bée quelques secondes en regardant la jeune femme. Celle-ci souriait. Elle savait qu'elle avait visé juste. Et le directeur de la sécurité de Bioxem réalisait soudain qu'il y avait peut-être une faille dans la protection qu'il avait bâtie.

« Pourriez-vous expliquer pourquoi je devrais surveiller des envois de fax, Mademoiselle ? »

« Je vais vous répondre comme un Jésuite, par une autre question. Avec quoi envoyez-vous aujourd'hui des fax ? Disposez-vous encore de télécopieurs ? »

« Je pense que non. Et même s'il en reste un quelque part, il ne doit plus y avoir de consommable comme le papier thermique, ce qui le bloquerait, même pour l'envoi. »

« Exact. Donc, je répète ma question : comment envoyez-vous des télécopies aujourd'hui ? »

Benoît Quarteron tenta de se rappeler la dernière fois qu'il avait envoyé un fax. Sans succès. Alors il replongea dans le souvenir de son bureau. Il examina

son bureau puis la moindre étagère. Puis il fit de même dans le bureau de sa secrétaire. Non, rien ne pouvait servir à envoyer de fax dans leurs bureaux. Toujours en esprit, tandis que Marie Clément sirotait son cocktail dans l'indifférence du directeur de la sécurité, celui-ci sortit dans le couloir. Qu'y avait-il dans ce couloir ? Des pots avec des plantes. Des chaises. Une imprimante multifonction. La porte des toilettes. Un distributeur de café. Pas de fax.

Etait-ce le bruit du dépôt sur la table du verre de whisky et de l'assiette avec le guacamole et les chips qui avait perturbé Benoît Quarteron ? Tout d'un coup, il se dit qu'il avait oublié quelque chose. Il fit faire demi-tour à son esprit. Le distributeur de café. La porte des toilettes.

« Le multifonction ! » dit soudain Benoît Quarteron, un peu trop fort. Il répéta alors nettement plus bas : « le multifonction. »

Marie Clément s'empara d'une chips et la trempa dans le guacamole. Mais, savant de la mettre dans sa bouche, elle confirma : « c'est ce à quoi j'ai pensé, en effet. Les multifonctions. Toutes les entreprises disposent d'imprimantes qui sont aussi des scanners et dotés de capacités à envoyer les scans ou même des documents par e-mail ou par fax. Normalement, votre poste de travail doit même disposer d'une imprimante virtuelle qui est un fax. Tout le monde l'oublie. Et si vous utilisez cette imprimante virtuelle, le document est envoyé par fax en utilisant le modem du multifonction. »

« Mais encore faut-il que le multifonction soit branché au téléphone ! »

« Il l'est au réseau. Cela suffit. »

« Mais je ne comprends pas. Où voulez-vous en venir avec vos fax ? »

« Comment sortir de l'information discrètement d'une entreprise ? Si vous utilisez l'e-mail, vous vous ferez prendre. Du moins dans une entreprise convenablement protégée. Mais personne ne pense au fax. Donc personne ne le protège. Personne ne le surveille. Pas même vous. »

« Vous pensez que quelqu'un sort des informations confidentielles par fax ? »

« Non. Je pense qu'un virus a infecté vos multifonctions -ou au moins l'un d'entre eux- et envoie par fax tout ce que l'on imprime dessus. Rappelez-vous : un multifonction est aujourd'hui un véritable ordinateur autonome. Il a ses nombreux logiciels embarqués, un disque dur... Donc il peut être infecté par un virus. Et sagement envoyer à quelqu'un de mal intentionné tous les documents confidentiels qui ne peuvent être imprimés sur papier qu'en passant un badge. »

Benoît Quarteron devint livide. Il avala une gorgée de whisky sans prendre la peine de goûter sa saveur boisée particulière, lui, un amateur de whiskys.

« Mademoiselle, puis-je savoir ce qui vous incite à penser que je devrais regarder d'urgence ce qui pourrait se passer au niveau de nos multifonctions ? »

« Non. »

« Vous comprendrez que c'est un peu court... »

« J'ai récupéré des informations d'une manière qui doit vous rester inconnue. Ces informations montrent que quelqu'un a reçu beaucoup de fax et que ce même quelqu'un s'intéresse à votre entreprise. Et, non, vous ne pouvez pas savoir qui est ce quelqu'un. Ni comment j'ai fait pour obtenir l'information que je vous donne. Pour l'instant, j'ai des soupçons. Je ne sais pas ce que ce quelqu'un a reçu par fax. Peut-être que je me trompe complètement. Ou peut-être pas. »

« Et si vous ne vous trompez pas ? Combien de temps avez-vous passé sur cette histoire ? »

« Directement sur Bioxem, environ trois soirées. Mais cela s'appuie sur quelques manœuvres antérieures qui m'ont demandé beaucoup de travail. »

« Je vois. Je vous propose d'en rester au tarif de la dernière fois si vous avez raison. Je vais faire un bilan. Même si vous avez tort, vous avez pointé un potentiel problème de sécurité. Dans ce cas, un petit dédommagement s'imposera. Mettons la moitié. Est-ce que cela vous convient ? »

« Oui. Et pour aller plus loin ? »

« Je vais voir. Si nous avons un multifonction infecté, ou plusieurs, il va falloir une équipe de spécialistes du constructeur. Et une enquête de police s'imposera. Je présume que vous ne souhaitez pas apparaître devant les policiers ? »

« Non, évidemment. Ce que j'ai fait... »

« N'est pas très légal. D'accord. J'ai compris. »

Retrouvant le sourire d'un professionnel qui voit se dresser devant lui un défi intéressant, Benoît Quarteron se saisit d'une chip qu'il trempa dans le guacamole avant de la croquer. Puis il prit le temps de déguster son whisky. Il tentait d'imaginer quelles pouvaient être les conséquences d'une telle infection. Tant qu'il ne saurait pas combien de fax avaient été envoyés et à partir de quel multifonction, estimer les dégâts serait impossible. D'abord il faudrait débrancher tous les accès fax des multifonctions. Pas très compliqué. Puis faire désinstaller par la maintenance informatique les imprimantes virtuelles sur tous les postes de travail. Et ensuite passer à la moulinette tous les appels téléphoniques des derniers mois. En trouvant les postes émetteurs.

22

En sortant de l'ascenseur qui l'avait amené du parking jusqu'à l'étage de son bureau, André Dubois se rendit compte qu'il y avait comme une sorte de révolution dans l'entreprise. Il s'était couché tard la veille et, privilège de l'âge et du grade, il s'était permis d'arriver à un horaire où, normalement, tous ses collaborateurs étaient déjà en poste. Mais il y avait des attroupements auprès d'un multifonction dans le couloir, un autre dans le bureau d'une chef de service...

Arrivant dans le bureau de son assistante Francine Salien, il la salua comme d'habitude avant de s'enquérir de la situation. Elle sembla surprise de la question du patron.

« Vous n'avez pas vu le courriel envoyé par Benoît Quarteron ce matin ? Cela a semé une vraie panique chez les transitaires et les commerciaux. »

« Non, pas encore. Je me suis levé un peu tard ce matin et je ne me suis pas connecté de chez moi. Que se passe-t-il ? »

« Toutes les imprimantes ont été bloquées et déconnectées du réseau. Non seulement, on ne peut plus imprimer mais, en plus, on ne peut plus envoyer de fax. »

« Mais qui envoie encore des fax ? »

« Les transitaires et les commerciaux surtout, Monsieur. »

« Ah… Bon, je vais me connecter et lire ce fameux mail. Explique-t-il la raison de ce capharnaüm ? »

« Il invoque la sécurité de l'entreprise, sans préciser. C'est pour cela que cela jase autant. »

André Dubois avait une parfaite confiance dans Benoît Quarteron. Mais une telle initiative, prise sans prévenir, le surprenait. En attendant que son ordinateur démarre et charge ses mails, André Dubois jeta un œil par la fenêtre de son bureau. Il faisait un temps magnifique.

Puis il regarda, abasourdi, la quantité d'échanges de mails sur les listes de diffusion générales. Tous les chefs de service exigeaient un retour en fonctionnement des imprimantes. Ils se plaignaient aussi que les techniciens de l'informatique passaient désinstaller les logiciels d'envoi de fax. L'absence totale de concertation choquait. Presque autant que l'absence de réponse du directeur des systèmes d'information alors que celui-ci réagissait toujours au quart de tour quand un utilisateur mettait en cause le bon fonctionnement de l'informatique. Quant au mail initial envoyé la veille, un peu avant minuit, par Benoît Quarteron, il était en effet très laconique.

En soupirant, André Dubois décrocha son téléphone et appela le directeur de la sécurité. Le téléphone fixe sonna dans le vide. Voilà qui inquiéta le patron. Cela signifiait que non seulement Benoît Quarteron n'était pas dans son bureau mais c'était aussi

le cas de ses collaborateurs vers qui les appels étaient automatiquement redirigés. La patron appela le téléphone mobile.

« Oui, Monsieur ? »

« Eh bien, Benoît, pouvez-vous m'expliquer les raisons vous ayant poussé à provoquer une révolution dans l'entreprise ? Et où est passé le directeur des systèmes d'information ? D'habitude il réagit au quart de tour ! »

« Il est avec moi, Monsieur. Nous sommes en train de travailler sur divers documents techniques, dans son bureau. Je me suis permis de l'appeler cette nuit en urgence. Et nous travaillons ensemble depuis trois heures du matin. Les techniciens spécialistes du constructeur des multifonctions sont en route. Ils viennent de la capitale. L'agence locale a refusé de traiter le ticket de maintenance que j'ai ouvert à cinq heures trente deux. »

« Pardon ? Mais que se passe-t-il ? »

« Je préfère ne pas en parler par téléphone, Monsieur. Et il serait préférable que je ne m'interrompe pas. »

« Ce qui signifie que je dois descendre au service informatique pour avoir le fin mot de cette histoire ? »

« Comme il vous plaira, Monsieur. »

« J'arrive. »

Et le patron raccrocha. Mais il ne se leva pas aussitôt. Il était comme abruti. Que Benoît Quarteron soit paranoïaque, soit, il était payé pour ça. Mais que le

service informatique entier ait accepté de le suivre en urgence, même au milieu de la nuit pour son directeur, c'était assez incroyable. D'habitude, ces deux-là échangeaient des « emmerdeur ! » et des « J'en-foutre ! » en réunion de direction.

Mais il fallait calmer ses troupes. Il écrivit donc rapidement un courriel envoyé à toute l'entreprise.

« Mesdames, Messieurs,

Une opération de sécurité est en cours. Cela implique une indisponibilité temporaire de certains équipements. Ceci n'empêche pas la réalisation de l'essentiel de vos tâches.

Je me réjouis même de cette occasion qui m'est donnée de vous rappeler qu'il convient de limiter les impressions au strict nécessaire. L'opération en cours peut donc être vue comme un test et un exercice.

Je vous demande de différer de quelques heures les tâches qui nécessitent absolument d'imprimer un document papier. Mais je vous invite aussi à constater par vous-mêmes que la plupart des impressions opérées jusqu'à présent étaient totalement inutiles.

Bien cordialement. »

Il s'apprêtait à se lever pour rejoindre le service informatique quand son téléphone sonna.

« Monsieur ? Benoît Quarteron. Nous montons vous rejoindre dans votre bureau. Finalement, cela sera plus simple. »

« Ah ? Bien. Je vous attends dans ce cas. »

Benoît Quarteron devait avoir trouvé la cause de ses soucis. Mais André Dubois était de nouveau estomaqué. Il attendait avec impatience de connaître les raisons de tout ce désordre.

Il n'eut pas très longtemps à attendre, quelques minutes en fait. Si le Directeur des Systèmes d'Information et celui de la sécurité ne couraient pas, leur marche était à peine moins rapide qu'une course. Ils arrivèrent essoufflés dans le bureau du patron, ouvrant d'eux-mêmes la porte sans prendre la peine de frapper. S'étant levée, Francine Salien montra bien qu'elle était scandalisée. André Dubois invita ses deux visiteurs à s'asseoir, rassurant son assistante en l'invitant à fermer la porte et à reprendre son travail.

« Bon, alors, que se passe-t-il ? »

Seul Benoît Quarteron prit la parole. Le DSI opinait du chef régulièrement tout en tentant de reprendre son souffle. Cette acceptation d'un rôle secondaire surprit André Dubois alors que ces deux individus se détestaient.

« Monsieur, nous avons comblé temporairement une faille de sécurité. Mais nous avons trouvé la source du problème et nous allons pouvoir remettre en route les imprimantes, sans leurs fonctions de fax pour l'instant. Et nous allons devoir envisager l'acquisition rapide de deux fax manuels : l'un pour vous, l'autre pour le service des transitaires. »

« Mais je n'ai nul besoin d'un fax ! »

« Pourtant, votre multifonction a envoyé des centaines de fax depuis une semaine environ. »

« Pardon ? »

« J'ai extrait l'ensemble des communications téléphoniques passées depuis deux mois de l'autocommutateur. Puis j'ai fait une recherche sur les numéros des multifonctions. Seuls deux ont émis des fax : les deux que je vous ai mentionnés. Celui des transitaires l'a fait avec un rythme constant et normal. Le vôtre a visiblement envoyé par fax tous les documents envoyés pour être imprimés. »

« Mais envoyé à qui ? Et pourquoi ? »

« A qui ? A un numéro local qui redirige vers un service de Fax-to-mail situé au Panama. J'ai eu cette information auprès du service commercial de notre opérateur téléphonique, quand j'ai voulu contester la facturation. Pourquoi ? A des fins d'espionnage, évidemment. »

« Mais les documents qui sont imprimés chez moi sont tous hautement stratégiques. »

« Monsieur, vous venez de comprendre le problème. »

« Avez-vous appelé... »

« J'ai téléphoné au jeune lieutenant avec qui j'ai eu affaire dans l'histoire de la clé USB avec des vidéos pédopornographiques. Il m'a indiqué qu'il cherchait à obtenir d'un juge d'instruction qu'il puisse venir avec une experte. Il se trouve que cette experte est celle qui m'a mis la puce à l'oreille. »

« Mais comment le problème a-t-il été détecté ? »

« Disons que… cette experte travaille pour nous de temps en temps. Et elle a détecté cette potentielle faille de sécurité. Mais il fallait examiner en détail la situation avant de savoir si cette faille avait été ou non exploitée. »

« Toute faille est nécessairement exploitée. C'est juste une question de temps. N'est-ce pas ce que vous me répétez sans cesse ? »

« Oui, Monsieur. »

« Si la source du problème est détectée, pouvons-nous redémarrer nos imprimantes en excluant celle de la Direction Générale ? »

« Oui, Monsieur. Avec une mesure complémentaire : déconnecter la fonction fax définitivement. Ce qui implique d'aller acheter un fax manuel pour les transitaires. »

« Pour le fax manuel, demandez à la direction des achats de s'en occuper en urgence. Pour le reste, conservez déconnecté le multifonction infecté et redémarrez les autres avant que l'entreprise ne bascule dans une émeute. »

« Bien, Monsieur. »

La patron resta silencieux un court instant. Ses deux adjoints allaient le saluer et partir quand il leur demanda de rester assis. Puis il leur exposa son plan.

« Bien entendu, la police va faire son travail. Mais je souhaite que vous reconnectiez la fonction fax du multifonction infecté. Mais vous le brancherez

uniquement sur un ordinateur isolé du reste du réseau. Et dans mon bureau. Vous réinstallerez rapidement un autre multifonction pour remplacer celui mis de côté. »

« Je ne comprends pas bien... »

La sourire carnassier d'André Dubois suffit à dissiper tout doute sur le caractère impératif.

« Faites ce que je vous dis. Sans discussion. »

23

Heureusement, Mathieu Ormeaux avait installé un filtre sur sa boîte mail. Tous les fax réexpédiés par courriel étaient ainsi stockés dans un répertoire dédié, sans encombrer la boîte de réception principale. Malgré le changement constant d'expéditeur, le destinataire était une adresse dédiée, une simple redirection qui renvoyait à la fois vers la propre adresse du hacker et vers celle de Philippe de Rochebelle.

Ce dernier avait manifesté sa satisfaction des informations reçues. Tant mieux. Les premiers versements avaient été faits. Jolie somme, déjà. Mathieu Ormeaux se dit qu'il faudrait réinviter Francine Salien au restaurant. Ou même en voyage. Voilà. Un petit voyage romantique. Rome, Venise… Après tout, elle était une complice du succès de l'opération, même si c'était une complicité involontaire.

En attendant, les fax continuaient d'arriver. En début de matinée, il y avait eu un arrêt assez bizarre. Comme si la secrétaire n'avait plus imprimé de courriers ni de recettes de cuisine issues du web durant quelques heures. Peut-être y avait-il eu une réunion ayant mobilisé la direction générale. Le flux était reparti en milieu de matinée.

Quand il eut fini de traiter un autre dossier, Mathieu Ormeaux alla jeter un œil dans les fax reçus. Il

y avait un compte-rendu de réunion de crise. Avec tous les directeurs de la société.

Commençant à le lire tout en buvant un café, Mathieu Ormeaux faillit s'étouffer. Le café avait fait une fausse route. A moins que le contenu du document n'ait provoqué une toux de surprise. André Dubois annonçait rien de moins que la probable future faillite de la société à cause d'un procès mal parti à l'autre bout du monde. Une sale affaire dont les détails n'étaient pas mentionnés. Apparemment, tout le monde semblait au courant dans le comité de direction selon le compte-rendu. Mathieu Ormeaux décrocha son téléphone pour appeler Philippe de Rochebelle.

« Monsieur Ormeaux, justement, je voulais vous appeler. »

« Vous avez vu le compte-rendu de... »

« Oui. Je présume que vous pouvez faire un envoi totalement anonyme de ce document à divers journalistes et blogueurs ? »

« Oui, bien sûr, c'est très simple. Il faudrait y adjoindre d'autres documents, pour signer le fait que Bioxem a été piratée et expliquer ainsi l'origine de ce compte-rendu. Vu votre objectif, cela vous aidera. »

« Très bien. Je vais vous faire une sélection. Certains éléments ne doivent, au contraire, pas sortir. »

« Bien. C'est entendu. J'attends votre sélection. Par contre, si vous avez ce dont vous avez besoin, il faudrait désactiver et détruire l'espion logiciel. »

« Pourquoi ? »

« Jusqu'à présent, il n'a pas été repéré. Mais une fois que Bioxem va comprendre que son système a été piraté, la sécurité va chercher. Inutile de dévoiler des cartes qui pourraient être réutilisées. Et puis, toute trace découverte peut mener la police à l'un de nous. »

« Je vois. Attendons quelques heures. Peut-être d'autres documents intéressants vont nous arriver. Vous détruirez votre espion quelques instants avant d'envoyer les documents à la presse. Est-ce que cela vous convient ? »

« Entendu. Vous me ferez alors le dernier versement convenu. »

« Comme prévu. La valise avec l'argent est prête. Voyons, il est bientôt midi. Les bouclages des quotidiens du soir sont déjà passés. Ceux de demain et des chaînes de télévision peuvent attendre la fin d'après-midi. Coupez votre logiciel à seize heures et envoyez les documents aussitôt. Je vous fais aussi une liste des personnes qui devront les recevoir. »

« Nous sommes d'accord. Pour l'argent, rendez-vous à dix-huit heures, au lieu habituel ? »

« Parfait. Serguei vous apportera la valise. Moi, je serai occupé à d'autres choses, je pense. »

Les deux hommes se saluèrent et raccrochèrent. L'opération serait donc terminée, du moins pour Mathieu Ormeaux, dès le soir. Cela avait été bref et lucratif en plus d'être une réussite totale. Bref, une mission parfaite.

Par précaution, il détruirait tous les serveurs de mails intermédiaires qui lui permettaient de récupérer discrètement les documents en provenance du Panama via une cascade de renvois. La police devrait s'armer d'un sacré courage pour retrouver sa trace à partir des communications téléphoniques. En admettant que les flics trouvent comment Bioxem avait été piratée.

Mathieu Ormeaux se leva de son bureau. Il ouvrit la porte-fenêtre et se rendit sur le balcon. Le ciel était bleu. Il faisait une température idéale. Il respira à pleins poumons.

Ce soir, il fêterait ça. Mais pas avant. Jamais avant la vraie fin. Cela porte malheur. Le comble serait que Bioxem découvre quelque chose avant le soir. Les échecs de dernière minute étaient toujours les plus douloureux. Et les plus dangereux. C'est pour cela qu'il ne fallait jamais rester trop longtemps dans un système. A un moment donné ou un autre, on se fait toujours repérer. Même cette salope de Nikita s'est faite repérée avec son espion dans son smartphone.

24

Francine Salien apporta un plateau rempli de tasses de café, un pot de sucres et des cuillères. Elle le déposa sur la grande table du bureau d'André Dubois. Tout le monde s'était tu à son entrée, le visage fermé. Elle empila sur son plateau les déchets du repas, quelques sachets de sandwiches, des bouteilles d'eau désormais vides… et se retira, fermant la porte derrière elle.

« Bien, reprenons, Messieurs » clama André Dubois.

Autour de la table, en plus du patron, il y avait son fils François Dubois, Benoit Quarteron et Maître Gustave Podagre, l'avocat du groupe. André Dubois était le seul à sourire, retrouvant un dynamisme digne de ses vingt ans. François Dubois osa interrompre son père.

« Papa, je trouve que ta stratégie est très risquée. Nous ne savons pas ce que ces gens veulent faire. Ni même qui ils sont. »

« Mon cher fils, nous allons, je pense, ne pas tarder à le savoir. J'ai demandé à nos agents de change d'être attentifs aux mouvements d'actions. Et d'être prêts à déposer des ordres d'achat au nom de la Fondation. »

« Des ordres d'achat de quoi, je te prie ? »

« Des actions Bioxem, bien sûr. Si l'opération en cours vise à nous déstabiliser, l'objectif est

probablement de nous racheter. Nous allons couper l'herbe sous le pied à nos ennemis, en profitant d'un cours bas. »

Gustave Podagre prit la parole.

« C'est là où je m'interroge… Cette stratégie me chagrine car elle est à la limite du délit d'initié. Vous contribuez à manipuler votre cours en diffusant de fausses informations. Et vous voulez en profiter. »

« Je ne diffuse rien publiquement, mon cher Maître. Ce sont nos attaquants qui vont les diffuser si tel est leur objectif. Et les documents sont des faux. »

Ce fut alors au tour de Benoît Quarteron d'intervenir.

« Le constructeur a pris une copie certifiée du micro-logiciel corrompu du multifonction. Le lieutenant Luc Courneuve l'a embarquée pour les laboratoires d'informatique de la police. Peut-être la police trouvera une signature quelconque ou une trace qui nous mettra sur la piste des pirates. Désormais, je surveille le trafic réseau qui entre et sort du multifonction avec tous les outils possibles. Ce qui me perturbe, c'est qu'aucun document stocké sur le disque dur n'était corrompu. Le virus détruit ses historiques et ses traces. »

25

Est-ce qu'elle coucherait un jour avec Mathieu Ormeaux ? Par la fenêtre, Marie Clément regardait le soleil en train de se coucher tout en réfléchissant. Elle fit la moue. Désormais, c'était peu probable. Dommage, sans doute. Bah, ce n'est pas grave. Elle sourit tout en gardant un arrière-goût de tristesse et de regret.

Puis elle revint à son occupation du moment. Assise sur la moquette, devant son ordinateur portable, elle retira le dernier DVD du graveur et le rangea dans sa boîte. Puis elle fit une pile parfaite de tous les DVD qu'elle venait de graver, posée à côté d'elle sur le sol. Le support était un peu antique mais résistait bien au temps, une dizaine d'années au moins. Et il fallait juste conserver un lecteur adéquat. Une caisse en plastique bien hermétique les attendait, en plus de sachets congélation qu'elle scellerait.

Le dernier DVD qu'elle avait fait, c'était celui concernant Mathieu Ormeaux. Alors, elle prit son marqueur, rouvrit la boîte et écrivit sur le côté neutre du disque : « Mathieu Ormeaux ». Puis elle referma la boîte. Sur chaque DVD, elle avait ainsi noté le nom de la personne victime de son logiciel espion. Normalement, ces traces ne serviraient à rien mais elle répugnait à détruire tout le travail fait.

Elle avait tout de même lancé quelques scripts d'analyse pour voir si des choses bizarres apparaissaient.

Mais elle n'avait rien trouvé d'évident. En particulier, aucune victime ne recevait des fax en dehors de Mathieu Ormeaux.

Ca y était. Tout était sauvegardé. Alors elle lança l'effacement total du disque externe où tout avait été stocké, les données et les logs. Dans quelques heures, il ne resterait aucune trace détectable de son petit et coupable amusement, en dehors des DVD. Le logiciel d'effacement réécrirait sur chaque bit du disque au moins une dizaine de fois. Vu le traitement subi, surtout à cause de l'échauffement, le disque avait de fortes chances de ne pas survivre. Elle le détruirait physiquement à coup de marteau. Puis elle le jetterait à la déchetterie.

Elle laissa son ordinateur opérer, toutes liaisons réseau coupées, câble débranché et sans fil désactivé. Elle se leva en emportant sa pile de DVD jusque dans la cuisine. Elle glissa chaque disque dans un sachet spécial congélation, y fit le vide et le scella avec la machine adéquate. Une fois que tous les DVD eurent subi ce traitement, elle les glissa dans une caisse en plastique qu'elle clipsa pour bien la refermer. Elle prit alors un gros scotch et elle entreprit de faire le tour plusieurs fois de la caisse, au niveau de la jointure du couvercle. Elle serait parfaitement étanche durant plusieurs années.

Il était un plus de vingt heures. Il fallait qu'elle attende un peu pour sortir avec son fardeau et une pelle. Au moins deux heures. Elle irait enterrer sa caisse à

l'endroit habituel. Elle se saisit de la télécommande et alluma la télévision pour regarder les actualités.

« …avant la clôture de la bourse a provoqué un séisme contre le cours de cette société jusqu'ici sans histoire. Bioxem, nous a confié un agent de change, c'était un placement de bon père de famille, sans surprise. Mais l'annonce du piratage de ses systèmes a amené, comme toujours en tel cas, un vent de panique. Surtout, parmi les documents publiés, il y a cette note sur un procès perdu qui pourrait entraîner la faillite de l'entreprise.

Nous avons voulu en savoir plus. Mais la porte-parole de l'entreprise s'est bornée à recevoir les journalistes devant l'entrée du siège, la fameuse Tour Bleue à Morbourg. Elle y a fait une déclaration laconique avant de disparaître à l'intérieur des locaux de l'entreprise, sans répondre aux questions. Les journalistes qui ont voulu la suivre ont été bloqués par les vigiles de la société.

Cette déclaration stipule que, comme toutes les entreprises, Bioxem est régulièrement l'objet d'attaques informatiques. Toutes les mesures ont été prises pour s'assurer qu'aucun pirate n'est en mesure d'extraire des documents des systèmes de l'entreprise. Sur les documents qui ont été diffusés, la porte-parole a insisté sur le fait qu'ils étaient probablement faux. Elle a appelé les actionnaires à garder leur confiance dans une entreprise solide. Elle n'est pas au courant d'un éventuel

procès perdu par l'entreprise qui en menacerait la survie. »

Marie Clément sourit en éteignant la télévision. Elle se demanda où voulait en venir le vieux. Elle s'était juste étonnée devant lui qu'il imprimait des documents sur ce multifonction corrompu en prenant tout de même la précaution de l'isoler totalement. Il avait continué, mêlant des documents sans importance, y compris des recettes de cuisine, et d'étranges comptes-rendus de réunions qui n'avaient jamais eu lieu.

Et puis un document était arrivé de l'extérieur, via la liaison téléphonique, pour être imprimé. Le document contenait un micro-code qui détruisit le virus infectant le multifonction. Marie Clément put le vérifier. Le document s'était auto-effacé mais elle put le récupérer sur le disque dur de la machine. La police, en la personne de ce cher lieutenant Luc Courneuve, avait saisi ce disque dur. Les laboratoires de la police allaient avoir un peu plus de travail.

Quant au multifonction, il allait être recyclé par le fabriquant. Bioxem ne prenait pas de risque.

26

« Parfait. Je vous remercie, Monsieur. C'était l'élément qui nous manquait car ils étaient nos suspects pour des raisons que je ne peux pas vous révéler et qui n'apparaîtront pas dans la procédure. »

Luc Courneuve raccrocha. La révélation faite par André Dubois justifiait l'opération de police. Un simple coup de fil au juge d'instruction, un appel de celui-ci au banquier à l'origine de la révélation et, dans une ou deux heures, Energoil serait perquisitionnée avec saisie de tout son système informatique, notamment les serveurs de mails. Les spécialistes prendraient des copies intégrales bit-à-bit de tous les disques durs.

Encore une fois, le tuyau donné par Marie Clément s'était révélé juste. Mais pourquoi une entreprise du pétrole s'intéressait-elle tant à Bioxem ? Leurs activités n'avaient rien à voir.

Après sa conversation téléphonique avec le juge d'instruction, Luc Courneuve sourit. C'était tout de même bien utile d'avoir des amis banquiers. Surtout quand ceux-ci possédaient environ dix pour cent de votre capital et se faisaient approcher pour céder leurs participations à un prix raisonnable pendant que celui qui vous proposait la bonne affaire rachetait à vil prix les actions du capital flottant. Ceux qui allaient perdre de l'argent dans l'affaire, comme toujours, seraient les

petits épargnants qui paniquaient à la moindre tempête. Et qui vendaient en masse leurs actions Bioxem.

Dans son bureau, André Dubois se retourna vers son fils. Il était triomphant.

« Ca y est, la Fondation possède plus de la moitié de notre capital. Energoil est défait. Et il va falloir que son patron explique pourquoi il a lancé toutes les réserves du groupe dans un boursicotage où ils vont laisser beaucoup de plumes. »

« Et maintenant ? » s'enquit François Dubois.

« Maintenant, on attend. La mise à mort de l'ennemi doit se faire au bon moment. J'ai fait poser des options d'achat au prix probable de l'action Energoil dans quelques jours. Nous publierons une offre publique de rachat formelle d'ici trois ou quatre jours. Notre cabinet d'avocat est en train de préparer le dossier. »

« Il faudra se débarrasser de leur dernier gisement et de la raffinerie. »

« Il y aura des repreneurs parmi leurs concurrents. Ce n'est pas un problème. »

François Dubois s'autorisa à sourire. Mais son père lui rappela que rien n'était encore terminé.

27

Mais pourquoi cet abruti de banquier ne le rappelait-il pas ? Yves Kerbihan était nerveux et regardait son téléphone, comme si cela pouvait faire que l'engin sonne.

Le cours de Bioxem n'arrêtait pas de chuter. Il y avait des options d'achat de plus en plus basses déposées par Energoil. Mais Energoil ne ramassait pas tout ce qui se présentait. Curieusement, il y avait au moins un autre acheteur qui se calait en général sur un prix à peine supérieur à celui offert par Energoil. Et le pétrolier ne raflait que ce qu'il pouvait pendant le temps nécessaire au réajustement de l'offre de son concurrent.

Quelle part du capital de Bioxem Energoil possédait-elle ? Environ vingt pour cent. Trop peu. Beaucoup trop peu. Quelque chose clochait.

Et ce banquier qui ne rappelait pas...

Sans doute était-il parti manger. Mais, à cette heure-ci, il aurait dû revenir. Peut-être un conseil d'administration de la banque était-il en cours. C'était une grosse opération, tout de même.

Et Yves Kerbihan ne pouvait décemment pas rappeler. Au pire, il lui referait une offre, plus basse, quand tout le capital flottant serait entre ses mains. Et ça n'en prenait pas le chemin.

Et si c'était ce banquier à la noix qui rachetait les actions Bioxem ? Mais pourquoi ? Bioxem était censée

faire faillite à cause de ce procès à l'autre bout du monde. Energoil pourrait apporter la trésorerie nécessaire pour tenir. Et, ensuite… Mais une banque aussi peut apporter les liquidités. Peut-être que ce foutu banquier allait lancer une offre publique d'achat avant Energoil !

Yves Kerbihan pesta. Non. Ce n'était pas possible. Seuls les dirigeants de Bioxem, Philippe de Rochebelle et lui savaient que la société Bioxem allait acquérir une immense valeur dans quelques mois. A moins que, pris à la gorge, le vieux Dubois n'ait révélé ses secrets à ce satané banquier. Et que celui-ci l'ait cru.

Enfin, le téléphone sonna. Yves Kerbihan décrocha en soupirant d'aise. Enfin.

« Yves Kerbihan. »

« Monsieur, c'est la sécurité, à l'entrée. Des dizaines de policiers viennent d'arriver. Ils foncent vers les salles informatiques et bouclent le bâtiment. »

« Pardon ? »

Le vigile dût répéter. Yves Kerbihan remercia comme un automate et raccrocha. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi la police intervenait-elle ?

28

Midi. Mathieu Ormeaux commençait à avoir faim. Il bailla. Il travaillait sur un dossier difficile de sécurisation d'une entreprise à l'architecture informatique complexe. Il devait s'assurer que même lui ne pourrait pas pirater cette société. Il était payé pour ça. Et réputé pour ça.

L'une des difficultés particulières était la nécessité pour des employés nomades de se connecter au système à partir de leur smartphone, et cela n'importe où, en clientèle. Et sa récente mésaventure avec Nikita lui avait rappelé que l'on ne sécurise que rarement correctement un smartphone. Même lui avait négligé des points. Et elle s'y était engouffrée. Bonne leçon. Il faudrait qu'il la remercie, en fait. Même si sa fierté en avait pris un coup.

Il se leva de son bureau et traversa son appartement, jusque dans la cuisine. Il avait besoin de quelque chose de bon, pas trop lourd à digérer et bien énergétique. Il ouvrit son réfrigérateur. Il restait des pommes de terre cuites, du jambon, des œufs… Les trois éléments feraient l'affaire. Il prit aussi du sucre, du chocolat, de la chapelure, du sel et du poivre dans un placard.

Dans un bol, il cassa les œufs. Avec une cuillère à soupe, il récupéra les jaunes et les jeta dans une assiette creuse. Il les mélangea avec de la chapelure, du

sel et du poivre. Puis il entreprit de couper le jambon en petits morceaux, d'écraser les pommes de terre, de les mélanger aux dés de jambon en formant des galettes et de paner celles-ci. Ensuite, il les fit cuire à feu vif dans une poêle avec un peu d'huile. Pendant la cuisson, il se prépara une mousse au chocolat pour le dessert. Cela manquait un peu de fruits ou de légumes mais il se rattraperait le soir.

Pendant que la mousse durcissait au réfrigérateur, Mathieu Ormeaux posa son assiette sur le bar séparant sa cuisine ouverte et le séjour. Il prit la télécommande pour allumer la télévision sur une chaîne d'informations continues.

« ...affaire très étrange. La police confirme ainsi la rumeur selon laquelle certains documents appartenant à Bioxem et diffusés auprès des rédactions se trouvaient sur le disque dur de l'ordinateur du PDG de l'entreprise. Or certains documents se sont révélés être des faux grossiers, comme un compte-rendu d'une réunion n'ayant jamais eu lieu et laissant entendre que Bioxem était au bord de la faillite à cause d'un procès perdu qui n'a jamais existé. Or ce document, en particulier, a provoqué une panique boursière. Energoil en a profité pour racheter à bas prix environ 20 % du capital de Bioxem. Yves Kerbihan, PDG d'Energoil, a été assigné à son domicile avec interdiction de contacter des collaborateurs de son entreprise. L'autorité de contrôle de la bourse... »

Mathieu Ormeaux manqua de s'étouffer. Il appuya sur le bouton de la télécommande pour éteindre la télévision. Qu'est-ce que c'était que ce merdier ? Comment la police avait-elle trouvé ces documents chez Energoil ? Et qui avait fabriqué ce faux document puisqu'il était arrivé par fax normalement ? Et si Bioxem avait détecté le piratage et l'avait manipulé ? Et si Nikita avait repéré les fax arrivant sur son courriel ? Mais comment aurait-elle pu faire le lien avec Bioxem ? Via le rendez-vous avec Francine Salien ?

Non, il se faisait des idées. Si elle avait trouvé quelque chose l'impliquant, son petit copain Luc Courneuve serait déjà là pour l'arrêter. Bioxem avait dû repérer les sorties de fax tout à fait inhabituelles. Bon sang, ce Benoît Quarteron était vraiment très bon. Aucune entreprise ne vérifiait ça. Aucune ne sécurisait convenablement ses multifonctions.

Cela lui faisait penser qu'il avait négligé ce point dans son rapport du matin alors que les agents de terrain devaient pouvoir imprimer au siège à partir de leurs smartphones. Bon sang, il ne s'en sortirait jamais de ce dossier ! Il alla se noter sa réflexion sur un post-it.

Ses galettes de pommes de terre lui semblèrent moins bonnes quand il revint finir son repas. Elles avaient un peu refroidi, il est vrai. Il se dépêcha de terminer et de manger sa mousse au chocolat.

Il allait devoir faire rapidement un peu de ménage sur ses ordinateurs avant que la police ne débarque. Il ne fallait absolument pas qu'on puisse

retrouver quoique ce soit en rapport avec Bioxem, Energoil ou ce crétin de Philippe de Rochebelle. Il resterait les échanges téléphoniques. Ca, impossible à supprimer du système d'information des opérateurs. Mais, d'un autre côté, il y en avait eu très peu. Et il pouvait s'agir d'une demande de devis pour une sécurisation du système d'Energoil. Oui, voilà. C'était du démarchage commercial. Il fallait qu'il arrive à joindre Philippe de Rochebelle pour lui expliquer cet alibi. Discrètement.

Mais, déjà, faire le ménage chez lui. Mathieu Ormeaux retourna précipitamment à son ordinateur et lança une purge des données récoltées. La sauvegarde réalisée dans un serveur discret au Liechtenstein ferait l'affaire en cas de besoin. Le programme de nettoyage réécrirait sur le disque dur des bits aléatoires de manière répétée pour supprimer toute trace des documents effacés. Mathieu Ormeaux laissa le logiciel travailler.

Quelqu'un sonna. L'informaticien alla ouvrir.

« Monsieur, vous êtes attendu en bas » dit simplement Serguei Katorga.

Mathieu Ormeaux eut un petit mouvement de recul lié à la surprise. Le chauffeur en profita pour glisser sa chaussure dans l'embrasure de la porte. Il était costaud. Mathieu Ormeaux comprit qu'il ne lui restait qu'à obéir. De toutes façons, il fallait qu'il voit discrètement Philippe de Rochebelle.

Il se chaussa, mit une veste en prenant ses papiers et ses clés puis sortit, Serguei Katorga le laissant

passer tout en restant dans l'ouverture de la porte. Ce n'est qu'une fois que l'informaticien fut dans le couloir que le chauffeur referma lui-même la porte de l'appartement, laissant Mathieu Ormeaux verrouiller.

En bas, le van noir était garé discrètement, à côté des poubelles, derrière le bâtiment. Le chauffeur ouvrit la porte coulissante arrière. Quand Mathieu Ormeaux fut monté, il la referma puis retourna à sa place. Le van démarra aussitôt.

Philippe de Rochebelle avait la tête des mauvais jours. Mathieu Ormeaux n'en fut évidemment pas surpris.

« Monsieur Ormeaux, nous avons quelques petits problèmes. »

« J'ai entendu les informations ce midi. Comment se fait-il que la police... »

« Je n'en sais rien. A priori, quelqu'un a repéré les mouvements boursiers. Et, du coup, la police s'est inquiétée du *à qui profite le crime*, comme toujours. »

« Logique, en effet. Mais comment se fait-il que les documents étaient sur le disque dur de votre patron ? C'est une erreur de débutant. »

« C'est une négligence de ma part, je l'avoue. J'ai justifié mes frais sans prendre la précaution d'exiger qu'il supprime les traces. Et, comme moi, il appartient à la vieille génération. Ces histoires d'informatique, cela ne nous est pas naturel du tout. »

« Mais vous savez qu'il faut brûler des documents papier, non ? Eh bien, pour les fichiers informatiques, c'est pareil. »

« Je sais. Mais entre savoir et avoir les bons réflexes, il existe un gouffre. C'est pourquoi je suis contraint de recourir une nouvelle fois à vos services. »

« Je ne peux pas effacer les documents copiés par la police et mis sous scellés. Cela m'est impossible. »

« Je m'en doutais. C'est autre chose que je souhaite que vous fassiez. Yves Kerbihan est tombé. Il s'agit de faire en sorte qu'il tombe seul. Dans une opération, il y a souvent des pertes. C'est malheureux. Mais il faut surtout les limiter. »

29

Une voiture de police était garée devant le portail. Yves Kerbihan soupira en s'éloignant de la fenêtre de sa cuisine. Il était cuit. Mais quel crétin il avait été de conserver ces documents sur son disque dur ! Et qui avait donc fabriqué ce faux sur lequel reposait son opération ? Encore un coup tordu de Philippe de Rochebelle ? Cette fois, il fallait qu'il le lâche. Morbourg n'est pas un coin paumé d'Afrique où il suffisait de graisser la patte à tel juge ou à tel politicien. Il pouvait peut-être encore sauver quelques petites choses en dénonçant son acolyte.

Il s'effondra dans son divan en regardant par la baie vitrée. La mer, l'océan, l'infini. Tant d'hommes avaient voulu les conquérir. Tant avaient échoué. Beaucoup n'étaient pas arrivés où ils l'espéraient. Pour le meilleur ou pour le pire.

Que pouvait-il faire ? Appeler son avocat ? Celui-ci travaillait sur le dossier. Il avait été très pessimiste. Mais il travaillait. Il cherchait à obtenir l'intégration à la procédure d'éléments qui, de toute évidence, en étaient absents. La police n'avait pas pu suspecter Energoil juste à cause de l'appel téléphonique d'un banquier. Cela n'avait pas de sens. D'où venait l'information ? Pourquoi était-elle absente du dossier ? Qui était protégé par la police ? Pourquoi ? Mais l'avocat avait clairement annoncé que cette ligne de

défense serait un baroud d'honneur pour tenter de limiter la casse. Il ne voyait pas comment sortir son client de la nasse. Les preuves étaient accablantes.

Le seul point litigieux était ce fameux rapport d'une réunion qui n'avait jamais eu lieu. Qui l'avait fabriqué ? Il semblait prouvé qu'il était arrivé par fax, avec les autres. Donc il n'avait pas été fabriqué par Energoil. Mais la méthode de transmission interdisait, de fait, de remonter aux auteurs. Du moins par les outils informatiques.

La seule possibilité pour Yves Kerbihan était donc de mouiller jusqu'au cou Philippe de Rochebelle. Lui savait qui avait fait quoi. Lui pouvait révéler les points d'ombre. Plus il y réfléchissait, plus Yves Kerbihan s'en persuadait.

Et plus il était mû par une haine croissante à l'égard de son âme damnée. Déjà, en Afrique, il avait honte de ce que cet acolyte avait fait. C'était un meurtrier, un sauvage, un barbare. Pourquoi l'avoir ramené avec lui à Morbourg ? C'était une erreur magistrale. Difficile à défendre devant un juge.

Et si, pour se venger, se sachant perdu, Philippe de Rochebelle lâchait tout ? S'il révélait leurs secrets inavouables, les crimes en Afrique ?

30

Le van noir était passé sans ralentir devant la demeure du patron d'Energoil. Le portail était barré par une voiture de police.

« Monsieur Ormeaux, il faut que mon chauffeur puisse aller récupérer ce qui permet de faire le lien entre l'opération qui a échoué et nous, aussi bien moi que vous. C'est une enveloppe dans le bureau de Yves Kerbihan. La police ne l'a visiblement pas encore trouvée ou je serais déjà recherché. Or il y a une alarme, comme je vous l'ai expliqué. Si celle-ci sonne, les policiers se précipiteront. »

Mathieu Ormeaux réfléchissait. Son client avait appelé l'alarme devant lui. Il avait identifié le type de produit auquel il avait affaire. Yves Kerbihan étant sur place, avec la police à sa porte, il pouvait avoir tout débranché. Ou bien il pouvait juste avoir débranché les radars dans les pièces principales, laissant l'anti-intrusion sur les ouvertures.

« Si l'alarme est totalement débranchée, le problème n'existe pas. Mais je connais ce produit assez innovant. On ne peut pas la déconnecter à distance. Elle a été conçue pour physiquement l'interdire. Même en piratant le logiciel de contrôle des ouvertures, les radars et autres détecteurs d'intrusion ne peuvent pas être déconnectés par le logiciel. Il faut agir physiquement sur un bouton après avoir tapé le code de sécurité sur le

clavier pour accéder à ce bouton dans un boîtier blindé. Seul quelqu'un sur place peut tout débrancher. Et quelqu'un connaissant le code. »

« C'est sans espoir, donc ? »

« Je n'ai pas dit ça. Il y a une solution. »

« C'est à dire ? »

« Seul Yves Kerbihan peut le faire en l'état actuel des choses. Donc c'est Yves Kerbihan qui doit débrancher l'alarme s'il ne l'a pas déjà fait. Avez vous de l'argent liquide ? Suffisamment pour acheter un petit drone ? »

« Oui, probablement. Un modèle de loisir que l'on trouve dans un hypermarché Marché Plus suffirait ? »

« Oui. »

Philippe de Rochebelle ordonna à son chauffeur de couper à travers Seiglebourg pour filer au grand Marché Plus de la Mare-au-Notaire. Là-bas, le hacker trouverait ce dont il avait besoin. Philippe de Rochebelle détestait cette situation où il se retrouvait dépassé par la situation. Surtout, il se sentait obsolète face aux nouveaux enjeux et aux nouvelles technologies.

31

Seize heures précises. Yves Kerbihan sommeillait à demi, perdu dans ses pensées quand, tout d'un coup, il fut réveillé par l'alarme stridente. Quelqu'un tentait d'entrer chez lui.

Il se précipita vers la porte. Elle était fermée. Il saisit le code et déconnecta l'alarme avant de devenir sourd. Un policier sonna.

« Que se passe-t-il, Monsieur Kerbihan ? »

« Je ne sais pas. Je viens de déconnecter l'alarme avant de devenir sourd. Je vais la remettre en fonction. »

Le policier entra après avoir fait un geste explicite à un collègue resté dehors. Une fois la porte refermée, le patron d'Energoil rebrancha l'alarme.

Tandis qu'un policier faisait le tour de la maison par l'extérieur, l'autre visitait toutes les pièces. Rien à signaler. Aucune fenêtre n'était brisée ou ouverte. Les policiers retournèrent dans leur véhicule.

Seize heures quinze. Nouveau déclenchement d'alarme. Les mêmes scènes se reproduisirent. Mêmes patrouilles. Même résultat ou, plutôt, absence de résultat.

Seize heures trente. Seize heures quarante cinq. Toutes les quinze minutes exactement l'alarme se déclenchait. A chaque fois, les policiers firent le tour du bâtiment par l'extérieur et l'intérieur, sans rien remarquer.

Après un autre déclenchement à dix sept heures, le policier entré à l'intérieur demanda à Yves Kerbihan de ne pas rebrancher l'alarme. Un déclenchement toutes les quinze minutes exactement signait un dysfonctionnement.

A dix sept heures quinze, le drone qui s'était posé sur le toit de la maison redécolla. Il vint se placer silencieusement contre une fenêtre du premier étage et, doucement, vint la frapper. Il recommença un peu plus fortement. Rien. Pas un bruit. L'alarme ne s'était pas déclenchée.

Le drone revint alors vers le van garé dans une petite rue et entra par la portière arrière pour se poser sur un fauteuil. Mathieu Ormeaux jeta la télécommande à côté puis il retira ses gants de latex qu'il rangea dans sa poche. Il disposait toujours sur lui de tels gants, ainsi que d'un petit tournevis, pour démonter des appareils électroniques sans les abîmer ou risquer d'y laisser des traces grasses ou de la sueur. Ou des empreintes sur une télécommande.

Sur un hochement de tête de Philippe de Rochebelle, Serguei Katorga enfila ses gants de cuir, s'accrocha en haut du mur faisant le tour de la propriété et disparut par delà en quelques secondes.

32

Il n'y avait aucune trace de son intervention dans cette affaire. Mathieu Ormeaux ignorait ce qu'il y avait dans cette fameuse enveloppe. Un rapport de cet abruti de Philippe de Rochebelle détaillant l'opération ? Peut-être. Le hacker se dit qu'il devrait mieux choisir ses clients. Et ne plus tremper dans l'illégalité.

Revenu chez lui à pieds sans attendre le retour de Serguei Katorga, Mathieu Ormeaux avait clairement expliqué à Philippe de Rochebelle, avant de le quitter, que c'était sa dernière intervention dans cette affaire, qu'il ne voulait plus le voir. Philippe de Rochebelle l'avait remercié. Il avait voulu lui donner une nouvelle liasse de billets mais l'informaticien avait refusé. Il ne voulait pas se balader dans la rue avec de l'argent liquide alors que la police pouvait le contrôler.

Il restait un point qui pouvait plomber le hacker. Plus aucune trace sur ses ordinateurs. Mais il y avait quelque chose de très physique : ces liasses de billets remises par son client. Si la police venait le voir, il faudrait justifier leur existence. Pas question de les utiliser directement. Il vérifia rapidement qu'il n'y avait pas de traceur RFID au milieu des billets. Cette technique était sans doute trop sophistiquée pour Philippe de Rochebelle mais Mathieu Ormeaux décida de ne pas prendre de risque. Il se dirigea vers sa cuisine, y prit du papier aluminium et emballa chaque liasse.

Puis il prit une boîte de biscuits en métal et y rangea les petits paquets avant de compléter par un étage de biscuits. Il referma la boîte avec du scotch.

Impossible de prendre l'avion avec un tel bagage. Les portails de contrôle aux rayons X obligeraient à ouvrir la boîte devant les douaniers. Il lui fallait donc se rabattre sur le train. Puis une voiture pour franchir la frontière encore plus discrètement. Il allait faire du tourisme. En emportant dans ses bagages ses biscuits préférés. Ensuite, il déposerait l'argent sur son compte caché. Et il le rapatrierait en cas de besoin sous forme de bons anonymes, d'œuvres d'art ou d'autres moyens. Blanchir de l'argent, ce n'est pas si compliqué avec un peu de prudence et de temps. Le tout est de ne pas se retrouver pris la main dans les liasses de billets.

Mathieu Ormeaux regarda sur Internet. Il était encore tôt. Il pouvait prendre un train pour la capitale ce soir. Puis un train de nuit. Et une voiture à l'arrivée. Il réserva son voyage.

En bouclant ses bagages, il décida d'écouter une chaîne de télévision d'informations continues. C'est ainsi qu'il apprit que la police avait découvert le suicide par pendaison de Yves Kerbihan en voulant l'emmener chez le juge d'instruction pour une audition.

33

Le van noir avait dépassé Saint-Alban depuis longtemps. Il arrivait au niveau de Criquebourg. Quittant la route principale, il se dirigea vers le petit village de pêcheurs avant d'obliquer pour reprendre la direction qui l'éloignait de Morbourg mais, cette fois, par une toute petite route.

Pour l'instant, Serguei Katorga conduisait. Bientôt, Philippe de Rochebelle prendrait sa place. Et puis ils intervertiraient encore leurs places plusieurs fois. Il fallait rester frais. Pas plus de deux heures de conduite.

La frontière serait franchie avant minuit si tout allait bien. Dans la région de Morbourg, il valait mieux éviter les grandes routes. Mais, ensuite, le van pourrait prendre l'autoroute gratuite, sans péage pour repérer les véhicules. Le plein avait été fait. L'autonomie du van lui permettait de ne pas avoir à s'arrêter avant l'aéroport, dans un pays voisin.

Dès le lendemain matin, un avion les emporteraient tous les deux en Afrique. Philippe de Rochebelle disposait toujours d'une base de repli. Et tout ce à quoi il tenait avait été placé dans les quelques valises occupant le coffre. Serguei Katorga disposait également de quelques valises. L'un comme l'autre avaient des habitudes frugales. Et ils étaient toujours prêts à disparaître rapidement.

Le temps que la police découvre qu'ils avaient disparu et, surtout, que cette disparition pouvait avoir une certaine importance, ils seraient loin. Très loin. Et protégés avec de nouvelles identités. Là-bas, ils trouveraient de nouveaux employeurs sans difficulté. Ils avaient les relations nécessaires pour cela. Comme pour avoir de nouveaux papiers.

« Voici un petit parking avec vue sur la mer. Ca sera parfait, Serguei. »

Le chauffeur obéit sans répondre oralement. Le van vint se placer sur le parking, dirigé vers l'océan. Philippe de Rochebelle retira sa ceinture de sécurité et s'apprêta à descendre pour prendre la place de Serguei Katorga. Celui-ci décrocha également sa ceinture. Comme le moteur tournait, il y eut une alarme. Un petit bip énervant. Il fallait mettre sa ceinture.

A cet instant, le téléphone de Philippe de Rochebelle sonna. Celui-ci fit signe à son chauffeur d'attendre pour échanger leurs places et décrocha.

« Monsieur Ormeaux ? Quel surprise ! Je croyais que vous ne vouliez plus avoir de relation avec moi. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre appel ? »

« Je voulais juste m'assurer que vous aviez bien récupéré ce que vous vouliez chez Yves Kerbihan. »

« Ce que je voulais récupérer… ? Ah, oui, ne vous inquiétez pas. Rien ni personne ne pourra désormais faire de lien entre vous et cette affaire. »

« Mais je n'ai pas été payé pour couvrir un meurtre, Monsieur de Rochebelle. Et il se trouve que les

gens qui vous gênent, comme ce monsieur Kerbihan, ou qui vous ont déçu, comme Kevin Bellig, se suicident par pendaison avec une rapidité étonnante. »

« Qui vous a parlé de Kevin Bellig, Monsieur Ormeaux ? »

« Tout le monde se connaît dans notre milieu, Monsieur de Rochebelle. Même les minables comme Kevin Billig nous les connaissons. Et rapprocher les informations est aussi mon métier. Ce gamin sortait avec une comptable de Bioxem. Etrange hasard, non ? »

« Je vous ai dit que vous étiez trop curieux, Monsieur Ormeaux. Auriez-vous froid à la gorge en ce moment ? »

« Ne vous inquiétez pas pour ma gorge. Par contre, je vous informe que le piratage de l'auto-drive de votre van est d'une simplicité déconcertante. C'est même un sujet d'inquiétude pour le constructeur. Vous devriez lire les journaux, Monsieur de Rochebelle. De la même façon, votre smartphone a été très simple à pirater. Je sais exactement où vous êtes, à environ cinquante centimètres près. Et dans quelle direction est placé le nez de votre van. Je crois qu'il est temps que j'assure ma sécurité. Et aussi que je fasse en sorte que deux meurtres -au moins- ne restent pas impunis. »

Les portières se verrouillèrent avec le clic habituel. Le frein à main se désactiva. Et le moteur, entraînant une boîte de vitesses automatique, accéléra.

Le van franchit le parapet déjà brisé de nombreuses fois à cet endroit par des suicidaires. Il

n'était composé que de planches en attendant une nouvelle réparation. Puis le véhicule sembla voler un court instant avant de piquer la tête la première et de s'écraser au pied de la falaise.

Le réservoir de carburant presque plein explosa. Les flammes détruisirent ce qui restait du van. Et les derniers débris furent dispersés par les vagues de la marée montante. Peut-être un promeneur retrouverait-il une taule, un pneu ou même un morceau de cadavre grillé, sur une plage, dans quelques jours.

Mais, bien souvent, on ne retrouvait rien, sauf un morceau de châssis. Les suicidaires se jetaient souvent du haut de la falaise à cet endroit, en sautant à pieds ou en fonçant à travers le parapet avec leurs voitures. Les gendarmes le prenaient avec fatalisme. Une fois de plus, une fois de moins...

34

Cette fois, la presse était la bienvenue dans la Tour Bleue. Et elle se pressait dans le hall où avait été dressée une estrade munie d'un pupitre et drapée de bleu. A l'arrière, près des portes, de plus petites mais plus hautes estrades permettaient aux caméras d'avoir une vue plongeante sur la salle. Des photographes s'activaient, tous flashs dardant, un peu partout.

Au pied de la grande estrade bleue, Benoît Quarteron était nerveux. Il regardait la salle, les journalistes assis en train de bavarder, les photographes sautillant, les cameramans en train de faire leurs tests tout en commençant à retransmettre… et les vigiles placés un peu partout. C'était un grand jour pour Bioxem et rien ne devait l'entacher. Il savait qu'il avait la confiance de toute la famille Dubois. Il garderait son poste encore de nombreuses années. Tant qu'il serait efficace.

Dans tout le bâtiment, comme dans les autres établissements de Bioxem, chacun avait les yeux rivés sur son écran d'ordinateur. La conférence de presse était retransmise en direct sur le réseau interne.

Enfin, André Dubois fit son entrée sous les acclamations, suivi à trois pas par son fils François et sa belle-fille Corinne Ledaim. Femme énergique, plutôt fine et de taille moyenne, cheveux noirs coupés à la garçonne, l'héritière de l'armateur Transocéan se

montrait rarement en public. Sa présence n'avait pas été annoncée. Les journalistes furent surpris. Tous les trois arboraient de larges sourires de contentement. Seul André Dubois s'avança d'abord au pupitre, son fils et sa belle-fille restant à l'arrière.

« Mesdames, Messieurs, je vous ai invités à ma dernière conférence de presse en tant que patron de Bioxem. Ce matin, le Conseil d'Administration a en effet élu à l'unanimité mon fils François à sa présidence. Comme je me retire de cet organe, ma belle-fille y fera son entrée. Pour ma part, je ne serai plus, dans quelques instants, que le président de la Fondation Océan Bleu.

Il ne vous a pas échappé que notre société a été un peu chahutée ces derniers temps. »

Le patriarche marqua une pause, permettant à la salle de rire doucement. Puis il reprit.

« Comme vous le savez, la Fondation Océan Bleu possède aujourd'hui environ 70 % de Bioxem et une part minoritaire de Transocéan. Nous ne souhaitons pas mener un retrait total de la cote de Bioxem suite à une offre publique d'achat. C'est l'une des raisons pour laquelle Bioxem a décidé de fusionner avec Transocéan. Au terme de l'opération, dès que les deux assemblées générales l'auront confirmé, d'ici une semaine, la Fondation détiendra 49 % de l'ensemble. Enfin, l'offre publique d'achat sur Energoil, menée conjointement par Transocéan et Bioxem est aujourd'hui un plein succès et nous avons entamé la procédure de retrait de la bourse pour cette société pétrolière en difficulté. Lorsque cela

sera fait, Energoil rejoindra la société nouvelle Bioxem-Transocéan. »

Nouvelle pause. Le patriarche but un verre d'eau lentement. Les journalistes écrivaient sur leurs blocs ou leurs ordinateurs. Les flashs des photographes crépitaient. Enfin, André Dubois reprit brièvement la parole.

« Je vous ai parlé du passé et de comment celui-ci allait disparaître. Je fais partie de ce passé. Tous ensemble, partout, chez Bioxem comme chez Transocéan, nous avons préparé l'avenir. Il est temps d'en parler. Pour cela, je cède une dernière fois la parole à mon fils. Il a été mon adjoint durant ces dernières années. Désormais, c'est lui le patron, ici. »

Sous les applaudissements nourris, partout dans les bureaux, résonnant dans tout l'immeuble, André Dubois recula. Il prit son fils par le coude et l'invita à prendre sa place, à la tribune.

« Merci, Papa. Je suis fier d'être ton fils, peut-être plus encore aujourd'hui. Car, cet avenir que nous avons tous préparé depuis des années, c'est en grande partie à toi qu'en revient la vision. »

François Dubois se tut. Il se retourna vers son père, s'inclina et l'applaudit. André Dubois salua la foule avec un sourire triste. L'adieu. Le dernier adieu.

« L'avenir... » reprit François Dubois en laissant traîner le mot.

« L'avenir... » répéta-t-il.

« Bioxem a préparé cet avenir que je vais maintenant vous présenter et auquel Transocéan comme Energoil vont contribuer dans le nouvel ensemble. Historiquement, notre activité consiste à extraire du sel de la mer. Pour cela, nous faisons, d'une manière ou d'une autre, sécher le sel. Nous avons voulu rendre ce mécanisme plus efficace. Et, ainsi, nous allons -je pèse mes mots- contribuer à une nouvelle révolution industrielle. »

La stupéfaction se lisait sur les visages des journalistes. La réorganisation du groupe était de fait au menu annoncé de la conférence de presse. Il y avait aussi un point « avenir technologique du groupe » mais qui était bien flou. Cela aurait pu être n'importe quoi.

Ménageant son effet, comme son père lui avait appris, François Dubois attendit quelques secondes.

« Nos chercheurs ont mis au point un cycle chimique, inspiré du cycle de Krebs, parfois appelé cycle de l'acide citrique, qui permet à nos cellules de tirer leur énergie pour fonctionner. En l'occurrence, notre cycle chimique à nous permet d'utiliser l'énergie du soleil pour décomposer l'eau présente dans l'eau de mer. Nous fabriquons ainsi de l'hydrogène et de l'oxygène à partir de la molécule d'eau. De ce seul fait, les impuretés de l'eau -dont le sel- se déposent au fond des dispositifs puisqu'il n'y a plus d'eau pour les dissoudre. Avec la seule force du soleil, nous récupérons donc facilement et rapidement de grandes quantités de

sel. Mais aussi, je vous l'ai dit, de l'hydrogène et de l'oxygène. Nous les stockons. Mais à quelle fin ? »

Nouvelle pause.

« L'hydrogène, Mesdames, Messieurs, est le socle de la nouvelle révolution industrielle. Ce gaz alimente les piles à combustible. Et permet ainsi de stocker de l'électricité, par exemple pour des véhicules électriques. L'usage de cette technologie à grande échelle s'est toujours heurté au coût de production de l'hydrogène. Ce coût, aujourd'hui, est quasiment nul grâce à l'énergie solaire. »

Il y eut des exclamations. Une volée de flashs. François Dubois triomphait. Il réclama le silence pour poursuivre.

« Pourquoi Bioxem s'est-il emparé d'Energoil ? Pourquoi avons-nous fusionné avec Transocéan ? Il y a bien sûr des raisons d'opportunité financière : mon père vous en a parlé. Mais ce n'est pas la réelle raison. »

Silence de mort.

« Transocéan a préparé la transformation de tous ses bateaux qui fonctionneront, au fur et à mesure de leur passage dans un chantier naval de Morbourg, à l'hydrogène. Et ces navires auront la capacité de fabriquer en mer leur propre hydrogène pour compléter leur réservoir, nous livrant ainsi une quantité supplémentaire de sel. Enfin, Energoil dispose -dernier actif réellement intéressant- d'un réseau de stations-services qui nous permettra de diffuser rapidement l'hydrogène pour alimenter des flottes de véhicules.

Plusieurs constructeurs automobiles ont signé des partenariats avec nous afin de créer cette flotte dont une partie sera proposée en location à des entreprises, pour leur parc de véhicules de service, afin d'amorcer le cercle vertueux de l'usage.

Mesdames, Messieurs, bienvenue dans l'avenir. »

Un tissu bleu, que tout le monde prenait pour une simple décoration, tomba à l'arrière de l'estrade. Il laissa la place à un immense logo Hydroxem accompagné d'un slogan simple : « Bienvenue dans l'avenir ». Bioxem, Transocéan et Energoil cessaient d'exister au profit de cette nouvelle entité.

Il y eut un moment de stupéfaction. Puis l'immeuble retentit d'immenses applaudissements.

35

« Mes respects, Commandant. »

« Bonjour, Capitaine. Bonjour, Madame. »

Carole Nède ne s'arrêta pas plus que nécessaire à la table occupée par Justine Guirachon, héritière du groupe G-Plus depuis le décès brutal de son père Jean-Charles Guirachon, et par la capitaine Amélie de Saint-Alban, vicomtesse et dernière héritière du titre. Les deux jeunes femmes s'étaient levées respectueusement, la commandante s'était inclinée. Les politesses étaient respectées.

Franchissant plusieurs des grands arceaux de bois qui séparaient les tables les unes des autres, se glissant le long des plantes, Carole Nède parvint jusqu'à la table qu'elle avait réservée. Luc Courneuve et Marie Clément y étaient déjà installés.

« Mes respect, Commandant. »

Carole Nède fit signe au lieutenant de se rasseoir. Elle serra la main à l'informaticienne et vint se placer à côté d'elle. Il restait deux places à table. Carole Nède eut à peine le temps de lever la main pour appeler le serveur. Son geste fut tout de suite repéré par une post-adolescente qui venait d'entrer dans le bar en traînant par la main un garçon qui devait avoir à peu près le même âge qu'elle.

Elle ouvrit son manteau, délivrant ses longs cheveux. Et elle se dirigea tout sourire vers la table où

elle était attendue avec son compagnon. Carole Nède les invita à prendre place. Mélissa Madeleine voulut s'asseoir sur les genoux de la commandante mais celle-ci lui fit comprendre, avec une moue, que cela n'était pas pertinent. Le garçon s'assit également mais semblait gêné d'être là. Il jetait de temps à autre un regard inquiet à droite ou à gauche pour vérifier que personne de sa connaissance ne le verrait attablé avec des officiers de police.

Le serveur se présenta. Carole Nède fit un tour de la table du regard en demandant « bières pression pour tout le monde ? » Le garçon eut un sursaut. Il se permit de demander « un soda pour moi, merci. » Carole Nède ajouta : « et mettez nous aussi deux ou trois assiettes de chips et du guacamole. »

Quand le serveur se fut éclipsé, Carole Nède reprit les choses en mains.

« Bon, comme vous le savez, le commissaire me le reproche tout autant que ses deux prédécesseurs, j'ai une certaine passion pour le métier d'assistante sociale. Et j'ai pu remarquer que le meilleur moyen de faire en sorte qu'il y ait un bel ordre comme il faut, c'est encore que tout le monde trouve sa place dans ce bas monde. En particulier en créant une famille et en ayant un travail qui lui plaît. »

La commandante se retourna vers Mélissa Madeleine.

« Au fait, où loges-tu, toi, maintenant ? Mustapha Alberca m'a dit que tu avais définitivement quitté le foyer. »

En haussant les épaules, Mélissa Madeleine répondit : « eh bien, je loue un pavillon à Seiglebourg grâce à mon salaire de caissière chez Marché Plus. Et Karim vit avec moi, maintenant. Mais il poursuit ses études. Alors il faut que je travaille dur pour nous deux. »

La jeune femme eut un sourire moqueur en prononçant la dernière phrase. Personne n'était trop dupe. Et Carole Nède savait que le loyer n'était sans doute jamais payé. Mais elle savait aussi qu'une société luxembourgeoise aux mystérieux actionnaires, propriétaire du pavillon, ne réclamerait sans doute jamais le fameux loyer.

« Et pourquoi je suis là, moi, au fait ? » s'enquit soudain Marie Clément.

« Parce que j'ai un service à vous demander, étant donné que le lieutenant aime fermer les yeux avec autant de force que moi. Monsieur Karim Soustara pourrait-il nous indiquer la nature de ses études ? »

Le garçon rougit et il répondit simplement : « euh… en informatique. C'est un métier d'avenir m'a-t-on dit. Mais, là, je cherche un stage. »

« Ah, je vois... » soupira Marie Clément.

« Et c'est vachement cool ce qu'il apprend. Je lui pique ses cours, le soir, et je m'amuse un peu » renchérit Mélissa Madeleine.

A cet instant précis, Luc Courneuve et Carole Nède s'entre-regardèrent. Ils eurent le regard qui, sans doute, habita le docteur Frankenstein quand il réalisa qu'il venait de donner la vie à un monstre. Heureusement, le serveur rapporta alors les boissons, les chips et le guacamole.

Luc Courneuve et Carole Nède quittèrent le bar ensemble, laissant Marie Clément avec les deux jeunes.

« Est-ce que vous êtes bien certaine, Commandant, d'avoir eu une bonne idée ? »

« Je n'en sais rien. Mais, au moins, je crois que tous mes problèmes de ces dernières années sont réglés. Et les vôtres aussi, je pense. Une fois que j'aurai retrouvé une routine comme j'en avais l'habitude lorsque j'avais votre âge, je crains de m'ennuyer. »

« Bah, ayons confiance dans la nature humaine. La police n'a jamais le loisir de s'ennuyer trop longtemps. »

Et ils éclatèrent de rire ensemble.

Table des matières

LES OMBRES DE LA FIERTÉ.....7

PROLOGUE.....9
1.....11
2.....13
3.....15
LA CHUTE.....21
1.....23
2.....25
3.....27
4.....29
5.....31
6.....39
7.....47
8.....49
9.....53
10.....55
11.....61
12.....63
13.....65
14.....67
15.....69
16.....73

L'envol.....75
1.....77
2.....85
3.....87
4.....89
5.....93
6.....95
7.....97
8.....99
9.....103
10.....107
11.....109
12.....111
13.....113
14.....117
15.....119
16.....123
17.....129
18.....131
Epilogue.....135
Chapitre unique.....137

L'OMBRE DES ÉTOILES.....143

1.....145
2.....151
3.....159
4.....163
5.....169

6.....171
7.....177
8.....187
9.....193
10.....195
11.....199
12.....205
13.....207
14.....215
15.....217
16.....221
17.....225
18.....229
19.....235
20.....241
21.....245
22.....247
23.....249
24.....261
25.....265
26.....267
27.....271
28.....275
29.....283
30.....287

L'OMBRE DU JEU.....293

1.....295

2.....301
3.....307
4.....313
5.....317
6.....321
7.....327
8.....329
9.....333
10.....337
11.....343
12.....345
13.....351
14.....357
15.....359
16.....363
17.....367
18.....369
19.....371
20.....379
21.....387
22.....389
23.....393
24.....397
25.....405
26.....413
27.....419
28.....423
29.....427

L'OMBRE DE LA TOUR BLEUE.....431

1.....433
2.....441
3.....445
4.....451
5.....457
6.....459
7.....461
8.....467
9.....471
10.....473
11.....479
12.....481
13.....485
14.....489
15.....493
16.....497
17.....501
18.....505
19.....509
20.....513
21.....515
22.....521
23.....529
24.....533
25.....535
26.....539
27.....541

28.....543
29.....549
30.....551
31.....553
32.....555
33.....557
34.....561
35.....567